

Roman complet: L'ANCÊTRE, par Eveline Le Maire

# LA REVUE MODERNE

15¢



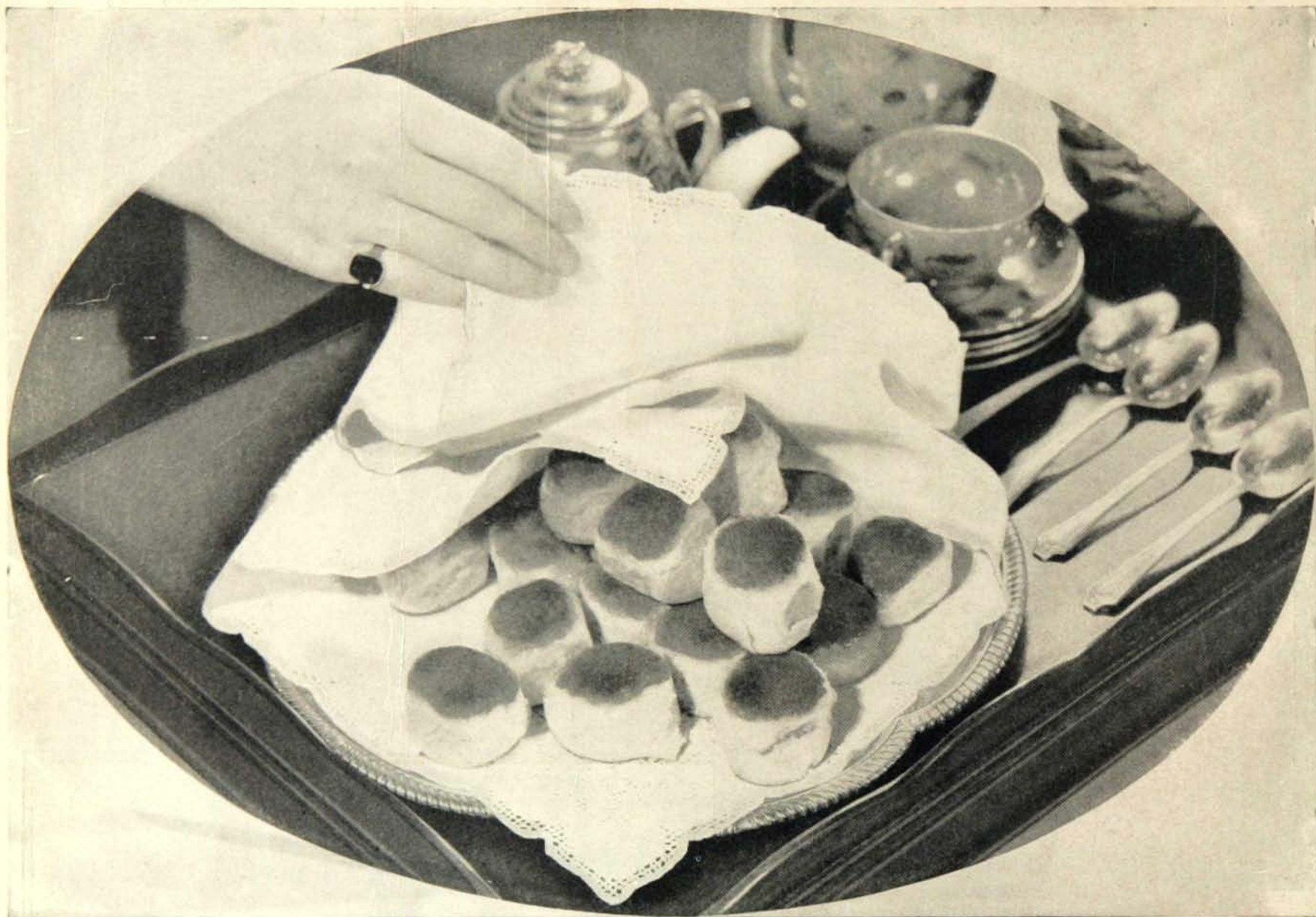
Le monument de Champlain à Québec

Photo C. N. R.

13<sup>e</sup> Année

MONTREAL, CANADA

Nov. 1931 — N° 1



# Les biscuits sont meilleurs lorsque faits avec la **POUDRE À PÂTE "MAGIC"**



Mlle Dutton, que l'on voit ici dans sa cuisine expérimentale, vient de terminer d'excellents biscuits à thé, rendus légers comme la plume par l'usage de Poudre à Pâte "Magic". Nous donnons ci-contre sa recette préférée pour la préparation de ces biscuits.

Mlle Gertrude Dutton, l'une des cuisinières les plus en vedette de l'Ouest canadien, est la directrice de la Section Culinaire du "Western Home Monthly" de Winnipeg. Chaque mois, ses suggestions et recettes sont attendues avec impatience par des milliers de ménagères des provinces de l'Ouest.

Voici ce que dit Mlle Dutton: "Je recommande la Poudre à Pâte "Magic" parce que je sais par expérience que sa qualité uniforme produit toujours des résultats certains. La plupart des pâtisseries paraissent mieux et ont meilleur goût lorsque la Poudre à Pâte "Magic" a été utilisée pour leur préparation".

Et c'est ainsi que le témoignage d'une autre experte en art culinaire vient s'ajouter à tous ceux que nous avons déjà reçus au sujet de la "Magic" . . . la poudre à pâte favorite des ménagères canadiennes depuis plus de 30 ans . . . et aujourd'hui le choix de trois ménagères canadiennes sur quatre\* qui cuisent à la maison.

## Essayez la recette de Mlle Dutton pour BISCUITS À THÉ

2 tasses *farine à pâtisserie	1 c. à soupe graisse
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"	1 tasse lait froid ou moitié lait moitié eau.
½ c. à thé sel	1c. à soupe beurre.

\*Si vous employez de la farine à pain, remplacez-en deux cuillerées à soupe de chaque tasse par deux cuillerées à soupe de corn starch.

Tamisez farine, poudre à pâte et sel. Incorporez le shortening froid. Ajoutez ensuite le liquide refroidi pour faire une pâte molle. Versez la pâte sur la planche enfarinée et ne manipulez pas plus que nécessaire. Abaissez à la main ou roulez légèrement. Découpez à l'emporte-pièce à biscuits enfariné. Faites cuire sur une tôle beurrée de 12 à 15 minutes dans un fourneau chauffé à 450° F.

Si vous cuisinez à la maison, demandez le nouveau livre Culinaire Magic. Il contient des recettes pour cuire des plats succulents et en peu de temps vous préparez des menus délicieux.



\* Ce fait a été révélé au cours d'une enquête faite parmi les ménagères du Canada tout entier.

La Poudre à Pâte "Magic" est la seule qui ait été essayée et approuvée par l'Institut Chatelaine, maintenu par le Magazine "Chatelaine".

Tested and Approved by  
SERIAL 6-11-36  
Chatelaine Institute  
MAINTAINED BY  
Chatelaine Magazine



Vérifier la présence de cette marque sur chaque boîte. C'est une garantie que la "Magic" ne contient ni alum ni ingrédients nuisibles.

STANDARD BRANDS LIMITED,  
Fraser Ave. & Liberty St.,  
Toronto, Ont.

L.M. 11

Veillez m'envoyer—**GRATUITEMENT**—le Nouveau Livre de Cuisine "Magic".

Nom

Adresse

Ville ou village

Prov

Achetez des produits fabriqués au Canada

Montréal, Novembre 1931

# LA REVUE MODERNE

Revue mensuelle

Président-Directeur:  
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef..... Jean BRUCHESI  
Pages féminines..... MARJOLAINE  
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame  
Tél. HARbour 6195

Représentants:

G.-M. RAE, Toronto  
J.-W. HASTIE, New-York  
Franklin-E. WALES, Chicago  
Thomas-J. STOBART, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:

Canada: 1 an.... \$1.50 — Etats-Unis: 1 an.... \$2.00

## Sommaire

Défendons notre langue.....	3
Jean BRUCHESI	
Poésies .....	4
Josette-Alice BERNIER — Alfred DROIN	
Pour une architecture vivante.....	5
Henri GIRARD	
Une protestation de Murray's.....	6
J. B.	
Un artiste disparu: Lucien Lachance.....	6
M. G. L.	
La sculpture chez nos tribus indigènes.....	7
Marius BARBEAU	
Page littéraire .....	8
J. B.	
Mariage arabe .....	9
Sadok RESOUKA	
Réminiscences ontariennes.....	46
Renée des ORMES	
Le secret pour acquérir une personnalité	16
Puisqu'elle le désire ..	21
Agréable et confortable.....	28
Les modes.....	31-36
Les entrées chaudes.....	44
En causant .....	47
Le courrier du mois.....	49
La Petite Poste.....	54
Etudes Graphologiques.....	54
MARJOLAINE	
Curiosités de la nature.....	4
La Vie Canadienne.....	10
EN COLLABORATION	

ROMAN

## L'ANCÊTRE

Par Eveline LE MAIRE

C'est la lutte d'une volonté de femme contre la puissance mystérieuse du regard d'un étranger que la jeune fille a rencontré sur le paquebot qui la ramène en France, et qui se retrouve sans cesse sur son chemin..... 11

# DÉFENDONS NOTRE LANGUE

Par Jean BRUCHESI

DEPUIS plusieurs mois déjà, il se poursuit une grande campagne de publicité en faveur des Canadiens français de la Saskatchewan et cette campagne a redoublé d'intensité ces dernières semaines. Nos lecteurs savent, soit qu'ils aient lu les différents journaux de cette province, soit qu'ils se souviennent des articles parus dans LA REVUE MODERNE, au milieu de quelles difficultés se débattent — magnifiquement, disons-le — nos compatriotes de l'ouest. Ils n'ignorent pas que le gouvernement conservateur de M. Anderson, faisant fi de la justice, des droits naturels et de l'histoire, plus préoccupé de plaire aux loges maçonniques que de travailler au maintien de l'unité nationale, s'est donné pour tâche de bannir le caractère religieux des écoles publiques, fréquentées très souvent par une majorité de catholiques, et d'y supprimer l'enseignement du français.

Dans un pays officiellement bilingue pourtant, où nous sommes arrivés les premiers, que nous avons découvert et colonisé dans la plus grande partie, mais où nous formons une minorité, nos adversaires, plus ou moins conscients, ne nous laissent pas un moment de répit. Il est écrit que nous serons toujours sur la brèche — ceux d'entre nous du moins qui ne sont pas encore prêts à "dételer" — pour défendre, en un point quelconque du territoire, notre langue, nos institutions et nos droits.

Il y a cent ans et plus, nos pères luttèrent pour obtenir la reconnaissance de leurs libertés politiques en invoquant les principes mêmes de la loi commune anglaise. Et quand l'union complète se fut momentanément produite autour de LaFontaine — comme on le rappelait l'an dernier, à l'occasion du centenaire de cet illustre homme d'Etat — la victoire nous sourit, nos droits furent reconnus.

Plus tard, grâce à notre bonne volonté et à notre collaboration, la confédération canadienne devint une réalité. Mais la condition primordiale de son existence et de son bon fonctionnement était le respect des droits de chacun, la parfaite égalité, en face de la loi, des deux groupes ethniques qui s'unissaient pour constituer un puissant Etat. Généreux — nous le sommes souvent jusqu'à la bêtise, — nous avons alors accepté le travail en commun et fait confiance au pacte qui rapprochait les vainqueurs et les cédés d'autrefois. Depuis, la lutte n'a pas cessé. Dans toutes les provinces de la Puissance, — sauf dans le Québec où la majorité française et catholique a fait preuve, à l'égard de la minorité anglaise et protestante, d'un esprit de justice et de tolérance sans égal, au dire même de cette minorité, et où nous nous heurtons à l'indifférence et aux idées fausses de trop des nôtres — dans toutes les provinces originaires de la Confédération comme dans celles qui, par la suite, adhèrent au pacte, nous avons eu à nous défendre. Quand ce n'était pas au Manitoba, c'était dans le Nouveau-Brunswick ou la Nouvelle-Ecosse; quand les faits nous eurent donné raison en Ontario, la bataille recommença en Saskatchewan. Elle y dure encore; et c'est pour venir en aide à nos compatriotes de là-bas que les appels se multiplient depuis quelque temps, dans la presse et à la radio.

Ce qui importe, par ce temps de crise générale, ce n'est pas de faire l'union de tous les cœurs et de tous les bras, ce n'est pas de collaborer, dans un même esprit, au progrès du Canada, chacun restant libre de garder son caractère ethnique, ses particularités de croyance, de langue et de culture; ce n'est pas de chercher à résoudre les problèmes particuliers à la Saskatchewan. Non! Non! Mais parlez-nous de brimer les descendants des découvreurs et des défricheurs de l'ouest, de s'attaquer à la langue qui a été, en Amérique du Nord, le premier véhicule de la civilisation chrétienne, de s'en

prendre à des religieux et à des religieuses coupables d'enseigner les principes qui font les bons citoyens.

Tout cela est bien triste, à une époque où l'on se plaint à souligner la prétendue intolérance des régimes d'autrefois comparée à la "liberté" qui caractérise, paraît-il, notre siècle. "Mais, comme l'écrivait l'infatigable apôtre qu'est M. Raymond Denis, tout ceci ne nous inquiète pas outre mesure, parce que nous sommes bien déterminés à maintenir l'enseignement du français dans nos écoles, malgré toutes les lois qui pourront être votées, comme nous sommes bien décidés à garder nos religieuses

Pour cela, il faut une forte dose de courage, une énergie inlassable, une ténacité à toute épreuve, l'étroite union des intéressés, de l'initiative et de l'esprit combattif. Mais il faut aussi le "nerf de la guerre": l'argent.

Nous ne soulignerons jamais assez les innombrables sacrifices généreusement consentis par nos compatriotes de la Saskatchewan pour soutenir leur Association catholique francocanadienne, leur vaillant journal, *Le Patriote de l'Ouest*, leurs maisons d'enseignement libre, leurs œuvres de charité et leurs paroisses. Ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils ont reçu, dans leurs diverses campagnes en faveur du *Patriote de l'Ouest* ou des concours de français — le septième avait lieu au printemps dernier — l'appui financier de leurs frères de l'est. Mais cela ne suffit pas. C'est pourquoi, invités du reste à la faire, nos compatriotes de la Saskatchewan se sont adressés à nous, encore une fois.

Dans cette nouvelle campagne de souscription, amorcée par la Société Saint-Jean Baptiste de Montréal qui vient de donner naissance à un comité de la Pensée française, notre devoir est tout indiqué. Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur ce qui se passe en Saskatchewan, ni nous boucher les oreilles à l'appel de nos frères de l'ouest. Toute atteinte portée aux droits et aux libertés de ces derniers est, au fond, dirigée contre nous. Toute défaite de nos compatriotes des autres provinces sera notre défaite, comme leur victoire sera notre victoire.

Répondons généreusement. Il ne faut pas des millions. Si 300,000 Canadiens français envoyaient chacun 25 sous à la Société Saint-Jean-Baptiste, celle-ci pourrait remettre \$75,000 à nos compatriotes de la Saskatchewan. Et 25 sous, c'est un paquet de cigarettes ou un billet d'entrée dans un cinéma de quartier. Qui peut refuser une somme aussi modique?

Nous trouvons, quand nous le voulons, de fortes sommes pour nos amusements, quand ce n'est pas pour spéculer follement en bourse... Et, après des appels multipliés, après des mois et des semaines, nous n'avons pas réuni \$5,000,00 pour permettre à nos frères de la Saskatchewan de maintenir leur organisation de défense scolaire! Que faisons-nous donc de ce patriotisme dont nous sommes si fiers au moins une fois par année? Dans quelles oubliettes avons-nous enseveli notre devise: "Je me souviens"?

LA REVUE MODERNE veut faire sa part, si modeste soit-elle. Nos lecteurs trouveront à la page 4 de ce numéro un bulletin de souscription. Qu'ils le remplissent, quelle que soit la somme, et qu'ils nous le retournent. Nous transmettrons, en leur nom, à qui de droit les montants reçus. Nous avons des abonnés en Saskatchewan. Plusieurs nous écrivent qu'ils sont incapables de payer les réabonnements dus. Ils continueront de recevoir quand même la revue qui leur apportera les voix du Québec et peut-être aussi un encouragement dans la lutte. Une revue comme la nôtre ne sert-elle pas les intérêts de la langue française lorsqu'elle distribue de la bonne littérature dans les foyers d'où elle voudrait chasser tous les magazines

(Suite à la page 5)

123390

# LE JARDIN DU POËTE

## C'ÉTAIT TOI

*Je comprends maintenant cette facilité  
Que j'avais d'être heureuse et d'aimer toute chose,  
Pourquoi j'avais guéri de mon âme morose,  
Pourquoi tant de douceur! pourquoi tant de clarté!*

*Je croyais qu'être heureux, c'était bien ordinaire...  
Le bonheur m'avait fait le cœur impertinent.  
Tu fis bien de partir: je comprends maintenant  
Ce qui me transformait les choses familières.*

*Tout est redevenu âpre comme autrefois:  
Le vouloir, le désir, la pensée et la peine;  
Comme autrefois, je suis redevenue humaine,  
La résignation a remplacé la foi.*

*Mais depuis, comme il fait sombre et froid sur le monde!  
Comme j'ai peine à voir où je risque mes pas!  
Alors, cette clarté, c'était toi tout cela?  
Je comprends, je n'ai pas besoin que tu répondes.*

Jovette-Alice BERNIER

D'un livre en préparation:  
"Mon Deuil en rouge".

## LE JOUR ÉTERNEL

*Voici l'obscurité. Sur l'infini des choses,  
On sent l'ombre tisser diligemment ses rets;  
Dans le duvet des nids dorment les ailes closes;  
Mon regard cherche en vain le fuseau des cyprès.*

*Silence... Des lueurs... Vagues paillettes blanches  
Qui rendent plus profond le manque de clarté!  
Plus rien, ni sol, ni ciel! Des fantômes de branches...  
Le foin nouveau répand son arôme exalté!*

*Des parfums dans du noir; mes yeux sont inutiles...  
Je suis moins qu'un grillon aux pentes d'un talus:  
L'herbe entrave mes pas de ses liens mobiles;  
Les sentiers familiers, je ne les connais plus.*

*Et pourtant, visité par de brûlants éclairs,  
L'esprit, rebelle au joug de la chair qui le nie,  
Évoque tous les feux épars dans l'univers,  
Tous les astres dont Dieu gouverne l'harmonie.*

*Et tandis qu'ici-bas notre soleil s'éteint,  
Je vois d'autres soleils, foyers multicolores,  
Nourrir de leur ardeur un éternel matin  
Et féconder la nuit d'un milliard d'aurores.*

Alfred DROIN

(Écrit spécialement pour LA REVUE MODERNE)

## CURIOSITES DE LA NATURE



Photo C. N. R.

### LE MASCARET DE MONCTON

Il arrive parfois que les marées produisent, à l'embouchure de certaines grandes rivières ou de certains fleuves, des phénomènes qui ne sont pas sans danger pour la navigation. En temps normal, le courant du fleuve ou de la rivière est assez fort pour lutter contre le flot montant. Mais, à l'époque des grandes marées, le courant n'est plus assez fort pour se maintenir en face du flot qui s'avance rapidement, sous forme de vagues énormes et puissantes. Celles-ci emportent tout sur leur passage. Quand le choc se produit, ces vagues plus ou moins hautes remontent à l'intérieur, sous la poussée du large, avec une force d'autant plus développée que le lit du fleuve ou de la rivière est plus étroit.

Un tel phénomène, qu'on appelle aussi barre de flot, barre d'eau ou raz de marée, se manifeste dans tous les pays maritimes.

Nous donnons ici la photographie du mascaret de Moncton.

Non loin de cette jolie ville du Nouveau-Brunswick, où habitent un grand nombre de nos frères acadiens, la rivière Petitcodiac fait un brusque détour à un endroit appelé La Courbe (The Bend), avant de se jeter dans la baie de Shepody. La marée, qui remonte la baie, depuis sa large embouchure jusqu'à l'estuaire en forme d'un entonnoir, a une amplitude moyenne de cinquante pieds. Il se forme alors un mascaret dont la hauteur varie entre quatre et six pieds. Les vaisseaux, qui étaient à sec et inclinés sur le flanc, se redressent, et le lit vaseux de l'estuaire se transforme tout à coup en large bras de mer. Pour ne pas être emportés par le courant ou brisés, les petits navires sont contraints de s'échouer sur la côte.

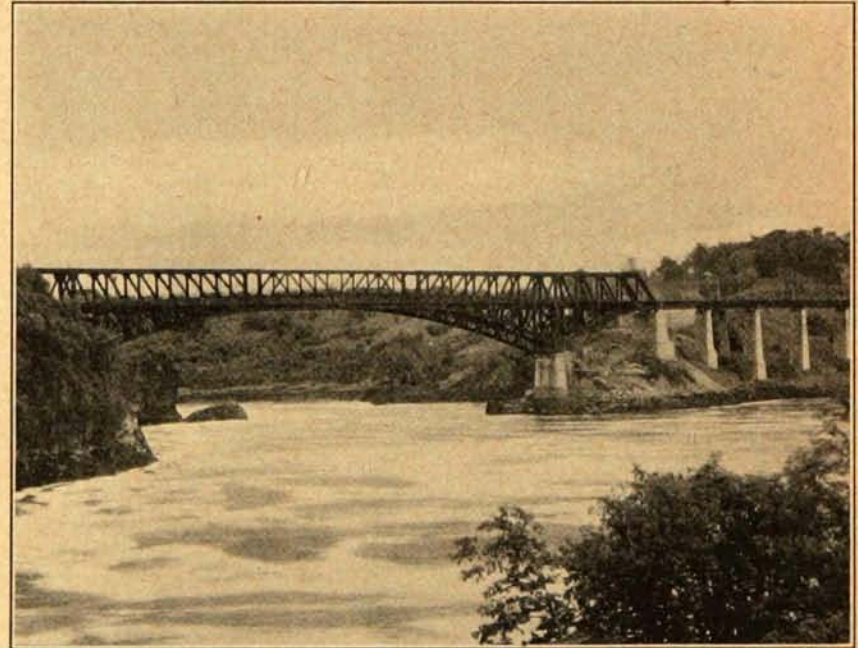


Photo C. N. R.

### CHUTES REVERSIBLES A SAINT-JEAN

À l'entrée du port de Saint-Jean (N. B.) la rivière du même nom, devenue forcément très étroite, coule à travers un canal ou gorge formé par des murailles rocheuses hautes de cent pieds. Cela est cause de l'unique phénomène de chutes réversibles qui soit peut-être au monde.

Large d'un demi-mille à Fredericton, et encore plus large en d'autres endroits, la rivière Saint-Jean est ainsi renfermée, sur une distance de 400 verges, dans ce canal qui a tout juste 400 pieds de largeur.

Or, dans le port même de Saint-Jean, l'amplitude de la marée atteint 25 pieds. L'étroitesse du canal rend impossible le passage rapide des eaux au moment des marées montantes ou descendantes. A

cause de cela, le flot de la marée montante ou descendante ne peut passer rapidement par le canal.

A marée basse, par exemple, le niveau de la rivière Saint-Jean varie de 11 à 15 pieds au-dessus de la mer. A marée haute, c'est le niveau de la mer qui est de 8 à 12 pieds au-dessus de la rivière. D'où, à chaque marée, la formation de deux chutes: une à la marée montante, l'autre à la marée descendante. Quatre fois par jour seulement, pendant 10 ou 15 minutes chaque fois, il y a égalité de niveau, ce qui permet aux navires de passer. Le reste du temps, le passage est dangereux ou même impossible, suivant l'amplitude de la marée.

# Pour une Architecture Vivante

Par Henri GIRARD

NUL n'accorde aux atours le pouvoir d'embellir. Les riches vêtements, bijoux artistiques, coiffures élaborées font oublier bien des disgrâces physiques; ils ne les modifient en rien. Dans ses guenilles, une belle mendiant charmé beaucoup plus les yeux qu'une laide millionnaire dans sa parure la mieux ordonnée. Tout le monde d'accorde sur ce point. Fait curieux: une telle évidence ne s'impose pas toujours en dehors du cas humain. L'architecture par exemple. On croit — les œuvres du moins l'affirment — qu'il suffit pour rendre toute belle une boîte informe de l'ornementer soigneusement. Ici Montréal brille. Le grand nombre de nos architectes se trouveraient fort mal pris, s'il devenait tout à coup impossible de construire des colonnes, des pilastres, des balustrades ou de tailler dans la pierre des urnes et des guirlandes. Le concevoir seulement, c'est faire preuve d'une extrême cruauté.

Nous connaissons pourtant des architectes plus malins. Ces derniers ont reconnu la nécessité de moderniser leur art. C'est beau, n'est-ce pas? N'applaudissez pas avant d'avoir visité ces conciergeries "modernes" qui viennent de croître comme champignons sur le sol du quartier Notre-Dame-de-Grâces. De faux braves ont en effet mis les colonnes au rancart. Pourtant leurs bâtisses ne valent pas cher: les mêmes habitations insalubres, chiches de lumière, pauvres de logement, de proportions fausses et ridicules, ornementées à la moderne: longues lignes verticales se répétant par séries de trois ou quatre, protubérances de formes angulaires, portiques néo-égyptiens et toute la lyre des inventions futuristes, lancées en 1911 par les BOCCIONI, CARRA, RUSSOLO et compagnie. C'est donc cela qu'on appelle ici "construire moderne"!

Moderne! L'horrible mot, recéleur de mille péchés! Etiquette éblouissante sur d'audacieuses laideurs! Masque d'or couvrant des formes hideuses! Comme il faut se défier de ce mot-là. N'ayant plus — à force d'usage — de signification précise, il permet aux mauvais architectes et aux meublés sans goût, de faire passer pour nouvelles et fort hardies de vieilles, vieilles saletés, tout ce que l'esprit humain a pu concevoir de plus rococo, les assemblages les plus imbéciles, les plus grossières disproportions! Aussi, lorsqu'on nous fait voir une œuvre, qu'on proclame *moderne*, soyons sur la défensive. L'artiste ou le commerçant cherche peut-être à nous éblouir avec son grand mot. Analysons froidement et cherchons les beaux rapports.

Peu importe, en somme, que les ornements soient modernes ou gothiques. Il faut d'abord reconnaître leur rôle tout-à-fait secondaire et ne pas hésiter à les retrancher s'ils ne font pas corps avec la bâtisse. Retrancher les ornements, grands dieux! Que deviendraient quatre-vingt-dix-neuf pour cent de nos édifices, si nous pouvions pratiquer sur eux de semblables mutilations? Eh quoi? Ils apparaîtraient aux yeux de *tout le monde* ce qu'ils sont réellement: des horreurs. Allons-nous nous convaincre du fait qu'une construction qui n'a d'autres mérites que ceux de ses ornements n'a et n'aura jamais aucune valeur esthétique? Selon le mot de PAUL VALÉRY, "au regard de l'esprit, ces bâtisses ne vivent pas". L'auteur ajoute: "Nos constructeurs de grandes époques ont toujours *visiblement* conçu leurs édifices d'un seul jet — et non en deux moments de l'esprit ou en deux séries d'opérations, les unes relatives à la forme, les autres à la matière. Si l'on me permet cette expression, ils pensaient en matériaux". C'est cette unité dans la conception de l'œuvre qui fait surtout défaut aux architectes canadiens. L'architecte doit penser en matériaux, comme le peintre pense en couleurs.

Lorsque nous étions enfants, nous avions pour jouets des cubes multicolores que nous aimions à équilibrer, bâtissant des grattes-ciel pour nos soldats de plomb. Certains affirmaient alors une vocation. Ils sont depuis devenus architectes, mais ils ont oublié les règles du jeu ou les méconnaissent par timidité! Gamins, ils savaient assembler des volumes simples de manière qu'ils s'harmonisent sous la lumière. Ils ne le savent plus. La notion d'équilibre plastique n'entre même pas dans leur conception de l'architecture. Architecturer tel qu'ils l'entendent maintenant, c'est élever sur une surface donnée une charpente d'acier ou de béton armé pour la recouvrir de pierres ou de briques et disposer après coup des ornements inutiles. Architecturer, c'est en somme, pour eux, dresser dans l'air des surfaces à décorer.

Avec cela, s'ils tiennent compte des besoins du propriétaire, ils sont satisfaits et croient mériter tous leurs diplômes. Vous reconnaîtrez l'évidence de ce fait, si vous avez l'occasion de demander à un de nos architectes de vous soumettre un plan. Presque toujours, il vous dessinera une façade, comme si la beauté ou la laideur d'un édifice ne dépendait pas de son tracé sur le sol.

Alors, quoi? Constatons le fait dans sa brutalité: à très peu d'exceptions près, on construit à Montréal, on n'architecture pas. Construire? Architecturer? Écoutez l'incomparable LE CORBUSIER. "L'architecture est un fait d'art, un phénomène d'émotion, en dehors des questions de construction, au delà. *La construction, c'est pour faire tenir; l'architecture, c'est pour émouvoir*". Voilà le problème bien posé: le constructeur — au sens littéral et non comme l'entendait tantôt Paul Valéry — ne se préoccupe que de faire tenir les matériaux qu'il assemble. L'architecte ajoute à cette préoccupation celle d'établir "des rapports émouvants". C'est pas l'ordonnance même des formes que l'architecte tente d'émouvoir. L'architecte crée des rapports qui satisfont pleinement l'esprit. En les percevant, l'homme se tait, dit JACQUES de LACRETELLE, "comme s'il avait atteint un trésor incommunicable". L'architecte touche la sensibilité humaine par les moyens qui lui sont propres, bien loin de se placer sous la dépendance des sculpteurs. C'est qu'un beau monument s'édifie de la même manière qu'une belle statue. Il s'agit dans les deux cas d'équilibrer harmonieusement des volumes, de proportionner des parties, d'ordonner des formes, en vue de faire naître des émotions platiées. L'architecte toutefois n'a pas le secours de l'expression. *Les volumes qu'il équilibre doivent parler par eux-mêmes et, par leurs seuls proportions, atteindre le cœur de l'homme*. Devant cette tâche ardue, faut-il s'étonner de rencontrer tant de constructeurs diplômés et si peu d'architectes?

Nous avons souvent rêvé d'un ouvrage de vulgarisation artistique, à l'usage des petits canadiens. Dans ce livre, l'auteur tenterait d'éveiller la sensibilité des jeunes, en leur présentant des œuvres d'art de Montréal, des œuvres qu'ils pourraient aller voir et étudier. Il serait facile d'apprendre ainsi à nos enfants le chemin de leur âme, ouvrant leurs yeux à la beauté que les aînés ont créée pour eux, les initiant à la joie des joies, celle de l'art, leur enseignant — cela est primordial en Amérique — que toute valeur n'est pas monétaire. Le projet n'a rien de chimérique, si l'on considère certaines œuvres de nos peintres et sculpteurs. Sans crier aux chefs-d'œuvre, l'auteur trouverait aisément à Montréal un ensemble de tableaux et de statues susceptibles d'émouvoir. Pour l'architecture, c'est une autre histoire. Nous avons eu la curiosité d'entreprendre un "tour de ville", à la recherche d'œuvres architecturales que nous pourrions proposer en exemples. Oh! la déprimante promenade! Du nord au sud, de l'est à l'ouest, le sol de Montréal grouille de laideurs. On dirait un concours. Églises, couvents, collèges, banques, bibliothèques, habitations, à qui le prix du plus laid?

Cependant — ô réconfort — nous nous sommes longuement arrêté devant sept ou huit édifices *architecturés*. Nommons entre autres la Maison-Mère de la Congrégation de Notre-Dame et le building Aldred qui appelle toutefois quelques restrictions.

La Maison-Mère de la Congrégation de Notre-Dame est l'œuvre de l'architecte MARCHAND. On pourrait s'étonner qu'une bâtisse aussi remarquable n'ait pas fait école, si l'on ne connaissait l'apathie proverbiale des Canadiens pour tout ce qui prend naissance chez eux. Il y a là pourtant matière à admiration. On ne cesse pas de contempler la magnifique ordonnance des parties et leurs rapports. Rapport de la coupole à sa base, de la base au volume rectangulaire qui la soutient et aux petites coupoles, rapport du volume central au portique avec son arc, sa rosace et ses trois fenêtres à plein cintre, rapport des ailes à l'ensemble. La disposition des toitures surtout retient l'attention. Elles forment trois séries d'arêtes. La toiture de la chapelle, au centre, se trouve sur un plan supérieur; elle domine les toitures des ailes principales et ces dernières dépassent les arêtes des petites ailes. Cet échelonnement produit un magnifique effet. Il engendre une étonnante variété de lignes. L'œil satisfait loue l'habile architecte qui osa concevoir et sut résoudre un aussi redoutable problème.

En présence de cette bâtisse, l'esprit n'est jamais

heurté. Tout s'harmonise et sa complète logiquement. Nul ornement ajouté. Chaque partie sert et maintient l'équilibre. Étudier cette bâtisse, c'est vraiment prendre une bonne leçon de saine architecture. C'est aussi cultiver son goût. La Maison-Mère de la Congrégation de Notre-Dame peut servir de norme aux montréalais avides de vérité architecturale. Ils ne trouveront ici ni fausseté, ni bredouillage. Ceux qui n'ont pas le loisir, ni les moyens de voyager, apprendront par l'examen de cet édifice ce qui fait le mérite d'une œuvre architecturale et concevront, sans doute, un profond mépris pour les constructions abominables qui couvrent le sol de leur ville.

Heureux le mortel qui a souvent le loisir de s'arrêter rue Notre-Dame, à l'ombre du building Aldred. Ses regards inaccoutumés à de tels élans escaladent les étages avec joie, par deux, par cinq, par dix. Arrêtés au sommet, ils contemplent l'harmonieux essor des longues lignes verticales et ces puissants volumes qui se ramassent à mesure qu'ils montent. Ascension une et diverse, montée allègre. Le building Aldred proclame une victoire du sens architectural chez nous. Voilà encore un édifice qu'on peut examiner avec profit.

Pour apprécier ses proportions, il faut l'examiner du portique de l'Église Notre-Dame, ou de la rue St. Jacques, du côté de la rue St. Laurent, car vu de face, Place d'Armes, il semble trop étroit et mal équilibré. L'exiguïté du terrain — ô le sens pratique! — a certainement nui au plan des architectes. Telle quelle, la façade de la Place d'Armes n'a rien d'agréable, surtout si on considère le volume compris entre le huitième et le dix-neuvième étage.

Pourtant malgré le déploiement de confort qu'elle comporte, Mallet-Stevens, ni Le Corbusier ne voudraient signer cette œuvre, car le building Aldred n'est pas construit avec la logique et l'économie que commande l'architecture d'aujourd'hui. Pourquoi ces murs de forteresse qui ne soutiennent rien? Trompe-l'œil, fausse majesté. Puisque le mur n'a maintenant d'autre usage que de protéger l'habitation contre les intempéries et la curiosité de l'homme, il faut l'alléger, le proportionner à son emploi. Pourquoi dissimuler l'armature de béton armé, comme une honteuse laideur? Il est bien plus logique de l'affirmer et de donner par là à l'édifice plus de souplesse et plus d'élan.

Au building Aldred, nous reprocherons aussi le mauvais effet des plaques métalliques qui relient les fenêtres, car elles déterminent des séries de lignes horizontales qui rompent l'ascension des lignes verticales.

Pour parfaire cet édifice, il faudrait enfin supprimer les horribles sculptures qui prétendent l'ornementer. Ce sont des hors-d'œuvres: courants de feuilles d'érable, fleurs et volutes. A quoi bon torturer la pierre? Les architectes étaient-ils donc si peu sûrs des proportions de leur œuvre? Ou alors, est-ce un sacrifice à la mode? *Chi lo sa?* Erreur, en tous cas, et fort dommageable.

Cet illustre exemple démontre la nécessité de renouveler toutes nos notions d'architecture. Appelons d'un million vœux le constructeur audacieux qui fera scandale et saura chambarder les procédés de construction qui nous semblent déterminés pour les siècles des siècles, malgré leur illogisme. Et nous l'aurons cet homme, si nous savons garder à l'école d'architecture le maître de progrès qui insufflé à ses disciples le goût des belles aventures et l'enthousiasme créateur.

Henri GIRARD

## DEFENDONS NOTRE LANGUE

(Suite de la page 3)

américains? "Vous n'ignorez pas, nous écrivait récemment une abonnée de la Saskatchewan, la situation qui nous est faite à nous. Canadiens français, si nous voulons que nos enfants demeurent ce que nous voulons qu'ils soient, catholiques et Canadiens français, il nous faut y aller non seulement de nos personnes, mais de nos deniers surtout".

Amis lecteurs, faites aussi votre part. Aidez-nous à secourir nos frères de là-bas. Que notre patriotisme soit autre chose que des formules. Pour les écoles françaises de la Saskatchewan, s'il vous plaît!

Jean BRUCHESI

# Une Protestation de Murray's

Dans un article intitulé "A propos de la langue française", et publié dans LA REVUE MODERNE du mois de mai, j'avais écrit la phrase suivante: "Dans certain restaurant Murray on va jusqu'à interdire au personnel de répondre en français aux consommateurs; dans un autre établissement connu, du même genre, on défend aux jeunes filles françaises de parler français entre elles".

Cette assertion n'a pas eu l'heur de plaire au président de Murray's Lunch Limited qui adressait aussitôt à M. Lanoix une lettre à laquelle une absence prolongée ne m'a pas permis de répondre plus tôt, et dont voici le texte suivi de commentaires appropriés.

Montreal, April 10th, 1931

Mr. Noel E. Lanoix,  
President,  
La Revue Moderne,  
320 Notre Dame Street, East,  
Montreal, Que.

Dear Sir:—

Our attention has been called to the editorial on page five of your issue of May 1931, which states that our staff "is forbidden to answer our guests in French". We are very much surprised and pained that a journal of the age and standing of La Revue Moderne should make a statement that is so wide of the truth. A moment's reflection on your part should have indicated to you that an organization like Murray's, with which both yourself and Mr. Bruchesi are somewhat acquainted, would be sadly lacking in business judgement to adopt any such policy.

The fact is a very heavy percentage of our Montreal staff from Managers, Assistant Managers, Head Waitresses, Waitresses, Chefs, etc., are French-Canadian and among our most valued employees. We consider it an advantage for them to be able to speak both languages and the French order of our customer in French is appreciated quite as much as that of his English speaking confrere. In the event of a French speaking customer being in a section served by a waitress speaking only English, a French speaking waitress is at once called to serve the customer.

Murray's head office is located in Montreal, more than half of our stores in this City, practically all of our executive staff are here and have lived here for a good many years. Not all of us, unfortunately, speak both languages, but we number among our friends, among our customers, and among those from whom we buy, many whose mother tongue is French and to intimate that we have anything but the greatest appreciation of them is neither true nor considerate and may well mean a damage to us that we are sure you neither intended nor wish.

Before publishing an item of this kind, it would seem to be only right and proper that we should have been given an opportunity of refuting the statement made.

Doubtless, you published the item in good faith, based on inaccurate information. We are sure that you have no wish unwittingly to do an injury and that you will give the same publicity to this letter, or a retraction, that has been given to the incorrect statement.

If any further information is desired, the writer will be very pleased to meet you and further the bonne entente between Murray's French staff and our French customers and between ourselves and your organization.

Yours very truly,

MURRAY'S LUNCH LIMITED  
F. C. McCracken  
President

Que répondre à cela? Tout d'abord, ce n'est pas à la légère que j'ai affirmé le fait nié par le président McCracken. Mes renseignements sont exacts et ce n'est pas "un moment de réflexion" de plus ou de moins qui en diminuerait la valeur. Une serveuse d'un des restaurants Murray a répondu textuellement à un client qui lui parlait français et demandait pourquoi on ne lui répondait pas dans la même langue: "We are not allowed to speak French here".

Tout récemment, dans un autre restaurant Murray, rue Sainte-Catherine cette fois, l'une des jeunes filles s'obstinait à répondre en anglais à un client canadien français. Comme celui-ci protestait, une autre servante, canadienne française, dit au client: "Ma compagne sait le français, mais elle ne veut pas répondre dans cette langue". Questionnée alors par le client, elle ajouta: "On nous interdit de parler français entre nous".

Que ce soit rue Saint-Jacques ou rue Sainte-Catherine, il est excessivement difficile, pour ne pas dire impossible d'arracher un mot de français aux servantes, à la surveillante, à la caissière ou au gérant. Et il en est ainsi dans la plupart des restaurants "à chaîne" de la partie ouest de Montréal.

Le président de Murray's Lunch Limited affirme, dans sa lettre du 10 avril, qu'une grande partie de son personnel se compose de Canadiens français, depuis les gérants jusqu'aux servantes... Sans doute est-ce vrai pour ces dernières. Il nous est bien permis, jusqu'à preuve du contraire, d'être sceptique pour les autres.

On a, en certains milieux, une bien étrange opinion des Canadiens français et de leur langage, — leur "patois..." Un lecteur nous adressait, peu après la publication de l'article incriminé, un plan de Montréal que la maison Murray distribue à ses clients. On y lit en toutes lettres que le boulevard Saint-Laurent est très français, "very french"... Or tout le monde sait que, de la rue Craig à la rue Mont-Royal, les Juifs alignent leurs boutiques pittoresques et... parfumées, considérant cette artère de la Métropole comme un boulevard de Jérusalem.

Du reste, n'est-ce pas cette même maison Murray qui distribuait, il y a quelques années, une autre carte de Montréal où l'on désignait, par le mot wilderness, "sauvagerie", toute la partie de notre ville située à l'est de Bleury?

J'ai protesté contre les restrictions employées à l'égard du français dans certains restaurants Murray où l'on est très heureux d'accepter l'argent de la clientèle canadienne française. Il ne faut pas voir là du parti pris et le secret dessein de nuire à cet établissement; au contraire, de telles remarques ont leur utilité. Des témoins existent, qui peuvent confirmer les faits niés par le président de Murray's. Je ne demanderais pas mieux que le contraire fût vrai. A ceux-là qui font affaire avec les Canadiens français de donner des ordres en conséquence et d'agir sur leur personnel pour que de semblables faits ne se répètent plus. On ne doit pas oublier que Montréal est une ville en grande majorité française et que le Canada est un pays officiellement bilingue.

Jean BRUCHESI

# Un artiste disparu:

M. Lucien Lachance

Ces courtes notes sont filles de mon désir d'exprimer mon admiration pour l'œuvre d'un artiste à jamais perdu pour nous. En octobre 1929, Lucien Lachance, un jeune musicien et compositeur d'avenir, s'éteignait avant d'avoir atteint sa trentième année. Né à Montréal, le 29 novembre 1900, il acquit ses premières notions musicales sous la direction de son frère, Philippe. Il fit ensuite des études de piano et d'orgue, d'harmonie et de composition avec Langlois, Letondal, Laliberté, R. O. Pelletier. A 15 ans, il est lauréat et, fait assez rare à cette époque, il présente aux examinateurs une pièce de sa composition intitulée "Prélude et Choral".

Quelques années plus tard, déjà récitaliste remarquable, il donne à Montréal son premier concert bientôt suivi de plusieurs autres dans la province.

A ce moment il possède la "technique" de son art. Comme il le dit lui-même, il avait appris l'orthographe, la grammaire, la syntaxe musicales, mais il ne savait pas "écrire".

En 1924, il part pour l'Europe où il cherche chez des maîtres tels que le Belge Brusselmans et Cluytens, du Conservatoire de Bruxelles, à compléter ses connaissances. Puis il s'achemine vers Paris et étudie auprès du maître Vincent d'Indy, fréquente la Schola, Bonnet et l'Institut Grégorien, va chez Brand pour l'interprétation, chez Potiron pour le chant grégorien et son accompagnement.

Il cherche encore à se perfectionner par la fréquentation de concerts et la lecture de bonnes partitions, ce qui permet de dire qu'il reçut les plus précieuses leçons de Bach pour la polyphonie, de Beethoven pour la forme et de Wagner pour l'expression dramatique.

De retour au pays et obligé de gagner sa vie, il accepte le poste d'organiste au Sacré-Cœur de Windsor, Ont., puis tourne les yeux vers le sol américain et devient maître de chapelle à St. Joseph de Worcester, Mass. A cet endroit, il se dépense sans réserve: répétitions ininterrompues, concerts, conférences. Tout cela pour stimuler le goût de la bonne musique. C'est de Worcester qu'il revient à la maison paternelle, dans le but de refaire ses forces; mais là, en terre canadienne, au milieu du chant des oiseaux, dans la caresse du soleil et du vent, parmi ses chères fleurs il va mourir!...

De l'œuvre de Lucien Lachance, je citerai tout d'abord un Prélude, d'une facture originale et de sonorités inattendues, ensuite une très belle pièce pour orgue, "Offertoire", une sérénade pour piano et violon, un "Carillon".

Mentionnons surtout un "Ave Maria" pour 4 voix d'hommes avec accompagnement d'orgue, pièce primée lors d'un concours de la Société des Arts Sciences et Lettres de Québec.

Pour être complet, je citerai encore "Trois pièces courtes pour Piano" — "Marionnettes, délicieux petit bijou plein de verve mélodique — une quinzaine d'"Essais sur le Kyrie". Mais la partie la plus importante de son œuvre et celle qui l'aurait imposé comme compositeur est un cycle d'œuvres inspirées de l'histoire des premiers temps au Canada et de l'époque des premiers colons. Elles ont pour titres: Dollard des Ormeaux, A Saint Eustache, A Saint Denis, Le Glas, 1837, Ronde Canadienne etc; la plupart inachevées.

Sensibilité d'artiste et volonté obstinée et tranquille du fleuve qui coule malgré tous les obstacles vers la mer: tels étaient les traits caractéristique de l'homme en butte aux obstacles pécuniers d'abord, puis à la peine intime de se sentir souvent incompris.

Lucien Lachance était aussi un timide, d'une timidité plus apparente que réelle, et si on y joint cette insociabilité coutumière aux travailleurs de la pensée, on conçoit aisément l'aspect réservé, la sauvagerie même de ce caractère indocile, mais excellent et fidèle à ses amitiés.

Nous savons gré à ses confrères qui ont obtenu de Mme Lachance l'autorisation de faire jouer quelques pièces de ce jeune auteur, durant la prochaine saison, lors du concert de Musique Canadienne à Montréal. Geste qui honore le disparu et aussi la jeune phalange de nos compositeurs.

M. G. L.

## POUR NOS FRERES DE LA SASKATCHEWAN

Nos lecteurs auront pris connaissance de l'article de notre rédacteur en chef. Qu'ils remplissent maintenant, nous les en prions avec instance, le bulletin de souscription que voici et qu'ils l'adressent sans retard, avec leur obole si modeste soit-elle, au Rédacteur en chef, LA REVUE MODERNE, 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION LA REVUE MODERNE

Monsieur,

Veillez trouver ci-inclus mon chèque au montant de ..... que je suis heureux de vous adresser, en réponse à l'appel de la Société Saint-Jean-Baptiste, pour aider nos frères de la Saskatchewan à défendre leurs écoles françaises et catholiques.

Signé .....

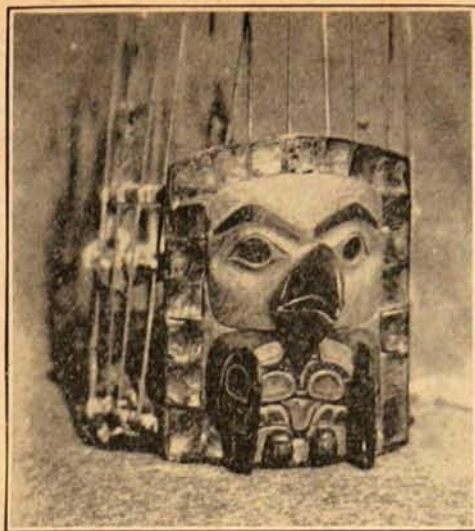
Adresse .....

## La Sculpture chez nos Tribus Indigènes de la Côte Nord-Ouest (1)

Par Marius BARBEAU

la peinture sur cuir ou sur bois, ou encore dans certains tissus. Les poteaux totémiques, les masques, les ustensiles et les instruments, ornés de dessins en relief, et les Chilkat, comptent parmi les objets d'art les plus intéressants de cette région.

Nous savons que cet art, dans ses traits essentiels, existait déjà à l'époque des grands navigateurs et explorateurs, à la fin du XVIIIe siècle. Il a toutefois évolué très rapidement



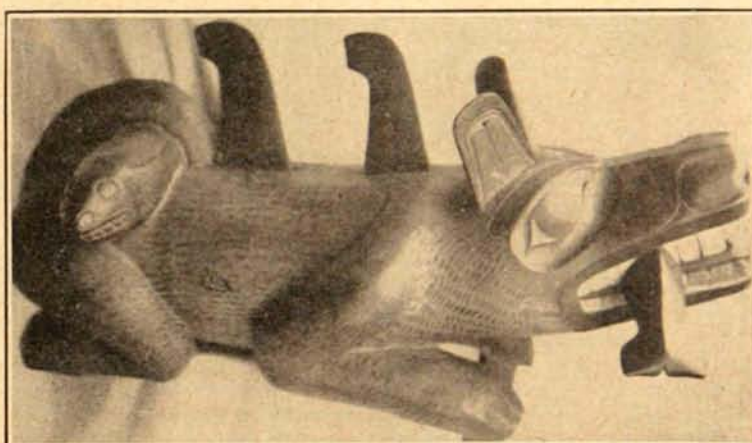
Une couronne de bois sculpté et de perles marines représentant le blason de l'Aigle, clan de la rivière Nass.



Masque de bois sculpté par un indigène de la côte nord-ouest.

LES arts décoratifs des tribus de la côte nord-ouest du Canada ont été connus des savants d'Amérique et d'Europe depuis plus d'un demi-siècle. Des collections considérables les représentent dans la plupart des musées au Canada et aux Etats-Unis; aussi, dans ceux de Londres, de Paris, de Berlin, d'Oxford, etc.

L'art indigène se manifeste soit dans la sculpture ou la gravure sur bois, sur ivoire ou sur pierre, soit dans



L'Ours de la mer, dévorant une baleine. Sculpture des Haidas, île de la reine Charlotte.

culiers. Celui des Haidas est plus élaboré et plus conventionnel. Celui des Tsimshyan de la rivière Nass s'inspire davantage de la nature, tout en ayant recours à une stylisation originale de bon aloi. Les nations, qui habitaient plus au sud, par exemple les Kwakiutl et les Nootka, possédaient un art dont les formes moins raffinées sont le plus souvent caricaturales et grotesques.

au cours du XIXe, grâce à l'adoption d'outils européens, et à la croissance de nouvelles richesses qui stimulèrent l'ambition entre tribus rivales, pendant la courte période qui précéda leur déchéance finale, vers la fin du siècle.

Les objets d'art de nos musées qui proviennent de la côté nord-ouest datent, en moyenne, de cinquante à cent ans. Les petites statuette de bois sculpté, ici représentées, sont probablement des mains de Edenshaw, du village Haida de Skidegate, sur les Iles de la Reine-Charlotte, et de son esclave favori, un prisonnier de guerre capturé parmi les Tlingit de la côte de l'Alaska. Edenshaw fut l'un des plus fameux chefs Haidas dans la seconde moitié du XIXe siècle. On rapporte qu'il existait entre Edenshaw et son esclave Tlingit une émulation fructifiante, qu'une rivalité amicale les poussait sans cesse à se surpasser dans des œuvres de maîtres qui furent d'ailleurs assez nombreuses. Quand l'artiste esclave obtint sa liberté vers la fin de ses jours, il préféra rester chez son ancien maître.

Les nations des Tlingit, de la côte sud de l'Alaska, des Haidas, des Iles de la Reine-Charlotte, et des Tsimshyan de la rivière Nass et de la rivière Skeena, ont produit chacune un art national, qui varie dans ses traits parti-



Sorcier en costume de cérémonie sculpté par un Haida.



Base d'un poteau totémique, vieux de 70 ans et sculpté par Oyai.

(1) Toutes les photographies reproduites ici ont été prises par M. Marius Barbeau.

## POUR UNE DOCTRINE(1)

Personne n'a encore oublié les commentaires plus ou moins justes que faisait naître, il y a quelques mois, le discours prononcé à Sainte-Thérèse, lors d'une assemblée libérale, par M. Edouard Montpetit. Ce discours, si différent de ceux qu'on nous sert généralement, si éloigné par le ton et par la forme de ce que tant de gens, chez nous, prennent pour de la politique, était-il ou non, dans la pensée de son auteur et de ses voisins de tribune, l'annonce d'une candidature bientôt suivie d'un portefeuille de ministre? Bien peu pourraient répondre avec certitude.

M. Montpetit, en tout cas, qu'il ait été ou non ennuyé par les attaques personnelles dont il était l'objet, déçu de ne pas trouver les appuis sur lesquels il pouvait compter, semble s'être attaché encore plus solidement à l'Université de Montréal. Ne le regrettons pas trop, en reconnaissant toutefois qu'il ne faudrait pas généraliser, pour les hommes de sa trempe, la règle de l'abstention. En d'autres circonstances, dans un régime plus ouvert, plus accueillant aux compétences, un Montpetit député ou sénateur eût sans doute été possible. La doctrine et l'action d'un tel homme, préoccupé de l'avenir de ses compatriotes, eussent peut-être trouvé dans un Parlement, plus d'occasions de servir la communauté. Mais la personnalité elle-même de notre éminent compatriote y eût-elle vraiment gagné quelque chose? "Qui s'attarde à penser que Berthelot fut sénateur? La tribune a-t-elle grandi Victor Hugo? Barrès, photographié à côté de la reine des Halles, cela ajoute-t-il quelque chose au délicieux auteur de "Colette Baudoche"?"

Ainsi M. Montpetit lui-même, bien avant l'événement qui fit couler tant d'encre "baptisée" de bave, apportait une réponse à ses amis. Je ne dis pas que cette réponse me satisfait. Car je pense que la parole du député Barrès était une force pour le pays de France, pour le patrimoine dont il fallait maintenir l'intégrité.

Quoi qu'il en soit, M. Montpetit pensait sans doute à sa propre histoire en corrigeant les épreuves du livre où il a rassemblé les idées maîtresses de son enseignement et d'où il nous invite à tirer, non une doctrine complète, mais les éléments d'une doctrine. Son livre s'intitule: "Pour une doctrine". Et cela ne veut pas dire que toute la doctrine dont nous avons besoin pour survivre et progresser soit contenue dans les 250 pages de cet ouvrage. Il n'y a pas de lien apparent entre les trois parties dont se compose le livre récent de notre plus brillant économiste. Ce n'est pas un traité qu'il nous offre, mais des études qui ont déjà paru et dans lesquelles le lecteur retrouve les mêmes préoccupations, le rappel multiplié des mêmes principes généraux susceptibles de nous servir à nous, franco-canadiens des vallées laurentiennes, — si nous savons les adapter, — comme ils ont servi à d'autres. Un "jeune maître", le seul qui écrive encore rue Saint-Jacques, sous la dictée du seul "grand maître" que nous possédions — l'autre "jeune maître" étant sorti par le soupirail — s'est trouvé tout mari de ne pas découvrir une doctrine dans le livre de M. Montpetit. C'est qu'il n'a pas pu s'empêcher d'en lire le titre sans parti pris.

Ecrivant un plaidoyer pour l'économie politique, pour l'action sociale et le rôle de l'intelligence, M. Montpetit a cru utile de donner d'abord des notions élémentaires. Le spécialiste les négligera et cherchera plutôt à découvrir, par delà les mots, les citations, les théories résumées et les exemples cités, en quoi consiste la doctrine dont M. Montpetit nous apporte les principaux éléments. Encore une fois, il ne la trouvera pas toute et admirera l'art du doctrinaire qui prend, dirait-on, plaisir à se dérober au moment où l'on voudrait obtenir une réponse ferme, catégorique, dépouillée de tous les artifices de la pensée et du style.

Quant au profane, il s'initiera aux formules de l'économie politique, "science d'analyse et science sociale". Il en apprendra l'histoire et les méthodes, saura, sans avoir besoin de feuilleter des douzaines de brochures, quelle est l'attitude de la doctrine catholique en regard de l'économie politique dont le champ d'action s'élargit sans cesse. Et, sous la conduite de l'auteur, il en apprendra assez pour savoir en quoi l'économie politique peut servir un peuple comme le nôtre, et comment, à l'aide de cette science, doublée de l'économie sociale et forte de l'appui que doivent lui apporter les intelligences, elles-mêmes formées par l'école et l'université, il est possible de bâtir une doctrine nationale. Car, s'il arrive à M. Montpetit — pouvait-il en être autrement? — de faire

PAGE  
LITTERAIRE

la part très large aux idées générales, aux exemples empruntés à l'étranger — il n'est pas souvent question de nous dans les cent premières pages de son livre — c'est toujours à notre histoire, à nos problèmes économiques et sociaux, à nos besoins intellectuels que ce théoricien, ce... "rêveur" revient en fin de compte. Il écrit pour des Canadiens français à qui il prêche l'action positive, constructive — il en est tant qui font tout le contraire — qu'il conjure de donner un sens pratique à leur fidélité — "la fidélité est plus qu'une devise". Je dirais: elle ne vaut rien si elle n'est qu'une devise.

Dans ces "étapes", qui sont comme une lumineuse préface, lourde de sens, et un admirable résumé de notre situation présente, et dans les autres chapitres de son livre, M. Montpetit ne cesse de rapprocher les mots culture et progrès. Il aime les phrases courtes, bien frappées, comme des médailles, et qui se prêtent à des citations. "Un peuple qui marque le pas est déjà atteint dans sa force", "Une minorité qui s'enlise dans la satisfaction de soi-même... est menacée par la mort", "Apprendre enfin à substituer à de stériles lamentations une action positive et solidaire fondée sur une doctrine". "Toute doctrine, pour exercer une influence, doit revêtir le signe de l'autorité". — Voilà de quoi faire bondir les jeunes maîtres! — "Au point de vue social, un paysan du Saint-Laurent vaut un milliardaire de New-York".

Il y en a tout plein le livre de ces phrases, lourdes de sens et du poids d'une pensée sans cesse en éveil, exprimées avec élégance et correction. En effet, qu'il traite d'un problème social, qu'il expose une thèse dont la conclusion n'est pas toujours fermement énoncée, qu'il analyse le programme-manifeste de l'épiscopat américain ou le rôle d'une Ecole des sciences sociales, économiques et politiques, M. Montpetit ne cesse pas d'être un causeur agréable, un écrivain admirablement doué. Il n'y a pas une page de soporifique dans son livre qui le rattache à l'Ecole française, "inquiète sinon d'élégance du moins d'une agréable sobriété". Comme ceux dont il parle, M. Montpetit présente sous un jour aimable les choses les plus ardues, et voilà pourquoi on ne ferme pas son livre avant d'en arriver à la dernière page.

Sans doute, on souhaiterait plus de fermeté dans l'expression; on renoncerait parfois au charme des mots et des périodes bien habillées en échange d'une plus grande précision, d'un ton plus catégorique. D'autre part, quand on sait la petite place faite chez nous à l'idée, le peu de prix accordé à la culture générale, la minime considération qui est la part des intellectuels, il faut admirer sans réserve un compatriote dont l'exemple entraîne malgré tout, dont la phrase parlée ou écrite contente les plus difficiles, dont la forte pensée, dans l'ensemble, devrait pousser à l'action. La pensée n'est-elle pas, suivant le mot d'un personnage de théâtre, "la forme supérieure de l'action"?

Nous voulons, nous réclamons — et "nous", c'est encore une minorité dans la minorité que nous sommes sur cette terre canadienne — une doctrine pour la sauvegarde de nos richesses morales et l'accroissement de nos richesses matérielles. M. Montpetit — l'un de nos compatriotes les plus cultivés, qui laisse loin derrière lui le patron du porteur de carquois — nous donne les principaux éléments de cette doctrine. Tous ceux que notre sort intéresse lui en seront reconnaissants.

J. B.

## LE DICTIONNAIRE GENERAL

## DU PERE LE JEUNE

On nous annonce la très prochaine publication d'une véritable encyclopédie canadienne, "résultat de trente années de patientes recherches". Cet imposant ouvrage en deux volumes de 900 pages chacun, abondamment illustrés, s'intitule "Dictionnaire Général" et a pour auteur l'éminent Père Louis Le Jeune à qui nous devons les utiles "Tableaux synoptiques d'histoire du Canada".

Le "Dictionnaire Général", que tous les Canadiens attendent avec une impatience marquée, constitue une "mine inépuisable" où professeurs, hommes d'œuvres, journalistes, historiens, politiciens etc. trouveront toute la documentation désirée sur l'histoire, la littérature, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, les institutions, les mœurs et coutumes du Canada.

Il nous tarde d'avoir en mains cet ouvrage auquel le Père Le Jeune a consacré toute son intelligence, toute son énergie, heureux d'offrir aujourd'hui aux Canadiens le fruit d'un labeur persévérant et minutieux. Nous aurons prochainement l'occasion d'en parler aux lecteurs de LA REVUE MODERNE.

En attendant, nous prions instamment ceux de nos lecteurs — et ils sont nombreux — qui désirent posséder un ouvrage documentaire des plus précieux de souscrire au "Dictionnaire Général" du Père Le Jeune en s'adressant au Père Richard, o. m. i. Juniorat du Sacré-Cœur, Ottawa. Nous ne pouvons mieux les encourager à agir de la sorte qu'en reproduisant ici le témoignage d'un de nos meilleurs historiens, l'honorable sénateur Thomas Chapais:

"J'ai parcouru attentivement un grand nombre de pages du "Dictionnaire d'histoire du Canada" que le P. Le Jeune se propose de publier, et auquel il a consacré tant d'années d'un labeur intense. Ce que j'en ai lu me dispose à croire que, dans l'ensemble, ce sera un travail de haute valeur et de réelle utilité. Une œuvre de ce genre ne saurait manquer de rendre de grands services à tous ceux qui s'intéressent à notre histoire. Ils y trouveront, sous une forme condensée, des informations que, seules, pourraient leur procurer de longues et pénibles recherches à travers d'innombrables volumes".

J. B.

## LE PRIX DAVID

Les membres du jury du prix David ont fait connaître leur décision dans les derniers jours de septembre. L'abbé Couillard-Després, le frère Marie-Victorin et M. Antoine Roy sont les heureux lauréats dont les œuvres historiques et scientifiques ont mérité les substantielles récompenses dues à la générosité du gouvernement provincial. Nous les en félicitons de tout cœur.

Cependant, on nous permettra de regretter que l'ouvrage remarquable de M. Edmond Buron, présenté aux lecteurs de LA REVUE MODERNE par M. Robert de Roquebrune, n'ait pas été jugé digne d'un prix; nous dirons même du premier prix. Les critiques les plus autorisées de France, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, d'Espagne, ont salué avec enthousiasme l'œuvre à laquelle notre compatriote a consacré dix ans de patientes recherches. Ils ont souligné le travail consciencieux et ardu de M. Edmond Buron et, le jour même où la décision du jury du prix David était annoncée, nous arrivait la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre contenant des commentaires élogieux que M. de La Roncière consacrait aux trois volumes de notre érudit compatriote.

Beaucoup ne comprennent pas que M. Buron ait été laissé de côté. Il ne peut être question de mettre en doute la valeur de son ouvrage. Mais la loi instituant le prix David a peut-être besoin d'être amendée; si les règlements du concours sont cause qu'un ouvrage aussi remarquable par le fond et la forme n'avait pas droit à une récompense, qu'on les modifie en conséquence. Sinon, nous serons toujours les derniers à reconnaître le mérite des compatriotes éminents qui nous ont quittés, parce que, trop souvent, nous n'avons pas su les retenir chez nous.

J. B.

## L'ECHO DE VARSOVIE

On sait qu'à Versailles, au lendemain de la guerre, l'anglais et le français furent mis sur un pied d'égalité. L'élément anglo-saxon ne voulut plus admettre la seule langue française comme langue diplomatique, reconnue, depuis des siècles, par tous les Etats. Les traités de paix furent donc rédigés dans les deux langues, et, à Genève, où les idées protestantes et anglo-saxonnes semblaient vouloir dominer, l'anglais eut les mêmes droits que le français.

Or, après douze ans, c'est encore le français qui occupe à la Société des Nations, dans les assemblées internationales comme dans les chancelleries, la première place. Il suffit d'aller d'une capitale à l'autre, d'assister à une séance de l'Assemblée de la Société des Nations pour s'en rendre compte. Très rares les diplomates et les hommes d'état qui ignorent le français.

Cette nécessité de connaître la langue française, — la plus précise, la plus claire, — explique en grande partie l'existence de journaux français à Varsovie, à Budapest, à Belgrade, à Sofia et à Constantinople, pour ne mentionner que quelques capitales de l'Europe centrale et orientale.

Il y a deux ans, passant par Varsovie, redevenue capitale et métropole de la Pologne restaurée, j'ai voulu me rendre aux bureaux du *Messenger Polonais*, quotidien de

(Suite à la page 9)

(1) Pour une doctrine — Librairie d'Action canadienne-française.

# LE MARIAGE ARABE

Par Sadok RESOUKA

LORSQU'UN père désire marier son fils, il choisit d'abord, lui-même, une fille d'une honnête famille et va solliciter sa main. Quand la demande est agréée, on se rend chez les notaires et on fait établir l'acte de mariage. Dans cet acte, il est dit notamment: "Le père du garçon a versé séance tenante et par-devant notaire la somme de ... (elle ne doit pas dépasser 1,000 francs) représentant la dot, au père de la fille"; que le futur époux verserait à sa future épouse, dans le cas où il la répudierait sans motifs sérieux, une somme de ... lui donnerait, en outre, une paire de boucles d'oreilles en or pesant, une paire de robes et une paire de babouches. C'est une indemnité légale et courante chez les Arabes.

Les formalités légales remplies, on célèbre les fiançailles par une petite cérémonie, chez les parents de la fille. On offre un repas, auquel sont conviés quelques amis intimes et les notaires qui ont rédigé l'acte. Tout cela se fait sans qu'on demande l'avis ou le consentement des deux futurs époux. Ce qui est encore plus curieux, c'est que ces derniers ne se sont jamais vus et parfois même ne se connaissent pas, à moins qu'ils soient des parents très rapprochés, ou des voisins.

Voici enfin le jour du mariage. Deux nègres battant du tambour et un autre jouant de la *Zakra* (espèce de clarinette) arrivent dans la maison du marié et annoncent le commencement du mariage, qui va durer sept jours et sept nuits. Par pudeur, le marié quitte la maison et va se cacher chez un ami ou un parent. La mariée se cache de même, mais elle ne quitte pas encore la maison paternelle. Elle se retire dans sa chambre, pour n'en sortir que le jour des noces. Là, elle s'entoure de ses demoiselles d'honneur, lesquelles sont très nombreuses et choisies parmi ses amies et ses voisines. Ces demoiselles sont hébergées et logées avec la mariée tant que dure le mariage. Elles passent la nuit à chanter, à danser et à mettre du *henna* (feuilles colorantes d'un arbuste) aux doigts et aux pieds de leur *Sultana* (impératrice) — c'est ainsi qu'on appelle la mariée — pour leur donner une teinte rouge foncé.

Dans la maison du marié règne aussi une franche et saine gaieté. Chaque nuit, un grand nombre de femmes et de jeunes filles y viennent, portant leurs plus belles toilettes. Les filles trouvent l'occasion de sortir, pour se



Femme tunisienne se couvrant de son haïk

faire admirer, avec l'intention de trouver un bon fiancé. Dans la cour de la maison, des jeunes gens se rassemblent. A tour de rôle, chacun d'eux s'avance et donne quelques sous aux nègres. Ceux-ci, en dansant, chantent leurs louanges: "Ça, c'est monsieur un tel qui me le donne, que Dieu lui donne longue vie et une jolie fiancée". Puis le tambour bat, la musique se fait entendre, des coups de fusil éclatent, les femmes poussent leur cri de joie: *You! You! You!* Chaque jour, les parents font, avec beaucoup de cérémonie, des préparatifs pour le "grand jour", (jour de la noce). On va à la campagne chercher du bois, acheter des moutons, du beurre, etc... Le grand jour arrive...

La mère de la mariée offre un grand repas et étale le trousseau de sa fille sur une corde dans la cour de la maison. Oh! ce trousseau coquet, ramassé petit à petit, brin par brin, comme un nid d'oiseau, depuis de longues années, depuis que la fille était encore gamine. Ce trousseau pourtant encore si modeste, fait l'admiration de tout le monde. Il se compose de quelques chemises, de deux ou trois robes, d'une demi-douzaine de mouchoirs, d'une ceinture en laine bien blanche. C'est tout!

Chez le marié, on aménage avec beaucoup d'art et de décor la chambre où va s'installer le nouveau couple. Le soir, on prend la *Jeffa* — (grande cage en bois) on la couvre d'étoffes chatoyantes et de jolis tapis, on la hisse sur un beau chameau et on va chercher la mariée. Celle-ci, après un bon bain, après avoir été bien habillée

(tout lui a été envoyé d'avance par le marié) bien fardée par ses demoiselles d'honneur, attend dans sa chambre, assise sur la malle renfermant son trousseau. Elle attend avec impatience le moment de s'en voler, de rejoindre celui qui fait l'objet de ses rêves; mais elle a beaucoup de regret de quitter pour toujours cette chambre, où l'ont éblouie toutes les rêveries de son enfance, ses petites sœurs, ses bons parents, qui ont été toujours si affectueux pour elle. Enfin, la voilà enveloppée d'un burnous pour être dérobée à la vue des hommes, empoignée par les mains rudes de quelques nègresses et installée dans sa *Jeffa*. Le chameau se lève et emporte sa précieuse charge. Un grand cortège se forme. Des femmes entonnent des chants mélodieux. La *Jeffa* fait le tour du village et s'arrête sur la grande place. Là, de beaux

cavaliers, portent leurs habits de fête et armés de fusils reluisants, lancent au galop leurs bêtes pompeusement parées et tirent des coups de fusils auxquels répondent les infatigables *You! You!* des femmes. C'est la fantasia. On arrive à la maison et on introduit la mariée dans sa chambre qu'elle trouve à son goût. Les femmes la félicitent et lui font des compliments. De son côté, le marié se prépare près de la source, entouré de ses nombreux garçons d'honneur. Vers dix heures, il rentre, au son du tambour et de la musique. Il va dans sa chambre et aborde la bien-aimée par un baiser en lui adressant ce souhait: "Que tu sois mon épouse sur terre et dans le paradis!" Le lendemain, on se régale d'un bon *couscous* d'un bon *méchaoui* (viande de mouton rôti), d'un bon ragoût, etc... Réveillée bien tard, la mariée sort de sa chambre et va baiser le front de son beau-père et de sa belle-mère. Son beau-père lui fait cadeau d'une paire de jolis *belghas* (babouches). Sa belle-mère lui offre un foulard de soie. C'est la clôture du mariage. Le couple vit heureux et donne le jour à un petit bébé mignon. Malheureusement, après quelques années, une rivale viendra empoisonner le calme et le bonheur de la maison et ne tardera pas à semer la discorde.

Pour moi, la polygamie n'a aucun avantage et mérite qu'on l'interdise. Bon nombre aussi des mes coreligionnaires sont du même avis. Les polygames se font de plus en plus rares; c'est le progrès.

langue française, dirigé par un ancien camarade de l'École Libre des Sciences politiques: M. Jean Soltan. A la suite d'événements incontrôlables, ce journal a cessé de paraître, il y a quelques mois. Beaucoup regrettèrent cette disparition d'un quotidien intelligemment rédigé, source précieuse de renseignements sur la Pologne d'abord — "clef de voute de l'Europe", affirmait Napoléon — puis sur la politique allemande et la politique russe.

Par bonheur, Varsovie ne devait pas rester longtemps sans posséder un organe de langue française. Au *Messenger Polonais* vient de succéder l'*Echo de Varsovie* dont l'éditeur est le même Jean Soltan. Ce nouveau journal paraît deux fois la semaine. Sans avoir le format des journaux à grand tirage, il offre une abondante matière à lire à tous ceux qu'intéresse la politique internationale et qui désirent se renseigner sur la vie de la Pologne: vie politique, vie économique, artistique ou littéraire.

Notre presse canadienne, qui subit trop l'influence des agences américaines, nous renseigne mal sur ce qui se passe en Europe. Quiconque veut savoir doit contrôler les nouvelles qu'on lui offre chaque jour, à l'aide des journaux européens. Au premier rang de ceux-ci — quelques quotidiens français, belges ou suisses mis à part — il faut placer l'*Echo de Varsovie*. Souhaitons à ce dernier longue vie et prospérité sous la direction de Jean Soltan et de Lucien Roquigny. J. B.

## PAGE LITTÉRAIRE

(Suite de la page 8)

### VOICI DES LIVRES

EN BELGIQUE, PAR LES PAYS DEVASTÉS, par Gabriel Hanotaux. PLON.

LALLY-TOLENDAL, par Pierre la Mazière. (Coll. Les grandes figures coloniales). PLON

BUGEAUD, par André Lichtenberger. (Coll. Les grandes figures coloniales). PLON.

MEMOIRES DE ROBERT CHALLES, publiés par A. Augustin-Thierry. PLON.

ANGLETERRE, ILE INCONNUE, par Paul Cohen-Porthein. FLAMMARION.

LES COLONIES FRANÇAISES, 340 photographies en héliogravure. FLAMMARION.

GLOSES CRITIQUES, par Louis Dantin, ACTION CANADIENNE-FRANCAISE.

LA CHAIR DECEVANTE, par Jovette-Alice Bernier. ACTION CANADIENNE-FRANCAISE.

### LES REVUES

*Le Canada français* — sept. et oct. 1931:

Chritique et littérature nationale, par Mgr. C. Roy.  
Deux traités d'Acadie et leur victime, par Emile Laurière.

*Revue de l'Université d'Ottawa* — juillet et septembre 1931  
La philosophie du bolchévisme, par Mgr Villeneuve.

*Idem* — octobre et décembre 1931:

La philosophie du bolchévisme, par Mgr Villeneuve.  
M. Constantin-Weyer et Louis Riel, par Donatien Frémont.

*Bulletin des Recherches historiques* — octobre 1931:

Lettres de la sœur Céleron.  
Lettre des Sauvages Abénaquis au Roi de France.

*Technique* — septembre 1931:

Nos bois, richesse nationale, par Jean-Marie Gauvreau.

*L'École canadienne* — septembre 1931:

Fatigue et surmenage scolaires, par le chanoine Jean-jean.  
Trois grands cœurs, par René Guénette.

*Revue Dominicaine* — septembre et octobre 1931:

Le rêve communiste, par le Père Thomas Lamarche.  
Romans canadiens, par Séraphin Marion.

# LA VIE CANADIENNE

## LA REVUE MODERNE A DOUZE ANS

Avec le présent numéro, LA REVUE MODERNE entre dans sa treizième année d'existence. Il y a tout juste douze mois, notre rédacteur en chef, rendant hommage à ses prédécesseurs et soulignant la vie difficile des revues, au Canada, rappelait la ligne de conduite suivie, depuis sa fondation, par LA REVUE MODERNE, résumait le programme auquel nous nous sommes efforcés de rester fidèles. Les douze mois, qui se sont ajoutés aux autres et ont enrichi notre expérience, n'enlèvent pas la moindre parcelle d'intérêt à ce que notre rédacteur écrivait alors: "Nous voulons que nos lecteurs trouvent dans cette revue des pages vivantes où la variété des sujets traités satisfiera les divers esprits. Nous pensons que ce serait faire injure à notre petit peuple que de ne donner aucune place à l'Idée... Offrant chaque mois à ses lecteurs et lectrices un roman choisi avec soin, des pages de modes, d'art culinaire, d'art décoratif, des pages pour enfants et un abondant courrier, LA REVUE MODERNE complète et étend son action bienfaisante par les pages qu'elle consacre à l'art, aux lettres, à la musique, aux récits de voyages, à l'histoire, à la science, à quelques-uns de nos problèmes locaux, en un mot à l'Idée".

Nous avons reçu, au cours de l'année écoulée, des témoignages nombreux qui plaident en notre faveur. Le cercle des amis et lecteurs de notre revue s'est agrandi. Nous avons non seulement maintenu les positions conquises par le travail de onze ans; nous les avons fortifiées, nous en avons ajouté de nouvelles à celles qui existaient déjà. LA REVUE MODERNE — c'est incontestable — occupe une place de choix dans le domaine des lettres canadiennes, joue un rôle de plus en plus important dans notre vie littéraire. Il existe chez nous des périodiques plus volumineux, faisant la part plus large à la science et aux lettres, à l'économie politique et aux questions sociales. Mais ces périodiques s'adressent à de petits groupes; ils n'atteignent pas la masse des lecteurs qui, elle aussi, cherche à s'instruire, dont il faut former le goût, à qui il faut donner le culte des choses de l'esprit. C'est la part, c'est le rôle d'une revue comme la nôtre.

Sans doute, nous ne sommes pas à l'abri des erreurs et l'on ne se gêne pas, à certaines heures, pour nous adresser des critiques qui n'ont pas toujours leur raison d'être. Mais qu'on se donne la peine de parcourir les sommaires de nos douze derniers numéros. La variété et l'abondance des sujets traités, les études de tous genres, brèves sans doute, mais au point — LA REVUE MODERNE, encore une fois, n'est pas la revue du petit nombre — les multiples collaborations offertes spontanément font de notre périodique un élément indispensable à la vie intellectuelle du Canada français. L'influence reconnue que nous exerçons ne se limite pas à la province de Québec. Elle a gagné toutes les provinces du Dominion, tous les points du territoire où il y a des groupes français. Elle dépasse même nos frontières. Et nous ne craignons pas d'affirmer qu'une revue comme LA REVUE MODERNE est encore la meilleure arme à utiliser dans la lutte contre le magazine américain où trop des nôtres vont chercher des lectures faciles et abrutissantes, les moins propres à nourrir comme il convient l'esprit de nos gens. Mais, dans ce domaine comme dans les autres, nous devrions pouvoir compter sur une collaboration plus efficace de notre public. Nous sommes ouverts à toutes les suggestions, à toutes les idées nouvelles susceptibles de faciliter notre tâche et d'étendre notre rayon d'action. Que de compatriotes, à Montréal seulement, ferment leurs portes aux revues canadiennes! Ils n'ont d'argent et de temps que pour des périodiques français, anglais ou américains. Et pourtant, ils sont toujours les premiers à nous parler de leur patriotisme.

Enfin, LA REVUE MODERNE est ouverte à tous ceux des nôtres qui savent tenir une plume. Bien des littérateurs, poètes, critiques et essayistes ont fait ici leurs débuts, la large diffusion de notre périodique leur permettant d'être lus dans des milliers de familles. Et que de mouvements, que d'initiatives, que de projets intéressants ont reçu l'appui, le concours de LA REVUE MODERNE.

Nous avons conscience d'avoir bien travaillé dans les meilleurs intérêts de notre population. C'est notre désir

continuer cette action, de l'amplifier, de l'améliorer sans cesse avec l'encouragement de nos lecteurs et de nos amis, désireux de voir grandir une personnalité canadienne de plus en plus forte.

## LE CANADA ET LA PRESSE EUROPEENNE

De temps à autre, les grands quotidiens d'Europe, principalement français, anglais ou belges, publient des études, sinon toujours exactes, du moins presque toujours sympathiques, sur le Canada. Et un journal comme *Figaro* demande assez souvent à un Georges Goyau, à un Roquebrun ou à un Emile Lauvrière des articles traitant de l'histoire, des événements religieux ou de la littérature de chez nous, quand ce n'est pas *Le Temps* ou *La Croix* qui, par la plume d'André Siegfried, de Firmin Roz — hier c'était celle de Gaston Deschamps — et de Thellier de Poncheville, expose à ses lecteurs notre évolution politique, sociale ou religieuse.

Jusqu'à là, rien à redire. Ceux qui parlent de nous connaissent généralement notre pays, entretiennent à notre égard les sentiments les plus sympathiques et cherchent à nous comprendre. Mais là où ça ne va plus, c'est lorsqu'un romancier comme Constantin-Weyer prend plaisir à torturer notre histoire. Exemples: "La Bourrasque" et "Manitoba", sur lesquels "Un homme se penche sur son passé" et "Cavelier de la Salle" marquent toutefois un grand progrès; et encore, "Un homme se penche sur son passé" n'a rien de spécifiquement canadien, à notre humble avis. Pour être parfaitement édifié sur les procédés du Constantin-Weyer première manière, il suffit de lire la remarquable étude que consacre à "La Bourrasque", dans le dernier numéro de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, M. Donatien Frémont.

Quant aux nouvelles canadiennes que publient de temps à autres les grands journaux de Paris, de Londres ou de Bruxelles — et qu'est-ce à Madrid, à Rome ou à Belgrade? — elles sont presque toujours du domaine de la plus haute fantaisie, ou de la plus complète banalité.

Vous faites un séjour prolongé à Paris? Vous ne saurez rien de ce qui se passe au Canada en lisant la seule presse française; rien sauf, parfois, la mort d'un grand personnage dont, neuf fois sur dix, on écorchera le nom; sauf aussi la nouvelle d'un assassinat ou d'un incendie. Passant par Montpellier, en juillet dernier, un compatriote pouvait lire, dans plusieurs journaux, cette très importante nouvelle qu'un homme, nouveau Gargantua, était entré dans un restaurant de Montréal et y avait mangé une douzaine d'œufs, trois livres de jambon, deux beefsteaks, quatre livres de pommes de terre, etc., etc., le tout pour soixante sous! Et c'est *La Croix* qui, tout récemment, reproduisait une photographie du pont de Montréal i. e. le pont Jacques-Cartier, qu'elle situait à Québec...

Nous avons, à Paris, une très belle Légation, confortablement logée et sagement dirigée. Mais pourquoi cette Légation n'a-t-elle pas encore, à l'exemple de toutes les Légations et Ambassades de Paris, un bureau de presse qui aurait pour objet de donner aux journaux français de la véritable information canadienne? Un tel bureau réduirait, en ce qui nous concerne, le nombre des nouvelles fantaisistes ou simplement banales — les seules ou presque que publie la presse française. Il signalerait à cette presse les faits et gestes de nos délégués et représentants de passage en France et les événements les plus caractéristiques de la vie canadienne, renseignerait le lecteur canadien sur les manifestations auxquelles nos délégués prennent part, sur les initiatives qu'ils inspirent, sans parler de l'information française et européenne qu'il transmettrait aux grands quotidiens de notre pays.

## L'UNIVERSITE DE MONTREAL

Une note, récemment parue dans les journaux, nous apprenait que l'Université de Montréal célèbre, ce mois-ci, le quatrième anniversaire de sa fondation ayant reçu, le 30 octobre 1927, la bulle définitive qui l'érigerait canoniquement.

Si l'on demandait à l'homme de la rue en quelle année l'Université de Montréal a été fondée, celui-ci serait fort embarrassé pour donner la juste réponse. Les archives de notre Université nous apprennent cependant qu'une succursale de l'Université Laval était établie en notre ville en 1876, à la demande de Mgr Bourget. Cette succursale s'est maintenue jusqu'en 1919. A cette date, elle obtenait son autonomie complète, de droit et de fait. Elle prenait le nom d'Université de Montréal. Si l'on ne veut pas tenir compte des quarante-quatre ans qui

ont précédé le succès définitif de démarches entreprises longtemps avant la guerre, c'est donc 1919, et non 1927, qui est l'année de la fondation de l'Université de Montréal. Devrait-il être question d'une autre date? Nous ne le croyons pas, s'il s'agit de reconnaître les faits et d'exprimer les sentiments de simple justice que nous devons tous à la mémoire des ouvriers de la première heure, morts ou vivants.

## HOMMAGES A

### LOUIS HIPPOLYTE LAFONTAINE

A Montréal, par un froid dimanche de septembre 1930, en présence des autorités religieuses et civiles, devant des milliers de personnes, le lieutenant-gouverneur de notre province dévoilait le monument de sir Louis Hippolyte Lafontaine. Quelques jours plus tard, à Boucherville, pays natal de notre illustre compatriote, et au cimetière de la Côte-des-Neiges où il repose, le dévoilement de deux plaques commémoratives donnait lieu à des manifestations moins solennelles, mais combien touchantes.

A l'occasion de ces diverses cérémonies, dont le mérite revient au comité placé sous la présidence du docteur E. Dubeau, des écrivains et des orateurs, français ou anglais, célébrèrent la mémoire de Lafontaine. Les uns et les autres se plurent à rappeler l'exemple d'énergie, de droiture, de patriotisme intelligent et de sens politique averti que donna, en son temps, le collaborateur de Robert Baldwin, le défenseur de la langue française et des libertés parlementaires. Ce qu'il y avait, pour nous, de plus caractéristique à retenir, c'est que l'union des Canadiens français s'était enfin faite, momentanément hélas! autour de Lafontaine; et cette union explique en très grande partie que ce dernier ait pu réussir.

Félicitons et remercions le comité qui nous permet de revivre les fêtes de septembre en nous offrant un très beau volume, somme des hommages rendus à Lafontaine. Abondamment illustré, luxueusement imprimé, il contient les discours et les principaux articles qu'inspira la cérémonie du dévoilement, les poèmes primés après concours, une longue étude de M. Boucher de la Bruère sur le rôle politique de Lafontaine en 1837-1838, des lettres inédites de Lafontaine au juge Amable Berthelot et la liste des principaux souscripteurs. On a cru bon d'y ajouter une centaine de lettres d'appréciation, écrites par des personnes dont on avait sollicité l'avis sur le projet d'un monument. Nous croyons que la gloire de Lafontaine se serait bien passée de ces documents. Quant à reprocher au comité d'avoir demandé quelques souscriptions à nos concitoyens anglais, cela est d'un petit esprit. Lafontaine s'est uni à Baldwin pour faire triompher une juste cause. Canadiens français et Canadiens anglais pouvaient bien se donner la main pour honorer notre compatriote.

Les souscriptions individuelles des Canadiens français pour le monument Lafontaine, se sont chiffrées à près de \$4,300. Il faut y ajouter un millier de dollars souscrits par des groupements, mais avec les souscriptions individuelles des membres de ces groupements. Il est donc faux de prétendre que nos compatriotes ont donné tout juste \$3,000. Quant aux corps publics ils devaient contribuer largement à défrayer les frais du monument, et ils l'ont fait, somme toute, avec nos deniers. Tant pis pour les chasseurs de petites bêtes qui prennent des allures de matamores, de chevaliers sans reproche, et confondent leur prétention avec le génie.

## LE DOUBLE DEUIL DE SAINT-SULPICE

Les Messieurs de Saint-Sulpice à qui notre pays et notre ville en particulier ont contracté des dettes dont il leur sera difficile de payer même les intérêts, ont perdu, à deux jours d'intervalle, leur supérieur et leur doyen: M. René Labelle et M. Flavien Laliberté.

Notre population tout entière s'est associée à ce double deuil, et rarement, dans son histoire plus que centenaire, la nef de Notre-Dame a été le théâtre d'un spectacle aussi émouvant que celui des funérailles de ces deux prêtres distingués, longtemps collaborateurs au Petit Séminaire de Montréal et rapprochés l'un de l'autre dans la mort. Tous deux incarnaient bien ce qu'on a appelé l'esprit de Saint-Sulpice: distinction de l'esprit et des manières, bonté, abnégation, vertu.

Les amis de Saint-Sulpice — et Dieu sait s'ils sont nombreux — particulièrement leurs anciens élèves et ceux qui reçoivent les dernières leçons de M. Laliberté, s'inclinent profondément devant les deux tombes à peine fermées.

ROMAN  
COMPLET

# L'ANCÈTRE

Par  
Eveline  
LE MAIRE

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

I

Au moment de quitter la terre anglaise, Geneviève Rollay sentait son âme prise entre des sentiments si divers, qu'elle eut un instant l'angoisse de ne plus se comprendre, et de se sentir étrangère à elle-même. Sa nature, admirablement équilibrée, lui donnait un contrôle absolu sur toutes ses pensées aussi bien que sur tous ses actes. Elle savait les motifs, et prévoyait les conséquences de chacun de ses gestes; elle savait le pourquoi de ses troubles, quand et comment lui reviendrait la paix.

Mais ce jour-là, elle ne comprenait pas. C'était en elle un mélange de regret torturant et d'espérance folle, et toute une gamme de sensations subtiles, crainte, amertume, douceur, où son âme se perdait. Elle avait seulement conscience d'être dans un état de rêve, mais depuis quand ce rêve durait-il?..

Avait-il commencé lorsqu'elle était venue, le cœur lourd d'une déception, chercher l'oubli sur cette terre qu'elle quittait aujourd'hui? ou bien commençait-il maintenant que l'apaisement s'était fait?

Elle restait là, n'osait bouger, craignant de rompre le charme qui lui avait donné la paix, et de se retrouver ensuite plus faible, plus misérable qu'au jour de l'arrivée.

Les voyageurs sortant du train défilèrent devant elle; Geneviève ne songeait pas à prendre son tour. Elle voulait attendre jusqu'à la dernière minute, espérant peut-être quelque chose de miraculeux qui l'expliquerait à elle-même et la laisserait marcher à son destin, l'âme rassérénée.

Les voyageurs étaient passés.

Quelques jeunes gens, sur le débarcadère, criaient de joyeux "farewell" à un groupe d'amis qui répondaient en riant, les mains en porte-voix. Une vieille dame aux bandeaux austères agita son mouchoir, tandis qu'à côté d'elle une jolie fille pleurait; et Geneviève se souvint d'avoir vu ces mêmes femmes en compagnie d'un Anglais aux cheveux roux, quelques minutes plus tôt.

— "Tant d'émotion pour ce grand benêt de fiancé", pensa Geneviève en haussant les épaules.

Un matelot cria: — "Tout le monde est embarqué? Allons! le miracle ne se produirait pas, il fallait partir."

Elle franchit très vite la passerelle et, comme une somnambule, fit son chemin parmi les passagers jusqu'à l'avant du bateau.

La place était envahie; plus de sièges sur le pont. Pour rien, elle n'eût voulu descendre au salon; elle avait soif de grand air, la brise du large l'appelait et la tentait.

Debout, au milieu de la foule des voyageurs, elle chercha des yeux un coin où elle pût se tenir pendant la traversée.

Un jeune homme qui vit ce manège se leva du fauteuil où il était confortablement installé et s'approcha d'elle.

— Permettez-moi de vous offrir ma place, Madame, lui dit-il en français.

Geneviève sourit au visage jeune et franc qui rougissait devant elle.

— Votre offre est bien tentante, Monsieur, vous avez su choisir le meilleur endroit du bateau. Mais je n'en jouirai tout à fait que si vous pouvez découvrir un autre siège pour vous-même.

Ces quelques mots échangés avec un être humain, un compatriote, avaient suffi à lui rendre sa belle vaillance et son sang-froid. Pendant les premières minutes du voyage elle se donna toute au plaisir et au repos que la mer lui apportait toujours.

Cette journée de mai était belle entre toutes. Le paquebot semblait avancer sur une nappe vibrante d'azur et d'argent, au son délicat d'un murmure de soie. Quelques voiles blanches ou rousses et de grands oiseaux gris au vol lourd mettaient un peu de réalité jolie dans cette atmosphère de rêve.

Geneviève, abandonnée au charme de cette heure, reprenait peu à peu conscience d'elle-même. Sans s'expliquer encore la torpeur qui l'avait terrassée au moment du départ, elle commençait à comprendre sa pensée... et sa pensée l'étonna:

Elle quittait une terre étrangère. Après quatre mois d'absence, elle rentrait au pays qui l'avait vue naître, où s'était écoulée presque toute sa vie, où un cher foyer et des cœurs aimants l'attendaient... Et elle n'éprouvait dans ce voyage de retour qu'une effrayante sensation d'inconnu.

Elle crut d'abord que l'ancienne blessure se rouvrirait et lui causait cette faiblesse; mais non, le passé était mort ou si bien endormi qu'elle n'en pourrait plus souffrir. Ce qui la troublait, aujourd'hui, c'était autre chose qu'elle n'avait encore jamais

volonté de femme était plus forte que sa volonté d'homme.

Elle respira plus vite, douloureusement, ses paupières se fermèrent à demi; l'atmosphère de rêve se ternit dans un brouillard, et lentement elle tourna la tête.

Son âme reçut un choc.

Tout d'abord aveuglée de colère, elle ne vit rien, puis elle reconnut, non pas des yeux, les yeux sont quelque chose de matériel, mais une âme, dans un regard appuyé sur le sien. Elle la reconnut et recula, secouée d'un frisson.

Cette impression fut très brève, l'homme la regardait plus.

Geneviève encore tremblante se moqua de sa peur.

"Comme je deviens nerveuse! pensa-t-elle".

Le roman de décembre

## Josette la Romanesque

Par Pierre D'AUVERGNE

*L'histoire vivante et colorée d'une jeune fille de dix-huit ans qui, dans son ardent désir de gagner sa vie, quitte sa patrie pour l'étranger et s'exile "le cœur plein d'espoir". Inconsciente du bonheur qu'elle refuse en repoussant l'amour de son cousin, Josette, au mirage de son esprit romanesque, court vers l'imprévu et se jette follement dans la pire aventure.*

*Les illusions de l'héroïne ne tardent pas à sombrer dans la plus amère déception: la vérité éclate brusquement et déjoue les calculs méprisables du maître fourbe. Brisée par le choc, la jeune fille trouve, dans sa générosité et sa droiture, le courage de réconcilier les deux êtres par lesquels elle souffre.*

*Et la pénible situation se dénoue dans la douceur d'un amour enfin partagé.*

ressenti, qui l'attirait et la repoussait à la fois. Il lui semblait entrer dans quelque mystérieuse aventure tandis que le vapeur glissait légèrement sur la route azurée de France.

Geneviève, sans vouloir penser davantage, se plut à considérer le jeu de la lumière sur les vagues.

Des jaunes brillants, des roses nacrés, et l'adorable azur passaient et repassaient, sur le fond d'émeraude mouvant de la mer. Chaque nuance était couverte d'une poussière d'argent, et quand une vague s'élevait un peu plus que les autres, il semblait qu'elle laissât retomber des perles.

Geneviève, d'abord apaisée dans cette contemplation, ressentit bientôt un vague malaise. Elle eut l'impression d'être sous l'empire d'une force, consciente ou non, qui l'arrachait à la douceur dont elle jouissait avec délices; et le grand poème de l'onde imprégnée de rayons se ferma peu à peu devant elle.

Son malaise augmentait; elle en comprenait maintenant la nature; elle connaissait, pour l'avoir elle-même expérimenté sur d'autres, la puissance de deux yeux qui se posent et ne se détournent pas... Elle savait qu'un inconnu, probablement un homme la regardait; et son intuition se faisant singulièrement pénétrante, elle comprenait ce qui se passait en même temps dans l'esprit de l'étranger: il l'avait regardée d'abord inconsciemment, malgré lui peut-être... maintenant il la regardait consciemment, il voulait qu'elle levât les yeux vers lui. De cela, elle était sûre, elle sentait toute sa volonté concentrée sur elle... sous ce poids elle étouffait.

Excitée par cette provocation, elle se raidit, prête à la résistance, les yeux toujours au loin sur l'horizon qu'elle ne voyait plus. Il comprendrait alors, que cette

Et bravement, elle examina l'étranger.

Sa silhouette haute et mince, détachée de profil sur le ciel lumineux, paraissait presque fantastique. Son menton accusait une courbe volontaire; un pli à son front lui donnait une expression inquiète. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans.

Geneviève s'attardait à cet examen; tout à fait sûre de ne l'avoir jamais vu jusque-là, elle souriait de son émoi, quand l'inconnu fit un pas en avant et la regarda de nouveau.

Comme la première fois, toute secouée d'angoisse, elle éprouva une impression de déjà vu qu'elle ne pouvait expliquer... Mais elle se reprit très vite et haussa les épaules:

"Il m'est antipathique, voilà tout!"

Pour chasser le malaise qui persistait néanmoins, elle voulut s'intéresser à ses compagnons de voyage.

La scène autour d'elle était joyeuse et animée. Beaucoup de jeunesse sur le pont, beaucoup de rires, les larmes du départ semblaient toutes séchées.

Tout près d'elle, était assis le jeune Français qui lui avait offert sa place. Il avait organisé avec son sac et sa couverture de voyage un siège bas et commode. Elle se reprocha de l'avoir oublié. Désireuse de parler, de sortir un peu d'elle-même, elle se tourna vers lui.

— Je suis bien aise de voir que vous ne resterez pas debout pendant la traversée, Monsieur, dit-elle en souriant.

— C'eût été un petit malheur, Madame, répliqua-t-il l'air enchanté.

Comme il ne disait plus rien et rougissait encore, Geneviève pensa qu'il était très jeune. Elle avait ce privilège, malheureux, disait-elle, d'intimider les très jeunes gens.

Elle résolut alors de faire les frais de la conversation, sûre de trouver dans un

quart d'heure de causerie l'apaisement de son incroyable nervosité.

— Joli temps, fit-elle tout en s'accusant de stupidité.

— Magnifique! approuva l'autre avec ferveur.

Et encouragé par l'attitude aimable de sa compatriote, il continua:

— Cela fait plaisir d'entendre parler français.

— Avez-vous donc été si longtemps en exil?

— Dix mois moins quatre jours, Madame.

— Si vous avez compté les jours, le temps vous a semblé long, cela va sans dire, répliqua Geneviève en souriant. Vous n'en apprécierez que mieux, maintenant, le charme de votre "home". Résidez-vous à Londres?

— Oui, Madame, sauf pendant un mois d'été en Ecosse et un mois d'hiver à Brighton. Vous avez été à Londres aussi, sans doute? ajouta-t-il.

— Oui, pendant trois mois, et cinq semaines de printemps dans ce pays d'émeraude, c'était un rêve.

Cette évocation des jours d'apaisement mettait une douceur au front de la jeune fille.

— Le plus intéressant, continua-t-elle, c'est l'étude des mœurs et du caractère de nos voisins, ne trouvez-vous pas, Monsieur?

— Hélas! je ne suis pas observateur, Madame, j'ai eu d'abord toutes les peines du monde à comprendre et à me faire comprendre, ce qui n'était pas pour me faciliter les remarques psychologiques ou autres. J'ai pu cependant apprécier bien des différences entre les mœurs des deux pays, ajouta-t-il en montrant la ligne presque indistincte des côtes d'Albion.

— Et votre impression générale? demanda Geneviève.

— Excellente, mais je ne me suis jamais senti plus heureux d'être Français que depuis la comparaison que j'ai faite entre le génie des deux nations.

— Voici une parole de bon patriote, au moins, conclut Geneviève riant de bon cœur.

Le rire avait toujours été la plus jolie parure de Mlle Rollay. Il mettait sur son visage naturellement sérieux une flamme qui en faisait valoir toutes les beautés. Alors les yeux s'éclairaient et, de beaux qu'ils étaient, devenaient charmants; les lèvres ressortaient plus fines et plus rouges sur les dents très blanches; une onde de vie intense, saine et joyeuse semblait frémir en elle et lui donnait un charme infini.

Par coquetterie peut-être, Geneviève qui connaissait ce charme le rendait plus précieux en le faisant très rare. Mais ce jour-là, sur le paquebot, elle fut pleinement généreuse. Son compatriote la regardait ravi, n'osant rien dire ou n'y songeant même pas.

Tout à coup, le rire s'éteignit comme une flamme sur laquelle passe un vent violent; les traits gracieux se firent rigides et glacés; le regard de lumière s'emplit d'ombre. Surpris, le jeune Français chercha la direction que prenaient les yeux apeurés. Il se retourna et ne vit rien, qu'un homme grand et mince qui s'éloignait lentement.

Autour d'eux, des vides se faisaient, on déjeunait en bas, dans la salle à manger du bord; quelques passagers, épris de grand air, grignotaient sur le pont des sandwiches et des gâteaux.

Geneviève, un peu pâle, regarda son compagnon. D'une voix changée qu'elle s'efforçait de rendre joyeuse, elle lui dit:

— Je suis sûre que vous devez avoir faim, Monsieur; n'irez-vous pas déjeuner?

Lui, encore tout ému du mystère qu'il venait de frôler, balbutia quelques mots:

— Non... pas du tout... Merci... Mais vous, Madame?

Sans lui répondre, Geneviève redevenue tout à fait elle-même dit gaiement:

— Puisqu'un bon vent a mis en présence, pour quelques heures, deux compatriotes retour d'exil, ne pensez-vous pas, Monsieur

## L'ANCETRE

qu'ils pourraient se présenter l'un à l'autre?

— C'est bien mon avis, Madame.

Et se levant, il se nomma:

— Albéric de Bienne.

— Mademoiselle Rollay, répliqua Geneviève.

Cette présentation rendit plus franche leur sympathie mutuelle.

— Alors, Mademoiselle, dit Albéric, permettez-moi de vous conduire à la salle à manger.

Elle fit un mouvement pour se lever, mais aperçut un coup d'œil rapide sur les rares voyageurs qui l'entouraient, elle se ravisa.

— Non merci, j'ai peur de manquer d'air là-dessous... ce vent commence à nous faire danser; et puis, je n'ai pas faim.

M. de Bienne ne se sentait pas grand appétit non plus: il n'avait que médiocrement le pied marin; mais il insista pour faire apporter sur le pont une légère collation. Dix minutes plus tard, les deux Français prenaient ensemble un thé appétissant accompagné de tartines et de gâteaux. Ce fut très gai; on narra de part et d'autre de joyeuses anecdotes, des souvenirs d'Angleterre; on laissa entrevoir, très peu, ce qu'on allait retrouver en France.

Ils apprirent ainsi que tous deux se rendaient à Paris où les attendaient leurs familles.

Pendant cette causerie, Albéric remarqua encore un changement dans les manières de Geneviève. Son joli visage se contracta nerveusement; pour quelques secondes, son esprit s'absenta. Ce fut si rapide qu'il crut ensuite s'être trompé.

On commençait à voir tout au loin la côte de France: une ligne embuée d'or, à peine perceptible.

— Nous approchons, dit le jeune homme. Nous voilà presque chez nous. Ne sentez-vous pas, Mademoiselle, que l'air est plus doux? certainement le soleil est plus gai.

La jeune fille sourit et ferma les yeux sans répondre.

Jusqu'au port de Dieppe, elle resta silencieuse, les yeux clos ou errant au loin, tandis que son esprit savourait en tremblant la chose inexplicable, joie ou danger, qui flottait autour d'elle.

On distinguait bientôt les vieilles maisons de la ville, la route qui longe le port, et sur cette route, de rares passants. Geneviève, dans un état de rêve comme au départ d'Angleterre, vit venir à cette place un coupé attelé de deux chevaux superbes; la voiture et l'attelage étaient d'un noir de jais.

Au moment de croiser le paquebot, le coupé s'arrêta. Comme le "Suffolk" passait lentement au-dessous de lui, Geneviève vit dans l'encadrement de la portière un visage d'homme, d'une pâleur invraisemblable où brûlaient deux yeux sombres.

— C'est un être de l'autre monde... C'est une voiture-fantôme, pensa Geneviève avec un frisson.

Elle était si sûre de l'irréalité de cette apparition qu'elle s'attendait à la voir se fondre dans l'air bleu et s'évanouir sans laisser de traces. Mais non, sur le visage pâle elle distingua le spectre d'un sourire; une main blanche sortit de l'ombre et fit un geste d'appel.

Affolée, elle retint à grand-peine un cri de terreur et se jeta dans la foule qui se pressait sur le pont. Alors, elle aperçut la haute stature de l'homme qui l'avait forcée à lever les yeux sur lui; il regardait du côté de l'apparition et sa main longue et pâle répondait au geste du fantôme.

— C'est juste, pensa Geneviève.

Quand elle osa tourner la tête, les chevaux noirs avaient disparu.

## II

A Paris, Geneviève Rollay trouva son père et sa mère qui l'attendaient à la gare Saint-Lazare.

Elle remercia Albéric de Bienne de toutes ses attentions pour elle durant le voyage, et ils se séparèrent avec une poignée de mains.

Elle fut alors toute aux questions que lui posaient ses parents, toute à la joie de les revoir.

Paris lui sembla singulièrement joyeux... Et ce fut tout à fait rassérénée qu'elle rentra dans l'appartement de boulevard Saint-Germain où s'était passée presque toute sa vie.

Plusieurs fois, pendant son séjour en Angleterre, elle avait redouté ce moment craignant de retrouver, avec les objets familiers, le souvenir trop vif d'une heure

douloureuse; mais elle sourit de ses craintes en se voyant si brave: à peine une émotion qui la fit respirer plus vite et dont elle ne souffrit pas.

Pour être bien sûre d'elle-même, pour éprouver sa force, quand elle fut seule dans sa chambre fermée, elle voulut relire l'histoire du chagrin de sa vie. Il lui avait semblé un moment que cette histoire était grande comme le monde, pourtant elle tenait tout entière dans les quelques pages écrites sept mois plus tôt et qu'elle reconnaissait à peine aujourd'hui.

## Les Platanes, 21 septembre

L'automne a une poésie à laquelle je n'ai jamais su résister. Mon frère dit que, tous les ans, j'ai en septembre ou en octobre une crise de lyrisme. Cette année elle est sans doute plus dangereuse que de coutume puisque j'ai acheté ce livre, moi qui ai toujours eu tant de mépris pour les petits albums à fermoir secret!

## 23 septembre

Georges m'a taquinée hier parce que M. Valbel est encore venu nous voir. J'ai répondu à mon cher frère que ces visites sont toutes simples et bien faciles à expliquer. Entre voisins de campagne on se lie vite; pour un jeune homme les journées doivent être si longues ici! et en neveu dévoué, M. Valbel a décidé de rester à Gailly tout le temps de sa convalescence.

## 24 septembre

Le mois dernier, quand j'ai lu dans le journal le récit du terrible accident de Saint-Etienne, je ne me doutais pas que le héros du jour était le neveu de notre vieille voisine Mme de Gailly, ni qu'il deviendrait le familier de notre maison; nous voyons si rarement Mme de Gailly!

Je me rappelle mon étonnement et mon plaisir, il y a deux semaines, en apprenant que le jeune homme insignifiant qui venait de nous faire visite était cet ingénieur qui, s'exposant à une mort horrible, avait sauvé la vie d'un père de famille, ouvrier dans son usine.

Sa pâleur, son bras immobile, une cicatrice à la joue, tout racontait son dévouement et son courage. Comment avais-je pu le trouver insignifiant!

Sans le connaître, je l'avais admiré immensément, toute une journée, au mois d'août, après le récit des journaux. Maintenant il est presque un ami... Que la vie est drôle!

## 25 septembre

Georges a voulu m'emmener à la ferme des Hêtres. Nous sommes partis de bonne heure dans la charrette anglaise. A moitié de l'avenue, nous avons rencontré M. Valbel qui venait à la maison; comme la charrette peut contenir quatre personnes, Georges l'a invité à nous accompagner. J'ai remarqué un sourire sur la lèvre de mon frère, tandis que le voisin acceptait avec empressement.

La promenade a été délicieuse.

## 27 septembre

Beau temps, vie calme, promenade à cheval avec Georges.

Rien à noter hier ni aujourd'hui.

Cet après-midi, il m'a apporté une gerbe de roses d'automne, pâles et parfumées, parce que j'avais déploré la veille que le parc des Platanes en contint si peu...

## 28 septembre

Il a passé plus de deux heures avec nous aujourd'hui. Son prétexte, car il en a un presque toujours, était une invitation de Mme de Gailly à aller prendre le thé chez elle, dimanche. Papa a beaucoup causé avec le héros dont les idées l'intéressent. Les éloges que M. Valbel fait du pays enchantent mon père qui est fanatique de sa petite patrie.

Toutefois, ces éloges ne vont pas sans critique; le héros regrette qu'ici les communications soient si difficiles. Dans ces conditions, la vie n'est possible qu'aux paysans et aux riches; les premiers, parce qu'ils n'ont d'autre aspiration que de rester entre leur cabane et leur champ; les autres parce qu'ils sont équipés pour suppléer à l'insuffisance des moyens de locomotion. Quant aux gens d'esprit cultivé qui seraient heureux de vivre à la campagne, mais dont la fortune ne leur permet ni chevaux ni automobiles, ceux-là mourraient ici d'ennui et de besoin.

Cette conclusion m'a amusée car je sais que mon père voudrait voir le pays plus peuplé, et qu'en même temps il est, au conseil général hostile au projet de chemin de fer désiré par plusieurs de ces messieurs.

Le clair exposé de M. Valbel lui a montré l'incompatibilité de ses deux opinions, mais il n'a pas voulu en convenir.

30 septembre

Depuis assez longtemps, je m'arrête à la surface de mes pensées sans les approfondir. J'ai conscience de n'être pas sincère avec moi-même.

Ce soir, je veux regarder les choses en face pour les voir telles qu'elles sont.

Il est évident que M. Valbel me recherche; son hommage, discret, n'en est pas moins très clair. Je sais qu'il vient ici pour moi... et je l'encourage à venir.

Mais il faut tout prévoir. Comment cela finira-t-il? Si, comme je le pense, il me demande en mariage, quelle décision prendrai-je? Cette hésitation m'étonne, car jusqu'ici, j'ai refusé toute proposition de mariage: la vie heureuse que j'ai toujours vécue me rendait rebelle à l'idée d'un changement. Aujourd'hui, la perspective nouvelle ne me répugne point.

Serait-ce le prélude d'une capitulation?

1er octobre

Il commence à remuer son bras. Bientôt il pourra s'en servir.

3 octobre

Nous sommes allés à Gailly tantôt.

Mme de Gailly me plaît infiniment. Je crois que j'ai fait plus de frais d'amabilité pour elle aujourd'hui que je n'en avais fait de toute ma vie. Papa était en verve. Il a repris la conversation avec M. Valbel au point où elle en était restée mardi. Par conséquent, l'histoire du chemin de fer d'intérêt local est revenue sur l'eau.

Comme cette question m'intéresse, j'ai dit mon mot de temps en temps. M. Valbel m'a semblé tout heureux de voir que mes idées concordent avec les siennes. Papa est tout ébranlé.

Il nous a reconduits presque jusqu'aux Platanes.

4 octobre

J'ai dit ce soir: — Les journées ne vous semblent-elles pas un peu longues, parfois?

Il a répondu: — Je ne sais pas, j'ai perdu la notion du temps. Ce doit être le même sentiment qu'éprouvent les âmes enfin arrivées au ciel après les luttes de la terre.

Sous son regard tendre et persistant, j'ai détourné les yeux.

Si je me décide jamais à me marier, lui seul pourra faire ce miracle.

7 octobre

Papa s'est laissé prendre à l'argumentation de M. Valbel et à mon pauvre petit bon sens. Il est maintenant enthousiasmé à l'idée du chemin de fer d'intérêt local. Il avoue qu'il avait résisté jusqu'ici par pur esprit de contradiction.

Maman est un peu froide envers M. Valbel.

8 octobre

Sa main va presque tout à fait bien. Il a cueilli pour moi un bouquet de violettes.

10 octobre

Quand il parlera, je répondrai: "Oui".

12 octobre

Je lisais dans le parc, au bord de l'étang, quand M. Valbel est venu à moi.

Pour la première fois nous étions tout à fait seuls.

Il m'a parlé de lui, de sa famille, de ses espérances: se faire une fortune suffisante pour vivre en paix avec la femme choisie.

J'ai peur d'avoir rougi en entendant ces mots.

— Savez-vous où je place mon rêve de bonheur? a-t-il ajouté. C'est dans un cadre comme celui-ci, ces arbres, cette eau, cet horizon! J'adore votre pays, Mademoiselle, et je me sens misérable à l'idée de le quitter.

— Mais pas encore? ai-je dit.

— Bientôt, hélas! Je vais mieux, je dois retourner à mes affaires. Il me faut travailler plus que jamais, conquérir de

gré ou de force la fortune qui me donnera le droit d'être heureux...

— La fortune n'est pas indispensable au bonheur, Monsieur, ai-je protesté.

— Non, mais que dit-on dans le monde d'un homme pauvre qui demande en mariage une jeune fille riche? Même s'il l'aime éperdument, on ne veut pas le croire, on lui prête un cœur vénal, et c'est une honte pour lui comme pour celle qui l'a épousé. Moi je veux avoir une situation telle que la femme choisie puisse venir à moi les mains vides, riche de son seul charme, et qu'elle trouve près de moi la vie douce et facile qu'elle aura quittée pour me suivre.

Jamais paroles d'homme ne m'ont émue comme celles-ci. Il continua:

— C'est un beau rêve dont je m'éveillerai, hélas! dans mon usine enfumée de Saint-Etienne! Ici, je ne me reconnais plus, je deviens l'être le plus romantique du monde, il se passe dans ma tête des choses folles. Voulez-vous que je vous en dise une?

C'est malgré moi que j'ai répondu:

— Oh oui!

— Eh! bien, figurez-vous qu'à force de penser à mes deux chers désirs: ne pas m'éloigner d'ici et faire fortune, j'ai imaginé un jour de concilier l'un et l'autre. J'ai pu, à force d'imagination, devenir pendant quelques minutes l'homme heureux entre tous qui ferait fortune ici, tout simplement.

— Par quel miracle étiez-vous devenu cet homme? demandai-je.

— Mademoiselle, je vous dis que mon imagination n'a plus de bornes depuis un mois. Elle m'avait choisi comme ingénieur de la ligne de chemin de fer qui passera par ici. J'étais occupé de longs mois dans ce pays, et je gagnais beaucoup d'argent. Comment, Mademoiselle, vous ne riez pas?

— Votre idée n'est pas si folle après tout, lui dis-je, après un silence.

Nous avons parlé longtemps encore, et nous avons conclu que ce délire d'imagination est en somme une idée fort raisonnable et très possible à réaliser.

Si on lui confie cette entreprise, nous pourrions nous voir souvent l'année prochaine. Les bénéfices qu'il gagnerait dans cette affaire lui permettraient de me demander en mariage aussitôt. Ainsi j'aurais de longs mois pour me faire à ce changement désiré et redouté, et, vue de loin, cette perspective m'était très douce, très bonne.

13 octobre

Il pense que mon père, à qui son titre de sénateur donne une influence prépondérante au conseil général, pourrait peut-être arranger cette affaire. J'en parlerai demain à maman.

14 octobre

Maman dit que cela ne nous regarde pas. Je vois que M. Valbel ne lui plaît qu'à demi. Néanmoins, j'en ai dit quelques mots pendant le déjeuner.

Georges s'est mis à rire.

16 octobre

Papa pense que la chose est possible, mais il y a déjà des candidats, ingénieurs de mérite, l'un, enfant du pays, ce qui touche beaucoup papa; les autres, proches parents de gros bonnets politiques ou d'électeurs influents. Ils briguent l'affaire depuis que la possibilité de chemin de fer a été entrevue, ce qui rend bien douteux le succès de M. Valbel.

Je lui ai dit tout cela ce soir. Il m'a répondu:

"Quand on veut fermement, on réussit toujours. Ne nous décourageons pas".

18 octobre

Il a plu hier. Nous avons fait de la musique presque toute la journée.

M. Valbel chante délicieusement surtout les morceaux amoureux. Il est clair qu'il adressait à moi toutes les paroles enflammées de Werther, de Des Grieux et de Vincent. Cela m'a un peu gênée, surtout parce que je sentais que Georges ne me quittait pas des yeux.

19 octobre

Bonne nouvelle. J'ai persuadé mon père que M. Valbel est l'ingénieur qu'il lui faut. Il m'a presque promis de le prendre sous sa protection.

J'en ai fait part le soir même à l'intéressé car maintenant il vient ici presque

# L'ANCETRE

tous les jours. La joie qu'il a manifestée de cette lueur d'espoir est bien flatteuse pour moi.

20 octobre

Je suis triste aujourd'hui.

22 octobre

M. Valbel m'a demandé si j'étais sûre de la réussite de notre projet. Il m'était difficile de donner une affirmation absolue.

— Pensez-vous qu'un échec soit possible? a-t-il encore demandé.

J'ai répondu:

— Je ne le crois pas, mais il faut tout prévoir. Il y a des chances contre vous, il y en a d'autres en votre faveur; celles-ci sont de beaucoup les plus nombreuses. Ainsi, espérez toujours.

Je l'ai trouvé distrait tout le reste de l'après-midi.

23 octobre

Le temps devient mauvais, il fait froid le ciel est gris. C'est sans doute pour cela que je suis triste.

23 octobre

Il ne m'a pas parlé de son affaire depuis deux jours.

Je n'ose rien dire car papa est de mauvaise humeur: Il a reçu une lettre de l'enfant du pays qui se rappelle au bon souvenir de M. le Sénateur.

26 octobre

Il n'est pas venu aujourd'hui! Pourtant il n'a plus que quatre jours à rester ici puisqu'il partira le trente.

27 octobre

La journée a été interminable. Il n'est pas encore venu.

28 octobre

Pas de nouvelles de lui; il est sûrement malade. Je suis inquiète.

J'ai bien envie d'envoyer Georges à Gailly, demain.

29 octobre

J'ai une angoisse au cœur...

M. Valbel est parti hier matin, deux jours plus tôt qu'il n'était convenu, et sans nous dire adieu. Une lettre, reçue mercredi, a précipité son départ. Georges a demandé à Mme de Gailly si cette lettre contenait de mauvaises nouvelles. "Je ne crois pas, car il paraissait enchanté" a répondu notre voisine.

S'il lui arrive quelque chose d'heureux, je dois me réjouir... Je ne peux pas.

31 octobre

Rien de nouveau.

2 novembre

La Toussaint, les Morts.

La vie ne vaut pas la peine qu'on se donne pour la vivre. Comment ceux qui n'ont pas la foi, ceux qui n'espèrent rien au-delà peuvent-ils avoir le courage de soutenir cette lutte qu'on appelle l'existence?

4 novembre

Rien.

5 novembre

Ma mère a reçu ce matin une lettre de Saint-Etienne. Je la traduis ici.

Madame,

Je suis désolé de n'avoir pu prendre congé de vous et de votre aimable famille avant de quitter Gailly. Une affaire urgente m'a supprimé les deux derniers jours de mes vacances, et c'est seulement aujourd'hui que je peux trouver le temps de vous envoyer ces mots d'excuse et de regret.

Je veux vous remercier encore, Madame, de votre amabilité pour le pauvre convalescent. Les heures passées sous votre toit hospitalier compteront certainement parmi les plus agréables de ma vie.

Veuillez transmettre l'expression de mon respect, etc...

Rien de personnel pour moi.

6 novembre

Il y a trois boutons de roses sur le rosier grimant de la tonnelle.

7 novembre

Georges et moi nous nous fuyons.

8 novembre

Il m'a écrit. Voici sa lettre:

"Mademoiselle,

Je n'ai pas oublié la bonté avec laquelle vous avez bien voulu écouter mes projets et mes espérances, et parler en ma faveur à Monsieur votre père. Je crains d'avoir été fort indiscret en agissant comme je l'ai fait, d'autant plus que je ne pourrais profiter d'une telle bienveillance, au cas improbable où M. Rollay réussirait à me faire accepter comme ingénieur dans son département.

En effet, un riche propriétaire de Normandie m'a prié de diriger des travaux considérables dont les détails techniques ne vous intéresseraient pas et qui m'occuperaient exclusivement pendant deux ou trois ans. C'est une chance que je ne pouvais laisser passer! Je regrette toutefois qu'elle mette à néant mon joli projet d'installation en Bourgogne, mais je n'ai pas dit adieu à ce charmant pays et j'espère bien vous y revoir un jour.

Veuillez accepter de nouveau l'expression de ma bien sincère reconnaissance, Mademoiselle. Pardonnez-moi la liberté que j'ai prise en vous écrivant, et croyez, je vous prie, à mon profond respect."

Lui pardonner de m'écrire! Quand j'attendais une lettre de lui à chaque courrier, depuis huit jours, et que je me croyais en droit de le faire!

Ma tête se brouille, je ne sais plus que penser.

9 novembre

J'ai montré la lettre à Georges en lui demandant si je devais une réponse à M. Valbel.

Il m'a embrassée et m'a dit: "Non, n'écris rien".

12 novembre

Madame de Gailly est venue. Elle a vanté la situation splendide qu'a trouvée son neveu, grâce à ce riche propriétaire, vaguement parent de "feu mon pauvre Edouard". Tout s'est décidé pendant les six jours qui ont précédé le départ de M. Valbel. Le premier décembre, il quittera Saint-Etienne où on ne l'appréciait pas, dit-il.

15 novembre

Nous partons pour Paris demain.

Paris, 17 novembre

Ici, dans ma petite chambre bleue, au milieu du bruit atténué de la grande ville, je me sens plus en possession de moi-même que dans la solitude des Platanes.

Je suis plus calme, et pourtant j'attends je ne sais quoi de fou.

19 novembre

Maman dit que j'ai perdu la gaieté. Elle se doute qu'il y a du Valbel là-dessous et ne manque pas une occasion de dire qu'elle n'aimait pas "ce monsieur".

20 novembre

Georges est venu dans ma chambre ce matin. Il a été très bon pour moi; il m'a demandé si M. Valbel m'avait fait une proposition de mariage ou une promesse quelconque. J'ai répondu la vérité, c'est-à-dire: "non", et je lui ai dit de ne pas s'inquiéter à mon sujet.

24 novembre

J'ai discuté avec ma raison, et elle m'a expliqué toutes choses, sans avoir besoin de coup de théâtre ou de révélations romanesques. Ma raison m'a parlé, et j'ai compris.

Ce dévouement, ce grand cœur que j'attribuais à mon héros, tout cela est la forme séduisante d'un seul mot: calcul. Le calcul seul dirigea le beau geste qui sauva la vie du pauvre père de famille; et c'est de m'être si grossièrement trompée que je rougis et que je souffre aujourd'hui.

Mécontent de voir que son action d'éclat n'avait pas été suivie de l'avancement convoité aux usines de Saint-Etienne, il chercha quelque bonne affaire loin du pays ingrat, et il découvrit la fameuse ligne des Basses-Cévennes. C'eût été pour lui un pas de géant dans le chemin de la fortune.

Mon père était indispensable à l'exécution de ses plans. Avec son intelligence aiguë, il sut très vite quelle est mon influence sur papa; peut-être encore, et c'est là

# OURRURES

**C**ET automne, dans les ateliers de Desjardins, la mode a jeté des notes d'une inspiration nouvelle. A ses salons d'exposition, les mannequins ont revêtu les créations de la saison 1931-1932.

**M**ODELES nouveaux aux lignes gracieuses, d'un cachet classique renommé, s'y étalent en une inépuisable variété. Il y a chez Desjardins des manteaux de fourrure pour tous les goûts, à des prix beaucoup plus bas cette saison que depuis nombre d'années.



FACILITES  
DE  
PAIEMENT  
SI  
DESIREES

**CHAS DESJARDINS & C<sup>IE</sup>**  
LIMITÉE

1170 SAINT-DENIS

MONTREAL

Succursale à l'Hôtel Windsor

"Le plus grand magasin de fourrures en détail de l'univers"



## Croisière complète de la Méditerranée

Faites cette croisière complète de la Méditerranée... fuyez cet hiver le froid et le givre. L'itinéraire comprend non seulement les ports de la côte africaine et de la Côte d'Azur, mais vous passez en outre 20 jours dans le Proche-Orient... la Grèce, la Turquie, la Palestine et l'Égypte... vous visitez des endroits aussi peu fréquentés que, Smyrne, Chypre et Rhodes. Et vous faites ce voyage extraordinaire à bord de l'*Empress of Australia*, paquebot de 21,850 tonnes, déjà réputé pour ses croisières autour du monde.

Confort, cuisine et service typiques du Pacifique Canadien... chambres spacieuses et confortables, salons somptueux, piscine de natation pompéienne, salle de bal, ponts spacieux. Rien autre chose à faire qu'à jouir de l'existence durant 73 jours... une seule et même direction, à terre comme en mer. Prix à partir de \$900. Départ de New-York le 3 février 1932.

## Croisières aux Antilles

7 superbes croisières de durées variées, sous les cieux ensoleillés de la mer des Antilles. Départs de New-York. Par l'*Empress of Australia* (21,850 tonnes), le 2 décembre, 18 jours; le 22 décembre, 19 jours; le 13 janvier, 18 jours. Par le *Duchess of Bedford* (20,000 tonnes), le 9 janvier, 28 jours; le 10 février, 28 jours; le 12 mars, 12 jours; le 26 mars, 14 jours. Nouveaux bas prix.

## PACIFIQUE CANADIEN

La plus grande organisation  
de voyages au monde

Pour renseignements complets consultez  
tout agent du Pacifique Canadien

## L'ANCETRE

ma honte, s'aperçut-il que j'admirais profondément l'acte courageux qui avait mis une cicatrice à son front; peut-être même apprit-il que j'avais une dot convenable... et ce fut moi l'agent choisi pour mener à bonne fin cette merveilleuse combinaison.

Sur ces entrefaites, un homme dont je ne sais rien, sinon qu'il s'est mis sur ma route et qu'il est riche, a proposé au fameux héros une affaire plus avantageuse que la nôtre. Naturellement le héros qui n'était qu'un homme, un homme ambitieux et vénal, s'est jeté sans hésitation sur cette proie inespérée.

A ce point de l'histoire, j'hésite: M. Valbel n'a pas eu si grand tort en agissant comme il l'a fait. Il pouvait fort bien prendre la fortune qui s'offrait à lui sans que personne au monde eût le droit ni l'idée de l'en blâmer. Peut-être cette fortune lui est-elle agréable surtout parce qu'elle lui permettrait d'arriver plus vite à la "femme choisie"...

Quand je pense de telles choses, ma raison me fait taire aussitôt et me force à conclure: j'étais un marchepied maintenant inutile. Il part sans même dire adieu. Ce lointain projet de mariage qui l'aurait aidé ici, le gênerait sans doute là-bas. Il peut rencontrer une héritière plus riche ou plus influente dans la société qu'il fréquentera et où on ne me connaît pas. Et puis, il n'avait envers moi aucun engagement.

C'est un ambitieux de génie! N'importe, l'humanité est bien laide!

Geneviève ferma le petit livre. Elle s'étonnait de trouver insignifiant ce qu'elle avait appelé le grand événement douloureux de sa vie. Les souvenirs des heures noires dont le livre ne parlait pas, mais il l'avaient alors torturée, ce souvenir la fit sourire de pitié.

— Souffrance d'orgueil, se dit-elle. Soyons heureuse, maintenant.

### III

M. Rollay, sénateur, tenait par dessus tout à son appartement de la rive gauche, d'abord à cause de la proximité du Sénat, et surtout parce que ce coin du boulevard Saint-Germain lui semblait un peu de province au cœur de Paris. Or, M. Rollay n'aimait pas Paris.

Cependant, depuis une douzaine d'années, pour faire plaisir à sa femme, il y passait six à sept mois par an. Sa fille Geneviève et son fils Georges, étudiant en droit, y faisaient la maison heureuse et jeune. Et M. Rollay prenait son mal en souriant.

Sa grande crainte, qu'il n'avouait pas, était de voir s'éloigner un jour cet élément de gaieté. Il désirait et redoutait le mariage de Geneviève. Chaque fois qu'un parti se présentait pour elle, il devenait inquiet, nerveux; quand elle avait répondu non, il grondait pour la forme:

"Voyons, petite, tu as coiffé Sainte-Catherine, qu'est-ce que tu attends encore?"

Puis, les yeux brillants de joie, il s'accusait tout bas d'égoïsme à se sentir si profondément heureux. La jeune fille n'avait nul désir de changer d'existence.

Dès son retour d'Angleterre, tout redevenait comme par le passé. Ces quatre mois d'absence avaient été un remède merveilleux puisqu'aujourd'hui elle pouvait regarder sa mésaventure en souriant.

Le mois de mai à Paris est l'époque des expositions, des plaisirs mondains, l'époque glorieuse des couturières et des modistes; et Geneviève fut entraînée, comme tous les ans, dans la course échevelée de vie qui emporte, bon gré mal gré, les gens d'un certain rang, au mois de mai, dans la capitale du monde.

Pour se reposer un peu, elle assistait de temps en temps à une conférence, ou bien elle demandait à son frère de la conduire, les soirs libres, entendre un peu de musique aux concerts de la rue de Tournon.

Ce fut ainsi qu'un mardi soir, environ trois semaines après son voyage à Paris, ils allèrent tous deux à une séance classique du concert Rouge. C'était la première fois que Geneviève se retrouvait dans la petite salle enfumée, au milieu de ces artistes et de ces étrangers qui en font le public habituel.

Rien ne semblait avoir changé depuis la dernière fois qu'elle y était venue en décembre; mais tandis qu'en décembre les moindres choses lui avaient semblé lourdes et mornes, ce soir de mai, au contraire, tout l'intéressa l'amusa.

— Je ne crois plus aux influences extérieures, pensa-t-elle; il faut convenir que tristesse et gaieté sont, non dans ce qui nous entoure, mais en nous-mêmes. C'est notre humeur qui nous fait le monde joyeux, et c'est parce qu'en moi tout est paisible que je trouve tant de douceur reposante dans ce quintette de Bach.

La salle était comble: elle reconnut ici et là quelque visage déjà vu. Aussi, quand les musiciens sortirent pour le quart d'heure de repos qui sépare en deux parties la séance, entendit-elle sans surprise son nom prononcé à mi-voix tout près d'elle: — Mademoiselle Rollay.

Albéric de Bienne était là, rougissant et souriant.

— Monsieur de Bienne! quelle bonne surprise!

Se tournant vers Georges, elle présenta les deux jeunes gens l'un à l'autre, puis elle demanda:

— Venez-vous souvent à ce concert?

— C'est la seconde fois que j'y viens, Mademoiselle.

— Et cela vous plaît?

— Beaucoup.

— Alors, nous pourrions peut-être nous y rencontrer quelquefois; je suis une habitué, moi.

— Je le sais, Mademoiselle, répliqua Albéric un peu embarrassé, nous en avons parlé sur le *Suffolk*.

— Comme vous avez bonne mémoire! fit Geneviève amusée, une mémoire miraculeuse!

Elle dit cela légèrement, un éclair de malice aux yeux tandis que l'embarras croissant du jeune de Bienne lui expliquait toute chose. C'était seulement pour la revoir qu'il était venu au concert, ce jour-là.

### IV

Les Rollay, sauf Georges, sont partis pour Saint-Rémy; le jeune homme y rejoindra sa famille dans un mois, après les examens.

En attendant, Geneviève et sa mère ont repris avec joie leurs habitudes campagnardes: le lever matinal, la course à travers champs pour aller entendre la messe au village, les visites aux pauvres, les soins de la maison, et les heures tranquilles sous les arbres centenaires, dans le parc.

Georges écrit souvent, il travaille beaucoup et sort peu. Lui et Albéric de Bienne sont devenus une paire d'amis, et cette amitié est précieuse au frère de Geneviève.

Il en parla longuement, un jour, dans une de ses lettres:

"Je trouve en Albéric ce que je n'ai jamais trouvé en aucun de mes camarades d'école, disait-il; une fraîcheur de sentiment qui étonne dans un garçon aux idées si profondes et si nettes. Jamais je n'ai subi, de personne, une influence aussi forte et aussi saine; je n'ai jamais eu en personne, vous exceptés, chers miens, une confiance aussi absolument vraie."

En refermant cette lettre, Geneviève se remémora les cinq ou six visites qu'Albéric avait faites, boulevard Saint-Germain, avant le départ pour les "Platanes".

Grâce à Georges, ces visites étaient toutes naturelles, les deux jeunes gens ayant l'un pour l'autre une vive sympathie; et Mlle Rollay qui craignait pour son frère l'influence mauvaise de certains étudiants aux idées étranges, avait favorisé cette amitié de toutes ses forces, sûre que les hauts et fermes principes d'Albéric rehausseraient et affermeraient les principes parfois chancelants de Georges.

C'était sur la terrasse, que Geneviève venait de lire cette lettre. Il avait plu toute la matinée, mais maintenant le soleil faisait étinceler la vaste campagne que dominait ce point culminant.

C'était la paix, la vraie paix des champs, faite séduisante par le soleil et le ciel bleu.

Et Geneviève pensa que les plaisirs les plus raffinés des capitales modernes ne vaudront jamais une heure vécue dans la conscience et la compréhension de cette paix.

D'un accord tacite avec sa mère, elle n'avait point encore parlé de faire à Mme de Gailly la visite habituelle qui, chaque année, suivait de quelques jours, leur installation aux Platanes.

Elle quitta à regret la terrasse ensoleillée et revint lentement à la maison. En chemin, elle rencontra Mme Rollay.

— Tu rentres? demanda celle-ci.

— Oui, mère. Maintenant que notre installation est finie et que nous nous som-

mes donné de la solitude à cœur-joie pendant plus de deux semaines, je me demande si nous ne devrions pas faire quelques visites de politesse aux voisins.

Mme Rollay regarda sa fille d'un air inquiet.

— Oh! tu sais, rien ne nous y oblige.

— Non, rien ne nous y oblige, répliqua Geneviève en riant. Mais pourquoi ne ferions-nous pas cette année ce que nous faisons tous les ans? Si tu as l'intention de vivre en recluse, nous ne sortirons pas, cela m'est égal, mais je voudrais bien savoir pourquoi!

Mme Rollay qui avait horreur de la solitude ne put rien répondre, aussi une heure plus tard, elle et sa fille descendaient-elles de voiture dans la cour ombreuse du château de Gailly.

La vieille dame les reçut comme des amis perdus et retrouvés.

— Je désespérais de vous voir, fit-elle. On m'a dit, il y a quinze jours, que vous étiez arrivés; depuis lors, je vous ai attendus chaque après-midi. Je me forgeais toutes sortes de chimères; j'ai pensé que vous étiez malades, les uns ou les autres, menacés d'une catastrophe, en train de faire construire une tourelle, ou d'ajouter un étage à votre maison, que sais-je, moi! En vous attendant, ma vieille tête marchait, marchait. Enfin, vous voilà! C'est l'essentiel.

Tandis qu'elle parlait, Geneviève regardait le petit salon familial avec sa crotte claire, ses meubles vieilliss et confortables, cette atmosphère de paix et de simplicité qu'elle avait tant aimée l'automne précédent. Sur une console, était une photographie très ressemblante d'Henri Valbel. Geneviève, dans sa volonté de n'y penser jamais, avait un peu oublié les traits du héros; cette vue le lui remit soudainement en mémoire; dans un éclair aveuglant de vérité elle revit, avec son regard aigu, son front ambitieux, les lignes molles et fuyantes de son menton, son geste insinuant; elle le vit comme elle ne l'avait jamais vu, et sa présence dans le salon recueilli, à côté de cette femme aux cheveux blancs, si bien à l'aise dans ce cadre, lui sembla déplacée comme une fausse note dans une mélodie. Pour elle, toute l'harmonie de cette chambre en fut soudain rompue. Elle détourna la tête et, par la fenêtre large ouverte regarda au loin la colline boisée qui portait à son flanc une blessure aux tons d'ocre. Mme de Gailly surprit ce regard.

— On travaille ferme à notre ligne, comme vous le voyez, dit-elle. Les gens du pays, les jeunes, sont enchantés: les vieux font un peu la grimace. A notre âge on n'aime plus le changement.

— La vie sera plus agréable et plus facile aux habitants de la contrée, dit Mme Rollay.

— C'est vrai. J'entends dire par-ci par-là que les locomotives nous amèneront le mal et nous emporteront le bien, mais je ne veux pas être trop rabat-joie, et j'aime mieux croire que le pays a tout à gagner dans l'entreprise actuelle. Savez-vous qu'un moment, j'ai désiré de toutes mes forces la construction de cette ligne! J'espérais alors que mon neveu serait chargé de la faire. L'intérêt personnel est bien le plus fort moteur de nos opinions.

— Je le crois aussi, Madame, répliqua Geneviève qui s'étonnait maintenant de trouver si peu d'intérêt à ces travaux dont l'étude l'avait passionnée.

Depuis le début de la visite, Mme Rollay avait un nom sur les lèvres; puisque l'occasion s'en présentait, il fallait vite le dire avant de laisser la conversation prendre un tour philosophique.

Aussi, s'empressa-t-elle:

— Alors, chère madame, vous êtes désappointée de ne pas voir M. Valbel à la direction du travail commencé?

— Je suis désappointée de ne pas l'avoir ici, certainement, mais je n'ose le regretter de peur de montrer trop d'égoïsme. Il est si heureux, là-bas, en Normandie!

— Ah! il est heureux là-bas? répéta Mme Rollay.

— Quand on est jeune et actif, on est toujours heureux de rencontrer la fortune, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Et c'est pour moi une grande joie de penser que je ne suis pas tout à fait étrangère à ce bonheur. En effet, si je ne lui avais jamais parlé d'Henri, M. Marteville, le cousin de mon pauvre Edouard, n'aurait pas pensé à lui demander d'aller là bas.

— C'est juste, fit encore Mme Rollay. Viendra-t-il vous voir cette année, ajouta-t-elle en hésitant.

## L'ANCETRE

— Hélas! non il est trop occupé, fit Mme de Gailly avec un soupir. Je suis sûre qu'il regrette de ne pas venir, ses dernières vacances lui ont laissé un si bon souvenir! grâce à vous, du reste, qui l'avez si aimablement accueilli.

— Oh! protesta Mme Rollay.

— Si, si, vous avez été excellents, reprit Mme de Gailly. Vous l'avez bien souvent retenu à dîner, invité à passer la soirée, emmené avec vous en voiture et en bateau.

Geneviève rougit: C'était elle qui avait provoqué cette intimité, sans même y penser, parce que Henri lui plaisait et que sa pseudo-admiration pour elle la flattait.

Mme de Gailly continua:

— Vous avez été bons pour lui et je vous en suis profondément reconnaissante.

— Chère Madame, cela n'en vaut pas la peine, reprit Mme Rollay. Nous avons invité quelquefois votre neveu pour Georges qui n'a pas grand monde à voir ici et pour qui je crains l'ennui, voilà tout.

La pauvre Mme de Gailly ne s'attendait pas à cette franchise brutale de la part d'une voisine dont l'aménité était bien connue. Fidèle à sa mansuétude accoutumée, elle se hâta de changer la conversation.

Dans la voiture qui les ramenait aux Platanes Geneviève se pencha vers sa mère et dit tout bas en l'embrassant:

— Pauvre maman toujours si aimable, que tu as dû souffrir de parler comme cela à Mme de Gailly! Mais ce n'était pas la peine, elle ne lui répétera jamais ce que tu as dit, et puis, après tout, qu'est-ce que cela peut nous faire qu'il pense ce qu'il voudra.

V

C'était la paix, la vraie paix des champs. On dinait les fenêtres grandes ouvertes à l'air embaumé de serpolet; la conversation languissait parfois sans que l'on songeât à la faire renaitre, tant il était bon de se sentir vivre et de savourer une à une les minutes jolies d'un beau soir de juillet. Nul bruit autour de la maison, sauf des crissements d'insectes, le glouglou d'une source qui fluait entre des pierres moussues, et bientôt, la voix d'une cloche qui vibra en des notes d'appel.

— Le salut, dit Geneviève, j'y vais.

Et comme elle lisait une question dans les yeux de son père, elle continua:

— C'est aujourd'hui le 2 juillet, fête de la Visitation; il y a un salut à l'église du village.

— Je ne sortirai pas ce soir, dit Mme Rollay, la chaleur d'aujourd'hui m'a fatiguée. Tu iras bien seule, Ginette?

— Certes oui!

Dans ce pays tranquille, Geneviève pouvait aller seule partout et à toute heure.

Il fallait dix minutes pour se rendre des Platanes à l'église, en marchant à travers les prés. Elle arriva juste à temps pour prendre sa place à l'harmonium, afin d'accompagner les chants naïfs des jeunes filles du pays.

Ces chants très simples, les fleurs modestes, le parfum mystique des lys et de l'encens s'harmonisaient avec la foi robuste et la prière sans phrases de l'humble assistance. Depuis un mois, Geneviève s'était remise, chaque jour, en contact avec ces choses, — pourtant, de toute sa vie, elle n'en avait jamais ressentie l'impression qu'elle ressentait ce soir-là. Par un phénomène qu'elle ne cherchait pas à comprendre, l'acuité de ses sens l'avait abandonnée; pour elle, l'art, les sons, les couleurs, rien ne la touchait plus; elle était prise, terrassée, en quelque sorte par la majestueuse grandeur de la simplicité.

Chose étrange, cette simplicité ne libérait pas son âme; au contraire, un malaise montait en elle, fait de crainte et d'espoir, qui bientôt l'enveloppa. Et l'office s'acheva sans qu'elle eût pu se reprendre.

Le ciel était tout rose quand elle sortit de l'église. A l'ouest, le soleil s'appuyait, énorme, sur la colline basse; au village, les troupeaux commençaient à rentrer; des enfants jouaient sur la place en poussant des cris de joie; sur le seuil des maisons, quelques vieux et quelques vieilles disaient des choses tristes, d'une voix morne, tout en branlant la tête.

— La marche me fera du bien, pensa Geneviève, il fait si beau, ce soir.

Et pour rentrer aux Platanes, elle prit le chemin couvert comme une allée de parc, qui longe le bois communal.

Elle avait eu une journée mauvaise; sans bien se l'avouer, elle s'était sentie

nerveuse, irritable, mécontente de tout et de rien, angoissée parfois comme à l'approche d'un danger. Tandis qu'elle marchait lentement, les yeux tournés vers la lumière, cette angoisse augmentait encore.

Sous ses pieds, l'herbe était douce, les talus assombrés s'étoilaient de fleurs. Dans le bois, on devinait des profondeurs mystérieuses que son imagination peupla de gnomes et de farfadets; elle crut un moment voir passer des ombres entre les branches... son cœur battit plus vite et elle dut s'appuyer, chancelante, au tronc d'un sycomore.

— Eh bien! où est ma belle vaillance? dit-elle à mi-voix, avec un rire nerveux.

Elle s'éloigna de la ligne sombre qui longeait le bois et, traversant le chemin, reçut en plein visage la lumière du couchant. L'horizon épandait des torrents d'écarlate; sur la colline basse, des rubis ruisselaient; au haut du ciel, de légers nuages accrochaient des reflets et des rayons, tandis que d'autres, plus rapprochés de l'astre, lançaient des flammes et des gerbes de feu.

A ce point, l'allée faisait un coude et conduisait brusquement vers l'est. Geneviève avait ainsi le couchant derrière elle et, devant elle, son ombre immense allongée sur l'herbe rougie, une ombre triste, confuse qu'elle regardait avec une émotion superstitieuse, craignant de la blesser en marchant trop vite.

Un bruit de feuilles froissées lui fit soudain lever la tête, son cœur cessa de battre, et, les pupilles dilatées, elle vit surgir, juste en face d'elle, une figure humaine, être vivant ou spectre, une figure ensanglantée où brûlaient deux yeux ardents fixés sur elle. Ce regard dont elle ne pouvait détacher le sien, elle le reconnaissait en tremblant: C'était celui de l'homme qui, sur le pont du *Suffolk*, l'avait forcée à lever les yeux sur lui.

Elle restait là, fascinée, sans cri, ni geste. L'homme approchait, la regardant toujours. Quand il fut tout près, à pouvoir la toucher de ses mains sanglantes, une répulsion invincible la rejeta en arrière, et, prise d'une terreur folle, elle s'enfuit, en courant, dans la direction des Platanes. Au bout du chemin, avant de prendre la grande route, elle se retourna, inconsciente, comme une somnambule. L'homme était à la place même d'où elle avait fui; sa haute taille se détachait en sombre sur les flammes de l'occident; plus de traces sanglantes sur son visage tourné vers l'est.

— C'était le reflet de ce coucher de soleil fantastique... Comment avais-je pu croire!... Est-ce que je deviens folle? se dit-elle.

Les rouges, les ors, les pourpres s'atténuaient à l'horizon; l'astre n'était plus là. Les opales se changèrent en perles, les arbres devinrent des masses brunes; sous les bois, c'était la nuit.

L'homme s'éloigna. La tête lourde, Geneviève rentra lentement aux Platanes par la grande route solitaire. A son arrivée, les deux chiens de garde l'accueillirent avec des aboiements joyeux; elle leur dit un mot de caresse et referma la grille. Elle crut alors reconnaître une ombre à quelques pas sur la route et se hâta, tremblante vers la maison.

— N'y a-t-il donc sur terre qu'un seul homme qui puisse passer par ici! Je deviens trop nerveuse, pensa-t-elle.

Et comme elle atteignait le petit salon bien éclairé où son père et sa mère l'attendaient, la même question, mille fois posée depuis deux mois, lui revint obsédante:

— "Cet homme, qui peut-il être?..."

VI

Geneviève dormit mal cette nuit-là. Aux premières lueurs du jour, elle se leva, et enveloppée d'un long peignoir, s'approcha de sa fenêtre ouverte.

Geneviève respirait à pleins poumons l'air froid et pur; le calme se faisait peu à peu dans son âme, le calme conscient et fort du chrétien qui sait que rien n'arrive sans la volonté de Dieu. Allégée de sa peur et de son trouble, elle s'endormit enfin dans son fauteuil contre la fenêtre ouverte.

Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour. Il était un peu plus de six heures. Geneviève, frileuse et engourdie, s'habilla à la hâte. Comme chaque matin, elle descendit silencieusement le large escalier tapissé d'étoffes claires et se rendit, passant à travers les prés, à l'église du village.

(Suite à la page 17)



Soigner le  
**RHUME**  
de votre enfant, c'est  
protéger sa **VITALITÉ**

**T**OUS les rhumes sont des agents qui ravissent au corps sa précieuse vitalité. "Droguer" constamment avec un remède interne affecte souvent la digestion délicate des enfants et diminue ainsi leur force physique. De plus, cela fraye un chemin à de plus fréquents rhumes et à de sérieuses complications.

### Le traitement externe

Les mères sages préfèrent le traitement moderne externe, Vicks VapoRub, parce que, sans "drogues", il enrayer le rhume de deux manières à la fois, par de simples frictions sur la gorge et sur la poitrine. Vicks agit à travers la peau comme un emplâtre et, en même temps il communique *directement* les vapeurs des médicaments aux voies respiratoires.

### Profitez de l'expérience médicale

Cette excellente méthode de soigner extérieurement les rhumes, est conforme à la science médicale moderne qui n'admet plus les drogues inutiles. Comme il n'y a aucune médecine à ingurgiter, Vicks peut s'employer en toute liberté et aussi souvent qu'il est nécessaire, même pour l'enfant le plus jeune.



### Pour l'adulte aussi

Beaucoup employé d'abord pour les rhumes des enfants, les adultes ont trouvé dans son usage, que Vicks est tout aussi effectif pour leurs rhumes. Il est maintenant la protection des familles dans plus de 70 pays.

**VICKS**  
VAPORUB

26  
27  
PLUS DE 17 MILLIONS DE POTS EN USAGE ANNUELLEMENT

EVE AU MIROIR

# LE SECRET POUR ACQUERIR UNE PERSONNALITÉ

Par Celia Caroline COLE

Quelle est la femme qui ne cherche à acquérir une personnalité — la personnalité intéressante que son intelligence lui permet d'être! Le secret du succès.

IL VIENDE un moment dans la vie de toute femme — et le plus vite est le mieux — où elle désire être plus charmante qu'elle ne l'a jamais été. Peut-être est-elle jeune et est-elle devenue soudainement consciente de sa valeur, non-seulement comme femme, mais encore de toutes les possibilités qu'elle sent en elle et que lui offre la vie. Ou peut-être, au moment de vieillir, un éclair révélateur lui fait-il comprendre qu'elle n'a pas encore commencé à donner autant d'elle-même qu'elle l'aurait pu, qu'elle est en possession de trésors qui ne demandent qu'à être dépensés: la grâce, la gaieté, la volonté qui grandit, les nobles désirs de choses grandes, la beauté morale qui ne cherche qu'à s'épanouir.

Qu'importe ce qui en est. Ce qu'elle sait c'est qu'elle veut être aussi joyeuse, aussi rayonnante, aussi irrésistible qu'une jolie femme intelligente peut l'être... aussi attirante, aussi mystérieuse que le rêve.

Mais comment le devenir? Ici la volonté ne suffit pas. Il s'agit de trouver le chemin pour arriver au but. Qu'avec la meilleure intention du monde, dans son impatience de se perfectionner, une femme se mette à l'œuvre avec ardeur et obéisse immédiatement à ses impulsions, en courant alternativement de la couturière au salon de beauté, elle aura neuf chances sur dix de subir une complète transformation. Mais, elle ne sera pas encore à son mieux, elle n'aura pas acquis une personnalité qui la détachera de la foule. Elle le sentira, et bien des fois son

rire semblera s'éteindre dans un sanglot. Elle n'aura pas encore trouvé ce quelque chose qui fait partie d'elle, l'embellit et la rend séduisante, et qu'est le charme.

Pour toute femme de par le monde, désireuse d'être celle que l'on remarque et admire, il y a une personnalité possible.

C'est un travail à faire, un travail dont l'intelligence a sa grande part. Même dans une chose toute de surface comme celle de transformer son extérieur, il faut user de toute son intelligence. Les sentiments et les actes sont deux extrêmes excessivement difficiles à accorder et qu'il faut étroitement surveiller, car si on ne les maîtrise et les conduit avec intelligence, ils finissent toujours par se heurter et causer des dégâts.

Lorsqu'une femme est arrivée à ce moment où naît en elle le désir d'atteindre la personnalité rêvée, c'est l'heure de penser sérieusement, de réfléchir, de considérer le travail à accomplir.

Refuser de reconnaître la vérité est une lourde faute, c'est gêner l'affaire. Il importe de se mettre bien en face de soi, de s'étudier et d'accepter le résultat de notre enquête.

Peine perdue que d'aller chez la modiste ou chez le spécialiste en soins de beauté, et de leur dire: "Faites de moi quelque chose de grand". Il s'agit d'abord pour toute femme, de le vouloir et de se connaître assez pour dire: "Voici ce que je veux... la chose est possible... voulez-vous m'aider"? Et vous serez surprise de ce que vous vaudront leurs conseils. Leurs efforts seront surprenants chez une personne vieille et fanée, mais possédant de l'intelligence, de l'imagination et du caractère, tandis qu'ils seront à peu près nuls chez celle de traits et de peau superbes, qui ne possède pas ces avantages précieux.

Il est impossible de définir pour chacune ce en quoi peut consister l'irrésistible attrait de son charme. C'est une question personnelle. Il arrive qu'en voyant une personne on saisisse ce qui ferait d'elle une femme merveilleuse et qu'elle semble ignorer. On devine pour ainsi dire sa personnalité. Mais il est des conditions communes à toutes les femmes désireuses d'être quelque chose. La première est de se raisonner et de savoir se contrôler... ne plus être les esclaves du *Je ne suis pas capable*. Ne pouvoir conserver un visage calme, exempt de contractions, même de grimaces... ne pouvoir supporter le bruit... ne pouvoir continuer à écouter les vieilles histoires de son mari... ne pouvoir souffrir ceci, cela. Ce ne sont là que des caprices qui font les jours plus difficiles et la vie plus compliquée. C'est une des raisons du changement des physionomies qui reflètent comme un miroir les divers sentiments qui nous agitent, qui mettent sur les visages tantôt des lueurs d'aurore, tantôt des ombres de crépuscule, et révèlent à notre insu ce que nous croyons être notre secret. Tout cela serait évité si seulement nous



voulions apprendre la charitable tolérance, la souple douceur, et à s'adapter aux personnes et aux choses.

A quoi bon voir tout en noir et se croire toujours entouré d'ennemis? Pourquoi croire que nous ne pouvons être ce que nous admirons chez les autres? Une femme qui sait *fondre* en un tout parfait le charme de son expression, la fraîcheur de son teint, la finesse de son intelligence, la douceur de sa bonté, est toujours une femme délicieuse qui sait faire oublier les défauts physiques qui seraient les siens.

Lorsque l'automne de la vie flétrit la grâce printanière et la beauté de l'été, il n'y a pas encore lieu de se désoler. Chacune a à sa disposition d'immenses ressources. Point n'est besoin de chercher à se rajeunir en portant des toilettes trop jeunes ou en affectant des allures juvéniles. Soyons plutôt des femmes que les quarante, cinquante ou soixante ans n'empêchent pas d'être attrayantes et intéressantes. Soyons parmi les plus charmantes, les plus distinguées, les meilleures, celles qui savent être bienveillantes, aimables, qu'on entoure dans un salon et dont on recherche la compagnie, parce qu'elles comprennent la vie et les faiblesses humaines, qu'elles ont l'indulgence qui reconforte et relève, qu'elles savent stimuler le courage et inspirer confiance. Celles qu'on écoute longtemps, toujours avec le même plaisir, parce qu'il semble qu'on écoute la vie elle-même.

Il est dans notre nature de chercher à échapper aux misères du monde. Nous prenons instinctivement des sentiers détournés pour les éviter, au lieu de continuer notre chemin et de leur faire face en s'adaptant aux circonstances avec énergie, et en les supportant avec patience, avec la certitude que les jours mauvais passeront.

Sachons être élégantes, cultivons notre esprit, ayons du tact et soyons rayonnantes! C'est le secret de posséder une personnalité irrésistible.

(Courtoisie du "Dellneator")



## L'ANCETRE

(Suite de la page 15)

Après la messe, elle s'attarda à l'autel de la Vierge qu'elle entretenait toujours de fleurs fraîches. Elle changea l'eau des vases, supprima quelques roses fanées, et s'en alla après une longue prière fervente.

Une fois encore, Mlle Rollay traversa la place du village; il faisait très chaud. Elle se dirigea machinalement vers le chemin couvert, plus agréable que le passage coupant la grande prairie sans ombre.

Au moment de s'y engager, elle s'arrêta, et sa terreur de la veille lui revint à la mémoire. Ce chemin lui faisait peur comme un endroit mauvais! Puis elle rit de sa faiblesse et, résolument, marcha sous les grands arbres, à la lisière du bois. Des oiseaux chantaient sous les fourrés, les ramures des noisetiers et des érables étaient remplies de bruits d'ailes; le long des troncs rugueux, des insectes montaient et descendaient; l'air immobile était saturé d'une odeur de résine, de fraises et d'herbe chaude. Rien d'effrayant dans tout cela, au contraire, mais la vie forte et saine; et, sur la droite, la robutesse des champs.

— Est-ce bien le même sentier qu'hier soir? pensait Geneviève en souriant. Qui peut nier l'influence des ombres et des couleurs sur nos nerfs excités? à moins que ce ne soient nos nerfs qui commettent tout le mal en nous présentant à leur façon ces ombres et ces couleurs!

En approchant de la grande route, elle ralentit le pas.

Un mendiant sortit du bois et, d'une voix dolente lui demanda l'aumône. La vue soudaine de cet homme l'impressionna désagréablement; elle lui donna quelques sous sans mot dire et continua son chemin. Pour la seconde fois depuis la veille, elle pensa:

"Ce sentier n'est pas sûr".

Même la vaste perspective des prés ruisselant de soleil, vibrant de l'éclair des faux et des chansons des travailleurs, ne put la rassurer complètement; au contraire, une angoisse l'étreignait, mais une angoisse connue, ressentie déjà deux fois, et sur laquelle elle ne se méprit pas.

"Je sais qu'il est là, expliqua-t-elle, et qu'en tournant le coin de la route, je le rencontrerai".

Elle se raidit pour recevoir sans faiblir le choc attendu; et quand au détour du chemin elle se trouva face à face avec l'homme du *Suffolk*, elle baissa les yeux et marcha très vite dans la direction des Platanes.

Mme Rollay lisait une lettre quand Geneviève entra dans la salle à manger.

— Voici enfin des nouvelles de Mme de Gailly, dit-elle en tendant le billet à sa fille.

Et Geneviève lut:

"Mes chers amis, mon vilain rhumatisme vient de me jouer un de ses plus méchants tours. C'est pourquoi je n'ai pu, depuis quinze jours, aller vous rendre votre aimable visite. J'ai été si malade que je ne pouvais recevoir personne! Mais maintenant, je me sens beaucoup mieux, sans avoir cependant la permission de sortir. Vous me feriez un plaisir infini en venant demain prendre une tasse de thé avec moi. Pour cet acte de charité auquel votre bon cœur consentira certainement, je vous dis merci, et à bientôt.

L. DE GAILLY."

— Irons-nous, maman? demanda Geneviève.

— Naturellement! D'abord, un refus désobligerait notre voisine et puis, je ne suis pas fâchée de cette invitation: voilà un siècle que nous n'avons vu personne.

— A la bonne heure! Que tu es gentille de m'avoir attendue pour déjeuner! Mangeons vite, j'ai une faim de loup.

III

Parmi les protégés de Geneviève Rollay, il y avait une vieille femme qui vivait seule dans une cahute à la lisière du bois, à trois cents mètres du village. Cette femme avait mauvaise réputation: le garde l'avait surprise, plusieurs fois, portant des fagots de branches vertes, ou son panier plein de pommes de terre dont elle ne pouvait expliquer la provenance; au temps de la moisson, sa glane formait une gerbe si lourde qu'elle avait peine à la soulever, mais comme on la savait très pauvre, gardes et voisins fermaient les yeux, sans rien dire. Leur devoir de charité se bornait là.

Personne ne franchissait le seuil de sa cabane; on n'aimait pas à la rencontrer, le soir, car on disait d'elle des choses étranges. Les vieux du village l'appelaient la sorcière.

Geneviève l'avait vue quelquefois aux Platanes quand elle venait chercher ses aumônes. Prise de pitié pour cette malheureuse, elle s'était détournée de son chemin pour entrer chez elle, un jour, en revenant du village. Ses visites, d'abord accueillies avec méfiance, furent bientôt attendues et ardemment désirées. Heureuse de la joie qu'elle donnait, Geneviève revint souvent écouter les confidences de la mendicante et compatir à ses peines. Et Marceline, habituée à être dédaignée, joignait ses mains en adoration, en l'écoutant parler:

— Vous reviendrez bientôt! disait-elle chaque fois.

Aussi, quand l'heure fut presque venue de partir pour Gailly, Geneviève, qui n'avait pas vu sa protégée de toute la semaine, résolut-elle de lui faire, en passant une petite visite.

— Je pars en avant, dit-elle à sa mère, tu t'arrêteras chez Marceline pour me prendre en voiture, n'est-ce pas?

Et dix minutes plus tard, elle entra dans la cahute, à la lisière du bois.

La vieille femme était malade, depuis deux jours elle ne se levait pas. Ses yeux brillaient d'un éclat étrange que Geneviève lui connaissait bien, pour l'avoir constaté aux jours des divagations.

A la vue de la visiteuse, Marceline releva la tête, et d'une voix blanche, elle récita:

— C'est mon bel ange!... Pourquoi n'est-il pas venu depuis si longtemps?

— Ma bonne Marceline, je vous ai vue la semaine dernière, et j'ignorais que vous étiez malade...

— La terre est trop laide pour les anges, continuait la femme, je comprends qu'ils n'aient pas y venir.

Geneviève s'approcha du grabat, tenant une corbeille de beaux fruits entremêlés de fleurs.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-elle. J'espère que vous mangerez bien de ces jolies cerises cueillies par moi! Et puis, devinez ce que j'apporte encore.

Les yeux de la pauvre s'humanisaient. La vue des choses qu'elle aimait et dont elle était privée, y faisait passer une lueur de convoitise.

— Vous ne devinez pas? continua Geneviève. Ce sont deux œufs tout frais. Je vais vous en faire cuire un.

— Des œufs, de bons œufs!...

La bouche de Marceline s'arrondissait, ses mains tremblaient de plaisir, et tandis que la jeune fille préparait son modeste repas, la malade parlait, sans la quitter des yeux:

— Vous n'êtes pas bonne, mon ange, vous êtes la bonté. C'est pourquoi vous êtes plus grande et plus blanche que les créatures humaines. Les créatures humaines ne répandent pas comme vous de la lumière autour d'elles. Vous, je suis sûre que vous brillez dans la nuit. Regardez-moi, mon ange, j'aime vos yeux transparents comme de l'eau.

Geneviève ne comprenait jamais Marceline pendant ses crises. Elle s'approcha du lit et la regarda comme on le lui demandait.

Après un silence, la mendicante reprit:

— Pourquoi vos yeux ne sont-ils pas tout-à-fait transparents aujourd'hui? Je ne vois pas jusqu'au fond... Il y a une ombre que je ne connaissais pas.

Elle étreignit les mains de sa bienfaitrice et, d'une voix devenue rauque, elle continua:

— Quel mystère se cache là? Quel malheur menace l'ange? C'est quelque chose d'immense comme la terre... et comme le ciel... je ne vois plus... je ne sais plus... j'ai peur, j'ai peur...

Elle cria ces derniers mots et retomba épuisée sur son grabat.

Geneviève, quelquefois témoin de scènes pénibles dans la cahute de Marceline, ne s'en effrayait jamais d'habitude. Mais ces derniers jours, elle s'était sentie nerveuse, et ces quelques mots d'une démente la troublèrent jusqu'à l'âme.

— Que voulez-vous dire, Marceline? demanda-t-elle tremblante.

— Il y a sur toi une ombre... que je ne comprends pas, mon ange. Je ne puis rien dire.



# "LA MIGRAINE"

Il n'est pas nécessaire de souffrir ce mal de tête. C'est un peu à l'ancienne mode. En aucun temps qu'elle sent venir le mal de tête, la femme moderne prend quelques tablettes d'Aspirine et l'enraye aussitôt.

Ayez toujours à la main des tablettes d'Aspirine et acceptez les invitations que vous recevrez. Les maux de tête, les douleurs névralgiques, surviennent toujours en temps inopportun. Il en est de même des rhumes. Vous pouvez les faire cesser dès le début si seulement vous pensez à ce soulagement facile et inoffensif. Portez-le dans votre bourse et assurez votre confort pour vos courses ou votre plaisir d'une soirée au théâtre. Ces maux ennuyeux et agaçants qui rendent les "nerfs" malades tous les jours, disparaissent en un clin d'oeil. Les douleurs qui autre-

fois gardaient les gens à la maison, sont oubliés une demi-heure après que vous avez pris deux ou trois tablettes d'Aspirine!

Plus vous serez souffrante, plus ces tablettes vous aideront. Si vous prenez de l'Aspirine, vous éprouverez un réel soulagement. Dans chaque paquet de véritables tablettes d'Aspirine, il y a des directions éprouvées contre les maux de tête, les rhumes, les maux de gorge, le mal de dents, la névralgie, la névrite, le lumbago, le rhumatisme, la sciatique et autres maux semblables.

Les tablettes d'Aspirine ne vous tromperont pas et elles ne peuvent pas vous faire de tort. Elles ne dépriment pas le coeur. Elles ne bouleversent pas l'estomac. Ainsi prenez-en toutes les fois que vous en avez besoin et assez pour guérir votre mal.

## ASPIRIN

Marque de commerce enregistrée — Fait au Canada



## Véritables Teintures! Riches Couleurs!

POUR l'usage de chaque famille, les Teintures Diamond sont les plus belles que vous puissiez acheter. Elles contiennent des anilines de la plus haute qualité qui puisse être produite.

Ce sont les anilines des Teintures Diamond qui donnent des couleurs si claires, si brillantes, d'apparence nouvelle aux robes, draperies et à la lingerie. Les Teintures Diamond sont faciles à employer. Elles s'appliquent doucement et également, sans tacher ou barioler; elles ne donnent pas aux choses l'apparence d'avoir été reteintes. Elles donnent des couleurs parfaites qui conservent leur teinte et demeurent brillantes malgré l'usage et le lavage. 15c le paquet. Dans toutes les pharmacies.

### Diamond Dyes

Teintures Diamond

La Plus Haute Qualité depuis 50 Ans

CARTES A JOUER

## COLONIAL



Une Marque  
de  
Bon Goût

CANADIAN PLAYING CARD CO., Ltd.  
1800, rue Parthenais - Montréal

## Poils

et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsa Products Co. (M.O.) 55 W. 42 St., New-York

Servez-vous de

## BOIS PLASTIQUE DUCO

● Pour remplir les fissures et cavités des boiseries, etc. Aussi maniable que le mastic, mais fait un travail plus propre. Adhère à n'importe quelle surface. Une fois séché, la cavité se trouve définitivement remplie de bois solide. Invisible après avoir été peinturé. Dans les quincailleries et pharmacies.

Fabriqué au Canada



CIMENT DE MÉNAGE  
DUCO

La plus forte de toutes  
les colles

PWC7F



## L'ANCETRE

Avant tout, il fallait du calme à la malade. Geneviève se tut pour ne pas prolonger une excitation qui pouvait devenir dangereuse. Elle laissa Marceline se reposer un peu et lui donna l'œuf qu'elle avait préparé. Tout était remis en ordre, quand la voiture des Platanes s'arrêta sur la route; après un adieu à la vieille femme. Geneviève y rejoignit sa mère.

Mme de Gailly les attendait, clouée à son fauteuil, mais bonne et gaie comme toujours.

— Que vous êtes gentilles de venir jusqu'à moi, s'écria-t-elle en les apercevant. Cela vous sera compté pour votre salut, je vous le promets.

— Alors, le ciel sera trop facile à gagner, dit Mme Rollay lui prenant la main.

— Hé! ne vous y fiez pas, répliqua l'aimable vieille. Comment allez-vous, ma chère petite? ajouta-t-elle en embrassant Geneviève. Vous êtes un peu pâle aujourd'hui.

De fait, Mlle Rollay se sentait lasse et triste à pleurer, mais elle n'en voulut pas convenir et répondit qu'elle se portait on ne peut mieux.

Dans le petit salon, c'était le même décor, la même photographie souriait sur la console... sur la colline, la blessure d'ocre se faisait profonde et de là, venaient des rumeurs et des bruits sourds sur lesquels se détachaient l'aboiement d'un chien et le sifflement d'un merle, tout près du château.

La conversation des deux dames roulait sur des choses puériles qui n'intéressaient guère Geneviève.

— Et pensez, chère amie, que comme un fait exprès il m'est arrivé du monde mardi, disait la convalescente d'une voix plaintive. Heureusement que j'étais un peu mieux! Aussi figurez-vous que...

Geneviève n'en entendit pas davantage, son esprit s'était évadé, pour retourner chez Marceline... Par une incompréhensible association d'idées, elle revivait en même temps l'heure du coucher de soleil fantastique de l'avant-veille, et sa traversée sur le *Suffolk*, de Newhaven à Dieppe.

Sa raison sûre lui échappait encore. Elle ne pouvait expliquer pourquoi l'image entrevue d'un passant, rencontré deux fois au hasard de sa vie, la hantait à ce point.

Elle voulait n'y pas penser et cependant elle le voyait partout. Elle n'avait qu'à fermer les yeux, sans même évoquer cette image, pour que celle-ci se présentât, nette et obsédante, et quand, pour échapper à ce cauchemar, elle regardait autour d'elle, il lui semblait la retrouver à l'ombre d'un arbre, au tournant d'une allée. Aussi, pensa-t-elle être encore le jouet de son imagination quand elle vit dans le jardin, sous la fenêtre du salon, l'homme du *Suffolk* qui la regardait. Puis, comme il s'éloigna lentement, faisant crier le sable sous ses pieds, elle comprit que c'était une réalité, cette fois.

Très pâle, les lèvres frémissantes, elle dit d'un ton calme, à Mme de Gailly.

— Il y a quelqu'un dans le jardin...

La vieille dame haussa les épaules et répondit:

— C'est sans doute mon hôte... Je vous disais qu'il m'est arrivé du monde mardi, comme un fait exprès. C'est le cousin de mon pauvre Edouard, M. Marteville, celui qui a appelé Henri en Normandie, vous savez.

— Ah! oui, fit Mme Rollay, intéressée. Le garderez-vous longtemps?

— Non. Il s'est seulement arrêté pour me dire bonjour en allant à Aix. Je pensais même qu'il partirait hier, mais il m'a demandé la permission de rester encore un peu.

— C'est ennuyeux, pendant que vous êtes souffrante, reprit Mme Rollay.

L'indulgent malade sourit:

— Heureusement, il n'est pas gênant, dit-elle. Il sort tout le jour. Notre campagne a le don de lui plaire. Figurez-vous que dans une de ses promenades il a vu les Platanes! Votre propriété l'intéresse plus que tout ici, il la trouve délicieuse et m'a demandé mille détails sur ses heureux habitants.

— Quels détails? fit Geneviève haletante.

— Mais leur nom et leur nombre... S'ils restent toute l'année en Bourgogne... enfin ce qu'on demande en pareil cas. Il faudra dire cela à M. Rollay, cela lui fera plaisir, de savoir qu'on a remarqué sa chère maison.

Geneviève aurait voulu se taire, et malgré elle elle parla.

— Alors, ce monsieur va partir bientôt... — Je crois, je ne sais pas; il est arrivé un jour pour partir le lendemain, puis il désire rester encore, et il ne s'explique pas, il est si original!

On entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait dans le vestibule, et un pas d'homme montant l'escalier. Mme de Gailly prêta l'oreille et dit:

— Puisqu'il est à la maison, je vais le prier de venir prendre le thé avec nous.

— Oh! non, Madame.

Il y avait tant d'angoisse dans la voix de Geneviève, sa protestation était si étrange, que sa mère et la vieille amie se regardèrent anxieuses, sans comprendre.

Déjà la jeune fille s'était ressaisie. Rouge de honte et d'émotion, elle balbutiait:

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas dire cela... Nous sommes si bien toutes les trois ensemble... nous ne vous avons pas vue depuis si longtemps... L'idée de ce monsieur entre nous m'a désappointée, mais je suis une sotte, et nous serons très heureuses de faire sa connaissance.

Elle s'arrêta, épuisée, la gorge pleine de sanglots. Avec son tact et sa bonté, Mme de Gailly n'insista pas.

— Que vous êtes gentille, ma chère petite, de vous plaire dans ma vieille compagnie! Je suis énormément flattée; aussi resterons-nous comme cela entre nous, et surtout ne regrettez pas le compliment que vous m'avez dit, il m'a fait trop de plaisir.

Quand les dames Rollay retournèrent aux Platanes, ni l'une ni l'autre ne fit allusion au petit incident de l'après-midi.

En parlant, Mme Rollay eût craint de raviver des souvenirs pénibles qui, pensait-elle, commençaient à s'éteindre. La cause de l'émotion de Geneviève ne faisait aucun doute pour sa mère: On avait voulu lui présenter l'homme qui s'était mis sur son chemin et, sans le savoir, avait détruit ses espérances d'avenir. L'explication était suffisante ainsi.

Geneviève qui connaissait l'erreur de sa mère, ne la détrompa pas.

### VIII

— Notre fille a quelque chose, répéta pour la dixième fois M. Rollay à sa femme.

— Voyons, mon ami, ne t'inquiète pas, redit à son tour, pour la dixième fois, Mme Rollay à son mari. Geneviève t'a gâté toute sa vie par son égalité d'humeur exceptionnelle, mais moi je ne vois rien d'étonnant à ce qu'une jeune fille soit quelquefois distraite ou moins en train que de coutume.

— C'est justement parce que ma fille n'est jamais triste ni distraite que je trouve extraordinaire de la voir comme cela, ces jours-ci. Je suis sûr qu'il y a un motif.

— Quel motif?

— C'est justement ce que je ne sais pas! Mme Rollay, très ennuyée, ne répliqua rien. Le sénateur n'avait pas eu le moindre soupçon quant à l'histoire Valbel, et sa femme, désireuse de lui épargner tout ennui, ne lui en avait jamais parlé.

L'hiver précédent, il avait bien remarqué que Geneviève mangeait mal, qu'elle était pâle et fatiguée, mais comme devant lui elle avait conservé toute sa gaieté, il ne s'en était pas ému et, sans arrière-pensée, avait approuvé le projet de sa femme d'envoyer leur fille chez des amis d'Angleterre pour la changer un peu et lui permettre de perfectionner son anglais. Depuis trois ou quatre jours, c'était bien différent. Geneviève, toujours si prévenante pour son entourage, semblait se désintéresser de tout; ses yeux vagues restaient fixés sur quelque objet lointain qu'elle ne regardait pas; aux questions qu'on lui posait, elle répondait des choses saugrenues, ou plus souvent elle ne répondait rien; et, surtout, elle qui aimait tant les champs, les bois et la grande route grise, refusait maintenant de sortir, même pour aller à la messe, le matin.

Mme Rollay, sûre de savoir le pourquoi de ce changement, n'osait l'expliquer à son mari, mais elle se tourmentait très fort.

— Le mal est plus grand que je ne le supposais, se dit-elle. Je croyais qu'elle ne pensait plus à lui, mais je le vois bien, je me suis trompée.

Pendant ce temps, le sénateur qui venait de rencontrer Geneviève sur la terrasse, répétait pour la onzième fois:

— Ma chère amie, je t'assure que notre fille a quelque chose! Peut-être s'ennuie-t-elle, il faut la distraire.

— La distraire! oui... mais comment! dit Mme Rollay anxieuse. Une saison au bord de la mer?... ou un voyage en Suisse? Le sénateur fronça le sourcil.

— Encore une séparation! Tu n'y penses pas! après son absence de quatre mois.

— Il n'y aurait pas de séparation, mon ami, naturellement nous partirions tous ensemble.

L'idée de quitter Les Platanes était pour M. Rollay la perspective la plus abominable; aussi sa réponse fut-elle héroïque:

— S'il faut cela pour rendre la gaieté à Ginette, partons tout de suite, ma femme.

Puis il ajouta timidement:

— Nous devrions d'abord essayer de la distraire un peu ici.

— J'y ai déjà pensé, dit Mme Rollay.

Les Saint-Ogan pourraient venir passer une ou deux semaines avec nous. Et puis Georges arrivera dans un mois; il est le meilleur ami de Ginette, je compte sur lui pour la remettre d'aplomb.

— C'est vrai.

— D'ici là, je vais obliger Geneviève à sortir, reprit Mme Rollay. Cet après-midi, nous irons à Brunay; les Pascal reçoivent, et nous sommes invités une fois pour toutes.

C'était un dimanche matin. La période de beau temps durait toujours, et, sous un ciel sans nuage, la campagne bourguignonne prenait son repos dominical. Pas d'ouvriers aux champs, mais des oiseaux, des cigales, des sources et des fleurs; tout cela chantait et embaumait, tandis qu'au village la cloche de l'église sonnait à toute volée.

— Il est temps de partir pour la messe, dit le sénateur en tirant sa montre.

Geneviève apparaissait toute prête et charmante dans une robe de toile blanche.

Malgré sa gaieté voulue, sa mère remarqua de fréquents regards inquiets, jetés à droite et à gauche, dans le trajet des Platanes au village. Il en fut de même au retour, et quand Mme Rollay, après le déjeuner lui annonça sa décision d'aller avec elle passer l'après-midi à Brunay, son trouble fut si évident que même son père s'en aperçut.

— Enfin, dis-moi ce qu'il y a, Ginette! s'écria-t-il alarmé.

— Il n'y a rien, papa, absolument rien, sinon que j'ai des lettres à écrire et que j'ai commencé un livre si intéressant que je préférerais ne pas sortir aujourd'hui.

— Mais pour me faire plaisir, ma Ginette finira son livre demain et écrira ses lettres une autre fois, intervint Mme Rollay. Nous vivons comme des ours quand Georges n'est pas là, et je commence à m'ennuyer.

— Tu peux parfaitement sortir sans moi, gémit Geneviève.

Mme Rollay se récria:

— Voyons, perds-tu la tête! j'irai avec toi ou pas du tout.

Puis, tandis que M. Rollay sortait de la chambre, satisfait du consentement de sa fille, elle ajouta tendrement:

— Ne crains rien, ma chérie, il n'y a pas deux chances sur mille pour que nous le rencontrions, et puis, il est certainement parti.

Geneviève sourit sans répondre. Il y avait sans doute beaucoup de chances de ne pas le rencontrer, mais elle était sûre, sûre à le jurer qu'il était encore à Gailly.

Elles trouveront à Brunay une société joyeuse, beaucoup de jeunesse. Les Pascal avaient huit enfants d'âge divers entre dix et vingt-trois ans, et chacun d'eux attirait le dimanche un nombre varié de compagnons de son âge. L'aînée des filles, Madeleine, une jolie brune de vingt-et-un ans, qui professait une admiration intense pour Geneviève Rollay, courut à elle avec un cri de joie.

— Enfin, vous voilà! Vous-ai-je assez attendu depuis votre arrivée à Saint-Remy!

Après une brève station près du groupe respectable composé des parents, de quelques vieux amis et du précepteur des jeunes Pascal, l'abbé Legros, Geneviève suivit Madeleine sur la vaste pelouse où des jeux divers étaient organisés.

— Vous êtes chez vous, Geneviève, choisissez ce que vous voulez faire: tennis, croquet, balançoire, boules, etc., etc. Il y en a pour tous les goûts.

Elle disait cela d'un petit ton drôle, déclamatoire, comme un bon commerçant qui fait son boniment.

— Alors, je choisirai rocking-chair, répondit Geneviève amusée. Je suis horriblement maladroite dans tous les sports et jeux physiques, excepté le patinage que vous ne pouvez guère m'offrir aujourd'hui. De plus, je suis en veine de paresse.

# L'ANCETRE

— A votre aise, voici l'objet demandé, répliqua Madeleine.

Avec l'aide d'un de ses frères, elle installa le rocking-chair sous un gros sycomore à une bonne place d'où l'on pouvait voir toute la pelouse animée au premier plan, le groupe paisible des gens sérieux près de la maison, et, au sud, la ligne onduleuse des massifs de géraniums, la pépinière de rosiers en fleurs, les noisetiers et les pommiers chargés de fruits verts, jusqu'à la masse sombre de la Garenne, tout au fond.

— C'est parfait, dit Geneviève. Maintenant, allez continuer votre partie de tennis interrompue. Vos amis rongent leur frein et sont en train de me hair.

Madeleine reprit le jeu avec sa belle ardeur, mais le désir d'un bout de causette la ramena souvent auprès du rocking-chair; son interlocutrice lui savait un gré infini de cette sollicitude, quoiqu'elle eût préféré, de beaucoup, être laissée seule, libre de penser, de tâcher de mettre un peu d'ordre en elle-même.

La partie terminée, Madeleine apporta une chaise et, délibérément, s'installa près de sa visiteuse.

Après avoir écouté patiemment le récit d'une promenade en bateau faite la veille par la tribu Pascal, Geneviève put enfin demander:

— Avez-vous été à Gailly pour la messe, aujourd'hui?

— Oui, c'est si près d'ici. Je suppose que M. le Curé de Saint-Remy nous en veut un peu, de désertier son église.

— Et comment va Mme de Gailly? continua Geneviève, sans laisser à la conversation le loisir de s'égarer.

— Mieux, bien mieux. Nous aurions voulu qu'elle vint à Brunay cet après-midi, mais vous connaissez ma chère cousine! c'est la Prudence faite femme.

— A-t-elle toujours... du monde?... poursuivit Geneviève en hésitant.

— Du monde? Ah! vous voulez dire le cousin Marteville!

— M. Marteville est votre cousin?...

— Vaguement.

— Vous ne m'en aviez jamais parlé! dit Geneviève.

— Mais si, mais si, seulement vous n'y avez pas fait attention, et puis nous ne le voyons guère, vous savez; alors, c'est bien possible que je ne vous en aie pas énormément parlé. Il y a des sujets de conversation plus palpitants.

A ce moment, Mlle Rollay tourna la tête vers la maison sans que rien dans ses intentions ou sa volonté lui eût dicté ce geste. Avant même d'avoir levé les yeux, elle sut que M. Marteville était là.

— Quand on parle du soleil, on en voit les rayons, souffla Madeleine à son oreille.

Les paupières mi-closes, Geneviève le vit s'approcher de Mme Pascal et lui serrer la main. Il s'inclina à droite et à gauche pour deux saluts collectifs aux autres membres du groupe et regarda la pelouse dans la direction du rocking-chair. Alors sa gaucherie, l'hésitation de ses mouvements disparurent; il se redressa avec une belle assurance, refusa la chaise qu'on lui montrait, et appuyé contre un platane, il causa.

Geneviève prêta l'oreille, anxieuse de connaître sa voix, mais les cris des enfants, le rire des jeunes gens empêchaient le moindre son d'arriver jusqu'à elle.

— Comme vous êtes pâle! soudain dit Madeleine. Je suis sûre que vous n'êtes pas tout-à-fait bien.

— Ma chérie, je suis tout-à-fait bien! protesta Geneviève contrariée. Vous savez que la chaleur me fatigue toujours un peu.

— La chaleur! vos mains sont froides! s'écria Madeleine alarmée.

— De grâce, petite Madelon, taisez-vous, vous allez amener tout le monde. Je suis on ne peut mieux dans ce bon rocking-chair, au milieu d'un parc charmant et à côté de votre délicieuse personne; aussi ne vous tourmentez pas à mon sujet, je vous prie.

— Très bien, fit Madeleine, j'obéis. Justement voici des consolations, maintenant rien ne manquera plus à votre bonheur.

On apportait près du groupe présidé par Mme Pascal, de petites tables chargées de fruits et de gâteaux. Les jeux furent aussitôt abandonnés; en une minute la pelouse resta déserte.

— Venez-vous? demanda Madeleine, nous allons goûter.

Geneviève aurait tout donné pour ne pas se joindre à cette joyeuse société, mais

la peur d'étonner, de jeter un trouble, et surtout d'entendre des questions, la fit se lever et suivre son amie. Sans regarder M. Marteville, elle le voyait parfaitement; son mouvement en avant tandis qu'elle s'approchait ne lui échappa point, non plus que le recul qui suivit cette première impulsion.

D'un air nonchalant, elle se plaça dans un petit coin détourné, à l'abri d'un regard qui insistait trop, et qui la révoltait.

— Un peu de glace, Mademoiselle? offrait le quatrième Pascal, un gros joufflu de dix-sept ans.

— Volontiers, Maurice, répondit-elle, prenant la coupe de cristal, pleine d'une pâte rose.

Ce froid parfumé, au milieu d'une chaleur lourde, lui faisait du bien. Madeleine avait eu raison, tout à l'heure, pendant quelques secondes elle s'était sentie très mal; le temps était certainement à l'orage.

Un groupe de jeunesse l'entourait déjà. Les très jeunes gens, qu'elle intimidait, aimaient à s'approcher d'elle, à répondre en rougissant à ses questions, et même à lui parler, avec des airs d'hommes, et la face brûlante. Ce jour-là, elle fut aimable pour chacun d'eux, un peu nerveusement peut-être, mais ils ne s'en aperçurent pas et redoublèrent d'empressement.

Les jeux sur la pelouse s'organisaient de nouveau. Madeleine céda au désir de Geneviève et mit dans une partie de tennis tout l'entrain joyeux de sa nature exubérante. Mme Pascal proposa un bridge, là, sous les arbres, ce serait charmant.

En donnant ses ordres aux domestiques, elle découvrit Geneviève qui n'avait pas quitté sa place détournée.

— Que voulez-vous faire? lui demanda-t-elle. Pas de tennis ni de croquet?

— Non merci, il fait trop chaud!

— Vous avez bien raison. Alors, cela ne vous ennuiera pas de jouer au bridge? Il nous manque un quatrième à la seconde table.

## IX

Quand Madeleine était retournée au tennis, Geneviève avait voulu la suivre et reprendre sa place dans le rocking-chair à l'extrémité de la pelouse. La distance entre le sycomore protecteur et l'allée de platanes où l'on apportait les tables de jeu était assez grande, pensait-elle, pour l'isoler de toute communication avec les joueurs et lui laisser une paix relative; donc, elle résolut de faire cela. Cependant, elle resta immobile sur sa chaise basse; une torpeur l'envahissait, paralysant ses membres sans anéantir sa volonté: elle voulait s'éloigner et ne le pouvait pas.

Les paroles de Mme Pascal l'arrachèrent à cette torpeur. Elle se leva et, sans répondre, marcha vers la pelouse.

— Vous voulez bien faire la quatrième, n'est-ce pas, Geneviève? insistait la maîtresse de maison.

Sous les platanes, les joueurs attendaient A l'une des tables, Mme Rollay, un vieux cousin des Pascal, et deux dames amies avaient déjà pris place; près de l'autre table se tenaient debout le beau-frère des Pascal et M. Marteville.

Alors, ce serait à cette table que Geneviève devrait s'asseoir!...

Elle essaya de protester:

— M. l'Abbé ne joue donc pas? demanda-t-elle.

— Non, il ne touche jamais aux cartes... Mais si cela vous ennuie, ne venez pas! Je vous demandais cela à cause de mon frère qui adore le bridge, et je croyais que vous ne le détestiez pas non plus.

Il y avait un peu de désappointement dans la voix de Mme Pascal. Sous les platanes, on devait certainement s'étonner. Pour être agréable à ses hôtes, et surtout pour se vaincre elle-même, Geneviève rebroussa chemin résolument.

"Je veux être une créature raisonnable", pensa-t-elle, les dents serrées, en saluant les deux hommes qui s'inclinaient devant elle.

Mme Pascal, d'un geste vif, étendit le jeu sur la table: Le sort allait désigner qui seraient adversaires et partenaires. Geneviève se sentit pâlir. Lui faudrait-il se placer en face de cet homme et, pour une heure peut-être, rester dans le rayon direct de son regard qu'elle devinait posé sur elle, même quand il détournait les yeux?... L'idée d'avoir un intérêt commun avec lui, d'avoir à deviner ses intentions, quoique ce fût pour une chose puérile, cette idée lui soulevait le cœur.



SANS  
CONTREDIT  
le meilleur  
Corn Starch  
procurable

Dans chaque catégorie de produits, il y en a ordinairement un qui est sans contredit le meilleur, dont la suprématie est reconnue et acceptée et qui constitue le prototype par lequel les autres sont jugés... en matière de Corn Starch, ce produit supérieur est incontestablement le BENSON'S PREPARED CORN.

C'est le Corn Starch original, qui vous est présenté dans le paquet jaune que vous connaissez bien... le même que votre arrière grand-mère achetait et celui que la jeune mariée de demain utilisera. Il est unique dans son domaine.

## MAZOLA

Une Huile à Salades et de Cuisine pure et riche, recommandée par les plus grands chefs de cuisine et diététistes. Incomparable pour friture et salades.



# Le CORN STARCH BENSON

Ce livre de recettes primées vous sera expédié sur réception de 10c. Remplissez ce coupon



The CANADA STARCH CO., Limited, Montréal

Veuillez m'envoyer votre livre de recettes. Ci-inclus 10c. pour couvrir les frais de poste.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_

## L'ANCETRE



pas malade

“seulement fatiguée”

ELLE se propose toute une journée de travail, mais dès le midi elle est déjà brisée de fatigue. Le soir, elle ne songe plus qu'à se mettre au lit. Ce n'est pas de la paresse, c'est un *malaise*. C'est le nom que les médecins donnent à cette lassitude mentale et physique qui enlève toute ambition personnelle.

Et cet état est dû généralement à une cause si facile à contrôler.

Trop d'acide dans le système amoindrit votre vitalité. Le moindre effort occasionne un mal de tête, ou, dans un autre cas, vous avez continuellement le rhume. Vous n'avez plus d'appétit; ce que vous mangez vous cause une aigreur d'estomac. Les intestins sont paresseux et l'haleine est mauvaise. Ce sont là des preuves que vous avez besoin de plus d'alcali que vous en fournissez la nourriture que vous prenez.

Les médecins prescrivent fréquemment le Lait de Magnésie de Phillips pour remédier à cet état. Par ce moyen, la balance normale alcaline est vite équilibrée et le surplus d'acide rapidement neutralisé. C'est la méthode scientifique — la méthode des médecins — pour obtenir ce que prendraient des semaines et des mois de diète.

Important: Les résultats remarquables de ce traitement alcalin ne sont pas attachés à tous genres de magnésie ou à toute préparation portant l'étiquette "Lait de Magnésie". Servez-vous du produit recommandé connu sous le nom de Lait de Magnésie de Phillips qui garantit une parfaite suspension colloïdale de magnésie. (Fait au Canada.)

**PHILLIPS'**  
Milk of Magnesia

Elle attendit en tremblant qu'il retournerait sa carte, Grâce à Dieu! ils étaient adversaires.

Un sourire aux lèvres, elle s'assit en face de M. Barousse, le dos tourné aux joueurs de la première table. Mme Pascal faisait le jeu.

— Je passe parole, déclara-t-elle.  
M. Marteville compta lentement ses cartes.

Depuis que Geneviève était là, il n'avait pas encore parlé. Pendant une seconde, elle resta suspendue au mot qu'il allait dire, avec le désir fou et maladif d'entendre sa voix. Quel serait ce mot, ce premier mot de l'être mystérieux qui troublait tant son âme?

On lui avait dit, sans qu'elle eût jamais voulu y croire, que les cartes ont une signification prophétique, que trêfle veut dire "fortune", cœur, "amour", carreau, "intelligence et volonté", pique "malheur"... Ce jour-là, elle y croyait et tremblait devant le mot inconnu, comme à l'approche du destin.

— Eh! bien? demanda Mme Pascal.

— Carreau.

Il dit cela nettement, d'une voix grave, un peu sourde. Et Geneviève fut secouée du même choc qui l'avait ébranlée, lors de son premier regard, sur le pont du *Styffolk*; ce fut une impression douloureuse de peur et de révolte, avec une vague reminiscence inexplicable, quelque chose de déjà entendu. Cette impression fut brève, suivie aussitôt d'un sentiment exquis de délivrance: "Carreau" ne voulait rien dire, en somme, elle avait tant redouté "cœur" ou "pique".

— Ah! ça, mais je deviens folle, conclut-elle.

La partie commença silencieusement. M. Marteville donnait, sans mot dire, les cartes que lui demandait sa partenaire. Pas une fois il ne leva les yeux sur Geneviève, pas une fois Geneviève ne le regarda. Pourtant, elle se sentit sûre qu'il était occupé de ses moindres gestes, sûre qu'il devinait sa préoccupation et ses pensées.

Cette certitude la gêna, le malaise qu'elle avait ressenti plusieurs fois en sa présence, connue ou soupçonnée, devenait intense ce jour-là. Elle joua mal, l'indignation de M. Barousse à chacune de ses fautes l'irrita, des larmes lui vinrent aux yeux, une peur étrange lui serra la gorge; elle aurait voulu fuir, aller n'importe où, mais ne pas rester là si près de lui.

D'un mouvement brusque, M. Marteville recula sa chaise, se leva et fit quelques pas dans la direction de la pelouse.

Geneviève respira plus à l'aise, elle osa rire d'une saillie de son partenaire et, humblement, promit de se rappeler à l'avenir que l'as de cœur n'était pas encore tombé.

M. Marteville s'était arrêté, face au tennis.

Son ombre allongée se bossuait sur un massif de fougères, montait en biais sur la table de jeu, et se terminait onduleuse comme sa chevelure épaisse, sur les mains de Geneviève Rollay. Celle-ci, tout à fait rassurée, joua un moment à y cacher sa dernière carte, un sept de pique, avant de la jeter sur la table; puis l'ombre glissa, laissant dans la lumière les mains de la jeune fille, et la petite carte morose disparut sous un atout glorieux jeté d'en face, un roi de carreau, tout éblouissant de soleil.

Cette partie de bridge fut si sérieuse que les joueurs échangèrent à peine quelques mots. Quand Mme Pascal et M. Marteville eurent gagné le robre, et que M. Barousse eut marmotté que, dans de telles conditions, il était impossible de ne pas perdre, les joueurs de l'autre table s'approchèrent et l'on causa.

Madeleine était venue, sous les platanes, se reposer un peu. Ce fut elle qui demanda s'adressant à M. Marteville:

— Mon cousin, êtes-vous toujours décidé à vous installer par ici?

La voix nette et sourde qui impressionnait tant Geneviève répondit:

— Oui, Madeleine.

— Avez-vous trouvé le toit et les quatre murs que vous cherchiez? Je cite votre expression textuelle, mon cousin.

— J'ai trouvé mieux que cela, Madeleine, une jolie chaumière, une vraie, couverte de vrai chaume et entourée d'un jardin, à deux cents mètres du village. La femme qui me l'a louée l'appelle "la maison Rousseau".

— Je connais! Non, c'est pour rire, vous n'allez pas habiter là!

— Pardon, Madeleine, j'y entre demain.

— Alors, c'est sérieux! fit Mme Pascal étonnée.

— Que voulez-vous ma cousine! faute de grives... Et puis, sincèrement, ma chaumière me plaît beaucoup.

— C'est pas ce que je voulais dire, reprit Mme Pascal, je demande: c'est donc sérieux, cette idée de vous installer à Saint-Rémy.

— Vous le voyez, ma cousine.

— Je vous avoue que je n'y croyais guère, continua Mme Pascal. Et votre saison à Aix?

— Je ne la ferai pas, ma cousine.

Si M. Marteville avait regardé Geneviève, il l'aurait vue pâle comme une morte, les lèvres blêmes et tremblantes, mais il regardait obstinément les brunes arabesques faites par l'ombre d'un arbre sur le sable de l'allée. Très calme, très maître de lui-même, avec peut-être un peu de défi dans la voix, il répondait à toutes les questions.

Mme Rollay se leva, donnant le signal du départ. Des groupes se formèrent pour les adieux. Dans l'un d'eux, on commentait la décision du cousin Marteville.

— Conçoit-on qu'on vienne habiter une chaumière quand on possède un des plus beaux châteaux de Normandie, et qu'on est riche à millions! gémissait Mme Pascal.

— C'est un caractère impossible, affirmait M. Barousse.

Pendant ce temps, Geneviève s'était éloignée. Ne voulant donner à personne le spectacle de son trouble, elle attendit d'être calmée pour dire adieu à ses amis. Elle revenait lentement par un petit sentier caché sous les clématites en berceau, quand elle se trouva soudain face à face avec l'homme qu'elle fuyait.

— Décidément, il était écrit que nous nous rencontrerions, Mademoiselle, dit-il très grave.

Elle répondit:

— Tout est écrit là-haut, Monsieur.

Ce furent les premiers mots qu'ils échangèrent.

X

Les de Saint-Ogan arrivèrent au premier appel de Mme Rollay.

Le samedi suivant ils débarquaient aux Platanes, elle toute menue, vive, gracieuse, fort satisfaite d'échapper pour quelque temps à l'hospitalité d'une belle-mère sans charme; lui, aimable, correct, soumis comme toujours à sa jolie Marianne.

Profitant d'un moment où Geneviève n'était pas là, Mme Rollay souffla à l'oreille de la jeune femme:

— Je vous serai très reconnaissante de secourir ma grande fille qui ne veut plus sortir et devient une vraie sauvage... Puis-je compter sur vous?

— Soyez tranquille.

L'après-midi de ce même jour, lorsque les trois dames, leur broderie à la main, se furent installées sur la terrasse, Mme de Saint-Ogan dit à Geneviève:

— Quels sont tes projets pour mon séjour ici? Moi j'en ai quelques-uns que je te soumettrai ensuite.

Geneviève rougit; elle n'avait aucun plan pour la visite de son amie, elle y avait même si peu pensé que son arrivée l'avait presque surprise. Comment avouer cela! Elle mit précipitamment dans sa tête l'ébauche de quelques occupations et répondit:

— Nous ferons ce que tu voudras, Marianne, tu n'auras qu'à choisir, le repos, la promenade, le bridge.

— Mes projets à moi étaient plus ambitieux, reprit Mme de Saint-Ogan, malicieuse. Je n'ose pas le dire.

— Va toujours.

— Alors... J'ai un désir fou de faire du canotage! Naturellement, il n'y a pas de rivière, ni de lac près de chez ma belle-mère, il n'y a rien d'amusant là-bas. Aussi, quand j'ai dû venir aux Platanes, ai-je immédiatement pensé à l'Arbelle. C'est un bijou, cette rivière-là!

— Ce sera bien facile de vous faire plaisir, Marianne dit Mme Rollay.

— Quel bonheur! Tu m'apprendras à ramer, n'est-ce pas, Geneviève?

— Hélas! je ne sais guère moi-même, répliqua Geneviève. Si Georges était là, tu aurais un professeur de première force, mais moi!

— Alors, qui me donnera des leçons?

— Ton mari.

— Oh! ma chère, quand on a, comme lui, passé les trois quarts de sa vie dans un pays où l'onde perfide est représentée par

un abreuvoir bourbeux et quelques puits, on ne sait même pas ce que c'est qu'une rame. Du reste, ajouta-t-elle d'un air entendu, je n'ai pas l'intention d'emmener Robert partout avec moi, il faut qu'il travaille. Tiens, voilà du monde.

Dans l'allée qui montait en pente douce jusqu'à la terrasse, deux personnes venaient. Elles étaient encore loin, à demi-cachées par les branches d'un cèdre, au premier plan; pourtant Geneviève reconnut aussitôt Mme de Gailly et M. Marteville.

— Qui est-ce? demanda Mme Rollay. Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais les sons ne vinrent pas à ses lèvres.

— C'est une vieille dame et un monsieur, dit Marianne. Ah! je reconnais Mme de Gailly. Comme elle est devenue vieille!

Quelques instants plus tard, les visiteurs arrivèrent sur la terrasse. Mme de Gailly semblait un peu gênée.

— Oui, oui, je vais très bien, merci, répondit-elle aux questions qu'on lui posait, mon rhumatisme n'est plus qu'un mauvais rêve. Vous avez déjà rencontré dimanche mon cousin Paul Marteville, je n'ai donc pas à vous le présenter. Il doit passer l'été à Saint-Rémy et vous fait une visite d'arrivée aujourd'hui.

Mme Rollay, très gracieuse tendit la main à son visiteur en lui disant un mot de bienvenue. Quant à Geneviève, elle était si occupée à ramasser les laines et les soies de sa tapisserie qu'elle s'inclina simplement sans un geste d'accueil.

Marianne de Saint-Ogan avait vu Mme de Gailly quelques années plus tôt; elle s'empressa de renouveler connaissance. Grâce à son verbiage, le petit groupe eut un faux air d'animation. On parla des récoltes qui s'annonçaient médiocres, de la vendange prochaine, du charme de la campagne bourguignonne; et par un adroit détour, la jeune femme toute à son idée put enfin parler de l'Arbelle et prononcer le mot "canotage".

— Ça y est! pensa-t-elle contente.

— Le canotage est en effet une des grandes distractions de la contrée, déclara la châtelaine de Gailly.

Marianne tourna son visage souriant vers M. Marteville et demanda:

— Savez-vous ramer, Monsieur?

— Oui, Madame, assez bien.

— Alors c'est parfait, s'écria-t-elle en frappant dans ses mains, me voilà sauvée, si vous voulez me donner des leçons, puisque Geneviève prétend qu'elle n'en est pas capable.

Il regarda Geneviève qui travaillait sans mot dire.

— Je serai très heureux de vous donner des leçons, Madame, répondit-il lentement.

— Alors, c'est entendu! s'écria-t-elle ravie. Quel jour êtes-vous libre?

— Tous les jours, Madame.

— Moi aussi, naturellement. Et toi, Geneviève?

Celle-ci, l'oreille tendue, ne perdait pas un mot de la conversation.

— Quel jour seras-tu libre pour une promenade en barque? poursuivit Marianne.

— Je ne suis jamais libre... j'ai tant à faire! répondit Geneviève d'une voix blanche.

Mme de Saint-Ogan se rappela les paroles de Mme Rollay: "Geneviève devient un sauvage, nous comptons sur vous pour la secourir un peu".

Aussi reprit-elle d'un air à demi-fâché et protesta-t-elle:

— Ma chère petite, je suis certaine que tes occupations sont de plus importantes, mais tant que je serai ici, tu n'en auras pas de plus sacrée que de te dévouer à ma précieuse personne. Quel jour irons-nous en barque?

— Je n'aime pas les promenades sur l'eau, gémit l'interpellée.

— C'est possible, mais pour ne pas m'en priver tu pousseras l'abnégation jusqu'à en faire quelques-unes, n'est-ce pas? Je savais bien que tu dirais oui, tu es si gentille.

Geneviève n'avait pas dit oui, mais elle ne pouvait dire non. Tout, en elle, se révoltait à l'idée de la chose projetée; cependant, ses lèvres mues par une puissance étrangère prononcèrent un "oui" distinct tandis qu'elle frissonnait sous le regard retrouvé de l'homme du "Suffolk".

— Hourrah! cria Marianne. Alors ce sera pour lundi si vous le voulez bien. Pourra-t-on nous prêter le bateau de Georges?

— Sans doute.

— A lundi?

— A lundi.

(Suite à la page 22)

Puisqu'elle le  
désire, pourquoi

ne pas la laisser  
cuisiner?



Celle qui s'entend en cuisine, qui sait la manière de préparer et présenter les plats, conduira sa maison avec succès et se révélera maîtresse de maison accomplie, quelque soit le nombreux personnel qu'elle aura sous ses ordres.

Il ne faut jamais refuser à l'enfant le plaisir de faire un gâteau, une crème ou un potage, mais au contraire l'aider de vos conseils et de votre... patience. Jouer à la cuisine ne satisfait pas leur ambition et rien n'est plus encourageant que le succès. Ce qui veut dire que si la fillette commence par vous aider ou faire quelques petits plats faciles qui réussissent bien, elle aura à cœur de faire plus et mieux, et elle le fera avec courage et joyeusement.

Un bon moyen serait d'ajouter un plat très simple à votre menu du dîner ou du souper, une gelée, par exemple, et d'en confier l'exécution à la cuisinière en herbe, en lui donnant tout ce qu'il faut pour la préparation, en lui disant comment procéder et en lui aidant si nécessaire. Cela lui permettrait d'exercer son habileté et l'habituerait à se rendre utile. Puis, en servant la gelée — ou tout autre plat — maman pourrait dire un mot du met si bien réussi et de la bonne volonté de l'enfant. Ce en quoi les autres membres de la famille pourraient l'imiter. Ce serait la meilleure récompense et donnée avec raison.

La préparation de la pâte à "cookies" n'est pas trop difficile pour les commençantes. Elles peuvent aisément mesurer la farine, le sucre, battre les œufs, travailler la pâte. On la met au froid dans le réfrigérateur et en quelques minutes elle est prête à rouler et à couper. Il est préférable de choisir de petits ustensiles pour ces petites mains afin qu'elles puissent s'en servir sans difficulté, par exemple, la batteuse à œufs, la cuiller à battre la pâte, le rouleau. Un pâté de pommes de terre n'est pas à dédaigner; d'une confection rapide, il aura vite la faveur des fillettes, et pendant la cuisson, elles pourront employer leur activité à préparer une coupe de fruits ou une salade. Les mères constateront avec quelque surprise, quelle ingénieuse combinaison de couleurs conçoivent ces jeunes imaginations et quelles jolies décorations elles inventeront. Il ne s'agit que de les encourager. Nous apprenons toutes par la pratique.

Certains gâteaux peuvent aussi leur être confiés, et quand les jeunes cuisinières les réussissent parfaitement, quelle joie est la leur d'entendre la famille en vanter la saveur. Pourquoi ne pas initier les petites filles à ce plaisir qui les rend utiles et les habituer à bien employer le temps? Cela doublera leur ambition de savoir qu'une part du menu est leur œuvre. Personne n'aime à faire quelque chose qui n'est pas apprécié. Sous ce rapport, les fillettes sont comme les grandes personnes, elles ont des idées surprenantes, et quand elles mettent toute leur bonne volonté à atteindre le succès, les mères doivent reconnaître leurs efforts par un mot d'éloge qui est tout un encouragement. Si vous êtes aussi intéressées que vos fillettes, les résultats seront merveilleux.

En leur enseignant la manière de procéder quant aux quantités et à la température du four, enseignez leur la

véritable *sens* de la cuisine qui est de *savoir* la valeur des aliments et leur emploi pratique. Elles feront rapidement la différence entre les modes de préparation, la durée de la cuisson et la manière d'opérer. Les enfants sont aptes à comprendre plus qu'ils ne voient, ils sont intuitifs. Et la petite fille qui a le goût de la cuisine montre un esprit pratique et un jugement sûr, car sans ces qualités elle n'aurait pas cet attrait.

C'est un grand talent que celui d'être bonne cuisinière. De grandes artistes, des cantatrices, peintres, écrivains, estiment leur habileté dans l'art culinaire tout autant que leur art. Ce leur est une délicieuse distraction.

Et toutes celles qui ne vivent pas sous l'œil du public, sont hautement admirées de leurs compagnes quand elles ont la renommée d'être de bonnes cuisinières. C'est réellement un honneur pour une femme et très flatteur pour elle que de posséder cette réputation parmi ses connaissances et ses amies. Puisque la richesse, le rang social et le génie sont orgueilleux de l'art culinaire, si parmi les intelligents du monde, la bonne cuisine est considérée comme un véritable trésor, le désir de cuisiner que témoignent les fillettes, devrait recevoir tout l'aide et tout l'encouragement possibles.

LES vieilles sentences ne sont pas toutes d'absolues vérités. Cependant, celle qui dit que "l'arbre penche du côté que le pousse le vent" en est une bien en rapport avec le sujet qui nous intéresse.

En effet, si une jeune fille a un attrait marqué pour l'art culinaire, pourquoi ne pas encourager son penchant, incliner gentiment le rameau du bon côté en cultivant son talent et en lui permettant de développer ses capacités? Rien n'est plus aimable pour une maman que de voir sa fillette à l'œuvre, que de lui enseigner les petits secrets des bons plats, que de l'initier de bonne heure à la tâche de ménagère, et surtout de constater ses progrès.

Toutes celles qui commencent jeunes ne le regrettent jamais. On entend souvent des mères dire: "Oh! ma fille n'aura pas à s'occuper de cuisine". Cela se peut. Mais encore, celles-là qui semblent destinées à la faveur de la fortune, sont-elles assurées de ne jamais être obligées de se servir elles-mêmes? Ne doivent-elles pas être préparées à se tirer d'affaire au besoin, à être des maîtresses de maison compétentes si elles en ont la charge, à savoir conduire les autres si tel est le cas? L'art culinaire devrait être à la base de toute bonne éducation. C'est un point essentiel qui embrasse tout à la fois l'ordre et l'économie, ce dont nos jeunes filles ont plus besoin que de savoir danser.

## L'ANCETRE

(Suite de la page 20)

## La Santé de Votre Enfant Vous Préoccupe- t-elle ?

Peu importe la quantité de bonne nourriture que vous donnez à votre enfant, s'il n'est pas heureux, en santé et s'il ne profite pas comme il le devrait.

Les enfants ont besoin d'une nourriture qu'ils puissent assimiler et qui leur donne juste les ingrédients d'aliment nécessaires à leur croissance et leur développement.

Les résultats dans les milliers de cas ont prouvé que Viroi est un merveilleux facteur de santé pendant les années critiques de l'enfance et de l'école. De plus, les bénéfices restent — Viroi agit pour la vie.

# Viroi

Fait les Beaux Enfants Forts

AA2F

## LE LAIT

Dans l'Alimentation  
de l'Écolier

Vu les efforts dus à son travail intellectuel et à son âge de croissance, l'écolier a besoin d'une nourriture saine et soutenante.

Un verre de lait servi durant la classe l'avant-midi aide l'enfant dans ses études, et lui rend la tâche plus facile.

Les statistiques dans d'autres pays où la chose est en pratique depuis plusieurs années déjà, le prouvent.

Si cette coutume est bonne pour l'écolier étranger, pourquoi ne la serait-elle pas pour l'écolier canadien ?

**J. Joubert**  
LIMITÉE

MONTREAL

FR. 3121

— Cette petite Saint-Ogan fait des miracles, chuchotait Mme de Gailly à l'oreille de son amie. Ma parole! elle est en train d'approuver mon ours, je ne le reconnais plus.

Après le départ des visiteurs, un silence morne pesa sur la terrasse. Marianne elle-même prise dans cette gêne, n'osa pas parler tout de suite. L'attitude de Geneviève, pâle et déprimée, l'inquiéta. Pour chasser ce malaise, elle se leva d'un bond et entraîna son amie jusqu'à la rampe de pierre enguirlandée de géraniums odorants.

— Ce monsieur est drôle ne trouves-tu pas? dit-elle enfin pour rompre le silence.

Geneviève répondit: — Je ne trouve jamais drôle ce qui me déplaît.

— Quand je dis drôle, je ne veux pas dire amusant, protesta Marianne, je veux dire... pas ordinaire. Alors il te déplaît? — Horriblement.

Pendant toute la matinée du lundi suivant, Geneviève espéra qu'un orage éclaterait vers midi. L'air était lourd, chargé d'électricité; au dehors, les fleurs sans éclat se penchaient sur leurs tiges. Dans la maison, il fallait tenir les fenêtres closes pour pouvoir respirer un peu.

Trois fois, Geneviève sortit sur son balcon pour surveiller les progrès d'un nuage qui pointait au-dessus des vignobles. Elle le vit grossir, s'approcher du soleil où tant de lumière l'imprégna qu'elle en fut éblouie, puis, il continua son voyage, coupant en biais la voûte céleste, et courut à l'horizon où il disparut.

Vers une heure, un peu de vent frôla les arbres engourdis, un oiseau chanta parmi les marronniers, quelques volubilis entr'ouvrirent leurs conques nacrées.

— Je crois décidément que l'orage ne sera pas pour aujourd'hui, déclara Mme de Saint-Ogan. Quel délice qu'une promenade sur l'eau par un temps pareil!

A quatre heures, M. Marteville vint chercher les deux amies. Cette fois, il ne s'approcha pas de Geneviève, pour la saluer, et sans perdre de temps, tous trois traversèrent le parc et se rendirent à la prairie où coulait la rivière.

Le parc était grand, la chaleur encore lourde. Geneviève se sentait triste à mourir; la piqûre des insectes, leur bourdonnement, et surtout la voix de Marianne l'irritaient.

De l'autre côté du mur qui fermait le parc, c'était la prairie sans arbres. Les pas des promeneurs éveillaient des myriades d'insectes qui voletaient et sautaient avec des crissements et des bourdonnements.

Ce fut enfin l'Arbelle aux rives enfouies dans les roseaux et cachée sous les saules, la barque blanche et verte était à l'amarrage, dans une petite crique.

Marianne poussa un cri de joie. — Enfin! me voilà au comble de mes vœux, dit-elle. Dépêchons-nous de commencer.

Et la barque, se frayant un passage entre les joncs et les nénuphars, fut bientôt au milieu du courant.

— Maintenant, je travaille, avec votre permission dit Mme de Saint-Ogan.

Elle s'assit à côté de M. Marteville et, sous sa direction, s'efforça de ramer.

Les palettes blanches, péniblement soulevées, retombèrent avec un grand bruit, une gerbe de gouttelettes éclaboussa les trois promeneurs, Marianne se secoua en demandant pardon. Deux ou trois fois encore l'eau jaillit sous son effort tenace, sans que le bateau bougeât. Enfin, rendue plus calme par son insuccès, elle accepta le concours que lui offrait son voisin et la *Musette* remonta l'Arbelle avec un bruit léger de soie qu'on déploie.

Geneviève tenait le gouvernail. Son grand chapeau blanc mettait ses yeux dans l'ombre, mais sa bouche fine aux lèvres rouges, restait ainsi en plein soleil. L'homme placé en face d'elle oublia tout, la rivière onduleuse, les saules en détresse, la rame qu'il tenait, pour ne voir que le pli triste de cette bouche et, dans l'ombre du chapeau, les grands yeux pleins de rêve; il chercha la pensée de ces yeux, leur secret troublant; il y appuya son regard... Geneviève, le cœur gonflé, ne vit et n'entendit plus rien.

— Mon Dieu, mon Dieu! nous chavirons!

Mme de Saint-Ogan, cramponnée à sa rame, noussait des cris perçants.

La *Musette*, mal conduite et mal gouvernée, avait buté contre la rive, à un tournant brusque de l'Arbelle. Son avant, pris dans les joncs, était soulevé par les plantes qu'il écrasait. Un mouvement de Marianne fit incliner la barque sur la gauche et l'arrière s'enfonça doucement.

En un clin d'oeil, M. Marteville vit la situation; un coup de rame, un geste maladroit, l'arrière s'enfonçait encore, l'eau s'y précipitait, et la *Musette* coulerait sûrement, entraînant Geneviève qui tenait toujours le gouvernail.

Il rugit: — Au nom du ciel, ne bougez pas.

Souple comme un serpent, il s'approcha de Geneviève terrifiée, la prit dans ses bras, l'emporta d'un bond jusqu'à la rive, renversant Marianne sans la voir; et ses mains tremblantes déposèrent doucement leur fardeau sous les branches pleureuses d'un saule. Tout avait été si prompt que la jeune fille ne comprenait encore pas.

Il revint en hâte près du bateau où l'appelaient les cris de Mme de Saint-Ogan.

Déjà de son poids, l'arrière de la *Musette* s'était relevé, mais la chute soudaine de Marianne avait accentué la position défectueuse du côté gauche; l'eau y pénétrait en larges nappes et la jeune femme affolée cherchait en vain à sortir de là.

— N'ayez pas peur, cria-t-il, me voici! Puis il ajouta:

— Pouvez-vous me tendre une rame?

La peur décupla les forces de la mignonne Marianne; elle saisit à deux mains la chose demandée et, de toute la longueur de ses bras, la tendit à M. Marteville.

— Doucement!... c'est bien, je l'ai, ne lâchez pas, dit-il. Mettez-vous derrière le banc... non pas comme cela... Bien serrez fort, crampez-vous... je tire.

— Mon Dieu! Comme vous êtes au bord, disait Marianne en pleurant. Vous allez tomber dans la rivière et je serai perdue!

Cette prédiction ne se réalisa pas. La *Musette* étant près de la rive, un petit effort suffit à l'amener jusque-là. Avec un cri de joie, Mme de Saint-Ogan se jeta dans les bras de son sauveur et s'en alla sécher au soleil ses bottines mouillées.

Pendant ce temps le jeune homme délivra la *Musette* des joncs qui la soulevaient et put sans peine écopper la barque remise à flot.

— Voilà, tout est bien, dit-il en revenant auprès des deux amies. Vous pourrez, quand vous le voudrez, continuer votre promenade. Pardonnez-moi ce petit accident, je serai plus vigilant désormais.

— Le fait est que vous donnez de singulières leçons, M. le professeur, déclara Marianne, tout-à-fait remise de son émotion. Je vous dirai franchement que j'en ai assez pour aujourd'hui; je ne bougerai pas avant que mes bottines ne soient séchées.

— Comme vous voudrez, Madame.

Sous les branches du saule, à la place même où son sauveur l'avait apportée, Geneviève n'écoula pas et regardait très loin les coteaux chargés de vignes qui paraissaient tout noirs. Le sentiment de révolte qui la troublait toujours en présence de cet homme, grondait en elle, montait jusqu'à ses lèvres, tandis que sa raison combattait son instinct et voulait lui opposer, sinon de la gratitude, du moins une reconnaissance polie.

— Hein, Ginette! nous l'avons échappé belle! cria Marianne à son oreille. Enfin à quoi penses-tu? Voilà trois fois que je te provoque à remercier la Providence et son représentant, M. Marteville.

La raison commandait, ce fut l'instinct qui parla.

— Nous l'avons échappé belle!... n'exagérons rien, ma chère. La chose la plus terrible qui pouvait nous arriver en somme, c'était un plongeon dans l'Arbelle. Justement, j'adore les bains froids! Par une chaleur comme celle d'aujourd'hui nous ne risquons pas même un rhume, et j'ai une vieille robe qui ne craint rien.

— Un plongeon dans l'Arbelle! protesta Marianne, parle pour toi qui nages comme un poisson, mais moi je me serais noyée, Ginette, noyée sans notre sauveur.

— La rivière n'est pas tellement profonde! insista Geneviève.

— Elle l'est assez pour me noyer, ma grande.

Pour obéir à l'instinct qui grondait en

elle, Geneviève ajouta, la voix provoquante:

— En tous cas, le plongeur aurait été infiniment moins désagréable que la frayeur que j'ai ressentie quand...

Elle n'acheva pas. M. Marteville comprit. Marianne, occupée de ses chaussures humides, n'avait pas entendu.

La conversation se traîna, languit et mourut.

Mme de Saint-Ogan, brisée de fatigue et d'émotion s'endormit; Geneviève ferma les yeux pour échapper à un tête-à-tête qu'elle redoutait, et, l'oreille tendue aux bruits de la campagne, s'efforça de ne penser à rien.

Le murmure continu de l'eau frôlant les joncs et les nénuphars faisait une musique douce... Parmi les branches d'un peuplier, une famille d'oiseaux chantait à cœur-joie; dans l'herbe, un insecte sursurait une plainte, comme la vibration d'une toute petite mandoline lointaine; puis la plainte cessa, remplacée par un bruit sourd, à peine perceptible, d'herbe foulée, et Geneviève ouvrit les yeux.

En face d'elle, à une petite distance de la rivière, la prairie montait par une pente rapide et courte jusqu'à un plateau qui dominait légèrement le cours de l'Arbelle. M. Marteville était sur cette éminence, sa silhouette nettement détachée sur le fond lumineux de l'occident. En ouvrant les yeux, Geneviève ne vit d'abord que lui, démesurément grand, et qui semblait remplir tout le ciel, comme un être fantastique. Elle ne vit que lui, fascinée par la puissance et la volonté qu'elle sentait cachées en cet homme! Aussi, quand il se tourna vers elle, l'appelant d'un geste, obéit-elle, insouciant de son acte, et monta-t-elle comme en un rêve, la pente rapide qui menait au plateau.

— Je me serais reproché de jouir tout seul de ce paysage, dit-il, j'étais sûr que vous seriez heureuse de le voir, Mademoiselle.

C'était la plaine bien connue où se groupaient les Platanes, Gailly, le village et le bois, la plaine verte avec sa ceinture de garennes et de vignobles en coteaux, ses maisonnettes éparpillées au loin, ses troupeaux paisibles pâturant et, au sud, la tache blonde d'un champ de blé.

Après la chaleur intense de midi, une brise fraîche avait condensé les vapeurs en brouillards; les arbres se peletonnaient dans des flots de gaze chatoyante; quelques-uns traînaient dans la lumière, d'autres semblaient enfermer de l'ombre; dans l'enveloppement de leur caresse les formes se fondaient, les nuances atténuées se glaçaient de mauves et de gris aux tons irréels; c'était une vision de légende, molle et vaporeuse, sur le bleu hiératique, zébré d'or pâle, d'un ciel profond et mystérieux.

Cette irréalité des choses continuait et achevait l'irréalité des pensées en Geneviève. Il y avait là une harmonie si complète quelle vécut toute une minute de douceur exquise. La voix de Paul Marteville l'en arracha douloureusement.

— Je voulais aussi vous demander pardon, mademoiselle.

Elle le regarda, étonnée, ne comprenant pas.

— J'ai été brutal et ridicule, tout à l'heure, en vous sauvant d'un danger imaginaire continua-t-il. Pardonnez-moi la peur que je vous ai faite... j'avais perdu la tête.

La raison soufflait à Geneviève le mot de remerciement qu'elle n'avait pas encore dit. Mais à la voix de l'homme, les principes d'éducation, le bon sens, la justice furent anéantis, et froidement elle répliqua:

— Ne vous excusez pas, Monsieur, j'avais oublié ce petit incident.

Mme de Saint-Ogan s'approchait, demandant à rentrer.

La *Musette*, abandonnée au courant, redescendit l'Arbelle. Les rames se tassaient. Les yeux absents, la bouche dure, Paul Marteville tenait le gouvernail de ses deux mains crispées. Et la barque passa lente et silencieuse dans le brouillard, saluée très bas par les saules indécis de la rive.

— Cette partie de plaisir est triste, pensa Marianne.

XI

Carnet de Geneviève.

15 juillet

Je me suis sentie mal à l'aise tout le jour... Je ne m'en suis pas inquiétée, sûre de savoir pourquoi, dès que je pourrais penser. Ce soir seulement j'en ai eu le loisir et maintenant je sais:

J'avais besoin de parler de moi, et je n'osais pas. J'ai toujours cru qu'un moi

# L'ANCETRE

était une place claire et saine où circule le grand air et où les chers miens ont un libre accès... Ce soir, j'y ai découvert un recoin secret que je ne soupçonnais pas. La porte s'est entr'ouverte, la cachette s'est révélée, mais je n'ose y conduire personne, je n'ose pas y entrer moi-même.

Depuis deux mois et demi je ne suis pas franche avec moi-même; à chaque minute, je mens: quand je ris, quand je crois être heureuse et insouciant, quand je parle d'art et de littérature, toujours, toujours. Parfois, à force de volonté, pendant quelque temps, je reste étourdie, mais je n'oublie pas.

Depuis que j'ai vu cet homme sur le pont du "Suffolk" son image m'obsède nuit et jour et jamais je n'ai voulu l'avouer! Depuis plus de deux mois, toutes les nuits je l'ai vu en rêve, et tous les matins je me suis éveillée le cœur serré. Oh! cette image!... elle me hante au point de devenir une part intégrante de mon moi; ma personnalité s'altère, ma raison, mon imagination, ma volonté me deviennent en quelque sorte étrangères, et je ne puis rien pour empêcher cela! Ma mémoire même, cette dernière faculté que les déments gardent intacte, ma mémoire s'égarait et me trompe; elle veut me rappeler un souvenir lointain de ce visage, de cette voix... de cette âme! Elle m'assure que j'ai déjà connu cet homme... Jusqu'à ce que ma raison intervienne et lui prouve son erreur.

Tout cela est étrange, mais il y a quelque chose de plus inexplicable encore, et d'infiniment plus pénible.

En analysant mon trouble, j'y vois deux causes: l'une extérieure: l'image obsédante; l'autre intérieure, fournie tout entière par moi-même: l'aversion qui l'accueille.

C'est là le point douloureux.

Toute ma vie, je me suis appliquée à la bienveillance envers mes semblables; j'ai voulu voir en chacun le bon et le beau; j'ai blâmé les antipathies sans causes et me voici bouleversée par un éloignement invincible pour un homme que je vois pour la première fois.

Ici encore, ma mémoire égarée intervient

Quand je veux me retracer les jours heureux où tout en moi était bienveillance et charité, j'y sens cette aversion latente... c'est le coin de mon âme que je ne connaissais pas. Je ne puis plus trouver, dans toute mon existence, une heure pure de cette antipathie, il me semble que je l'ai apportée en venant au monde! Ce sentiment est horrible! Il me rend injuste et méchant.

Hier, cet homme m'a sauvée d'un danger certain, quoi que j'aie pu dire ensuite; pour me sauver, il a sacrifié la pauvre Marianne trop affolée pour s'en rendre compte... et ma révolte n'a pas cédé. Plus tard, j'ai vu dans ses yeux quelque chose qui m'a domptée, je sens à toute minute sa volonté dressée contre la mienne; et la sienne, plus forte, est trop souvent victorieuse.

Je veux être franche jusqu'au bout... Il me domine! et moi, palpitante et vaincue, j'ai peur!

## XII

Après une journée d'accalmie, la chaleur revint, encore plus intense.

Les nuages s'accumulaient en masses grises, opaques et serrées; à l'est et au nord, le bleu du ciel s'épaississait; les hirondelles volaient très bas.

— V'là tout de même l'orage, déclara Auguste le jardinier, quand Geneviève descendit en courant les marches du poron.

— Pas tout de suite, Auguste.

Déjà elle atteignait la porte; une fenêtre s'ouvrit au rez-de-chaussée de la maison, laissant apparaître la figure contrariée de Mme Rollay.

— Geneviève!

La jeune fille s'arrêta.

— Geneviève, c'est de la folie!

— Je t'assure que j'ai le temps, chère maman. L'orage ne sera pas ici avant une heure.

— Prends un parapluie, alors.

Elle s'approcha de la fenêtre et prit le parapluie que sa mère lui tendait.

Elle traversa de nouveau la cour, et Auguste dit:

— Faudra faire attention, ils ont fait un trou sur la route, ils l'ont coupée, qu'il C'est pas commode de passer.

Son ton était si méprisant que Geneviève

ve comprit aussitôt qu'il s'agissait des travaux du chemin de fer pour lesquels le digne homme professait une méfiance non dissimulée.

Elle se hâta vers l'est où le ciel était toujours d'un bleu mat. La violence qu'elle avait dû se faire en quittant le petit salon bien frais calmait un peu ses remords d'avoir deux jours durant, oublié la vieille Marceline... Deux cents mètres avant d'arriver à la cabane, elle rencontra les travaux annoncés par Auguste: une vaste brèche coupant le chemin; une passerelle construite hâtivement la traversait et permettait la circulation des piétons au-dessus des groupes d'ouvriers, des chansons et des coups de pioche. Devant Geneviève la route était baignée de soleil, non pas d'un soleil clair et bienfaisant, mais d'un soleil qui tordait les tiges des boutons d'or, fanait les corolles des pavots et crevait la terre sèche des prés mourant de soif. Derrière elle, la plaine suffoquait dans l'ombre gigantesque et toujours grandissante d'une forteresse de nuages.

Haletante et fatiguée, Geneviève atteignit enfin la maisonnette de Marceline.

La vieille femme était couchée, grelottant de fièvre dans la chaleur insupportable de sa chambre sans air. Elle accueillit sa visiteuse avec moins de joie que de coutume, son regard sec semblait absent.

— Je savais bien que vous étiez malade, Marceline, puisque vous n'êtes pas venue aux Platanes hier, dit Geneviève. Vous me laisserez prévenir la mère Gutte qui vous a soignée l'année dernière; elle vous aidera un peu. Quand il fait chaud comme cela, je n'aime pas à vous savoir sur les routes.

— Pourquoi êtes-vous venue ce soir, ma mignonne? demanda Marceline. Je sens que l'orage est tout près.

Sa main dure serrait comme un étoupeur les mains de la jeune fille.

— J'étais inquiète de vous, Marceline. Allons, ne vous agitez pas. Vous allez prendre gentiment ce que je vais vous donner.

Elle lui fit boire quelques gorgées d'une boisson qu'elle avait apportée, en prépara un autre verre, le plaça près du lit de la malade et, tout en causant, mit un peu d'ordre autour d'elle.

Elle se hâtait pour rentrer au plus vite, car la muraille de nuages était toute proche, la chambre sombre s'obscurcissait encore; devant la porte ouverte, des oiseaux passaient avec des cris plaintifs.

— Je dois partir, à cause de l'orage qui vient, dit-elle. Buvez cela, et prenez ce lait quand votre fièvre sera calmée. Je reviendrai vous voir demain matin sans faute.

Avant de répondre, la vieille femme prêta l'oreille un moment, puis elle dit:

— Non, ne partez pas, voici l'orage!

Geneviève entendit alors un grondement sourd, d'énormes gouttes de pluie tombèrent aussitôt avec un bruit mât sur la poussière de la route.

— Ma mère va être inquiète, pensa-t-elle contrariée.

Mais s'embarquer à ce moment eût été une folie; mieux valait attendre, à l'abri dans la cabane de Marceline.

Encore un grondement; un éclair flamba dans les nuées; la pluie se pressa lourde et chaude; une odeur de poussière emplait la chambre.

— Vous ne fermez pas la porte? demanda Marceline.

— La pluie ne vient pas de ce côté, dit Geneviève. Si je ferme la porte nous étoufferons.

Elle revint s'asseoir auprès de la malade qu'elle voyait à peine, tant la chambre était sombre. Le passage des éclairs y mettait une lueur livide, effrayante, et l'obscurité se faisait ensuite plus épaisse encore. Derrière la maison, les arbres du bois se tordaient avec des sifflements aigus; des oiseaux affolés gémissaient parmi les branches; et le bruit du tonnerre se fondait dans les crépitements de l'eau contre la fenêtre et sur le toit. La vieille Marceline marmottait des mots inintelligibles.

Geneviève, oppressée et vaguement inquiète, se sentait envahir par une impression d'irréalité qui donnait un sens surnaturel au déploiement de forces physiques dépensées par la tempête. Il lui semblait être transportée dans l'antre d'une sorcière dont les incantations infernales faisaient surgir devant elle quelque apparition fantastique ou quelque révélation du mystérieux Destin. Et cette ombre, là, au seuil de la porte, c'était l'être ou la cho-

## Véritable thé de Boeuf

# BOVRIL



A mérité plus de 140 médailles et diplômes

66F

HArbour 3088

823 est, rue DORCHESTER  
Montréal

## J. H. Br̄ton

TEINTURIER & NETTOYEUR



## Les Glorieuses Bermudes

Belles plages basses de corail rose — d'un velouté de mousse pour les pieds... conduisant à l'eau chaude de soleil d'une mer opaline... l'enchantement d'une vie. Toute la nature, aux Bermudes, est également ravissante et enchanteresse. Les hôtels modernes offrent tout le confort désirable dans ce pays historique et romantique.

Pour joli livret illustré, écrivez à  
Bermuda Trade Development Board,  
105, Bond Street, Toronto 2.

CONTES POUR ENFANTS CANADIENS ..... 50  
EN VEILLANT ..... 50  
AU COIN DU FEU ..... 50

(PORT PAYE)

Par MARJOLAINE

Trois volumes illustrés que les enfants de chez nous aimeront à lire et destinés à enrichir leur bibliothèque.

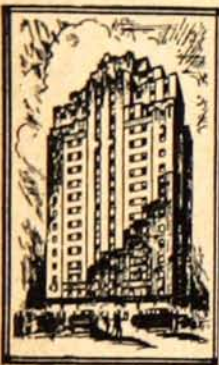
Adresser mandat ou lettre recommandée à:

"MARJOLAINE", La Revue Moderne,  
320, rue Notre-Dame est, Montréal

LISEZ...

# La Petite Revue

EN VENTE PARTOUT A

15<sup>c</sup>

MAINTENANT  
OUVERT

à  
NEW  
YORK

Le magnifique nouvel

## HOTEL PLYMOUTH

49e RUE A L'EST DU BROADWAY

Chambres avec bain, eau glacée courante et radio dans chaque chambre.

GARAGE GRATIS  
**\$2.50**  
par jour

SIMPLE ..... \$2.50 à \$3.50  
DOUBLE ..... \$3.50 à \$5.00  
au centre des affaires, du commerce et des théâtres.

H. G. YURDIN, Directeur Gérant

### Pour Cheveux Gris !

Le Nouvel INECTO-Rapid remplace le pigment — Ramène la couleur naturelle

INECTO-Rapid rend aux cheveux grisonnants leur couleur naturelle en pénétrant dans leurs racines et en remplaçant le pigment disparu, lequel est le colorant naturel des cheveux. INECTO-Rapid nourrit aussi la papille qui est la vie même des cheveux. INECTO-Rapid contient quelques-uns des meilleurs toniques qui, nous rapportent de nombreuses clientes, ont fait repousser leurs cheveux.

INECTO-Rapid se vend en trois grandeurs — Par la poste, \$1.65, \$3.25 et \$5.25. Pour rendre à vos cheveux gris leur couleur naturelle, demandez à votre coiffeur INECTO-Rapid. Si vous voulez changer la couleur de vos cheveux, écrivez à W. T. Pember, spécialiste en cheveux au Canada, 129, rue Yonge, Toronto.



### De Beaux Cils et Sourcils

Donnez à vos cils et sourcils la couleur qu'il faut et vous verrez s'accroître l'expression de votre figure. La teinte Pember pour cils et sourcils, telle que préparée pour INECTO-Rapid, Canada Limited, donnera à vos cils et sourcils la couleur qui sied le mieux à votre teint. Ce produit nouveau est très apprécié par nos clientes et les commentaires, nombreux et favorables, que nous avons entendus nous encourageant à faire en sorte que toutes les dames puissent en profiter. Écrivez directement aux Magasins Pember.

The W. T. Pember Stores  
Limited  
129 Yonge St. Toronto, Ont.

## L'ANCETRE

se qui venait de prendre corps pour répondre à l'appel de la sorcière...

L'hallucination fut si forte que Geneviève poussa un cri d'effroi.

— "N'ayez pas peur, Mademoiselle", dit une voix triste.

Toute tremblante encore, et honteuse de sa faiblesse, la jeune fille essaya de sourire en reconnaissant Paul Marteville.

Ils restèrent l'un en face de l'autre, un long moment, sans parler, oublieux de la tempête et de la vieille femme qui gémissait à côté d'eux. La fureur des éléments est peu de chose en comparaison des orages de l'âme.

Le premier il parla :  
— J'ai été surpris par la bourrasque; puis-je attendre ici qu'elle se calme ?

La vieille femme dardait ses yeux effrayants sur l'étranger, sa voix rauque domina dans la cabane, le bruit des éléments déchainés au dehors.

Elle disait :  
— L'ombre approche; elle est là, tout près, tout près... N'ayez pas peur, mon ange, après l'ombre tu verras encore la lumière.

Son ton prophétique et solennel qui bouleversa la jeune fille, mit un sourire sur les lèvres de M. Marteville.

— Cette femme est folle, n'est-ce pas ? demanda-t-il à voix basse.

— Elle est malade. Ne voyez-vous pas qu'elle tremble de fièvre ?

Elle revint auprès de la fenêtre, regardant sans la voir la campagne tourmentée. Oublieuse de l'orage, de l'inquiétude probable de sa mère, des petits intérêts de sa vie quotidienne, elle restait là, consciente d'une seule chose : "son" regard à lui, qui voulait rencontrer ses yeux, et sa volonté à elle, dressée frémissante en face de lui.

Enfin, la pluie se calma, les nuages se déchirèrent, laissant voir par places le ciel bleu; les arbres du bois suspendirent leurs gémissements. Geneviève sembla s'éveiller d'un rêve; Paul Marteville ne la regardait plus.

— Je profite de l'éclaircie pour m'en aller, dit-elle à la vieille femme. Adieu Marceline, je reviendrai demain.

Ce disant, elle s'approcha du pauvre lit, la mine apitoyée, et toute honteuse d'avoir si mal rempli son devoir de charité, ce jour-là.

Au dehors, l'eau coulait dans les ornières et sur la route en pente; le sol était détrempé. Des branches cassées gisaient çà et là, parmi les feuilles déchiquetées qui tourbillonnaient avec des soubresauts. Le vent était encore très violent.

Geneviève prit le milieu de la route et, sans souci de ses bottines légères qui enfonçaient dans la boue, elle se mit à marcher très vite. M. Marteville qui l'avait suivie, l'escorta en silence. Au bout de quelques mètres, la jeune fille s'arrêta.

— Venez-vous de ce côté ? demanda-t-elle. Je croyais que vous habitiez la maison Rousseau.

— Oui, Mademoiselle, j'habite la maison Rousseau.

— Alors ?  
— Alors, il ne me semble pas très prudent pour vous d'être seule sur les routes par un temps comme celui-ci. Les chemins sont ravinés et l'orage n'est pas encore fini...

— Je suis très brave, Monsieur, et je ne cours aucun danger... N'insistez pas je vous prie, vous me désolerez... Laissez-moi donc vous remercier, en vous disant adieu.

Et elle s'éloigna sans attendre de réponse.

Son cœur battait à se briser!... Ne voyait-il donc pas qu'il lui faisait horreur ?

Elle arriva en pataugeant à la tranchée qui coupait la route. Les ouvriers l'avaient abandonnée pour se réfugier à leur campement, au loin, dans les champs; une eau boueuse s'y accumulait avec des débris de toute sorte; la tempête avait fait rage de ce côté.

Geneviève chercha vainement la passerelle quelle avait traversée en allant chez Marceline; une bourrasque l'avait emportée, laissant béante, au travers de la route, la tranchée infranchissable avec ses parois éboulées et son sol défoncé. La jeune fille eut un moment de détresse. Instinctivement elle se retourna pour demander à l'aide; M. Marteville venait à quelques pas derrière elle.

Sans s'étonner de sa présence, elle lui dit avec un geste découragé :

— On ne peut plus passer!... Que faire ?

— En effet! c'est impossible, fit-il en s'approchant.

— Je ne puis pourtant passer la nuit chez Marceline, reprit-elle en s'efforçant de rire, mes parents seraient trop inquiets.

Il réfléchit un moment et dit :  
— Vous ne pouvez rentrer que par le chemin communal, de l'autre côté du bois. C'est là que passent les voitures depuis que la route est coupée.

— Le chemin communal! fit Geneviève avec stupeur.

La pluie recommençait, en grosses gouttes. Un coup de vent passa qui tordit les jeunes peupliers.

— Hâtez-vous, dit Paul d'un ton ferme, plus vous attendrez, plus votre retour sera difficile...

Alors, elle se jugea puérile de faire surgir une impossibilité quand un moyen de rentrer était là, très simple. Son parapluie ouvert à la main, elle se dirigea vers l'étrange prairie qui séparait le bois et la route; ses pieds enfonçaient profondément dans la terre molle et grasse; elle devait à chaque pas faire un effort pour les sortir du trou qu'ils avaient creusé. Paul Marteville lui tendit la main; elle le repoussa d'un geste prompt et lutta seule contre le vent et contre le sol qui voulait la retenir.

En même temps, un coup de vent lui arracha son parapluie et le porta, en de longs soubresauts, jusqu'à la tranchée où il le déchiqueta, sans qu'elle pût rien tenter pour le reprendre.

Elle dut tenir à deux mains son chapeau maltraité, ses cheveux épars frappaient son visage, sa jupe de toile battait l'air avec des claquemets.

— La position est intenable, déclara le jeune homme, dépêchons-nous d'aller dans le bois où vous serez un peu plus à l'abri.

Sans attendre son consentement, cette fois, il prit le bras de Geneviève et, la portant presque, lui fit traverser en quelques secondes les prairies traîtresses.

Dans le bois, les cimes des arbres sifflaient, mais les taillis opposaient au vent une barrière qui, sans l'arrêter, modérait sa violence. Geneviève s'appuya au tronc d'un chêne, remit un peu d'ordre dans sa coiffure et ferma les yeux. Trop d'émotions la bouleversaient depuis un temps qu'elle ne pouvait calculer... Il lui fallait soutenir trop de luttes physiques et morales; maintenant, elle n'en pouvait plus!

— De grâce, venez, la pluie redouble, supplia Paul Marteville.

Elle fit quelques pas dans la mousse et les fougères mouillées; ses chaussures se remplirent d'eau.

— Gagnons le sentier, dit-il, mieux vaut recevoir la pluie et marcher sur un terrain solide que patauger ainsi, avec les douches des arbres qui tombent sur nous.

A ce "nous" qui réunissait en un seul mot, en une seule pensée leurs deux personnalités, Geneviève tressaillit et recula. Elle voulut dire à cet homme, qu'elle connaissait le chemin et désirait rentrer seule, mais l'idée lui vint que cette traversée du bois était, pour lui le meilleur moyen de retour, et qu'elle ne pouvait lui défendre de passer par là. Elle le suivit en silence, relevant très haut sa jupe lourde de pluie.

— Vous feriez peut-être mieux de retourner chez cette vieille femme, suggéra Paul Marteville.

Elle refusa. La pensée du petit salon bien clos où ses parents l'attendaient et s'inquiétaient, lui donnait le courage de poursuivre sa route jusqu'au bout.

La pluie clingait leur dos, venant un peu de gauche. Le jeune homme ralentit le pas et se plaça doucement au côté de Geneviève, de façon à l'abriter de son corps. Il penchait au-dessus d'elle sa haute taille, pour que le doux visage angossé fût mieux protégé contre la tourmente, et, les coudes écartés, il tenait son habit ouvert, pour fournir à la trombe un obstacle plus grand. Il marchait du même pas que Geneviève, se hâtait comme elle, et, comme elle, s'attardait un peu, inconscient de l'eau qui tombait dans son cou et ruisselait sur ses épaules, insensible au froid et à l'horreur de cette tempe. Elle, irritée de ce voisinage, marchait en avant, l'œil dur, bouche serrée, sans se douter de rien.

Sous le ciel chargé de nuages, le bois était sombre... Un éclair illumina, suivi des roulements sourds et prolongés du tonnerre.

Pendant une minute, ils coururent en silence. Tout à coup, devant eux, passa

une lueur aveuglante, tandis que l'atmosphère semblait se déchirer avec des grincements aigus et stridents; le sol ébranlé trembla sous eux; un fracas épouvantable se répercuta jusqu'aux collines lointaines.

Ce fut si soudain que Geneviève se recula en poussant un cri! Les bras ouverts de Paul Marteville la reçurent; folle de terreur, affaiblie par tant d'émotions, elle s'y blottit en gémissant :

— "J'ai peur!"

Il referma ses bras sur le jeune corps qui tremblait, et durant une minute ineffable, il sentit contre sa poitrine les battements sourds, tumultueux, inégaux, du pauvre cœur épouvanté. Le cher visage exsangue reposait sur son épaule, avec ses yeux clos, et ses lèvres frémissantes!... C'était inouï, plus merveilleux qu'un conte, de l'avoir là, tout près, comme une petite chose faible et suppliante...

Il eût voulu clamer sa joie au-dessus du fracas de l'orage, mais une douceur divine l'engourdissait, et le tumulte de son cœur s'exhala, timide comme une plainte :

— Mon amour...

Ce fut le mot magique qui rendit à Geneviève tout son sang-froid. De ses mains crispées, elle repoussa l'audacieux et, très droite devant lui, demanda d'une voix sourde :

— Comment osez-vous ?

Toute son aversion, oubliée un moment, reparaisait, plus violente encore de ce qu'il avait dit.

— Vous ai-je offensée ? balbutia-t-il.

— Oui. Ma mauvaise chance veut que par une circonstance exceptionnelle vous m'ayez vu folle de peur, comme une enfant ignorante et sotte. Et vous en profitez pour dire un mot que vous n'auriez jamais prononcé sans cette faiblesse dont je rougis maintenant.

— Peut-être aujourd'hui n'aurais-je pas encore parlé, répliqua-t-il doucement, mais je l'aurais fait une autre fois, croyez-le bien, Mademoiselle.

Ils se tenaient immobiles sous la pluie, sans voir les dégâts causés par la foudre; un hêtre superbe fendu jusqu'aux racines, s'inclinait vers le sol, avec des craquements.

— Je vous l'aurais dit demain, sans doute, ou le jour d'après, continua-t-il. Mais ne pensez pas que j'aurais pu ne point vous le dire. C'est pour cela, seulement, que je demeure ici, dans une chaumière, vous le savez bien!

Elle rejeta sa tête en arrière, et les yeux clos, reçut en plein visage l'eau cinglante qui tombait des arbres et du ciel sombre.

Paul Marteville insistait :

— Vous le saviez, n'est-ce pas ?

Les mains en avant, comme pour écarter quelque horrible vision, elle s'écria :

— Non, je ne sais rien, je ne vous comprends pas.

— Vous le saviez, dit-il, et vous savez aussi qu'un jour, prochain, je vous demanderai de devenir ma femme.

A cette déclaration, le cœur de Geneviève bondit. C'était pire que tout ce qu'elle craignait, ou plutôt, non, elle le reconnaissait maintenant, c'était cela même qu'elle avait redouté.

Comme elle ne répondait rien, il prit ses deux mains qu'il retint de force entre les siennes. Elle s'écarta de lui et, tenta de se délivrer de cette contrainte; ses yeux fuyaient le regard qui l'attirait et qui voulait la vaincre.

— Laissez-moi! gémit-elle enfin, trop faible pour lutter davantage.

Mais comme il l'attirait à lui; la colère décupla ses forces de femme. D'un coup brusque elle le repoussa, mit entre elle et lui la largeur du chemin, et cria :

— Moi!... devenir votre femme!... Jamais!!

Très calme, il répliqua :

— J'étais sûr de votre réponse; cela ne fait rien, j'attendrai... jusqu'à ce que vous disiez "oui". Je sais que nous sommes destinés l'un à l'autre, je vous ai attendue toute ma vie, je puis vous attendre encore.

— Nous sommes destinés l'un à l'autre, répéta lentement Geneviève.

Il la dominait de toute la tête, l'enveloppant de son regard aigu qui voulait pénétrer jusqu'à l'âme. Elle se détourna et, d'une voix angossée, cria à pleins poumons :

— Non, jamais, jamais!

Il la suivit dans sa course à travers les penchées et les fougères... La pluie se calma peu à peu et cessa. Sur le chemin communal, quelques paysans abrités sous des sacs de toile, revenaient au village. Paul soupira, sa présence détestée n'était plus nécessaire à Geneviève. Il la regarda s'éloigner et disparaître au tournant du

# L'ANCETRE

chemin, puis il rentra lentement dans le bois pour regagner sa chaumière.

III

Geneviève rentra aux Platanes, grelottant de froid dans ses vêtements mouillés. Elle se mit au lit avec la fièvre; personne ne s'étonna de la voir souffrante après l'orage et la pluie qu'elle avait dû subir. Le lendemain, elle se ne leva pas et, sur sa demande, resta seule une partie du jour, les rideaux tirés devant sa fenêtre ouverte. Elle se sentait étrangement calme, comme elle ne l'avait pas été depuis son retour d'Angleterre; il lui semblait enfin redevenir elle-même. Peu à peu, la fièvre tomba, le besoin de solitude persista cependant, mais sa pensée trop vague cherchant la forme des mots, elle prit son petit livre brun et écrivit:

"Le malaise dont je souffrais depuis trois mois me laisse un trêve, ou plutôt je veux le croire, a disparu pour toujours. C'est sans doute parce que je sais, maintenant, la nature du danger que je sentais là sans le connaître; je suis plus brave devant un ennemi découvert qu'à le soupçonner autour de moi sans pouvoir le saisir. "Je connais le danger: Hier, il m'a dit qu'il m'aime et m'a laissé voir ses projets d'avenir. C'est le pressentiment de cette chose monstrueuse qui m'oppressait à m'étouffer. J'avais imaginé des folies; je savais que, entre lui et moi, quelque chose de grave surgirait, que rien d'ordinaire ne pouvait vibrer dans nos âmes l'un pour l'autre; un sentiment très grand devait naître, j'en étais sûre, l'horreur, l'aversion, la haine, mais jamais, jamais je n'avais supposé l'amour!

"Est-ce bien de l'amour qu'il a pour moi ou plutôt, n'a-t-il pas traduit ainsi l'intérêt que je lui inspire, cette préoccupation de moi que je comprends puisque j'ai pour lui un sentiment semblable et que, plus pondérée, plus sûre de ma raison, j'appelle... une antipathie aigue, et parfois, de la haine. Grâce à Dieu! moi, j'ai compris, je suis armée pour la résistance, je n'ai plus peur. L'ombre que m'annonçait hier la pauvre démente, le danger s'est montré, il est là, mais il passera et je reverrai la lumière.

Oh! revoir la lumière, effacer cet homme de ma vie, oublier que je l'ai vu, un tel bonheur est-il possible?"

Vers le soir, Mme Rollay vint auprès d'elle suivie par Marianne qui entra en coup de vent.

— Cela va mieux? Oui, je le vois. Tu nous en auras fait une peur! Aussi, a-t-on idée de sortir par un temps comme celui-là! Ta mère t'a-t-elle raconté!...

— Comment l'aurais-je fait, ma chère petite? dit Mme Rollay avec calme.

— C'est vrai, quand je suis là, ce n'est pas facile aux autres de parler.

— S'il y a quelque chose à raconter, dis-le, fit Geneviève intéressée.

— Oh! pas grand'chose, c'est seulement M. Marteville qui est venu faire visite cet après-midi.

— Monsieur Marteville! répéta Geneviève pâle.

— Je suppose qu'il était un peu inquiet des suites de la promenade en bateau.

— A-t-il parlé de cette promenade? demanda Geneviève d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent.

— Non, répliqua Marianne, mais je crois qu'il l'avait sur la conscience, car ne te voyant pas, il a demandé de tes nouvelles avec un intérêt! comme si tu avais été à l'article de la mort.

— Ah!... et que lui a-t-on répondu?

— J'ai répondu que tu avais pris froid hier et que tu te reposais aujourd'hui, dit Mme Rollay.

— Il a eu l'air atterré, continua Marianne, bien sûr il pensait encore à la promenade en bateau.

Ainsi, comme elle, il n'avait pas parlé de leur rencontre de la veille. Sans s'être rien dit, ils avaient été d'accord sur ce point! Du reste, une fois déjà, il y avait eu entre eux un accord tacite pour garder le silence, puisqu'en se retrouvant chez les Pascal, ni l'un ni l'autre n'avait fait allusion à leur rencontre précédente sur le pont du *Suffolk*.

Cette connivence avec l'homme qu'elle voulait effacer de sa vie lui fut insupportable.

— Ce n'est peut-être pas à la promenade de lundi qu'il pensait, dit-elle, c'est plutôt à l'orage d'hier. Le fait est qu'il devait s'attendre à ce que je fasse malade.

— Comment cela? demanda Mme Rollay.

— Après l'averse que nous avons reçue ensemble, lui et moi!...

Sa mère et son amie faisant un geste d'étonnement, elle expliqua:

— Il a été surpris par l'orage et s'est mis à l'abri chez Marcelline. Comme moi, il a voulu profiter de l'accalmie pour rentrer et, comme moi, il n'en a pas eu le temps.

— Tu ne nous avais pas raconté cela, dit Marianne.

— C'est bien possible. Est-ce que cela t'intéresse?

Plus tard, dans la soirée, elle se demanda si elle dirait à sa mère la proposition de mariage dont il avait parlé. D'abord elle résolut de tout raconter, mais au moment d'aborder cette question, une timidité si grande lui vint, qu'il lui fut impossible de rien dire. Laisserait-elle donc subsister d'elle à lui ce lien des âmes, un secret?

— Cette fois, c'est différent, pensa-t-elle: mes parents ne verraient là que le beau mariage pour leur fille et ne voudraient jamais comprendre le sentiment profond et compliqué, le sentiment insurmontable qui m'éloigne de lui... Il faudrait lutter, souffrir encore. Pour être sûre de ne pas faiblir, je ne dois point donner d'alliés à mon ennemi.

Cette raison la rassura et elle ne dit rien.

Un peu pâle, mais vaillante, elle descendit le jour suivant sur la terrasse. Comme elle était sûre qu'il reviendrait et qu'elle ne voulait plus le fuir, elle se fit souriante et pleine d'entrain pour qu'il vit bien son énergie et crût à son oubli de toute la scène de l'orage. Cet entrain redoubla quand elle le sentit tout proche, avant même que sa mère et son amie ne l'eussent aperçu. Jamais les saillies de Mme de Saint-Ogan n'avaient eu tant de succès.

Elle s'arrêta soudain en reconnaissant la haute taille de M. Marteville derrière les arbustes du chemin montant. Marianne qui le trouvait ennuyeux s'écria d'une voix étouffée:

— Encore lui! c'est un cauchemar, cet homme-là.

— Oui, c'est un cauchemar, approuva Geneviève.

Mme Rollay qui, en bonne mère de famille, voyait les choses de loin, s'empressa. Elle tendit la main avec enthousiasme à son visiteur millionnaire; Geneviève ne put, cette fois éviter la poignée de main obligatoire, mais toute sa bonne humeur tomba en sentant ses doigts retenus, un peu plus longtemps qu'il n'était nécessaire, dans l'étreinte nerveuse du jeune homme.

— Je suis bien heureux de vous voir aujourd'hui, Mademoiselle, fit-il. Mme Rollay m'ayant dit hier que vous étiez souffrante, je me suis permis de venir prendre de vos nouvelles.

— Que vous êtes aimable, Monsieur, s'exclama la mère de famille, ravie.

— Je vais très bien ce soir, dit Geneviève le regardant bien en face, demain il n'y paraîtra plus. Avouez que je m'en suis tirée à bon compte. Mais vous-même, comment avez-vous supporté cet orage épouvantable? N'en avez-vous pas rapporté au moins un rhume?

Elle voulait lui faire comprendre tout de suite qu'elle n'était pas complice de son silence de la veille et qu'il n'y avait pas de secret à garder d'elle à lui. Il le comprit peut-être, car il sourit en disant:

— On ne rapporte pas toujours du mal, dans de telles circonstances, Mademoiselle.

Il y a dans les orages, un déploiement de forces insoupçonnées dont nous ne voyons qu'une très petite partie, et qui produisent parfois des réactions bienfaisantes.

Puis il ajouta en se tournant vers Mme Rollay:

— L'électricité est une puissance si mystérieuse!

— Et si merveilleuse!... acquiesça l'aimable dame.

— Les savants eux-mêmes ne la connaissent pas tout entière...

— Et ne la connaîtront sans doute jamais, continua Marianne d'un ton lugubre.

Son air était si drôle que Geneviève ne put réprimer un petit rire. Mme Rollay contrariée, voulut détourner de ces jeunes impertinentes l'attention de M. Marteville.

— Nous sommes très fiers, Messieurs, que notre pays ait su vous retenir un peu, fit-elle. Le fait est que, s'il n'a pas des beautés de premier ordre, il a du moins un

## AUX FUTURES MAMANS

Chaque année, les statistiques canadiennes nous révèlent que les mortalités maternelles et infantiles, à la naissance des enfants, sont beaucoup trop élevées. La plupart des décès par accidents de natalité, peuvent être prévenus par l'hygiène PRENATALE, OBSTETRICALE et POSTNATALE.

Pour le propre intérêt de chacun, pour l'amour de vos bébés et de votre famille, instruisez-vous afin que, possédant les connaissances nécessaires, vous puissiez, vous et vos enfants vous maintenir en santé et être heureux.

Vous n'avez, pour vous instruire très facilement, qu'à demander les lettres maternelles qui vous seront adressées gratuitement.

Adressez le coupon ci-dessous à

LE CONSEIL CANADIEN DE LA SAUVEGARDE DE L'ENFANCE ET DE LA FAMILLE

245, rue Copper, Ottawa, Ont.

Nom .....

Adresse .....

Date probable de la naissance attendue:.....

Nom du médecin retenu:.....

Adresse du médecin:.....

## HOTEL STRAND

ATLANTIC CITY, N. J.

*Il n'y a rien de meilleur*

*pour la santé et le bonheur qu'une semaine passée à cet hospitalier hôtel (Boardwalk) où la plus grande courtoisie vous est témoignée afin de rendre votre séjour plaisant et économique tout à la fois. Livret et prix envoyés sur demande.*

AT THE OCEAN END OF PENNSYLVANIA AVE.

## DOLLFUS-MIEG & C<sup>IE</sup>

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1746

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.  
 COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.  
 COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.  
 SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.  
 SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

**PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES**

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

grand charme... Je serais curieuse de savoir ce que vous aimez le mieux en lui.

— Une leur passa dans les yeux du jeune homme.

— Je ne trouve pas que ce pays soit beau, répliqua-t-il avec calme.

— Cependant, balbutia Mme Rollay qui ne comprenait plus, cependant tous les étrangers le trouvent joli.

— C'est peut-être qu'ils n'ont jamais vu autre chose, continua M. Marteville. Mais moi qui connais les sites les plus merveilleux d'Europe, d'Algérie et d'Orient, non seulement les sites fameux, mais encore ceux que l'on ne connaît pas, je dois avouer que votre vallée de l'Arbelle me semble bien insignifiante.

— Et pourtant vous y passez une saison, fit Mme Rollay piquée.

— Pardon, la beauté de l'endroit n'y est pour rien, Madame.

Marianne le regardait d'un air effaré comme si elle se fût trouvée en présence d'un être inquiétant. Comme Mme Rollay ne disait plus rien, elle demanda :

— Alors, pourquoi restez-vous dans cet affreux pays, Monsieur ?

— Parce que j'y suis plus heureux que partout ailleurs, Madame... Et puis je n'ai jamais dit qu'il était affreux.

— Comprends pas, dit l'enfant terrible. Geneviève, qui comprenait, regardait au loin les reflets de lumière qui serpentaient dans les prairies avec le cours de l'Arbelle. Lentement elle dit :

— Pour moi, le bonheur tient aux choses elles-mêmes, à la connaissance profonde que nous en avons, aux souvenirs qu'elles évoquent, aux superstitions qui s'y rattachent. Je ne conçois pas qu'on puisse être heureux en pays étrangers.

— C'est que vous ne savez pas encore ce qu'est le bonheur Mademoiselle. Quand vous l'aurez appris, vous ne comprendrez plus les petites joies qu'apportent les choses.

## L'ANCETRE

— Dieu merci, je n'ai pas eu besoin d'attendre si longtemps pour savoir ce qu'est le bonheur, dit-elle sèchement.

Puis elle ajouta, les yeux fixés aux lignes molles des collines éblouissantes de lumière :

— J'adore ce pays !

— Vous n'aurez pas à le quitter, si vous l'aimez tant, dit Paul d'une voix grave.

Elle seule pouvait comprendre l'intention cachée de cette phrase ; elle fit un léger mouvement de recul et ne répliqua rien.

Pendant ce temps, Mme Rollay cherchait à s'expliquer M. Marteville. A son étrange déclaration d'avoir choisi Saint-Rémy, non pour sa beauté, mais parce qu'il s'y trouvait heureux, tout un travail s'était fait dans la tête de l'excellente mère de famille. Ce monsieur, que ses proches appelaient un sauvage, avait demandé à Mme de Gailly de le présenter aux Platanes, il était venu deux jours de suite prendre des nouvelles de Geneviève... Ne serait-il pas facile de deviner quelle sorte de bonheur le retenait en ce pays ?

Mais, la réflexion suivant son cours, tout le joli roman bâti en une minute dans la tête de Mme Rollay s'effondra : Quand pour la première fois il avait vu Geneviève chez les Pascal, le jour du bridge, elle s'en souvenait bien, il avait déjà décidé son séjour à Saint-Rémy ; il avait déjà loué la chaumière des Rousseau. Alors... ce n'était pas Geneviève!... De quel bonheur voulait-il parler ?

Elle le regarda du coin de l'œil et vit maintenant sans plaisir son menton volontaire et son air absent.

Lui, inconscient de l'examen dont il était l'objet, disait à Geneviève :

— J'ai envoyé quelqu'un chez cette vieille femme à laquelle vous vous inté-

ressez ; j'y suis allé moi-même ce matin et j'ai pensé que vous seriez contente de savoir qu'elle va mieux. J'étais sûr que la situation navrante dans laquelle vous l'avez laissée, vous préoccupait et je craignais que, étant vous-même souffrante, vous ne fissiez quelque imprudence pour lui venir en aide. La femme que j'ai mise auprès d'elle ne peut, certes, donner à la malade la joie que vous lui apportiez, mais du moins, vous pouvez être certaine que votre protégée sera bien soignée et ne manquera de rien.

Le visage de Geneviève s'était empourpré. Depuis l'orage, pas une seule fois elle n'avait pensé à Marceline, sauf la veille, quand elle avait parlé de sa rencontre avec l'ennemi, mais alors, le nom de la vieille femme était passé sur ses lèvres, comme une abstraction, sans évoquer d'images, sans faire naître de sentiments. Et l'homme détesté avait rempli pour elle le devoir d'humanité dont elle s'était chargée, la promesse qu'elle avait faite d'envoyer du secours.

Malgré son orgueil en révolte, il fallait reconnaître en lui une fermeté, une présence d'esprit supérieure à la sienne. L'instinct grondait, tandis que la raison disait : "Il a bien agi". Sa contrariété fut si grande qu'il n'y eut pas dans son remerciement, la chaleur qu'elle aurait voulu y mettre.

— Vous êtes bien bon d'avoir pensé à Marceline, Monsieur, je vous remercie.

Ce fut tout, mais jamais elle n'avait rien dit d'aussi doux à Paul Marteville, et quoique la contrainte de ces mots fût apparente, même aux indifférents, il se leva aussitôt pour emporter, comme une relique le souvenir de cette joie qu'elle venait de lui donner.

### XIV

Après un joyeux dimanche passé à Brunay chez les Pascal, M. et Mme de Saint-Ogan dirent adieu à leurs hôtes et quittèrent les Platanes. En attendant l'arrivée de Georges annoncée pour la semaine suivante, Geneviève et ses parents firent de jolis projets pour les vacances de l'étudiant...

Pendant ces quelques jours, Paul Marteville vint chaque après-midi aux Platanes, sous un prétexte ou sous un autre : Une commission de Mme de Gailly, une greffe de rosier à demander, une adresse dont il avait besoin... ou tout simplement il disait : "Je passais devant la porte, et je suis entré".

Il s'établissait alors entre lui et Geneviève un genre de relations qu'ils étaient seuls à connaître. Presque toujours, quelqu'un se trouvait avec eux quand il faisait sa visite quotidienne, mais à chaque fois, il lui disait des choses que les autres ne comprenaient pas. Après son départ, Geneviève rentrait dans sa chambre et prononçait des mots énigmatiques ou écrivait des pages nombreuses dans son petit livre brun.

C'est ainsi qu'un jour il parla de l'Algérie où il avait de grandes propriétés, en un lieu peu connu des Européens, tout près du désert.

— Ce doit être fort triste, fit Mme Rollay.

— Je ne sais pas... En tout cas, c'est merveilleux. Il faut avoir vu le désert comme je l'ai vu pour en comprendre la beauté. Rien au monde ne peut égaler la splendeur des couchers de soleil là-bas, le vertige des horizons désolés, des courses folles, à cheval, sur ces plaines où de quelque côté que l'on regarde, on ne voit plus rien d'humain, rien de vivant, où l'on se croit seul au monde, où l'on devient fou de grand air et de liberté!

Il s'était animé en parlant. D'une voix redevenue très calme, il continua :

— Tout le monde n'apprécierait peut-être pas le charme du désert ; moi, j'en ai joui immensément.

Son animation s'était communiquée à Geneviève. Les quelques mots qu'il avait dits du désert avaient été pour elle comme une fenêtre ouverte sur la lumière, cette lumière qu'elle recherchait avidement, tant elle souffrait des ténèbres de son cœur.

Ses lèvres prononcèrent machinalement :

— Je crois au charme du désert.

Paul la regarda un moment et dit :

— Il me semblait bien que vous deviez le comprendre. Quand vous aurez vu mon désert, je suis sûr que vous l'aimez et que vous ne pourrez plus l'oublier.

Mme Rollay ne remarqua pas le sens

précis de ces mots, mais Geneviève qui en comprenait l'intention répliqua vivement :

— Je n'aurai pas à craindre de l'oublier, puisque je ne le verrai jamais.

Tout en regardant tomber les pétales d'une rose qui se mourait près de lui, Paul dit avec calme :

— Mademoiselle, on ne doit pas dire "jamais".

A ce moment, il leva la tête, et Geneviève, incapable de détourner les yeux du supporter le regard qui pesa sur elle, lourd comme l'avenir et mystérieux comme le destin...

Puis la conversation dévia. Paul parla de son frère malade et infirme, en Normandie. Les voix avaient repris leurs accents accoutumés. Geneviève redevenait elle-même. Elle devina sa mère contrariée de la voir en dehors de la causerie qu'on poursuivait, et pour dire quelque chose, elle demanda :

— Monsieur votre frère est-il tout seul en Normandie ?

— Oui, Mademoiselle ; nous avons l'habitude des séparations, du reste, elles n'en sont pas moins douloureuses.

— Alors, pourquoi vous séparez-vous ?

— Il le faut souvent pour les questions d'intérêt dont j'ai naturellement la charge.

— Très bien ; mais cette fois-ci ?

Mme Rollay, tout en blâmant l'indiscrétion de Geneviève, tendait l'oreille pour recevoir la réponse que donnerait M. Marteville.

A ce moment précis, Auguste arriva pour demander un ordre important ; M. Marteville ne répondit pas, elle dut s'éloigner sans rien entendre. Quand elle fut assez loin, il s'approcha de Geneviève et dit enfin :

— Cette fois-ci ?... Vous le savez bien.

Il eût été mesquin de paraître ignorer le sens de cette réponse. Elle releva la tête en disant :

— Ne trouvez-vous pas odieux de sacrifier votre frère infirme à vos chimères ?

— Je n'ai pas de chimères, Mademoiselle, et je n'ai pas l'intention de sacrifier mon frère. Je veux retourner auprès de lui, mais au lieu d'y arriver seul et soucieux comme je le suis toujours, je lui amènerai de la joie et du soleil dont sa pauvre vie sera illuminée.

— Cette persécution durera-t-elle longtemps, Monsieur ?

— Cette persécution, puisque vous avez choisi ce mot, durera autant que vous le voudrez, Mademoiselle.

— Que puis-je pour la faire cesser, Monsieur ?

Il dit très bas :

— Consentir à vous laisser aimer.

— C'est atroce ! murmura la jeune fille en frissonnant.

— Atroce pourquoi ? Ce doit être si bon d'inspirer un grand amour.

Cette déclaration amena sur les lèvres de Geneviève un petit rire méprisant.

— Je ne crois pas à l'amour, dit-elle d'un ton bref.

Il n'essaya pas de la convaincre et tous deux attendirent en silence le retour de Mme Rollay. Mais les minutes passaient, très lentes, et celle-ci n'arrivait pas.

La chaleur était lourde. Geneviève se sentait mal à l'aise ; la situation ne pouvait se prolonger davantage. A la fin, elle n'y tint plus.

— Excusez-moi de vous laisser, dit-elle en se levant, ma mère va revenir bientôt... et je ne me sens pas très bien.

Il la vit pâle et le front moite.

— Qu'avez-vous ?... demanda-t-il vivement.

— Un stupide mal de tête, ce ne sera rien.

— Vous avez eu tort de sortir sans chapeau, dans le parc, ce matin, dit-il. Ne faites plus cette imprudence une autre fois.

— Comment cela ? J'ai été dans le parc...

— Sans chapeau, à dix heures ce matin, oui, Mademoiselle.

Geneviève, qui s'était éloignée revint auprès de son interlocuteur :

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle étonnée.

— Pardonnez-moi de ne pas vous répondre, Mademoiselle, dit-il d'un air contrit.

— En ce cas, pardonnez-moi de vous avoir interrogé, Monsieur !

Sans lui tendre la main, elle s'éloigna, très intriguée des dernières phrases du jeune homme, car elle savait fort bien que, des chemins environnants, personne ne pouvait voir, dans le parc bien clos, le banc où elle s'était assise ce matin-là et où elle était restée un long moment sans souci

(Suite à la page 37)



1670

261 Années  
de  
Débit  
Continu

**HUDSON'S  
BAY**  
BEST PROCURABLE  
SCOTCH  
WHISKY

306



LA PLUS HAUTE  
QUALITE  
POSSIBLE

Embouteillé  
en  
Ecosse

**Hudson's Bay Company**

INCORPORATED 2<sup>nd</sup> MAY 1670

# L'ANCETRE

# LA QUESTION DE LA NICOTINE

Éclaircissements sur un Point Resté Longtemps Obscur

du soleil qui dardait ses rayons sur elle. Son étonnement s'accrut les jours suivants. Paul l'ayant trouvée seule dans le petit salon, lui dit, un soir, après l'avoir saluée:

— Pour Dieu! Mademoiselle, ne buvez plus d'eau de la petite fontaine; ne savez-vous pas qu'elle est considérée comme dangereuse?

— Oui, on me l'a déjà dit, mais j'en bois si rarement!

Elle en avait pris quelques gorgées le matin même; mais elle cacha, sous un air distrait, son étonnement de voir connues les choses qu'elle pouvait croire ignorées de tous.

Le jeune homme insistait:

— Je vous supplie de ne plus boire de cette eau.

Sous son regard ardent, Geneviève répondit:

— C'est bien, je n'en boirai plus.

Et comme on entendait dans le vestibule le pas de Mme Rollay, il ajouta en hâte:

— Vous verrez comme l'eau est bonne, chez moi, à Clairville!

Le petit livre brun reçut une confiance de plus ce soir-là.

"C'est une gageure, écrivait Geneviève; il a senti le pouvoir de sa volonté sur la mienne, et son orgueil veut m'amener à lui malgré mes refus et ma répugnance. Parfois je me sens si faible que j'ai peur de succomber; mais il a compté sans ma raison qui soutiendra toujours ma volonté; dussé-je mourir sous l'effort, je ne me laisserai pas vaincre par lui."

XV

L'arrivée de Georges remplit la maison de rires et de chansons. Geneviève en fut d'abord tout étourdie et dut faire effort pour se mettre au niveau de la gaieté de son frère; comme elle ne voulait associer personne à ses préoccupations et que, du reste, elle se persuadait qu'elle n'avait pas de préoccupations, elle s'efforça de ne lui montrer qu'un front serein, et résolut d'exécuter tout de suite le programme de vacances qu'elle avait tracé.

Dès le lendemain de l'arrivée de Georges, on décida une promenade à cheval. L'équitation était le plaisir favori de Geneviève, et ses parents ne lui permettaient point de s'y livrer quand son frère n'était pas là pour l'accompagner.

— Nous allons nous dédommager, maintenant, dit-elle à Georges en se mettant en selle.

C'était par une belle matinée d'août; la journée promettait d'être chaude, mais cette probabilité n'en rendait que plus savoureuse la fraîcheur de la brise.

— Allons au village, proposa Georges, voilà si longtemps que je n'ai vu mes amis de Saint-Rémy.

— Allons, si tu veux, mais faisons le tour par la route, je veux dire bonjour à Marceline en passant.

Du moment qu'il ne s'agissait ni du sentier communal, ni du bois, Geneviève était prête à suivre son frère partout où il lui plaisait d'aller. Ce matin-là, elle voulait être jeune, contente et sans souci.

Georges admira la tranchée du chemin de fer que surmontait maintenant une passerelle assez solide pour supporter les chevaux et les voitures, puis, après une courte visite à Marceline qui fit au jeune Rollay un chaleureux accueil, ils allèrent au village par le chemin des écoliers. Tout en chevauchant, ils parlèrent beaucoup. Georges raconta ses dernières semaines à Paris, ses examens et son séjour chez Albéric de Bienne.

— J'ai été reçu comme l'enfant de la maison, dit-il. Albéric est plus, pour moi, qu'un camarade de toujours, c'est un véritable ami. Il est vrai que nous avons sympathisé à première vue, mais, sais-tu, Ginette, qu'il m'est venu très souvent à l'esprit que mon mérite personnel, si puissant qu'il soit, ne doit pas être seul à s'enorgueillir de cette amitié? ...

— Vraiment? Alors, quel est son allié? demanda Geneviève.

Georges reparti: — Ou je me trompe fort, ou les charmes d'une certaine soeur à moi ne seraient point tout à fait étrangers...

— Qu'est-ce que tu racontes-là! s'exclama la soeur en question.

— Oui, oui, Albéric a pour toi une admiration profonde. Je t'assure qu'il est tout-à-fait emballé!

"C'est la nicotine dans les cigarettes", disait l'opinion générale, "c'est la nicotine qui fait tout le mal".

Il semblerait d'après cela qu'il y a des grandes quantités de nicotine dans les cigarettes. Que la nicotine produit l'irritation.

C'est tout le contraire. Prenez la cigarette faite avec du tabac des Antilles. Ce tabac contient très peu de nicotine, environ 0.86 pour cent. Et cependant, c'est un fait bien connu que les cigarettes cubaines sont parmi les plus irritantes et les plus sèches.

Le tabac égyptien et le tabac turec contiennent un peu plus de nicotine mais ils sont cependant plus doux. Les mélanges américains contiennent la plus grande proportion de nicotine, 1.9 en moyenne. Et ce sont les plus doux de tous.

C'est une affaire de mélange et de manufacture.

Le plaisir de fumer provient de la qualité du tabac et des mesures qui sont prises pour lui conserver un degré convenable d'humidité. Divers ingrédients sont employés dans ce but. Que

les cigarettes fassent du mal ou non, la nicotine n'a pas grand chose à y voir.

Dans les Spuds, le procédé de manufacture a fait de grands progrès pour conserver l'humidité du tabac. L'emploi du menthol diminue le besoin d'une enveloppe spéciale. Le menthol sert non seulement à conserver l'humidité du tabac, mais il donne aux Spuds une fraîcheur supérieure... 16% de plus.

Spud vous permet de fumer tant que vous voulez sans craindre la nicotine.



## EN ALLUMEZ-VOUS UNE À CHAQUE PARTIE?

### Gardez un bon goût de fumée fraîche!

Quand la chance vous favorise et l'enjeu en vaut la peine... est-ce que vos cigarettes se succèdent rapidement? C'est une bonne occasion de faire l'essai de la fraîcheur et du bon goût de Spud. C'est le moment d'éprouver la sensation agréable d'humidité qu'elles vous laissent dans la bouche... tout en vous laissant apprécier autant et aussi longtemps que vous le désirez le délicieux arôme de leur tabac. Fumez-en quelques cigarettes par jour ou plusieurs paquets l'un après l'autre... elles ne fatigueront jamais votre bouche... et vous permettront de fumer à votre bon plaisir.

## LA CIGARETTE SPUD

À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

JUGEZ LA SPUD... non pas à la première bouffée, mais après un paquet. La surprise passée... la fraîcheur persiste et fait mieux goûter la saveur de son tabac. En Canada fabriquées par Rock City Tobacco Co., Ltd., Québec.



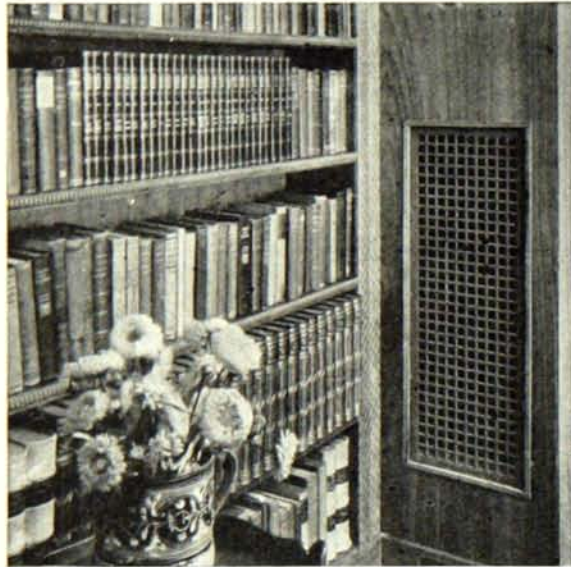
# AGREABLE et CONFORTABLE

**N**E VOUS est-il jamais arrivé d'entrer dans une pièce où vous vous êtes immédiatement sentie chez vous, où il y avait de l'harmonie jusque dans les plus petits détails? Tel est le cas de celle que vous voyez ici. On s'y sent tout-à-fait à l'aise. En y entrant, on ressent une impression de paix, et des pensées

joyeuses surgissent comme, dans un jardin, s'épanouissent des fleurs odorantes. "Qu'il fait bon ici!" penserez-vous. "Qu'on doit bien s'y reposer!"

Vraiment, il n'y a rien à changer dans cette pièce. Quels que soient vos goûts — lire, écrire, téléphoner, ou rêver — il y a là le coin qui vous permet de vous livrer à vos occupations favorites. Rien n'y manque; ni la lumière, ni le confort ni le bon goût, et vous pouvez également vous reposer, travailler, causer dans une atmosphère agréable.

A gauche, le treillis de métal qui cache le radiateur et les rayons garnis de beaux livres intéressants, les bons amis de tous les âges. En bas, la fenêtre au bout de la pièce.



N'est-ce pas ici une installation parfaite? Beaucoup de tiroirs, un clavographe, un téléphone, un porte-plume, une lampe, des fleurs, toutes choses indispensables et dont on se sert souvent.

facilement par les châssis français, il serait pratique de les doubler avec un tissu tangerine imperméabilisé. Il pourrait alors pleuvoir sans danger pour les rideaux. C'est une suggestion à prendre en considération.

Les fauteuils près du foyer sont recouverts de perse à fond brun rosé avec dessins tangerine, ivoire et terre cuite. Une horloge, modèle ancien, abrite un mécanisme électrique moderne, et de chaque côté de l'horloge, des bougies jaunes à bandes vertes. Tout à côté du foyer, des rayons remplis de livres, les chers compagnons dont, pour rien au monde, vous voudriez vous séparer. Sur la table, près de l'étagère, un beau vase en poterie mexicaine ivoire avec décorations rouge marron, et rempli de fleurs jaune pâle et orange. De l'autre côté du foyer, comme pendant aux rayons, un buffet en noyer. On choisit de préférence des assiettes couleur tangerine pour garnir les tablettes de ce buffet. Il s'en vend de très jolies ornées d'oiseaux blancs.

La lampe d'étudiant, à pied de bridge, est tout ivoire excepté la base et la décoration de l'abat-jour qui sont vert chartreuse. La chaise longue invite au repos, il y a un radio si vous aimez la musique, des tables fleuries qui égayent la pièce, d'autres pour votre corbeille à ouvrage, des coussins de même tissu que les rideaux. La carpe est d'un gris taupe très doux avec roses pourpres et tangerine et quelques filets bleus et verts ici et là.

C'est un ensemble moderne qui a emprunté au style français du dix-huitième siècle le cachet de beauté de son ameublement. Ce genre ancien met la pièce en valeur par son contraste avec la moquette qu'on dirait d'une fabrication domestique et avec les boiseries d'un brun chaud comme celui des feuilles bronzées sur lesquelles se penchent les derniers soucis dorés par le soleil d'automne. Et les tons charmants de marron, d'ivoire, de terre cuite, de tangerine et de chartreuse se marient dans les tapis, les tentures, les tapisseries et les poteries. Ces couleurs ne coûtent pas plus cher que les autres plus fades, moins harmonieuses.

(Cortoisie du "Delineator")



— Mon Dieu! qu'un garçon de vingt-trois ans est donc jeune! fit Geneviève les yeux au ciel.

— Vingt-quatre, corrigea Georges, vingt quatre, bien qu'il en paraisse vingt. Albéric est mon aîné; de plus, il possède la raison d'un homme de quarante ans. Sa jeunesse n'a donc rien à voir là-dedans. A ta place, je serais très fière d'une telle conquête: Albéric n'est pas un homme ordinaire, c'est un être exquis.

— Oui, il est charmant, dit Geneviève songeuse.

Georges continua:  
— Il m'a promis de venir à Saint-Rémy en allant en Suisse. J'espère que nous pourrions le garder quelque temps; on a été si gentil pour moi chez lui!

— Je suis heureuse de l'amitié que vous avez l'un pour l'autre, reprit Geneviève; son influence sur toi est bonne, je le sens! Nous recevrons bien ton ami quand il viendra.

Ils arrivaient en vue du village. Les toits groupés autour du clocher ressortaient mal sur le fond du ciel; à cette heure, trop de soleil tombait sur eux. Le scintillement des tuiles et des ardoises effaçait les lignes et les formes pour ne laisser qu'une impression de lumière, rendue plus vive par le contraste des ombres.

— Vivent la Bourgogne et St-Rémy! s'écria Georges en arrêtant son cheval. Où pourrait-on trouver quelque chose de plus joli que cela?

Des paysans passaient qui reconnurent le jeune homme et lui souhaitèrent la bienvenue. Georges était très populaire dans le pays. En arrivant au village, il dut mettre son cheval à l'auberge pour pouvoir répondre à ses nombreux amis, entrer dans quelques maisons, et entendre les nouvelles qu'on avait à lui dire.

Pendant ce temps, Geneviève entra à l'église où Georges lui avait donné rendez-vous.

Georges trouva sa sœur préoccupée pendant le retour.

— Tu as ton air des jours de retraite, dit-il. A quoi penses-tu?

Il y avait tant de vie dans le sourire et dans la voix de Georges, que Geneviève oublia à l'instant ses pensées.

— Il fait beau, tu es là, je suis contente, dit-elle.

Elle suivit son frère dans le chemin communal, et ne s'en aperçut pas tout de suite. N'osant retourner sur ses pas, elle elle dut se résigner à rentrer par ce chemin détesté. A cette heure de plein soleil, l'ombre des arbres aux branches allongées valait mieux que les reverberations de la grande route.

A l'orée du bois, des ouvriers mangeaient ou faisaient la sieste, la tête appuyée sur la mousse, leurs faux luisaient dans la prairie, parmi l'herbe coupée qui sentait bon. Georges leur adressa un joyeux bonjour.

— Attention! voilà un cycliste, dit-il tout à coup. Le chemin n'est pas assez large pour qu'il puisse passer à côté de nous.

Il allait se ranger derrière Geneviève quand le cycliste mit brusquement pied à terre et découvrit son front moite de sueur.

Geneviève s'inclina sans arrêter sa monture, mais l'arrivant lui dit:

— Pardonnez-moi de vous arrêter, Mademoiselle, il est urgent que je vous parle.

Georges étonné demanda:

— Qu'y a-t-il?

Geneviève, alors, le désigna au cycliste et dit d'un ton cérémonieux:

— Mon frère!

Puis s'adressant à Georges, elle présenta:

— "M. Marteville, un cousin de Mme de Gailly".

Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec un "Très heureux", un peu bref, et Paul dit à Geneviève:

— Vous savez que les ouvriers du chemin de fer sont en grève depuis quelques jours. Ce matin les ouvriers des carrières se sont joints à eux; cet élément nouveau, peut-être aussi le vin et le soleil ont échauffé les têtes, et maintenant ils font du tapage sur la route. On les a menacés de toute la gendarmerie du canton; alors ils ont résolu de braver la force armée, et sont massés là-bas pour l'attendre. Ecoutez.

En effet on entendait une rumeur sourde qu'venait de la route.

— Ce ne serait guère le moment pour deux "bourgeois" à cheval de passer auprès d'eux, continua Paul Marteville. Vous devriez rentrer à travers champs.

— A quoi bon! il ne peut rien nous arriver, dit Geneviève.

## L'ANCETRE

(Suite de la pag 00)

— Mademoiselle, je vous jure qu'ils sont très excités. L'ouvrier en grève devient parfois une bête féroce, surtout quand il attend en plein midi quelque chose qui n'arrive pas.

— Mais vous-même, Monsieur, vous êtes passé près d'eux?

— Il n'y avait pas de chemin plus court pour venir vous avertir, sans cela, je l'eusse pris. Et puis, uné bicyclette ce n'est pas distingué, j'ai fait chorus avec eux. J'ai crié "Vive la grève"! Vous ne vous résoudriez jamais à dire cela.

— Assurément non, répondit-elle, dédaigneuse.

— Alors, n'allez pas de leur côté, Mademoiselle.

— Puisque nous pouvons rentrer par les champs, dit Georges, je ne veux pas l'exposer à recevoir un mauvais coup. Merci, Monsieur, de nous avoir prévenus du danger.

Geneviève vit alors que Paul Marteville était rouge, haletant, et pouvait à peine respirer, que ses vêtements étaient couverts de poussière et que les boutons de sa veste étaient arrachés. Elle comprit, comme si elle avait assisté à la scène, qu'il venait de soutenir une lutte contre les grévistes, et que, pour elle seule, il avait couru ce danger. Elle n'essaya pas de savoir comment il avait su ou deviné qu'elle passerait par là, ni de quel endroit mystérieux il était accouru; en bien des cas, elle avait renoncé à le comprendre.

En traversant la grande prairie, elle fut sur le point de confier à Georges la hantise de ses pensées, mais son besoin d'expansion fut paralysé par l'insouciance de son frère qui, très intéressé par les menées des grévistes ne songeait même pas à ce qu'il y avait eu de bizarre dans la démarche de Paul Marteville.

"Même le sage Albéric ne changera pas mon étourneau", pensa-t-elle en regardant avec tendresse le joli cavalier.

Au moment de franchir la porte du parc, elle se retourna.

Le cycliste, toujours à l'orée du bois, en plein soleil, veillait de loin sur elle.

... Comme il fit très chaud dans l'après-midi, Georges proposa à sa sœur une sieste dans le parc, mais Geneviève refusa aussitôt:

— Non, non je déteste le parc!

Et elle l'emmena dans un bois de sapins, ombreux et parfumé de résine, d'où l'on voyait l'Arbelle, très basse, recouvrant mal les herbes de son fond, et par delà les saules de ses rives, des échappées de vue sur la campagne fertile, les prés fauchés, où reflourissaient des nielles et des marguerites, les vignes chargées de feuilles, et la verdure sombre d'un champ de pommes de terre.

Ils restèrent là, longtemps, allongés sur les aiguilles tièdes et fauves des sapins. Georges somnolait; Geneviève s'efforçait de lire, bien que son livre l'ennuyât.

Vers le soir, un peu de vent s'éleva. Ils rentrèrent lentement aux Platanes, où Mme Rollay leur dit qu'en leur absence, M. Marteville était venu pour les voir.

— Nous avons beaucoup parlé de cette grève, ajouta-t-elle; il paraît que les choses ne s'arrangent pas. On ne va plus pouvoir passer par la route; je ne sais ce que nous deviendrons si la situation se prolonge!...

— Ne t'inquiète pas, dit Geneviève, ces braves hommes de grévistes font plus de bruit que de besogne. Je suis sûre qu'ils ne sont pas dangereux.

— Espérons-le! M. Marteville m'a dit encore que votre promenade à cheval ce matin, lui a donné l'envie de monter aussi, et il m'a demandé si vous voudriez bien lui permettre de se joindre à vous dans une de vos promenades.

— Tu as répondu que c'était impossible! dit vivement Geneviève.

— Pas du tout, pourquoi?... J'ai répondu que vous sortiez encore demain matin et que, s'il peut se procurer un cheval, il vienne ici à huit heures.

— Quel ennui! nous étions si bien tous les deux! n'est-ce pas Georges?... fit Geneviève angoissée.

— Bah! pour une fois vous n'en mourrez pas, dit Mme Rollay en haussant les épaules.

— Oui, pour une fois!... répéta Georges qui regarda longuement sa sœur.

### XVI

La promenade à cheval, le lendemain, fut très agréable.

L'air était lourd, Geneviève n'avait pas envie de parler; Georges, par politesse, voulut causer avec Paul Marteville, mais il semblait évident que, malgré son empressement à répondre à cette avance, celui-ci ne pensait guère aux mots qu'il entendait ni à ceux qu'il prononçait. Il fit à Mme Rollay quelques observations qu'elle accueillit sans grâce. Elle n'entendait pas qu'il critiquât sa manière de monter, ni les chemins qu'elle avait choisis.

— Je regrette de ne pouvoir vous offrir le désert, dit-elle sèchement, j'avoue que ce doit être plus agréable que ce sentier, pour une course à cheval; mais nous n'avons pas mieux ici.

Georges la regardait du coin de l'œil; il ne reconnaissait pas dans cette amazone revêche, la soeur aimable et douce qui pensait toujours au bien-être d'autrui.

Malgré tout, Paul Marteville conservait un calme souriant. Deux ou trois fois, il prêta l'oreille, regarda autour de lui d'un air inquiet, puis il reprenait bien vite ses pensées heureuses, bercées au pas rythmique de son cheval.

Vers dix heures, les cavaliers revinrent aux Platanes, et Paul Marteville prit congé de ses compagnons.

— J'ai fait une charmante promenade, dit-il, recommencerons-nous demain?

Ce ton autoritaire! Ne pouvait-il pas demander la permission d'imposer sa présence, et solliciter humblement la faveur convoitée? Geneviève retint à grand-peine la parole cinglante qu'elle voulait répondre et dit d'un ton froid:

— Nous ne monterons plus à cheval d'ici quelque temps, cela me fatigue, par cette chaleur.

— Alors, plus tard... fit M. Marteville en s'inclinant.

Il salua et partit.

Georges ne dit rien. Il ne fut plus question de l'intrus ce jour-là.

Le lendemain matin, à sept heures, Geneviève frappait à la porte de son frère.

— Descends vite, expliqua-t-elle, il fait le plus beau temps du monde, et j'ai une envie folle de monter à cheval.

Un quart d'heure après, ils étaient en selle.

— Allons, viens, dit la jeune fille.

— Où me mènes-tu? demanda Georges.

— Dans les Friches, si tu veux bien m'y suivre, répondit Geneviève. C'est si joli là-haut.

Quand ils furent à quelque distance de la maison Georges demanda:

— Je croyais que tu ne voulais plus monter à cheval et que la chaleur te fatiguait!...

Geneviève cravacha d'un coup sec une branche de tilleul qui l'avait effleurée.

— Il fait beaucoup moins chaud aujourd'hui qu'hier, dit-elle.

— Je ne trouve pas, répliqua Georges.

Après un silence, il continua:

— Que dira M. Marteville s'il sait que nous sommes montés aujourd'hui?

— Nous sommes bien libres, dit Geneviève.

— C'est vrai, mais il pensera que nous ne sommes pas aimables et cela m'étonne de toi qui ne veux jamais faire de peine à personne, Ginette.

— Mon Dieu! Georges, ne prends pas ce ton tragique! Il ne saura rien, sois tranquille, et si par hasard il apprenait que nous nous sommes promenés sans lui, nous lui dirions que, ce matin, je suis moins fatiguée voilà tout.

— C'est vrai, cela, Ginette?

— Que tu es drôle! Mais oui, c'est vrai.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que le pas sourd des chevaux sur la route.

— Tu m'avais habitué à plus de franchise, dit Georges lentement.

Geneviève rougit et ne répliqua rien.

— Autrefois, reprit le jeune homme, tu n'aurais pas usé de tant de diplomatie, tu m'aurais déclaré simplement: "Je ne veux rien dire". J'aimerais mieux cela, Ginette.

Le cher ami d'enfance parlait de sa voix chaude dont le timbre ému rappelait tant d'heures d'intimité charmante... Elle s'approcha de lui.

— Tu as raison, Georges, dit-elle, je ferais mieux d'avouer que la promenade d'hier m'a excédée et que je ne me suis pas senti le courage de supporter encore une telle épreuve. L'indiscrétion de M. Marteville a dépassé les bornes, je me suis débarrassée de lui comme je l'ai pu; mais,

(Suite de la page 27)



**Cheveux superbes**

Vous aurez des cheveux magnifiquement vigoureux et lustrés si vous employez régulièrement le Shampoo "Ordinary" Evan Williams.

Un shampoo spécial pour chaque teinte de cheveux, chez votre pharmacien.

Un Produit de l'Empire  
EN VENTE PARTOUT  
Seuls concessionnaires canadiens  
PALMERS LIMITED  
MONTRÉAL

**Evan Williams**  
HENNA  
SHAMPOO

CARTES A JOUER

**COLONIAL**

Une Marque de Bon Goût



CANADIAN PLAYING CARD CO., Ltd.  
1800, rue Parthenais - Montréal

★ ★ ★ ★ ★

EVENING  
IN PARIS



LE PARFUM SEDUISANT

PAR BOURJOIS. PARIS

C'EST une "symphonie en parfum"... essentiellement parisien et délicieusement féminin... possède le chic et l'exclusivité d'une toilette par Patou. "Evening in Paris" s'offre à votre appréciation... dans les meilleurs magasins.

Flacon Bleu Améthyste . . . . \$1.00  
Grands formats . . . . \$2.50 et \$5.00  
POUDRE BLanches CRAYONS  
COMPACTS SELS DE BAIN POUDDRE DE TOILETTE

Seuls concessionnaires canadiens  
PALMERS LIMITED  
MONTRÉAL

★ ★ ★ ★ ★



## Les divers CARACTÈRES de la MODE DU SOIR

### SATIN PANNE CELANESE. *Pour la Robe Habillée.*

Un satin brillant . . . à texture solide . . . riche et pesant (tout à fait ce qu'il faut pour les plis gracieux qui font la silhouette svelte et ondulante) . . . souple (pour s'adapter harmonieusement aux lignes du modèle). Splendide, possédant un cachet de distinction, étincelant de promesses de soirs radieux.

### TAFFETAS CELANESE pour le SOIR.

*Crée pour le genre bouffant de la mode d'Eugénie.*  
Le tissu de romance et de mystère. Ondoyant, pesant et somptueux. Solide et riche. Ce qu'il faut pour la magie des robes qui vous rendent si charmantes et vous assurent tant de succès.

### CRÊPE SATIN CELASILK. *Pour robes plus simples.*

Un véritable charme que ce doux crêpe satin. Très en faveur . . . avec un velouté chatoyant et une souplesse gracieuse qu'il vous est impossible de trouver ailleurs. Répond bien aux exigences de l'élégance et de la féminité!

### GEORGETTE CELASILK. *Pour la robe sans cérémonie.*

Ces georgettes sont délicieux . . . ils sont mats, et unissent la solidité de la texture à la pleine pesanteur; ils se prêtent parfaitement aux complications des nouvelles lignes diagonales . . . et cependant si légers, qu'ils sont d'un flou séduisant et gracieux.

# Les Soirs Radieux!

Soirs inoubliables . . . où tous les yeux disent leur admiration pour votre grâce souveraine, où les rencontres charmantes enchantent les heures et où tous les jeunes gens vous font la cour! Soirs heureux, souvenirs conservés comme des trésors précieux . . . pourquoi sont-ils si rares? Que faut-il faire pour les susciter?

Quand vous êtes vous-mêmes radieuses . . . quand vous vous sentez en équilibre de parfaite confiance . . . quand vous vous dites: "Ce soir, je serai à mon mieux" . . . vous connaissez alors les soirs radieux.

Et si vous désirez posséder cette assurance, il faut que vous sachiez que vous êtes à votre mieux! Il vous faut porter des tissus riches et attrayants, harmonisés à votre teint, tombant en plis gracieux, splendides de vie et de beauté. Car le tissu embellit . . . ou gâte . . . une robe.

Employez la \*CELANESE...ou la \*CELASILK. Leur beauté rend vos robes plus élégantes . . . leurs couleurs ravissantes font mieux ressortir l'éclat de votre peau, de vos yeux, de vos cheveux.



FONT VOS ROBES PLUS ÉLÉGANTES

## Pour Prolonger la Durée de Vos Robes

Si vous ne savez pas comment presser, laver ou nettoyer à sec les tissus Celanese ou Celasilk, adressez-nous le coupon ci-dessous:

CANADIAN CELANESE LIMITED  
CANADA CEMENT BUILDING, MONTREAL.

S'il vous plaît m'envoyer vos brochures gratuites sur la manière de presser, laver et nettoyer à sec les beaux tissus.

NOM .....

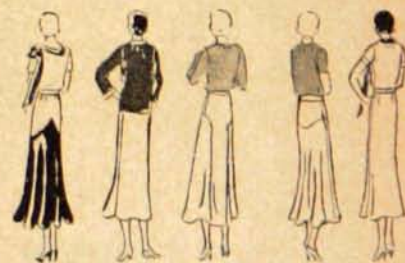
ADRESSE .....

## L'ampleur des manches devient de nouveau en faveur



4122

4132



4122. — On porte toujours le boléro. Notre modèle présente une note caractéristique très importante: il est porté sur une robe à manches justes aux poignets complétant l'effet très important d'une double manche. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3½ verges de crêpe satin en 39 pouces et 2¼ verges de tissu contrastant en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

4132. — Rien de plus original que ce col-écharpe! La note de teinte différente rend l'encolure plus seyante et la fourrure si en vogue cette saison s'adapte parfaitement à ce genre. Jupe très amincissante à soupçon de godets. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de lainage léger en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.



4124

4119

4117

4117. — Les jupes godent un peu moins cet automne, et les manches un peu plus. Cette ampleur donne beaucoup de grâce aux robes d'après-midi. L'encolure bateau, si populaire, se termine par un noeud sur l'épaule gauche. Les godets commencent très bas, presque à la hauteur des genoux. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de soie en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

4124. — Voici une robe-jaquette et non un trois pièces comme on peut le croire de prime abord. Le corsage, en crêpe brun, est la note sombre de l'ensemble. La jupe et la jaquette sont en tweed beige et brun. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2¼ verges de léger lainage et 2¼ verges de crêpe en 39 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

4119. — La combinaison la plus élégante des créations parisiennes: le velours et la dentelle de Venise. Rien de plus charmant! La manche large de cette riche dentelle, recouvre de façon ravissante le bas de la manche de velours qui la dépasse aux poignets. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de velours en 35 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.



## Les manteaux à hauts cols de fourrure



4135. — Trois superbes collets qui rajeuniront élégamment les manteaux de l'année dernière et leur donneront la nouvelle silhouette des épaules larges. Eloigner la fourrure des poignets en la remontant vers le coude, c'est faire d'une pierre deux coups: on a une manche chic et on évite l'usure de la fourrure. Petite, moyenne et grande taille. Prix: 30 sous.

4103. — Robe de rue en imprimé soie et laine. Les principales caractéristiques de ce modèle sont: les lignes diagonales du corsage et de l'empiècement, le revers de l'encolure et la jupe en forme ajustée aux hanches. La ceinture et les boutons ajoutent la note sombre très recherchée. Métrage: pour un 36, 2 $\frac{3}{4}$  verges de lainage nouveauté en 54 pouces. 32 à 44. Prix: 45 sous.

4106. — Les nouveaux manteaux sont fermés ou par des boutons, ou par une ceinture. Les cols, très amples, élargissent les épaules, tandis que le manteau ajusté à la taille, tombe droit avec de légers godets, comme le démontre notre modèle. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 verges d'étoffe en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 52. Prix: 45 sous.

4115. — C'est la saison des robes de lainage et celle-ci est le genre le plus en vogue. On choisit une teinte qui forme un joli contraste avec le manteau de gauche et on harmonise avec celui-ci, les boutons et la ceinture. La ligne biaisée du corsage et les quatre boutons qui le ferment lui donnent beaucoup de genre. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{3}{4}$  verges de lainage en 54 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 45 sous.

4111. — Ce costume-jaquette est tout indiqué aux jeunes filles qui travaillent, pour les invitations de cinq heures. Avec sa jaquette, le costume a l'apparence d'un deux-pièces tout simple pour le travail. Sans elle, il a une note d'élégante recherche. Métrage: pour un 36, 2 $\frac{3}{4}$  verges de lainage en 54 pouces et 2 $\frac{3}{4}$  verges de satin en 35 pouces. 32 à 44. Prix: 50 sous.

## Six modèles séduisants pour la garde-robe juvénile



4116. — Les nouveaux lainages sont légers et faciles à travailler. Ils ne sont plus un obstacle à l'élégance de la robe. Cette robe de fin lainage orange, tombe droite jusqu'aux plis qui l'élargissent du bas. Le col et les manchettes sont coquille d'oeuf, et la ceinture brun foncé. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2¼ verges de lainage en 54 pouces et ¼ verge de tissu contrastant en 35 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.

4085. — La touche de blanc de l'écharpe donne à cette robe une note d'extrême jeunesse. L'empiècement du corsage est tout à fait original dans son effet de boléro et la jupe rappelle les mêmes lignes. Métrage: pour un 34 (16 ans), 3½ verges de satin en 39 pouces et ¼ de verge de tissu contrastant en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.

4095. — Modèle qui fait très jeune, depuis le noeud gracieux à longs pans qui retombent dans le dos et l'encolure drapée, jusqu'à la jupe très ample sous ses plis. Les lignes diagonales assurent la sveltesse si fort à la mode en ce moment. Métrage: pour un 34 (16 ans) 1¼ verge de lamé en 35 à 39 pouces, et 5¼ verges de satin en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 50 sous.

4131. — Les manteaux du soir... leur nouvelle longueur... leurs volumineux collets plissés... leurs larges emmanchures. Ils sont ajustés à la taille. Notre modèle, plus court devant que dans le dos, a juste l'ampleur qui lui permet de s'ajuster aisément. Métrage: pour un 34 (16 ans), 4¾ verges de velours en 35 pouces. 14 à 18 ans et 32 à 44. Prix: 50 sous.

4121. — Ce boléro est plutôt court afin de laisser paraître la blouse rentrée dans la jupe et quelques pouces des longues manches ballon. Basque unie masquant le point de départ des plis. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2¾ verges de lainage rayé en 54 pouces et 1½ verge de soie en 39 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 50 sous.

4130. — La robe de lainage avec plis est la grande favorite de la saison. Celle-ci a un col et des manchettes Peter Pan détachables, de sorte qu'elle conserve toujours son allure élégante et sa fraîcheur. Métrage: pour un 34 (16 ans), 2¼ verges de lainage en 54 pouces et ½ verge de piqué en 35 pouces. 14 à 20 ans et 32 à 38. Prix: 45 sous.



4108

4108

4108

## Le chapeau assorti au manteau



4084

4120

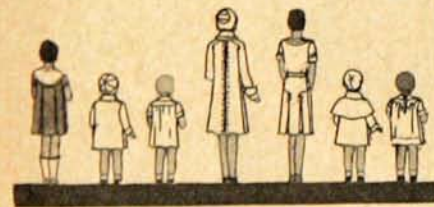
4123

4086

Robe 4090

4088

4092



4108. — Les dernières créations ouvrent le champ aux fantaisies les plus originales. Les mamans ont le choix entre le genre *aviateur*, *Jack Frost*, les garnitures de fourrure et un nouveau béret extrêmement facile à confectionner. Pour que ces chapeaux soient élégants, on les fait de la même couleur et autant que possible de même tissu que la manteau. 19 à 21 $\frac{1}{4}$  pouces de tête (2 à 12 ans). Prix: 25 sous.

4084. — Les empiècements sont toujours aimés et ils donnent une allure pimpante aux robes des fillettes. Celui de notre modèle ferme par trois boutons sous une ligne de festons, il est serré au cou et descend sur les épaules. Les plis creux sont cousus jusqu'à la taille seulement pour que la jupe ne manque pas d'ampleur. Métrage: pour un 25 (7 ans), 2 $\frac{1}{4}$  verges de crêpe en 39 pouces et galon plié en biais pour bordure. 23 à 28 (4 à 10 ans). Prix: 35 sous.

4088. — Le manteau à devants croisés, étroitement fermé au col, reste le modèle favori pour les jeunes. Le collet peut se porter haut ou bas et le chapeau doit être assorti au manteau. Une bande de fourrure en souligne le tour et borde le collet. Métrage: pour un 23 (4 ans) 1 $\frac{1}{4}$  verge de lainage en 54 pouces et  $\frac{3}{4}$  de verge de bande de fourrure d'un pouce. 20 à 24 (1 an à 6 ans). Prix: 30 sous.

4092. — Joli et pimpant, le contraste du velours avec le blanc du col, des manchettes, et du petit plastron en forme de cravate. La robe est de lignes droites; pantalons français assortis. Métrage: pour un 23 (4 ans), 1 $\frac{3}{4}$  verge de velours en 35 pouces et 1 $\frac{3}{4}$  verge de crêpe en 39 pouces (pantalons compris). 20 à 24 (1 an à 6 ans). Prix: 30 sous.

4120. — Très joli ce petit collet de fourrure juste au cou et qui forme patte devant. Les manches raglan ont des manchettes de fourrure à quelques pouces des poignets, et le manteau à devants croisés est légèrement en forme. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3 $\frac{1}{4}$  verges de velours en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4086. — Un détail à souligner: la combinaison de trois couleurs. La robe est de crêpe vert, les bandes de l'encolure et des poignets sont beige et brun; cette dernière couleur est assortie à la couleur de la fourrure qui garnit le manteau. De plus, chaque pointe est ornée de boutons. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2 $\frac{3}{4}$  verges de crêpe de chine en 39 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4123. — La mode enfantine emprunte vite quelques détails à celle des plus âgées, et il semble tout naturel que l'influence victorienne ait doté d'une collerette ce petit manteau à devants croisés, que réchauffe un col de fourrure. Métrage: pour un 23 (4 ans), 1 $\frac{3}{4}$  verge de broadcloth en 54 pouces et  $\frac{1}{2}$  verge de bande de fourrure de quatre pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 30 sous.

4090. — Voici la robe que nous choisirions pour porter avec le manteau à collerette 4123. Elle est en crêpe imprimé avec empiècement à pointe bordée d'un galon rayé. La jupe plissée, montée à l'empiècement, est d'une largeur au goût du jour. Métrage: pour un 23 (4 ans), 2 $\frac{1}{4}$  verges d'imprimé en 35 pouces (pantalons compris) et  $\frac{1}{2}$  verge de tissu uni en 27 pouces pour le col et les manchettes. 21 à 24 (2 à 6 ans). Prix: 30 sous.



440

440

## Modèles jeunes et pimpants



4102

4098

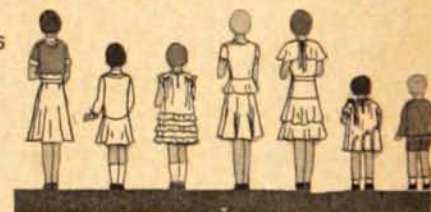
4112

4125

4100

4104

4096



440. — Les poupées ont aussi leur garde-robe. Voici d'abord un manteau à empiècement, une robe à petite cape, puis un pyjama d'une seule pièce et quelques barboteuses, le tout aussi élégant que ce que portent les petites filles. Il y a en outre une robe pour le jeu, deux parures de lingerie et un chapeau pour chaque costume. Patrons de 12 à 30 pouces de longueur. Prix: 30 sous.

4098. — Les fillettes portent de plus en plus une jupe foncée et un corsage clair, comme cette robe de crêpe blanc et de velours bleu marine. Un fin plissé orne le col et les manchettes. Métrage: pour un 25 (7 ans), 1 verge de crêpe en 39 pouces et 1½ verge de velours en 35 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

4125. — Corsage ajusté, jupe ample. Ce modèle rappelle le temps de nos grand-mères. Les pointes du corsage sont gracieusement nouées sur les épaules, la jupe à six lés est montée sous un peplum en forme. Touffe de fleurettes à la taille. Métrage: pour un 30 (12 ans), 3¼ verges de taffetas en 35 pouces. 26 à 33. (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

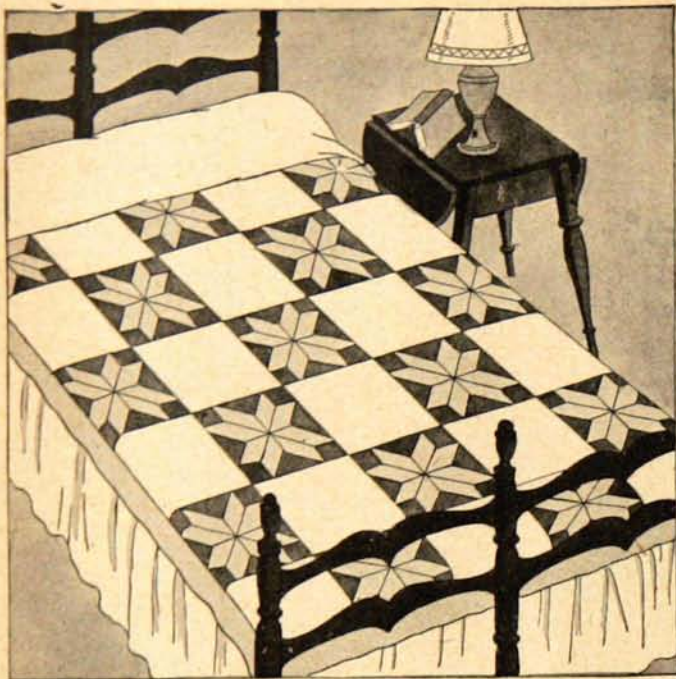
4096. — Petit habit tailleur, genre trois pièces, de jersey bleu marine avec blouse blanche sans manches. Justement ce que préfèrent les garçonnets. Métrage: pour un 23 (4 ans), 1¼ verge de jersey en 54 pouces et ½ verge de tissu contrastant de 35 à 54 pouces. 21 à 24 (2 à 6 ans). Prix: 30 sous.

4102. — Robe de velours de coton à jupe en forme et boléro court. Le corsage est en crêpe de soie avec collet Peter Pan et manchettes relevées sur les manches du boléro. Noeud de ruban à l'encolure. Métrage: pour un 30 (13 ans), 2¼ verges de velours de coton en 35 pouces et 1½ verge de crêpe en 39 pouces. 24 à 33 (6 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4112. — Toutes les petites filles aiment le rose, elles aiment toutes les manches bouffantes. Des rubans pris dans les coutures d'épaule se nouent en forme de pointe et constituent l'unique parure de l'encolure. Trois volants ornent la jupe. Métrage: pour un 25 (7 ans), 2 verges de georgette en 39 pouces. 23 à 28 (4 à 10 ans). Prix: 35 sous.

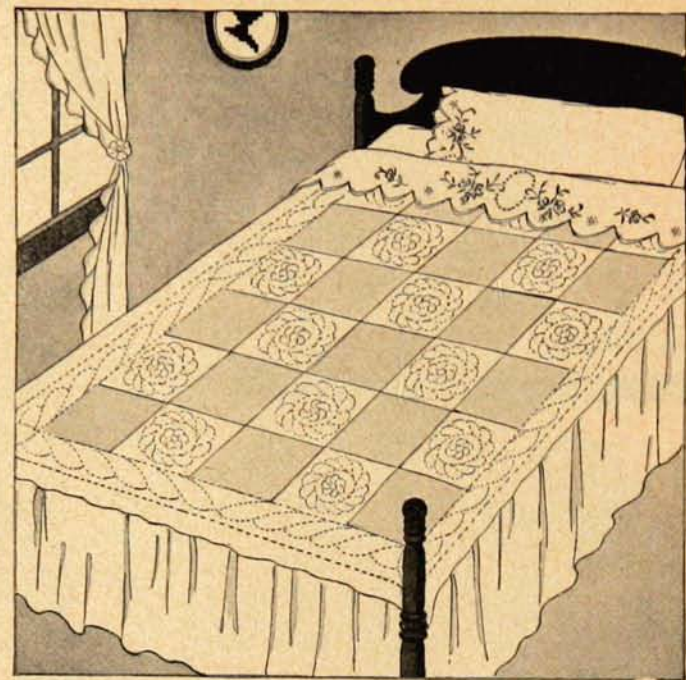
4100. — Une large berthe de chiffon blanc, qui remplace les manches, est un contraste coquet avec le velours sombre de la robe. Le corsage long est terminé par deux volants très en forme. Métrage: pour un 30 (12 ans), 2¼ verges de velours en 35 pouces et ½ verge de chiffon en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

4104. — Petite robe simple mais avec la note d'élégance qui la désigne pour les occasions spéciales. Elle est froncée à l'encolure, l'épaule gauche est ornée d'un noeud et de fins volants dessinent une série de courbes sur la jupe. Métrage: pour un 23 (4 ans), 1½ verge de taffetas en 35 pouces; ruban ou dentelle pour les volants. 20 à 24 (1 an à 6 ans). Prix: 30 sous.



140

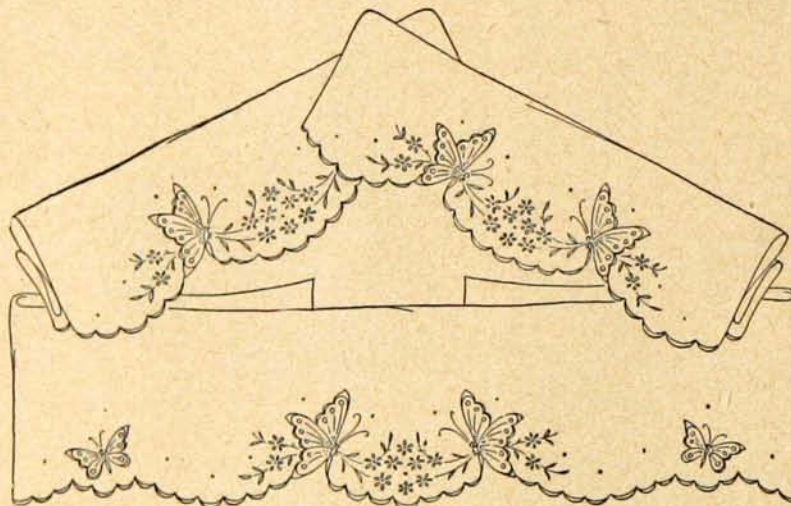
Adaptations  
nouvelles  
d'anciens  
dessins



Drap 198 Couvre-lit 16129

140.— L'étoile à huit pointes était un patron très aimé et admiré de nos grand'mères pour les couvre-pieds piqués. C'est pourquoi il est resté si populaire même de nos jours. C'est un patron des plus simples et le décalque, qui comprend vingt carrés, donne toutes les instructions nécessaires. Bleu ou jaune. Prix: 40 sous.

16107.— Qui n'a pas vu et admiré, un jour ou l'autre, un beau patron de couvre-pied piqué? Notre dessin peut s'adapter à un couvre-lit de toute grandeur et s'exécuter sur satin, taffetas, rayon ou coton imprimé. La meilleure entre-doublure est certainement la laine, quoique la flanelle et le coton soient souvent employés. Bleu ou jaune. Prix: 45 sous.

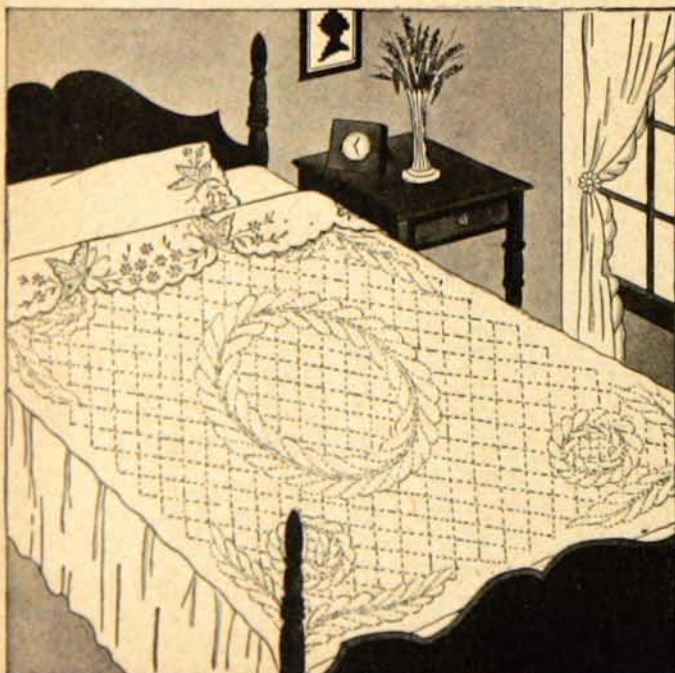


16106

16129.— Voici le dessin idéal pour combiner avec les carrés unis qui composent ce genre de couvre-pieds. Le décalque comprend seize motifs de 9½ pouces carrés, la bordure et les coins assortis pour un couvre-pieds de 60 par 70 pouces. Bleu. Prix: 50 sous.

16130.— Cette nouvelle adaptation d'un ancien dessin est un des modèles compris dans ce décalque. Ce modèle exige un travail très soigné et il faut repasser les coutures à l'envers pour que l'ouvrage soit aplomb. Chaque motif est de 10 pouces carrés. Bleu. Prix: 25 sous.

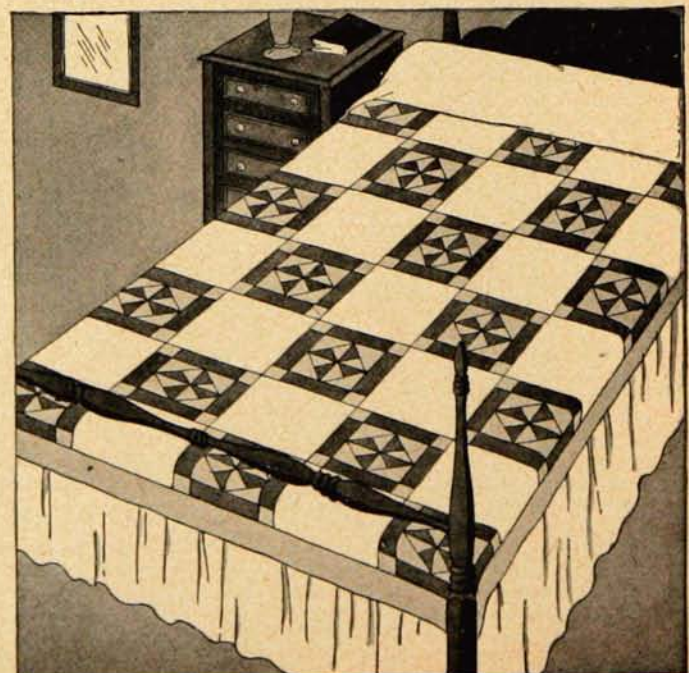
Drap 16106 Couvre-lit 16107



16106.— Le décalque de cet attrayant dessin peut tout aussi bien servir pour draps, taies d'oreillers, couverture de divan ou lingerie de la chambre d'hôte. Le travail comprend le plumetis, les oeillets, le point de contour, le point de tige, et le feston. Bleu. Prix: 30 sous.

198.— Ce modèle simple, mais de bon goût, est un des plus jolis pour la chambre d'hôte. Les seuls points employés sont: le plumetis, de tige et de contour, et le feston. Un diagramme explicatif accompagne le décalque.

16130



# L'ANCETRE

(Suite de la page 26)

à la réflexion, il m'a semblé inutile de sacrifier pour lui le meilleur de nos vacances, ces promenades que nous aimons tant, toi et moi. Je désire que M. Marteville ne sache pas notre fugue de ce matin; mais s'il l'apprend, j'espère qu'il comprendra, et sera plus discret à l'avenir.

Après un court moment de réflexion, Georges reprit:

— Il est vrai que notre promenade d'hier a manqué d'entrain, je ne sais pas pourquoi, car M. Marteville est aimable, complaisant, il paraît instruit... Si nous avons été aussi mornes, tous trois, c'est bien un ta faute Ginette.

— Moi!  
— Toi qui ne disais pas un mot. Qu'est-ce que tu as contre ce M. Marteville.

Alors elle lui dit leur rencontre sur le "Suffolk" et l'antipathie intense qui, au premier regard, l'avait armée contre lui. Elle dit tout, excepté la déclaration d'amour qu'il avait faite dans le bois, au milieu des éclairs et du bruit de la foudre.

— Je n'y comprends rien moi-même, ajouta-t-elle, c'est en moi un instinct que je ne puis raisonner. Je voudrais fuir quand je le vois, je voudrais qu'il n'existât pas... Le son de sa voix m'est douloureux, le contact de sa main me brûle, il me fait peur.

— C'est fou! murmura Georges.  
D'une voix contenue, elle reprit:

— Es-tu sûr de ne l'avoir jamais vu? Cherche dans tes souvenirs, Georges. Quelquefois il me semble que je l'ai toujours connu. Peut-être l'avons-nous rencontré déjà, il y a très longtemps!

Où était la Geneviève calme, pondérée, maîtresse absolue de ses impressions? Georges ne voulait pas la heurter en lui montrant sa surprise de la voir changée à ce point.

— Non, je ne l'avais jamais vu, j'en suis sûr, dit-il.

Elle insista.  
— Ne trouves-tu pas en lui une ressemblance, un air familial avec je ne sais quoi de déjà connu?

— Non, répondit-il, non, rien.  
— Alors, je suis folle!  
— Tu es devenue singulièrement nerveuse, Ginette.

En causant, ils avaient suivi la grande route, oubliant du but de leur promenade. Quand ils y pensèrent de nouveau, ils se trouvaient loin des Fiches; ils y revinrent par de petits chemins délicieux, bordés de vergers et de haies vives.

Au milieu de la fertile campagne bourguignonne, les Fiches couvraient un coteau rapide. Des ronces, des broussailles, des chardons d'acier y croissaient pêle-mêle, laissant voir un terrain raboteux tout hérissé de roc. Les piétons ne s'y aventuraient guère, car des serpents s'y cachaient, disait-on.

Les deux jeunes gens conduisirent leurs chevaux avec précaution parmi les plantes rébarbatives, et atteignirent sans encombre la crête arrondie du coteau.

— C'est adorable! exclama Georges.  
Geneviève ne dit rien. Elle avait aperçu une bicyclette couchée parmi les ronces et, tout près d'eux, assis sur une pierre plate, Paul Marteville, qui fumait un cigare. Un peu pâle, les lèvres serrées, elle arrêta brusquement son cheval.

— Par ici, Gen... disait Georges.  
Il se tut et son visage s'empourpra. A son tour, il venait d'apercevoir M. Marteville.

Celui-ci s'était levé. Jetant son cigare, il s'approcha, le chapeau à la main.  
— Quelle bonne rencontre! dit-il sans paraître remarquer l'embarras des jeunes Rollay.

— Quelle bonne rencontre! acquiesça Georges avec un petit rire forcé. Ma sœur s'est sentie moins fatiguée aujourd'hui; comme le temps n'est pas trop chaud... nous avons décidé de sortir ce matin.

— Parfait! dit M. Marteville.  
— Je pensais combien il était regrettable que nous ne pussions vous prévenir, continua Georges mais notre promenade s'est décidée au dernier moment.

Geneviève vit l'honnête figure de son frère toute convulsée par l'angoisse et par les mensonges qu'il débitait. Elle haussa les épaules sans ajouter un mot et, mettant pied à terre, regarda la campagne bourguignonne.

— Il y a un siècle que je n'étais pas venue ici, dit-elle. Que c'est joli! Oh!... comme on voit bien les Platanes!...

Geneviève regarda longtemps le petit coin de terre qu'elle aimait entre tous, puis elle se tourna vers Paul Marteville et demanda:

— Voulez-vous me prêter votre lunette d'approche, Monsieur?

Il sourit imperceptiblement.

— Tout de suite, Mademoiselle.

Il prit alors dans sa poche une lorgnette minuscule et l'offrit à Mlle Rollay.

Elle ajusta la lorgnette à sa vue, tandis que Paul la regardait faire, charmé.

— On voit beaucoup de choses comme cela, dit-elle. Auguste râtisse l'allée du Nord; il a raison, c'est à l'ombre, ce qui ne l'empêche point d'avoir chaud puisqu'il s'éponge le front. Il y a cinq lauriers sur la terrasse, je ne les avais jamais comptés. La fontaine de la pelouse à l'air triste, elle sait peut-être qu'on la calomnie!... La femme de chambre sort en courant, elle va du côté de l'allée du Nord! Qu'est-ce qui l'attire par là? Si j'avais le goût de l'espionnage, je pourrais l'apprendre, dit-elle en rendant la lorgnette à son propriétaire qu'elle regarda bien en face, mais c'est un genre d'occupation qui ne me convient pas.

Georges, que la bonne grâce de M. Marteville avait un peu rassuré, examinait en détail le paysage environnant.

— Quel observatoire que cette Friche, dit-il, on voit jusqu'au chemin de traverse qui va des Platanes à St-Rémy. Le sentier communal se laisse seulement deviner, le bois empêche d'en voir la moitié. D'ici, la route ne peut avoir de secrets pour personne. Comme tout est calme du côté du futur chemin de fer! La grève est-elle terminée?

— Il y a aujourd'hui une tentative de conciliation à Villepreux. On espère que le travail sera repris demain.

— Tant mieux. Ah! j'aperçois Gailly, et, en cherchant bien, on trouve là, tout au fond, la tourelle de Brunay.

— Pour cela, il faut de la bonne volonté, dit Geneviève en riant.

Quand Georges eut mis un nom sur chaque sentier et sur chaque maison qu'il pût reconnaître, Geneviève demanda à rentrer.

— J'ai peur que nous ayons été fort indiscrets en venant ici ce matin, Monsieur dit-elle à Paul Marteville sans le regarder mais... je ne savais pas... Nous ne voulons pas déranger plus longtemps vos observations.

Sans relever cette phrase, il serra la main qu'elle lui tendait et l'aïda à se mettre en selle.

Les cavaliers descendirent lentement le coteau rocailleux sur le versant opposé à celui par lequel ils étaient venus. Dès qu'ils furent sur la route, ils mirent les chevaux au trot.

— J'aimerais bien que tu fusses moins acerbe avec ce Monsieur, Ginette, dit Georges doucement. Ce n'est pas sa faute, s'il ne te plaît pas!

— Tu ne vois donc pas que de là-haut, il espionne tout ce qui se passe chez nous, répondit Geneviève d'une voix sourde.

Georges haussa les épaules.

— Pourquoi nous espionnerait-il? que pourrait-il espionner? Il n'y a rien de mystérieux chez nous. Ma pauvre Ginette, je ne te reconnais plus!

... Aux Platanes, une lettre attendait Georges. En la lisant, il poussa un cri de joie:

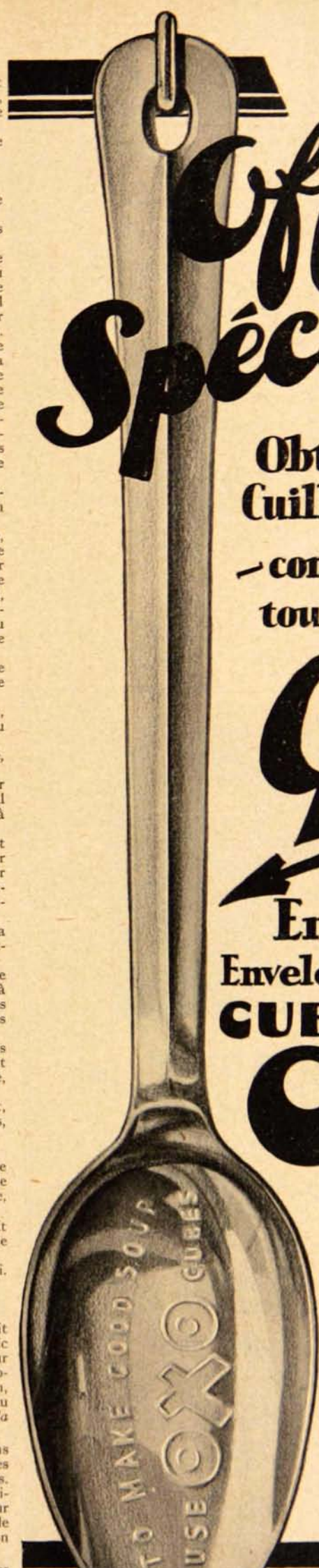
— Hourrah! Albéric nous arrive jeudi.

XVII

Le charme de Geneviève Rollay avait fait une impression profonde sur Albéric de Bienne. C'était pour elle, plus que pour Georges, qu'il était venu si souvent à l'appartement du boulevard Saint-Germain, et quoiqu'une amitié très vive le liât au jeune étudiant, c'était surtout pour la revoir qu'il venait aux Platanes.

Depuis trois mois, il pensait à elle sans cesse, il se remémorait son sourire, ses attitudes, les choses qu'elle avait dites. Il conservait comme une relique deux lignes écrites par elle, au mois de mai, pour l'inviter à un bridge, et cette petite feuille de velin, précieusement enfermée dans son portefeuille, ne le quittait jamais.

Il se réjouit longtemps d'avance de ces quelques jours de campagne pendant lesquels il pourrait la voir de tout près et qui feraient naître forcément un peu d'intimité d'elle à lui. Aussi, dès son arrivée aux Platanes, supplia-t-il son ami de ne rien chan-



# Offre Spéciale!

Obtenez cette Cuiller de Cuisine — commode dans toute cuisine

# Gratis

Envoyez 50 Enveloppes Rouges de CUBES

# OXO

à  
**OXO Limited**  
1010, rue S<sup>t</sup> Antoine  
MONTRÉAL

et vous recevrez la vôtre  
**Forte CUILLER de 13 pouces en ALUMINIUM**  
(DE FABRICATION BRITANNIQUE)

Cette offre expire le 30 avril 1932

## L'ANCETRE

ger pour lui à sa vie de famille, l'assurant que, par ce mois de chaleur, les excursions, les promenades à cheval et à bicyclette qui lui étaient proposées, ne vaudraient jamais les heures tranquilles qu'on passe dans un parc ou sous un bois, avec de bons amis. Il avait compris que Geneviève ne serait pas de ces excursions, puisqu'elle n'aimait pas la bicyclette, et que l'écurie des Platanes ne contenait que deux chevaux qu'on pût monter.

Ces jours heureux de calme passèrent très vite. Le matin, les trois jeunes gens choisissaient dans le parc un coin bien abrité du soleil, où l'on ne pût être vu des Friches. C'était Geneviève qui, sans rien dire, se chargeait de ce soin. M. et Mme Rollay venaient souvent se joindre au groupe joyeux. Les dames travaillaient; les messieurs, à tour de rôle, faisaient la lecture que des commentaires interrompaient souvent, et la conversation s'animaient, toujours amicale, de plus en plus intime et grave. Albéric devenait un membre de la famille.

L'après-midi, le bateau de Georges emmenait la jeunesse le long de l'Arbelle, tant que la rivière était navigable, et l'on recommençait sous les pins ou sous les saules le programme du matin.

Après dîner, on faisait dans les champs de longues promenades qu'éclairaient peu à peu les étoiles, et l'on rentrait lentement, sans parler, un peu las et très heureux. Pour secouer la langueur de ces fins de journée, on faisait un bridge dans le salon plein de lumière, puis on se séparait, l'âme contente, puisqu'on devait se revoir le lendemain.

C'était encore plus doux que tout ce qu'Albéric avait espéré. Le sentiment un peu vague qu'il avait apporté aux Platanes s'épanouissait en une fleur délicieuse de tendresse, dont le parfum embaumait celle qui l'avait fait éclore. Sous l'influence de

cet amour Geneviève laissait voir les coins exquis de son cœur, que son frère et ses parents étaient seuls à connaître et qui ravissaient Albéric. L'adoration qu'il avait pour elle se trahissait dans ses regards, dans son souci constant de son bien-être et de son approbation, dans son inquiétude quand elle n'était pas là.

Cette tendresse vigilante semblait très douce à Geneviève, comme un chant berceur qui lui apportait le sommeil et l'oubli. Dans ce calme, l'image obsédante s'éloignait enfin!

M. Marteville vint moins souvent aux Platanes pendant le séjour d'Albéric. Deux fois, il avait trouvé Mme Rollay seule à la maison, à l'heure où les jeunes gens faisaient leur promenade en barque. Il revint un jour de pluie. Geneviève eut aussitôt la certitude absolue qu'il savait la nature du sentiment d'Albéric pour elle. Bien qu'il regardât à peine le jeune de Biemme, il voyait son empressément à rendre de menus soins à la jeune fille et devinait le plaisir qu'elle éprouvait à les recevoir. A ce moment, elle eut peur de son regard aigu comme une lame.

Le lendemain, les Rollay réunissaient quelques voisins: les Pascal, Mme de Gailly, M. Marteville, étaient parmi les invités. Geneviève eut tout le jour un poids sur le cœur. Elle se dépensa beaucoup, mais son excitation était fébrile, son rire sonnait faux.

— Albéric, sous le charme de cette gaieté, Mme Rollay, toute à ses hôtes et Georges, très occupé de Madeleine Pascal, ne voyaient pas ce qu'il y avait de forcé dans l'entrain de Geneviève.

Au moment du départ. M. Marteville,

qui l'observait beaucoup, lui dit en lui tendant la main:

— Pardonnez au trouble-fête, Made-moiselle.

La dernière journée d'Albéric aux Platanes fut chaude et lumineuse entre toutes.

Le matin, à la grand-messe, il chanta de sa belle voix de basse un Panis Angelicus que Geneviève accompagna à l'harmonium et dont les habitants de Saint-Rémy parlent encore. L'après-midi, après une courte sieste, Georges partit à bicyclette pour Brunay, avec le vague remords d'abandonner son ami à la veille de son départ; mais comme Albéric et Geneviève avaient insisté pour qu'il allât chez les Pascal, il se laissa facilement convaincre que son devoir l'obligeait à représenter la famille chez leurs aimables voisins.

Un peu plus tard, dans l'après-midi, Mme Rollay proposa à son hôte une promenade en voiture. Sur le refus du jeune homme, elle rentra dans son petit salon bien clos pour tâcher d'y trouver un peu de fraîcheur.

— Férons-nous de la musique? demanda Geneviève.

Albéric répondit:

— Je serais bien aise de revoir encore le parc et le jardin.

Il y avait une telle prière dans ses yeux qu'elle comprit ce qu'il n'osait lui dire.

Elle mit son grand chapeau blanc garni de mousseline vaporeuse comme un nuage. Tout en disant des banalités coupées de longs silences, ils firent le pèlerinage des coins de verdure qu'ils avaient préférés pendant les douze jours dont le dernier s'achevait.

— Ici, nous avons lu *Tristan et Yseult*. C'était si intéressant que nous n'avons pas entendu la cloche du déjeuner, disait-il. Là, vous rappelez-vous, nous avons eu une grande discussion sur le socialisme.

— Oui. Que vous étiez animé, ce jour-là!

— Sous ce berceau de vigne, nous avons chanté des rondes bourguignonnes. M. Rollay battait la mesure à contre-temps; nous avons bien ri, vous en souvenez-vous?

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité du parc, près d'un ruisseau qui fluait vers l'Arbelle entre deux rives étroites tapissées d'herbe et de mousse. Un bouquet d'arbres faisait une voûte d'ombre à cette place au-dessus d'un vieux banc de pierre.

— Nous sommes au bout de notre promenade, dit Geneviève. Reposons-nous un moment avant de rentrer.

— C'est ici que je vous ai parlé de mes projets d'avenir, dit Albéric s'asseyant auprès d'elle sur le vieux banc moussu. Georges avait accompagné votre père à Villepreux et vous m'aviez permis de rester avec vous; le seringat, dans ce coin, n'était pas encore fané. Je ne pourrai plus sentir le parfum de cette fleur sans penser aux choses que vous m'avez dites ce matin-là! Vous cousiez une robe pour une enfant pauvre, une petite robe blanche à pois roses, et vous disiez: "Il faut de la gaieté à l'enfance, je n'aime pas que les enfants de paysans et d'ouvriers soient toujours vêtus d'étoffes sombres sous prétexte qu'ils sont pauvres." Voilà pourquoi je fais à ma petite Louise une belle robe blanche à pois roses!"

— Comme vous avez bonne mémoire! dit doucement Geneviève.

— Mais non, il n'y a que cinq jours de cela, répliqua Albéric, seulement, vous l'aviez oublié. Moi je me souviendrai toujours de cette heure trop courte; vous avez été si bonne!

— En quoi ai-je été bonne? demanda-t-elle étonnée.

— Vous m'avez laissé vous parler de ma famille et de mes projets, comme si vraiment cela vous intéressait.

— C'est que cela m'intéressait vraiment, reprit Geneviève en souriant.

— Je l'ai si bien cru que je vous ai presque tout dit, mes relations de famille, les études que je veux compléter, mon intention d'entrer dans la diplomatie.

"Il y a cependant une espérance, la plus chère de toutes, que je n'ai pas osé vous confier, tant j'ai peur de vous déplaire."

En parlant, il avait arraché une branche souple au liseron qui escaladait le vieux banc, et sans regarder Geneviève, il enroulait la tige flexible autour de ses doigts qui tremblaient un peu.

— Suis-je donc si terrible? demanda Geneviève avec un rire nerveux.

— Oh! non, mais, quelquefois vous

m'intimidez beaucoup... aujourd'hui, par exemple.

Elle posa sur lui un regard tranquille et répliqua:

— Je suis très malheureuse d'intimider un ami.

— Un ami! Vous avez dit un ami! Quelle bonne parole, Mademoiselle, et comme vous avez raison! Vous n'avez pas au monde d'ami plus sincère et plus dévoué que moi, j'en suis sûr. Si je vous savais bien convaincue de cela, j'oserais peut-être vous dire:

Il se tut et déliqueta une feuille du liseron espérant que Geneviève l'aiderait à parler. Mais elle, qui pressentait ce qu'il allait lui dire, regardait au loin, immobile et muette.

D'un geste nerveux, il lança dans le ruisseau la branche mutilée et résolument, il parla:

— Vous savez certainement ce que j'ai à vous dire. Intelligente et, comme vous l'êtes, vous avez compris et deviné que mon cœur était plein de vous, n'est-ce pas?

Il y avait tant d'angoisse dans sa voix que, prise de pitié, elle mit doucement une main sur l'épaule du jeune homme.

— J'ai compris que vous m'aimiez beaucoup, dit-elle, comme une grande sœur de mêmes goûts et de mêmes idées que vous, une grande sœur qui, de son côté vous a fait une place de choix dans ses affections.

— Comme une sœur, répéta-t-il lentement, oui, vous avez raison, je vous aime d'une tendresse forte et confiante comme une sœur unique et précieuse, mais dans cette tendresse, il y a quelque chose de plus, et c'est ce qui en fait le charme délicieux. La présence d'une sœur ne me troublerait pas comme la vôtre: regardez mes mains qui tremblent! Geneviève, je ne pense qu'à vous! Quand vous n'êtes pas là, tout me manque, et si je vous entends venir, mon cœur s'arrête de battre. Que deviendrai-je, quand je ne vous verrai plus?

Malgré son émotion, elle s'efforça de prendre un ton léger pour répondre:

— Après quelques jours de séparation, vous ne penserez plus ainsi, mon ami, et vous reconnaîtrez que vous pouvez fort bien vivre sans me voir. Voulez-vous tenir la gageure?

— Me croyez-vous incapable d'un sentiment vrai? demanda-t-il d'un air de reproche. Je vous aime plus que tout au monde, Geneviève, je vous aimerai toute ma vie et je n'ai pas, maintenant, de plus cher désir que celui de me faire aimer de vous un jour. Oh! comme je vous rendrais heureuse, si vous vouliez être ma femme!

Elle avait cru à un de ces enthousiasmes sincères mais passagers, comme en avaient eu pour elle la plupart des amis de son frère. Les paroles d'Albéric vibraient d'un tout autre accent.

— Vous voulez m'épouser? demanda-t-elle mon ami, vous n'y pensez pas! Je suis votre aînée de trois ans et, au moral, je me sens presque une vieille femme. Ce serait un crime, que je ne commettrai pas, de marier vos beaux élan de jeunesse, votre ardeur, vos illusions, à mon pauvre cœur froid et raisonneur qui semble mort auprès du vôtre.

— S'il est froid, je le réchaufferai; s'il est mort, l'amour fait des miracles, je le ressusciterai Geneviève. Ne parlez pas de votre âge! Pour moi vous serez toujours la plus jeune et la plus adorée des femmes. Dites seulement que vous essaieriez de m'aimer.

Elle se rapprocha de lui et prit dans ses deux mains une main brûlante d'Albéric.

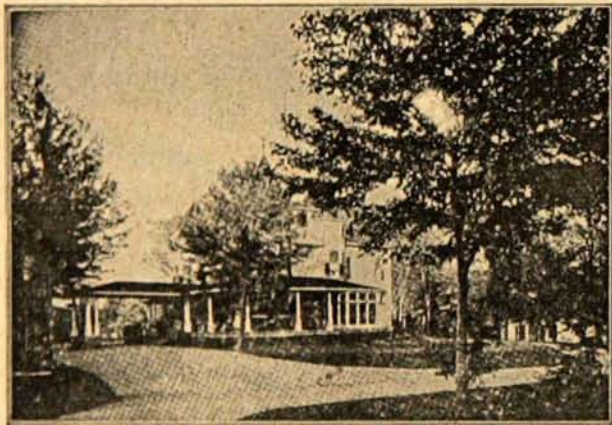
— Mon ami, dit-elle, vous ai-je donné le droit de me considérer autrement qu'en sœur aînée, un peu maternelle, très heureuse du sentiment affectueux qu'elle devinait en vous et qu'elle vous retournait sans arrière-pensée? Si vous avez vu dans ma conduite à votre égard quelque chose qui pût encourager votre amour, Albéric, je vous demande pardon! cela s'est fait malgré moi, je ne m'en doutais pas.

Elle laissa retomber la main du jeune homme, se leva et fit quelques pas dans la direction du massif de rosiers.

— Pourquoi me demander pardon? reprit-il avec amertume, je ne vous ai point accusée. Je sais bien que vous n'êtes pas responsable de votre charme. Vous ne m'aimez pas... pas comme je voudrais l'être; je ne me plains pas, mais je vous supplie de me laisser un peu d'espoir.

Sous un coup sec de l'ombrelle blanche, une rose s'effeuilla. Elle vit sans pitié les pétales écarlates joncher la terre, comme des larmes sanglantes.

— Vous avez le droit d'être heureux,



## Sanatorium PRÉVOST, Inc.

CARTIERVILLE (MONTREAL)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le  
Docteur ALBERT PREVOSTDocteur EDGAR LANGLOIS  
Médecin-DirecteurDr Charles LANGLOIS - Dr Jean SAUCIER  
Dr Roma AMYOT

Ecole de gardes-malades dirigée par Mlle Charlotte TASSE

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Téléphone: BYwater 1240

Ecrivez pour prospectus

dit-elle et vous ne le seriez pas avec moi : Je suis capable d'amour. Plaignez-moi, Albéric!

Mais une révolte montait en lui. — Quand on est aimé, on n'a pas le droit de nier l'amour, fit-il. Personne n'est incapable d'amour, et vous moins que toute autre, vous qui pouvez inspirer un sentiment si fort et si grand. Votre cœur peut aimer immensément, j'en ai la conviction profonde, mais jusqu'à présent il dort; laissez-le dormir tout son sommeil; un jour quelqu'un l'éveillera, quand l'heure sera venue, sans secousse, sans violence, parce qu'il faudra que cela soit ainsi.

— Seulement, ne résistez pas, et laissez-moi espérer que je serai ce quelqu'un là. Sa voix, âpre d'abord, s'était faite douce et chantante, Geneviève revint à lui, les deux mains tendues.

— Je suis si touchée... et si fière de votre amour, que je vous laisse votre espérance, dit-elle; mais il est bien entendu que je ne m'engage en rien. Vous courez le risque d'éveiller le dormeur ou de vous convaincre un jour que rien ne peut le tirer de sa léthargie! Maintenant, comme vous l'avez dit, ne le tourmentons pas, laissons-le dormir tout son sommeil; que rien ne soit changé à notre amitié fraternelle. J'aurais trop de chagrin, de perdre un ami comme vous!

Le visage grave d'Albéric s'éclaira d'un sourire;

— C'est entendu, dit-il. Rappelez-vous seulement de temps à autre que je suis là, tout prêt à venir si le dormeur s'éveille. Faites un signe et j'accourrai.

— Je vous le promets, mon ami. Les rayons obliques du soleil pénétraient peu à peu sous les tilleuls. Le réduit de verdure, sombre jusque-là, était inondé de lumière; sous le baiser du grand magicien, les choses les plus vulgaires devenaient éblouissantes et somptueuses.

— L'amour est comme le soleil, il transforme les cailloux en diamants, murmura Albéric.

— Chut! il est convenu que nous ne parlerons plus d'amour, fit Geneviève, un doigt sur ses lèvres.

— Nous n'en parlerons plus jusqu'à ce que vous le permettiez, acquiesça le jeune homme, mais encore un mot, le dernier mot, avant de fermer le livre.

Et se rapprochant d'elle, il dit très bas : — Geneviève je vous aime à en mourir!

## XVIII

Après le départ d'Albéric, Paul Marteville revint chaque jour aux Platanes. Pour cette raison, et pour d'autres encore, Geneviève regretta l'ami de son frère. Cette adoration discrète et constante qui devenait ses moindres désirs, lui manquait plus qu'elle ne l'eût souhaité.

Elle se prit quelquefois à redire les derniers mots d'Albéric au moment du départ, alors qu'elle seule avait pu l'entendre.

— Si vous désirez me revoir à mon retour de Suisse, écrivez-le-moi et je passerai par ici.

Puis elle secouait la tête et concluait : — A quoi bon!

Elle se renfermait alors en elle-même, de peur de sembler trop compliquée à ses confidents habituels. Elle écrivait, une seule fois, quelques pages dans son petit livre brun :

« Je sens ma jeunesse qui m'échappe et je suis jeune encore. Il me semble qu'en quelques mois, des années de jeunesse m'ont été volées et que je suis devenue une vieille femme.

Est-ce bien moi qui ai pu être si vibrante? Maintenant, mon cœur est frappé de paralysie; pourtant, je n'ai jamais réellement souffert par lui!

... L'amour d'Albéric m'est agréable. C'est, de ma part, un sentiment égoïste puisque je ne peux pas rendre ce qu'on me donne, et que peut-être cet ami dévoué souffrira par moi. En écrivant ceci, j'ai les larmes aux yeux, je voudrais tant l'aimer!... je serais si sûre d'être heureuse avec lui!

« Si je pouvais secouer ma torpeur et sortir de ma léthargie, je serais très capable d'amour; je le crois, comme lui. — Que Dieu m'aide! »

Cette torpeur ne l'accablait qu'au moral car jamais sa vie n'avait été plus active. Tous les matins, à six heures et demie, elle allait à la messe de l'église du village. Elle visitait ensuite ses pauvres et ses malades, et rentrait par le chemin des écoliers. Quand la chaleur n'était pas trop forte, elle faisait une promenade à cheval avec Georges; mais le frère et la sœur se recherchaient moins que d'habitude.

# L'ANCETRE

— Je deviens une sauvage, disait Geneviève.

Et Georges, un peu trop occupé de lui-même, cette année-là, n'était plus tout à fait le camarade idéal des années précédentes; les Pascal le voyaient plus souvent que sa propre famille... Il avait découvert que sa petite amie Madeleine était une jeune fille adorable.

Alors, tandis qu'il partait pour Brunay, Geneviève étouffait un soupir, mais tout de même contente d'être seule, allait s'installer dans quelque coin du parc où ses parents venaient ensuite la rejoindre, et où l'on recevait les amis du voisinage: Mme de Gailly, les d'Auberoche, les Prévôt et, quotidiennement M. Marteville.

Un jour qu'il causait, avec Mme Rollay, de la grève terminée depuis longtemps, mais dont le souvenir exaspérait Geneviève sans qu'elle sût pourquoi, il mit tant d'insistance à lui faire prendre part à la conversation que, n'y pouvant tenir, elle se leva brusquement et rentra à la maison.

Elle voulut d'abord s'enfermer dans sa chambre, tâcher de dormir ou pleurer, puis elle se refusa à cette lâcheté et, résolue à faire quelque chose d'extravagant et de défendu, elle revêtit son amazone, fit seller son cheval, Romulus, et partit seule, au hasard, sur la route.

Comme, instinctivement, elle tournait le dos à Saint-Rémy, elle se trouva au bout de quelque temps, à proximité des Friches. Le désir lui vint de monter au sommet du coteau, de revoir le joujou qu'étaient les Platanes à cette distance, et peut-être d'espionner l'espion à son tour.

Arrivée au sommet du coteau, elle fit monter le cheval sur une large pierre plate. Bien d'aplomb sur sa monture, immobile et droite comme une belle statue équestre, elle regarda la campagne embrasée de soleil.

Les murs blancs des Platanes réverbéraient la lumière dans leur cadre de verdure; sous ce rayonnement, aucun détail de la maison n'était visible.

« Si la nature elle-même est complice, que puis-je faire? » murmura Geneviève. Puis, honteuse de la préoccupation qu'elle venait de trahir, elle prononça en elle-même :

— Je ne suis pas venue ici pour le revoir; ses faits et gestes ne m'intéressent pas.

Soudain, consciente de l'extrême chaleur, elle chercha autour d'elle l'ombre d'un rocher ou d'un arbre pour s'y réfugier, mais son regard fut arrêté par la vue d'un cycliste à pied qui commençait à gravir les Friches. Elle le devina avant de le reconnaître.

— Lui! Toujours lui! Au bout du monde, je le trouverais encore!

Soulevée de colère, elle voulut descendre le versant opposé du coteau et s'enfuir, mais le cheval était peureux et la pente était raide. Elle comprit que l'ennemi serait là, bien avant qu'elle pût opérer sa retraite.

Alors, toujours droite sur son cheval immobile, elle le regarda monter les Friches, en dépit des chardons et des pierres qui roulaient sous ses pieds.

En arrivant près d'elle, il agita son chapeau.

— Salut à toutes les amazones de l'antiquité et des temps modernes que vous personnifiez si bien, cria-t-il. Mais vous les rendriez jalouses, si elles pouvaient vous voir.

Malgré la lourdeur du compliment, toute autre que Geneviève en eût été flattée, car M. Marteville n'avait pas coutume d'en faire. Elle haussa les épaules et demanda à brûle-pourpoint :

— Pourquoi n'êtes-vous pas aux Platanes? Vous y restez plus longtemps d'habitude.

— Je voulais vous suivre. — C'est un peu fort! dit-elle, irritée. Et pourquoi vouliez-vous me suivre?

— Quand vous nous avez quittés, tout à l'heure, j'ai vu dans vos yeux quelque chose que je n'aimais pas, dit-il. J'ai voulu savoir ce que vous alliez faire.

— Quelle persécution! murmura-t-elle. Il feignit de ne pas entendre et continua :

— Dès que je pus quitter vos parents sans impolitesse, je partis à mon tour. Je vous ai un peu cherchée sur les chemins voisins des Platanes, puis je vous ai aperçue de loin, sur la route des Friches et, grâce à ma bicyclette, je vous rejoins enfin.

— Je suis étonnée de cette poursuite, Monsieur, dit-elle. Vous, qui avez fait le tour du monde, vous n'avez peut-être plus

la notion exacte de ce qui est admis ou non, en France... Je vous rappellerai qu'il ne convient pas à une jeune fille de mon monde d'être seule avec un étranger dans un endroit perdu comme celui-ci. J'espère donc que vous me laisserez partir sans essayer de me suivre encore.

Elle fit descendre le cheval de la pierre plate où il était monté. Il allait s'engager dans les broussailles, quand Paul l'arrêta.

— Reposez-vous une minute, Mademoiselle, il fait si chaud! dit-il. Ensuite vous partirez seule comme vous le désirez.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Vous le serez bien vite! Asseyez-vous un peu à l'ombre de ces noyers, là-bas... je vous en prie, Mademoiselle, je voudrais vous dire quelque chose!

Elle sentit de nouveau sur elle le regard puissant qui l'obligeait à céder. Elle tenta de résister encore.

— Monsieur!... laissez-moi passer. — Tout à l'heure!... Maintenant, je vais vous aider à descendre de cheval.

Sa voix et son regard étaient ceux des anciens jours, des jours de terreur; de plus, la chaleur accablante se faisait complice... Geneviève, incapable de vouloir, obéit sans protester davantage.

Il attacha Romulus à l'ombre d'un noyer et voulut ensuite y conduire Geneviève, mais elle retrouva un peu de son courage pour refuser.

— Non, Monsieur, nous n'irons pas nous cacher là. Restons ici, d'où l'on voit tout le pays. Les Platanes, la route, et d'où l'on est vu.

— Est-ce que vous avez peur de moi? demanda-t-il froidement.

Avant de répondre, elle s'interrogea. Certes, il lui faisait peur! Elle n'avait point oublié ses terreurs folles, en plusieurs rencontres... Pourtant, elle sentait qu'elle pouvait se fier à lui.

Il répéta : — Avez-vous peur de moi? — Je ne sais pas... répondit-elle en hésitant.

Il étouffa un soupir et s'éloigna de quelques pas. Alors, elle s'assit résolument sur la pierre qui avait fait un piédestal à Romulus, et, le dos au soleil, le visage tourné vers la grande route qui menait au bois et à Saint-Rémy, elle attendit qu'il parlât. Mais il semblait n'avoir plus rien à dire et restait éloigné d'elle, perdu dans la contemplation de la campagne dorée.

A cette hauteur, les bruits de la vallée arrivaient confusément, ouatés et sans écho. Plus près c'étaient des bourdonnements assourdis, les sons se fondaient dans l'extrême chaleur comme les couleurs dans l'extrême lumière. Ce murmure incertain devenait irritant à la longue. Geneviève se leva, ne pouvant le supporter davantage. A ce mouvement, Paul Marteville se retourna.

— Ne partez pas! dit-il. Voilà si longtemps que je n'ai pu me trouver seul avec vous, que je n'ai pu vous parler! Cela fait dix-huit jours, ajouta-t-il après un silence.

— Vous avez compté les jours? demanda Geneviève railleuse.

— Oui, Mademoiselle. Le calcul n'est pas difficile à faire... je n'ai qu'à me rappeler le jour d'arrivée de Monsieur Albéric de Bienne. La veille encore, nous avions causé amicalement, chez Madame de Gailly, vous cueilliez des roses et moi je vous aidais; notre tête à tête n'a pas été long, dix minutes, je crois, mais il m'a donné de la joie pour vingt-quatre heures. Il me semblait que, depuis quelques jours, vous vous rapprochiez un peu de moi...

— Vous avez des écarts d'imagination, Monsieur, interrompit Geneviève. — Non, non, je ne me trompe pas, vous vous rapprochiez de moi, inconsciemment peut-être, mais ce n'en était que plus vrai, puisqu'en ce cas, aucune raison de politesse ne vous poussait. Dès l'arrivée de M. de Bienne, j'ai senti que vous m'échappiez encore. Et maintenant, vous êtes plus loin de moi que jamais.

— Je n'ai rien changé dans ma conduite à votre égard, affirma Geneviève.

Il n'essaya pas de la convaincre, le temps s'écoulait, trop précieux, pour le perdre en une discussion oiseuse. Mieux valait en venir tout de suite au fait :

— Mademoiselle, ce garçon vous aime. Vous l'a-t-il dit?

— De qui parlez-vous? demanda-t-elle avec hauteur.

— De M. de Bienne.

— M. de Bienne est un homme de vingt-quatre ans, Monsieur.

Il fit un geste d'insouciance.

— Peu importe son âge, dit-il, c'est un enfant à côté de vous, un enfant amoureux et timide que vous dominez de toute votre valeur morale...

— L'intelligence et le cœur de M. de Bienne sont très supérieurs à mon intelligence et à mon cœur, répliqua-t-elle vivement.

Sans relever la chaleur de cette défense, il continua :

— Il vous aime... Vous l'a-t-il dit?

Elle ferma les yeux pour échapper au regard qui voulait lire sa pensée. Même ainsi, elle sentait son âme découverte en face d'une autre âme! L'heure était si grave qu'elle repoussa les phrases ambiguës et l'indignation commode, et répondit simplement la vérité :

— Oui.

— Vous a-t-il fait une proposition de mariage? demanda encore Paul Marteville.

— Oui.

— Et... qu'avez-vous répondu?

Elle se prit la tête à deux mains et supplia :

— Laissez-moi!... Pourquoi m'interrogez-vous?

— Parce que toute ma vie, tout mon bonheur dépend de votre réponse. Dites, vous n'avez pas accepté cet homme, vous n'avez pas pu l'accepter puisque c'est à moi que vous êtes destinée.

Sans paraître voir son geste de révolte, il continua :

— J'aurai la patience d'attendre des années s'il le faut; je supporterai tout, vos refus, vos dédains, puisque ensuite j'aurai ma récompense.

Irrité de cette présomption, en même temps émue de ce grand amour, Geneviève se taisait, l'âme prise entre des sentiments contraires: Une femme n'est jamais insensible aux passions qu'elle inspire; pourtant, elle ne pouvait lui laisser son espoir. Le temps était passé des feintes et des incertitudes, mieux valait tout dire.

— Non, fit-elle, je ne serai pas votre femme parce qu'un sentiment insurmontable m'éloigne de vous. Ce sentiment date de la première minute où je vous ai vu, sur le pont du Suffolk, vous vous en souvenez quoique nous n'en ayons jamais parlé depuis. Ce premier regard que vous avez eu de moi, vous me l'avez pris de force, vous le savez, et j'en ai gardé un éblouissement de colère, de peur... peut-être de haine. Il m'en est resté une aversion pour vous que je ne m'explique pas, car ce n'est pas ma volonté forcée qui peut seule en être la cause... Il me semble au contraire que cette aversion est un vieux sentiment oublié que j'ai apporté en venant au monde. Je n'essaie pas de l'expliquer; je le constate. Pardonnez-moi de vous dire cela si brutalement, mais je veux que vous ne gardiez plus un espoir impossible, et que vous sachiez bien que je ne peux pas vous épouser.

Le front appuyé sur sa main, il avait écouté en silence les paroles que Geneviève prononçait lentement, d'une voix lointaine. Quand elle eut fini de parler, il demeura immobile si longtemps qu'elle eut peur de lui avoir fait mal.

— Pourquoi ne dites-vous rien? demanda-t-elle, je vous ai offensé... mais c'est vous qui m'avez obligée à rester ici.

Il releva la tête. Ses yeux pleins de rêve se posèrent sur elle avec l'expression mystérieuse de « déjà vu » qui l'avait fait frissonner lors de la première rencontre.

— Voilà donc, dit-il, l'explication que j'ai tant cherchée. Je vous répondrai à votre confiance par une autre confiance. Mademoiselle. Je suis une âme tourmentée; toute ma vie j'ai souffert sans savoir pourquoi; j'ai voyagé, j'ai cherché le monde, et surtout je l'ai fui; j'ai vécu en sauvage, je suis allé dans les forêts, nulle part, je n'ai trouvé de bonheur. Je ne me suis compris que le jour où je vous ai rencontrée. En vous apercevant j'ai eu, comme vous, un éblouissement, mais pour moi, une joie trop forte en était la cause. Alors, j'ai voulu voir vos yeux, sûr d'y trouver le je ne sais quoi que je cherchais depuis que j'ai l'âge d'homme; je vous ai pris de force un regard... Depuis cette heure-là, j'aime la vie, je crois au bonheur.

— C'est étrange, murmura Geneviève. Les yeux au loin, comme en extase, Paul Marteville reprit :

— Quelque chose en vous m'attire, quelque chose en moi vous repousse... Votre sentiment explique peut-être le mien; j'eus sans doute un ancêtre qui fut coupable... criminel envers le vôtre... Son âme qui cherche le repos, ne le trouvera que dans la réconciliation. Alors, il m'a chargé, moi, son descendant, de faire cette

## L'ANCETRE

paix. C'est l'âme de votre ancêtre qui me craint et me hait dans votre âme, mais un jour il me pardonnera, et la réconciliation sera complète.

Vivement impressionnée par le ton prophétique du jeune homme, Geneviève essaya de réagir :

— Quel conte fantastique avez-vous imaginé, Monsieur ? dit-elle en riant. Ne savez-vous pas que les sympathies et les antipathies spontanées courent le monde ?

— Elles n'en ont peut-être pas moins des causes mystérieuses et profondes, répliqua Paul Marteville, car elles s'expliquent rarement par des raisons matérielles. Mais notre cas à nous est tout autre : l'antipathie répond à la sympathie, ce qui ne court pas le monde, vous en conviendrez, et ce qui ne peut s'expliquer par aucun motif humain. Nous portons en nous l'héritage de nos ancêtres, Mademoiselle, et je n'aurai point de bonheur si vous ne pardonnez au mien.

Geneviève baissa la tête. Chacun des mots entendus se gravait en elle, apportant avec soi une douleur, comme la marque d'un fer rouge. Le spectre d'une responsabilité nouvelle lui apparut soudain. Elle tenta de l'éloigner, la traita de chimère, pourtant à cette minute elle y crut de toute son âme.

Pour échapper à ce malaise, elle se leva et, sans souci des chaussures fines que, dans sa hâte à partir, elle avait oublié de changer, elle marcha parmi les ronces et les cailloux.

Paul la regardait, attendant un mot ou un geste de réponse, mais elle semblait très lointain, plus inaccessible que jamais avec ses lèvres closes et ses yeux qui ne le voyaient point. Les ronces écrasées craquaient sous ses pas ; comme elle marchait au hasard dans la broussaille, sa longue jupe s'accrocha aux épines d'un mûrier sauvage. Paul s'empressa pour la dégager, tirant une à une les épines fixées au drap sombre. Geneviève s'impatientait : son pied nerveux foulait sans pitié les branches vertes et les fruits murs.

Soudain, elle étouffa un léger cri ; honteuse de sa nervosité, elle expliqua :

— Ce n'est rien ! une épine m'a piqué la cheville.

Mais il vit sous les ronces un reptile qui s'enfuyait.

— Mademoiselle ! ..

Il y avait tant d'angoisse dans sa voix qu'elle se retourna. Tout effrayée de sa pâleur et de ses lèvres tremblantes, elle demanda :

— Mon Dieu ! Qu'y a-t-il ?

— N'ayez pas peur, Mademoiselle... mais êtes-vous bien sûre que ce soit une épine ? On dit qu'il y a des serpents dans cette Friche...

Il l'entraîna hors des broussailles avant même qu'elle eût compris, la fit asseoir sur la grande pierre chaude et supplia :

— Vite, vite, ôtez votre chaussure, laissez-moi vous aider.

Elle comprenait enfin ! Ce n'était pas une épine, mais une vipère qui l'avait blessée à la cheville, au-dessus du soulier qu'elle avait eu l'imprudence de garder pour venir à cette place dangereuse ! Aidée de Paul, elle arracha en hâte sa chaussure et son bas, et put voir, en effet deux piqûres régulières, légèrement boursoufflées, à peine douloureuses.

— C'est bien une morsure de vipère, dit le jeune homme d'une voix étranglée.

Un frisson secoua Geneviève.

— Rentrons vite ! gémit-elle.

— Pourriez-vous monter à cheval, Mademoiselle ? Et le temps d'arriver aux Platanes ! .. Non, non il y a autre chose à faire de plus pressé.

Toujours agenouillé devant elle, il noua son mouchoir, en serrant très fort, au-dessus de la blessure, puis il prit dans sa poche un canif minuscule et, d'une main ferme, l'enfonça légèrement à la place de la morsure, disant :

— Pardonnez-moi de vous faire mal. Une gouttelette de sang vint à fleur de peau. Il se pencha sur le pied tremblant, appliqua ses lèvres à la plaie et suçait lentement le sang mêlé de venin. Geneviève protesta d'une voix faible, puis, paralysée d'angoisse, elle le regarda faire sans rien dire ; ses dents claquaient, une sueur froide mouillait son front. Il lui sembla que l'opération durait des heures.

De temps à autre, Paul crachait une gorgée de sang, il recommençait ensuite à boire la blessure. Enfin, il releva la tête et regarda un moment le pauvre pied meurtri.

— Je crois qu'il n'y a plus de danger, dit-il.

Il dénoua le mouchoir qui laissa sur la cheville une marque profonde et demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

Toute une gamme d'inquiétude et de tendresse vibra dans sa voix. Devant ce regard plein d'angoisse, ce visage très pâle et convulsé, à la vue de ces gestes doux et caressants, comme ceux d'une femme, Geneviève encore faible, sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Je vais bien, merci, dit-elle. Vous avez été très bon, plus que bon, vous avez été héroïque, je ne l'oublierai pas.

Elle porta ses deux mains à son front ; trop de secousses physiques et morales l'avaient ébranlée, elle se sentait lasse à mourir.

La voyant défaillir, il s'assit auprès d'elle et lui offrit l'appui de son épaule robuste. Alors, il essaya de la reconforter par des paroles enjouées.

— N'ayez pas peur, dit-il, demain il n'y paraîtra plus, je vous le promets. Plus tard, quand vous serez vieille, vous ferez la joie de vos petits-enfants en leur contant votre aventure ; vous brodez, bien entendu : vous leur conterez qu'une vipère se jeta sur vous en sifflant... que ses yeux brillèrent, son dard tremblait dans sa gueule ouverte...

— Et qu'un noble chevalier survint pour me délivrer du monstre au péril de sa propre vie, interrompit Geneviève en souriant.

— Alors ce sera comme un conte de fée reprit gaiement Paul Marteville, mais pour qu'il soit plus beau, vous ne direz pas que le chevalier ne courait aucun péril, ni qu'il fut la cause de tout le mal en vous engageant à rester dans une Friche mal famée, quand vous désiriez la quitter au plus vite sur le brave Romulus.

Geneviève réfléchit un moment et répliqua :

— Vous m'engagez à me reposer là-bas, sous les arbres ; j'ai préféré rester ici, dans un endroit dangereux... Ce n'est pas votre faute, c'est la mienne.

Pendant quelques minutes, ils regardèrent en silence le soleil qui descendait sur l'horizon. La vallée s'emplissait d'ombres projetées par les coteaux et les grands arbres groupés sur la prairie.

— Pourriez-vous rentrer, Mademoiselle ? demanda Paul. Il vous faut du repos avant tout.

— Oh ! oui, du repos ! acquiesça Geneviève.

— Alors, je vais aller demander une voiture aux Platanes, dit-il.

— Non, ne me laissez pas toute seule, supplia-t-elle, tremblante, je pourrai fort bien monter à cheval.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Il alla chercher Romulus qui hennit de plaisir, et il mit Geneviève en selle avec des précautions infinies. Tenant d'une main la bride du cheval, de l'autre, conduisant sa bicyclette, il descendit les Friches à petits pas.

Tout le long de la route, il marcha ainsi à côté du cheval qu'il conduisait. Les couleurs revenaient peu à peu aux joues de Geneviève, qui ne parlait pas et songeait beaucoup. Enfin, poursuivant sa pensée, elle dit :

— Si votre ancêtre fut coupable envers le mien, vous avez payé sa dette aujourd'hui. Son âme doit être apaisée, vous pouvez être heureux.

— Votre ancêtre a-t-il pardonné ? demanda Paul d'une voix rauque.

— En doutez-vous ? dit-elle avec reproche.

Il insista :

— Vous parlez pour vous-même mais êtes-vous bien sûre de ne pas vous tromper ? Vous avez la liberté des pensées et des actes dont vous possédez le contrôle ; mais le fond mystérieux de votre âme, où réside l'ancêtre, n'échappe-t-il pas à votre volonté ?

— Pourquoi nous tourmenter de ces choses ? demanda-t-elle sans répondre.

— Parce que j'ai besoin de savoir, répondit-il. Quand votre ancêtre aura pardonné, vous m'en donnerez une preuve si grande, que pas un instant je n'en pourrai douter.

Elle ne put réprimer un frisson dont elle eut honte en pensant aux preuves d'amour qu'il lui avait données, mais elle ne répliqua rien, et ce silence, plus éloquent que des paroles, tomba lourdement sur le cœur de Paul Marteville. Il y répondit d'une voix lassée :

— Ce n'est pas votre faute ! .. je vous supplie seulement de ne point résister quand l'heure que j'attends sonnera.

Il dit ensuite :

— Je ne vous parlerai plus d'amour, Mademoiselle. Venez à moi, de vous-même, quand cette heure sera venue. Je vous attendrai toujours.

Il prononça ces mots avec difficulté, en haletant. Geneviève remarqua alors son extrême pâleur, ses yeux creux et brillants. Était-ce l'émotion ? la longue marche sur la route brûlante ?

— Vous êtes fatigué, montez sur votre bicyclette, Monsieur. Je suis assez forte pour conduire Romulus.

Mais il insista pour la ramener aux Platanes, et jusqu'au terme de leur course, ils ne parlèrent plus.

## XIX

Aux Platanes, M. et Mme Rollay ne pouvaient s'expliquer l'absence de leur fille. C'était la première fois que Geneviève sortait à cheval toute seule et sans les prévenir ; aussi, cherchaient-ils les motifs de cette fugue sans en trouver aucun qui fût valable.

Mme Rollay sortit souvent sur la route, au bout de la courte avenue, et d'une main abritant ses yeux, fouilla du regard les chemins environnants. Quand elle aperçut Geneviève et son compagnon, elle eût d'abord un cri de joie, puis elle s'étonna.

— Méchante enfant où étais-tu ? demanda-t-elle.

L'air dolent de sa fille et la lenteur de Romulus fixèrent enfin son attention et elle s'écria, alarmée :

— Il est arrivé un accident !

Pour la rassurer, Geneviève répondit en riant :

— Oui, un petit accident dont je ne suis pas morte, comme tu vois, et qui n'aura pas de suites, à ce que m'assure mon sauveur. Tu n'as donc pas à t'inquiéter, chère maman.

Tout en regagnant les Platanes, elle fit le récit de son aventure et du dévouement de Paul. Mme Rollay frémit du danger qu'avait couru Geneviève et ne put que serrer les mains du jeune homme sans trouver de mots pour lui exprimer sa reconnaissance. Elle insista pour le faire entrer à la maison et lui offrir un réconfortant ; il refusa, alléguant son extrême fatigue. Il s'offrit cependant pour porter à Saint-Rémy la dépêche qui mandait aux Platanes le docteur Aubier, de Villepreux.

— Cela ne me retarde pas, dit-il, le village est presque sur mon chemin.

Le docteur qui vint le soir, trouva la malade aussi bien que possible après une émotion si forte.

— Ce sont vos nerfs, et non le venin, qui vous abattent et vous pâlisent, dit-il.

Il ordonna le repos complet, une boisson calmante, et promit de revenir le lendemain "pour faire plaisir à Mme Rollay".

— Je me hâte pour voir mon autre malade, ajouta-t-il en s'en allant.

Avertie par un instinct secret, Geneviève demanda :

— Est-ce M. Marteville ?

— Oui, Mademoiselle. Je crois qu'il a eu encore plus peur que vous. Maudits serpents ! il faudrait que l'administration s'occupât d'en débarrasser le pays.

Tout en maugréant contre l'administration, les conseils de toutes sortes et le gouvernement, il descendit l'escalier et quitta la maison.

Geneviève dormit d'un sommeil agité, peuplé de serpents, de monstres, de créatures humaines sans sexes et sans âge qui pleuraient en lui demandant pardon... La journée du lendemain fut mauvaise.

Après une sieste assez calme dans le petit salon aux rideaux fermés, elle essaya de lire, de causer avec son frère, de travailler à une broderie, mais tout la fatiguait et l'ennuyait, elle semblait attendre quelque chose ou quelqu'un qui n'arrivait pas.

Un peu avant dîner, le docteur vint la voir.

— C'est pour faire plaisir à votre mère, dit-il. Voyons cette mine ? Encore un peu pâle. Il ne faut pas vous laisser aller comme cela, que diable ! Vous n'êtes pas une petite fille peureuse.

Elle le laissa dire, promit d'être sage, de se reposer encore un jour ou deux, et lui demanda timidement :

— Vous avez vu M. Marteville ?

— Oui, je sors de chez lui.

— Vous y êtes allé hier et aujourd'hui ? Il est donc malade.

— Mais non, mais non, fatigué, émotionné, voilà tout.

Elle regarda le docteur et reprit :

— Un homme courageux comme M. Marteville n'a pas besoin du médecin pour une émotion. Docteur, dites-moi la vérité, il est malade de... ce qu'il a fait pour moi.

Comme M. Aubier répondait par un haussement d'épaules, elle insista :

— Vous ne voulez pas parler, parce que je suis déprimée outre mesure et que vous avez soin de mes nerfs, merci. Mais puisque j'ai deviné, il vaut mieux me dire la vérité. Non ? .. alors je vous raconterai tout ce que j'ai imaginé depuis hier : M. Marteville est victime de son dévouement. Peut-être avait-il dans la bouche une écorchure, le venin a pénétré dans ses veines et l'a empoisonné. Il meurt maintenant du mal dont je serais morte sans lui.

Elle disait cela avec calme, comme s'il se fût agi d'une très vieille histoire étrangère à elle-même. Le médecin essaya de l'interrompre, elle ne lui en laissa pas le temps :

— Elle disait cela avec calme, comme s'il se fût agi d'une très vieille histoire étrangère à elle-même. Le médecin essaya de l'interrompre, elle ne lui en laissa pas le temps :

— Et toute ma vie, j'aurai le souvenir de cet homme mort à cause de moi !

Un sanglot souleva sa poitrine ; elle cacha son visage entre ses mains pour qu'on ne vit pas les larmes qui l'aveuglaient.

Mme Rollay et le docteur s'empressèrent :

— Voyons, petite folle, à quoi pensez-vous ? Laissez-moi donc parler. Il n'est pas mort et ne mourra pas cette fois. Vous avez bien deviné, le poison l'a un peu rendu malade, mais il s'en tirera, je vous l'affirme.

— C'est vrai ?

— Je vous en donne ma parole. Il m'a demandé de vos nouvelles tout à l'heure... Un mourant ne songerait pas à cela.

Elle se laissa persuader mais des lors elle ne pensa qu'à lui. Elle compta les jours de sa maladie, pendant lesquels elle ne le vit pas. Elle attendait avec fièvre l'heure où quelqu'un de la maison, parti aux nouvelles, rapportait le bulletin de sa santé : "Mauvaise nuit, un peu de fièvre. Il y a du mieux. Il se lève".

Elle passait ainsi par toutes les alternatives d'espérance et de crainte.

Enfin, le huitième jour, on lui dit :

— "Il viendra en voiture demain".

Elle en resta, un moment, étourdie. Il était sauvé ! .. Elle le reverrait... mais, comment le recevrait-elle ? Lui laisserait-elle deviner son angoisse passée et sa joie, maintenant, de le savoir guéri ? Il serait si heureux !

Georges la regardait, un sourire au coin des lèvres.

— Eh ! bien, ma petite sœur, dit-il sur un ton de plaisanterie, qu'as-tu fait de ton antipathie pour M. Marteville ? Voudrais-tu toujours qu'il n'existât pas ? Ou bien lui diras-tu merci mais là, un vrai merci bien sincère, quand tu le verras demain ?

Elle répondit, la voix lourde d'un reproche :

— Tu es méchant Georges, tu sais bien que la reconnaissance doit primer tous mes sentiments pour l'homme qui m'a sauvé la vie aux dépens de sa propre santé ! Cependant, ai-je bien à lui dire merci ? Je pense parfois que mieux eût valu qu'il me laissât mourir.

Elle semblait si faible et si lasse qu'il eut honte de sa taquinerie. Se rapprochant de sa sœur il dit tendrement :

— La vie t'est-elle donc si lourde, ma Ginette ?

— Non, non ! J'aime la vie, seulement je suis encore un peu malade, il faut m'être indulgent. Là, tu vois, je ris.

Mme Rollay qui entra à ce moment fut heureuse de la gaieté de sa fille. Geneviève était enfin remise de sa peur et paraissait donner l'explication tant désirée que, de crainte de l'agiter encore, on n'avait pas osé lui demander jusque-là ! Qu'était-elle allée faire, aux Friches, le jour de l'accident ?

A cette question, Geneviève répondit :

— Je n'en sais rien. J'avais envie de sortir, je ne voulais pas marcher, alors il n'y avait que mon cheval.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Parce que l'idée m'en est venue au dernier moment. Vous étiez au fond du parc, je n'ai pas eu le courage de retourner te prévenir ! .. Je sais, tu me blâmes d'être partie seule... Avec qui pouvais-je sortir ? Georges n'est jamais là, cette année ! Je suis allée aux Friches, je ne sais pas pourquoi, sans me douter que M. Marteville y

# L'ANCETRE

viendrait aussi... Nous avons causé un peu; tu sais le reste.

Mme Rollay restait songeuse.  
— La conduite de ce jeune homme est étrange, dit-elle. Parfois, on croirait qu'il est amoureux de toi (je puis te dire cela, tu n'es pas une enfant sentimentale, mais une femme sérieuse) ses visites quotidiennes, son dévouement... je ne sais quoi encore... me le font penser sérieusement. D'autres fois, il me semble avoir des preuves certaines qu'il ne l'est pas.

— Ne te casse donc pas la tête, ma pauvre maman! Laissons les gens penser de moi ce qu'ils veulent.

Mme Rollay l'interrompit:  
— Très bien! et s'il te demande en mariage?

— Je t'en prie, maman, ne t'inquiète pas de cela! supplia Geneviève.

Et l'on parla d'autre chose.  
Mais peu après, ce soir-là, alors qu'elle croyait n'y plus penser, elle se remémora les paroles de son frère et celles de sa mère. L'air narquois de Georges ne lui avait pas échappé. Il y avait un sous-entendu dans les paroles de Georges...

Les réticences de Mme Rollay ne laissaient pas, non plus, que d'inquiéter Geneviève. Le mot "mariage" avait été prononcé, l'idée ferait son chemin; désormais, on observerait, on ferait des remarques, bientôt ou saurait le secret qu'elle avait eu tant de peine à cacher. L'ennemi aurait des alliés devant lesquels elle se sentait faible. Le souvenir des répugnances et des terreurs passées lui revint aussitôt; un instinct secret s'insurgea et lui rendit sa volonté.

"Jamais, jamais!" murmura-t-elle.  
Mais, pourrait-elle lutter seule?... N'y avait-il au monde personne qui pût la soutenir! pas un ami, pas un confident pour sa détresse!

Pas un ami!... et Albéric?... Le souvenir doux et consolant de sa tendresse dévouée lui fut une révélation.

— Lui! pensa-t-elle, comment n'y avais-je pas songé?

Elle écrivit aussitôt: "Mon ami, j'ai besoin de vous". Désormais très calme, ses craintes apaisées, elle attendit le lendemain.

Paul Marteville vint en voiture aux Platanes. On le trouva pâle, un peu amaigri, mais il y avait dans ses yeux un tel rayonnement de bonheur que Mme Rollay, soulagée d'un grand poids, se dit qu'en somme, cette maladie lui avait été plutôt favorable et n'aurait pas de conséquences fâcheuses pour l'avenir.

Geneviève fut très douce, très aimable. Elle lui dit ses regrets d'avoir été cause de son mal et les craintes qu'elle avait eues pour lui. Ses paroles et son attitude furent celles d'une amie reconnaissante et sincère; mais avec son acuité à voir et deviner ce qui se passait en elle, il fut conscient d'une note douloureuse qu'elle s'efforçait de cacher. C'est que le bonheur qu'elle avait vu dans ses yeux lui faisait mal quand elle songeait que, bientôt, la flamme heureuse s'éteindrait pour toujours et que la joie d'avoir souffert pour elle se changerait en amertume devant son espérance brisée!

Quelques jours plus tard Albéric de Biemme arriva. Sans faire d'allusion à l'appel de Geneviève, il s'excusa d'user avec tant de sans-gêne de l'aimable hospitalité des Platanes.

— Je passais si près d'ici que je n'ai pu résister au désir d'y venir encore, dit-il à ses hôtes.

— Vous êtes et serez toujours le bienvenu, mon cher enfant répliqua Mme Rollay en lui serrant la main.

Le soir même, les Pascal étant venus en visite, Geneviève profita d'une partie de tennis qui accaparait son frère, pour emmener Albéric au fond du parc, sous le prétexte de lui montrer une plante nouvelle.

— De quoi s'agit-il? demanda le jeune homme dès qu'ils furent seuls.

Elle ne répondit pas et le conduisit au vieux banc moussu où, quelques semaines plus tôt, il lui avait dit son secret d'amour.

Geneviève s'assit sur le banc, Albéric auprès d'elle.

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit à cette place, M. de Biemme? demanda-t-elle en le regardant.

— Je puis vous en répéter chaque mot, Mademoiselle.

— Seriez-vous prêt à me le dire encore? Il resta interdit, ne la comprenant pas. Elle continua doucement;

— En me parlant ainsi, n'avez-vous pas obéi à un entraînement passager que vous regretteriez aujourd'hui si je vous avais pris au mot?

— Geneviève, me jugez-vous si mal! Son exclamation, pleine de reproches, mit un sourire aux lèvres de la jeune fille.

— Alors, c'était sérieux?

— Sérieux!

— Oui, je vous crois, reprit-elle, je ne voulais pas vous offenser, mais m'assurer que je ne m'étais pas trompée, que je vous avais compris. Et... dites-moi tout, étiez-vous libre de me demander en mariage? Je veux dire... n'auriez-vous rencontré d'opposition ni dans votre famille, ni dans les exigences de votre situation et de vos plans d'avenir?

— Certes, je suis libre, dit-il. Ma famille ne pourrait qu'approuver mon choix, et, avec votre intelligence, bien loin d'entraver mes projets d'avenir, vous m'aideriez à les exécuter, j'en suis sûr! Pourquoi me dites-vous cela, Mademoiselle?

— Parce que, si vous me demandiez encore en mariage, je vous dirais oui, Albéric.

Il tressaillit, à ces mots, ne pouvant y croire.

— Je ne suis pas très sûr de vous comprendre, dit-il, enfin.

— Mon Dieu! comment devrai-je parler alors? répliqua Geneviève confuse. Ce n'est pas très correct ce que je fais là. Pourtant vous m'avez dit: "Si vous changez d'avis, faites un signe et j'accourrai." Le signe ne suffit pas, hélas!

Il prit ses mains et, rapprochant son visage du joli visage qui se détournait, il dit:

— Alors, c'est bien vrai! je ne rêve pas! Comment s'est fait ce miracle, Geneviève?

Elle s'éloigna un peu et dégagea ses mains qu'il voulait baiser.

— Peut-être, ne voudrez-vous plus de moi quand je vous aurai expliqué ce miracle, dit-elle. Ecoutez.

Elle lui dit alors sans omettre un détail, l'histoire de sa rencontre avec Paul Marteville, l'orage de son cœur, la pression que subissait sa volonté de femme devant l'autre volonté plus forte... L'explication mystérieuse qu'il donnait à leurs sentiments contraires avec l'hypothèse de l'ancêtre...

— Malgré moi j'y crois, ajouta-t-elle. Depuis qu'il s'est dévoué pour moi, nuit et jour, je pense à cet ancêtre, et je sens ma volonté se fondre, j'ai peur de céder. Tout en moi se révolte à l'idée de ce mariage possible; parfois, si je faiblis, je me fais horreur ensuite pour avoir envisagé de sang-froid cette possibilité. L'autre soir, je me suis cru perdue... alors, j'ai pensé à vous et, tout de suite, j'ai repris confiance, votre tendresse m'est apparue comme le seul port où je puisse trouver la paix. M. Marteville est honnête. Il disparaîtrait, j'en suis sûre si je n'étais plus libre, j'aurais la douce assurance de ne jamais devenir sa femme, et je redeviendrais heureuse auprès de vous. Mon ami, m'aimez-vous assez pour me sauver de moi-même?

Le visage d'Albéric s'était assombri.

— Vous savez bien que, pour vous, je ferais tout au monde, dit-il, mais ne regretterez-vous pas de m'avoir épousé sans amour?

Elle hésita un moment et répondit:

— Vous m'avez affirmé que je suis capable d'amour et qu'un jour mon cœur endormi s'éveillera... Vous seul pouvez faire ce miracle, Albéric! vous l'avez commencé peut-être, je me connais si mal! qui sait si ce n'est pas de l'amour que je ressens pour vous!

Il releva la tête, et elle lut dans ses yeux sa grande tendresse.

— J'ai tant désiré l'heure où vous me viendriez, dit-il, que je ne puis croire qu'elle ait déjà sonné; c'est plus doux encore que je ne l'espérais puisque vous avez besoin de moi et que vous me donnez une telle preuve de confiance. Il me semble, pour un moment, que vous n'êtes plus la femme supérieure qui m'intimidait délicieusement, mais une chère créature faible, apeurée, qui cherche un refuge entre mes bras, que je puis défendre et reconforter; et c'est meilleur que tout ce que j'avais rêvé.

Ils étaient épaule contre épaule. La gaze du chapeau de Geneviève frôlait la joue d'Albéric; leurs mains se joignirent dans une longue étreinte.

— Vous êtes bon, dit-elle, je veux que vous soyez heureux: Toute ma vie désormais sera consacrée à votre bonheur, vous aurez en moi une compagne fidèle et dévouée; je deviendrai meilleure auprès de vous, et peut-être digne de votre grand

cœur. Nous avons le même idéal, nous nous aiderons l'un l'autre à l'atteindre; notre vie sera bonne et bien remplie. Je suis heureuse, Albéric.

Lui, trop ému pour parler, serrait à la briser, les petites mains de sa fiancée.

XX

Les fiançailles de Geneviève furent accueillies par sa famille avec une surprise joyeuse. Mme Rollay qui désirait ardemment voir se fixer l'avenir de sa fille, se déclara enchantée. Albéric était bien un peu jeune, mais si sérieux! et d'un autre côté il offrait toutes les garanties de bonheur que des parents peuvent souhaiter à leur enfant.

On le retint une semaine aux Platanes. Avant son départ, les Rollay décidèrent de hâter leur retour à Paris pour que les fiancés ne fussent pas trop longtemps éloignés l'un de l'autre.

Geneviève fut très heureuse durant le séjour d'Albéric auprès d'elle. Il la comblait de tant d'affection et de prévenances



HORS-D'OEUVRE AU PARIS-PATÉ  
— Coupez des rôties en formes de fantaisie. Couvrez copieusement de Paris-Pâté; employez les diverses garnitures suivantes: petites étoiles de piment; étroites lisières de piment; petits cercles de cornichons; paprika saupoudré avec céleri haché fin et disposé en forme d'étoiles ou autres dessins.

*La célèbre  
tire à la mélasse  
du bon vieux temps  
pour la Ste-Catherine!*

JEUNES et vieux — tous se réunissent pour étirer la tire, le jour de la fête de la bonne Sainte-Catherine, le 25 novembre.

Pour faire la tire la plus délicieuse, la tire qui s'étire facilement, et qui a une riche couleur dorée, soyez certain de n'employer d'autre mélasse que la marque "BEMA", la plus pure et la plus riche mélasse au monde.

La mélasse que vous connaissez si bien!

La Véritable  
**MELASSE**  
des **BARBADES**



La Mélasse "BEMA" est en vente par tous les bons épiciers. Demandez-la chez le vôtre.

## L'ANCETRE

que la perspective d'avenir qui s'ouvrait lui sembla très douce. Les visites de M. Marteville, un peu plus rares et plus courtes, comme au premier voyage du jeune de Bienne, mettaient cependant une ombre à sa quiétude. On le recevait en ami de toujours; elle était pour lui plus aimable, peut-être, que pour tout autre, mais elle voyait que la présence d'Albéric lui était douloureuse quoiqu'il ne sût pas encore le secret de leurs fiançailles. Elle avait demandé à ses parents de n'en rien dire, se réservant de parler elle-même quand elle serait seule avec lui, après le départ d'Albéric, afin que personne ne fût témoin de la déception que, sans doute, il ne pourrait cacher.

L'occasion de parler ne se présenta pas tout de suite. Du reste, Geneviève redoutait la confiance qu'elle avait à faire et ne cherchait pas à provoquer le tête à tête qui détruirait la dernière illusion de Paul.

Mais un jour pluvieux d'octobre, elle se trouva seule avec lui, dans le petit salon aux larges baies ouvertes sur le parc. La pluie très fine formait un brouillard d'argent entre les nuages translucides et les pelouses d'un vert éteint. Une odeur de terre mouillée s'alliait aux parfums d'une héliotrope sous les fenêtres et d'une glycine qui fleurissait pour la seconde fois, comme à regret sur les murs de la villa.

Il faisait presque froid. Geneviève fut secouée d'un petit frisson. Sans mot dire, Paul ferma la fenêtre la plus rapprochée d'elle.

Cette attention la toucha; elle ressentit en même temps une tristesse si grande qu'elle eût voulu cacher son visage et pleurer.

D'une voix dolente, elle constata:

— Ce sera bientôt l'hiver.

Comme il ne disait rien, elle poursuivit:

— Les feuilles tombent trop tôt, l'automne semble misérable, cette année. Nous ne tarderons pas à partir.

D'un geste brusque, il rejeta le coupe-papier qu'il tenait et demanda:

— Qu'y a-t-il?

Elle le regarda sans répondre, tout éfarée de la violence de sa question, il continua:

— Pour Dieu! répondez-moi, Mademoiselle, il y a quelque chose que vous ne me dites pas, je le sens, j'en suis sûr. Qu'est-ce que c'est?

Incapable de parler, Geneviève détourna la tête.

Paul se leva; il marcha d'un pas lent jusqu'à la bergère où Geneviève était enfouie, et, de son regard puissant, l'obligea une fois encore à lever les yeux sur lui. Elle n'essaya même pas de résister. Puisqu'il devait savoir et qu'elle n'avait pas le courage de parler, elle mit son secret dans ses yeux. Elle eut alors la conviction absolue qu'il comprenait tout et qu'il refusait d'y croire.

— C'est vrai? demanda-t-il d'une voix sourde.

Elle baissa les yeux et voulut s'expliquer:

— Albéric est charmant; ma famille est enchantée.

— Et vous, êtes-vous heureuse? interrogeait-il.

— Oui, très heureuse.

Il y eut un nouveau silence très long cette fois.

Geneviève, enfouie dans son fauteuil, attendait un cri de révolte, une protestation de Paul plaçant une dernière fois pour ses espérances si cruellement déçues... Il parla, enfin, d'une voix calme, bien posée

— Vous êtes heureuse, c'est bien.

Elle l'entendit aller vers la fenêtre restée ouverte, qu'il ferma soigneusement, tout en disant:

— Vous permettez? Il fait froid aujourd'hui. Je commanderai du feu chez moi, ce soir. Il n'y a rien que j'aime comme du feu en automne quand, à travers la fenêtre, on voit encore des fleurs dans le jardin.

Geneviève se tourna vers lui. Il était debout, tranquille.

Elle eut d'abord un peu de dépit de le voir plus calme qu'elle-même et regretta les précautions qu'elle avait prises pour lui annoncer ses fiançailles. Il fallait lui montrer qu'elle n'était pas plus émue, ou qu'elle était aussi forte que lui.

— J'aime aussi le feu dans la cheminée, dit-elle d'un ton léger. C'est un luxe dont nous privent, à Paris, le confort moderne et les exigences des domestiques. Ils ne peuvent comprendre que, puisque l'appartement est chauffé par un calorifère, nous désirions aussi la gaité d'un feu de bois; et comme ceci est pour eux un surcroît de besogne, ils mettent tant de mauvaise grâce à satisfaire notre "caprice" que, pour avoir la paix, nous devons y

renoncer presque entièrement. On a tant de peine aujourd'hui à trouver de bons domestiques.

La question des domestiques fut, encore quelque temps, le thème de la conversation, puis on parla de la cherté des vivres et de la réouverture de l'Odéon.

Enfin Paul se leva pour partir.

— Je dois aller faire mon feu, dit-il en riant; puisque Mme Rollay ne rentre pas, je vous prie de bien vouloir lui exprimer mes regrets et lui présenter mes hommages. Cette pluie ne cessera pas, aujourd'hui!

Ils échangèrent une poignée de mains sur le seuil du salon. Avec un dernier salut, Paul ajouta:

— Toutes mes félicitations pour vos fiançailles, Mademoiselle, et tous mes vœux de bonheur.

Elle le remercia d'un sourire, attendit qu'il traversât le vestibule et fermât la porte. Alors elle se glissa dans la salle à manger qui donnait sur la cour et, cachée derrière le rideau de guipure, le vit descendre le perron, donner une caresse aux chiens devant leurs niches, s'éloigner dans l'avenue et disparaître au tournant de la route. Elle ouvrit la fenêtre et, penchée au dehors, sans souci de la pluie qui tombait sur ses cheveux, elle écouta longtemps son pas ferme qui frappait la terre avec un clapotement et se perdit, enfin, dans le bruit monotone des gouttelettes innombrables clignant les feuilles éployées des grands platanes blonds.

Ce soir-là, elle pensa très peu à Albéric. Elle écrivit dans le petit livre oublié durant les jours de paix:

"M. Marteville sait nos fiançailles. Tout s'est bien passé; pas de reproches, de plaintes, ni de tentative pour me faire revenir sur ma décision. Je me félicite doublement d'avoir repoussé sa proposition de mariage: il tenait peu à moi. Je suis une folle d'avoir cru à sa grande passion. Les grandes passions n'existent pas. Je me suis crue pendant quelques semaines une héroïne de roman... Je suis honteuse de mes illusions.

"Quelqu'un a dit que chaque illusion fanée cause une douleur. J'espère bien être au-dessus de cette faiblesse.

"Cependant, il aurait pu, sans crime, manifester un peu de regret?"

## XXI

Le château de Clairville, à huit kilomètres de la côte normande dans la région de Dieppe, est une demeure seigneuriale de fort grand air. Ses fenêtres à meneaux, son superbe escalier de pierre saillant sur la façade nord, ses cheminées décoratives et ses pilastres renaissance, respectés par le temps et les révolutions, font l'orgueil des habitants du pays.

On y accède par une large avenue noyers et d'ormes centenaires que hantent seulement les paysans à certains jours de fête, quelques touristes curieux d'architecture et surtout les pauvres des environs, attirés par la charité inépuisable des châtelains, car les Marteville sont riches et généreux. Mais on ne voit plus de fêtes comme jadis dans les salons ni sur les pelouses, plus de rires, de chansons, de robes claires passant entre les arbres du parc! Le château n'a que deux maîtres, aujourd'hui: un infirme et un misanthrope.

Deux maîtres! C'est un maître qu'il faudrait dire, car depuis trois mois, l'infirme seul demeure à Clairville; l'autre, le misanthrope, s'est installé dans quelque pays impossible d'où il n'est venu qu'une seule fois, au mois d'août, à la hâte, et où il est retourné le jour même, sans voir personne au village.

C'est ce que pensait, un soir d'octobre, Antoine Gauchat, le vieux et fidèle valet de chambre de l'infirme. Il aimait bien M. Paul, cependant, mais tout le jour, son maître avait été si triste et si souffrant qu'il ne pouvait s'empêcher de déplorer la solitude où le laissait si souvent l'humeur capricieuse du cadet.

"Pauvre malheureux! se disait-il, tout en aidant Roger Marteville à descendre de la voiturette où il lui avait fait faire un tour de parc, pauvre malheureux!

— Monsieur a-t-il encore besoin de quelque chose? conclut-il à haute voix quand M. Marteville fut installé dans son grand fauteuil près d'une fenêtre ouverte.

— Non Antoine, je n'ai besoin de rien. Vous pouvez me laisser.

Lorsque le serviteur fut parti, l'infirme jeta un regard douloureux autour de lui.

Il soupira. La solitude, ce jour-là, lui avait été insupportable; jamais l'absence de Paul ne l'avait impressionné si douloureusement que depuis une semaine. Ses lettres, jusque-là quotidiennes, lui avaient manqué plusieurs jours de suite. La dernière ne contenait que quelques mots:

"Je vais bien; il fait froid, les feuilles tombent. J'espère, mon vieux Roger que tu ne t'ennuies pas trop. Du reste, je pense retourner bientôt à Clairville".

Ces derniers mots avaient amené un pâle sourire aux lèvres de l'infirme, mais bientôt il s'était efforcé de les oublier: l'humeur changeante de Paul avait tant de fois, depuis des années, ajouté de petites déceptions au fardeau d'une vie sans joie!

Pourtant il était bon, Paul, tendre et dévoué, toujours attentif à ce qui pouvait soulager son pauvre Roger; sans cette inquiétude inhérente à sa nature, qui l'éloignait de Clairville et le poussait à chercher, sans cesse et partout, un repos qu'il ne trouvait pas, il eût été pour l'infirme le plus parfait des frères. La séparation n'en était que plus dure, hélas!

— La vie est longue, pensa l'ainé des Marteville en regardant la pendule de Saxe, une délicieuse oeuvre d'art qui comptait pour lui les tristes heures des jours interminables.

Antoine entra, portant une lampe. Il la posa sur le guéridon chargé de livres et s'apprêta à fermer les volets de bois, quand son maître l'arrêta d'un geste.

— Laissez, il fait doux ce soir, et les fleurs sentent bon.

— Monsieur ne prendra pas froid?

— Non, Antoine.

Le valet de chambre insista pour éloigner de la fenêtre le fauteuil où reposait l'infirme, et, la conscience en paix, se retira.

Quelques minutes plus tard, il introduisit M. Valbel.

L'ingénieur venait, comme presque tous les soirs, causer un peu avec M. Marteville et faire une partie de piquet.

Tout n'est pas rose dans la course aux louis d'or: En quelques mois, le jeune homme s'était fait une petite fortune, mais il avait dû vivre dans une solitude presque absolue.

Pourtant il avait pris l'habitude de venir souvent chez les Marteville, surtout en l'absence de Paul, et quoique Roger ne l'aimât pas, il était toujours bien accueilli.

Ce soir-là, sa visite fut courte. Il parla, comme chaque jour de la tristesse du pays, donna quelques détails sur les travaux accomplis sous ses ordres; expliqua que, depuis six mois, la propriété avait doublé de valeur.

Un peu de brise entra, chargée des parfums subtils de l'héliotrope; l'ingénieur pâlit. Rien ne ravive le souvenir comme les odeurs. Un parfum tout semblable à celui qui passait maintenant avait été mêlé à une des scènes importantes de sa vie, le jour où tout son avenir dépendait, croyait-il, de la bienveillance d'une jeune fille.

Des héliotropes fleurissaient près de lui quand, l'année précédente, il avait laissé entendre à Geneviève Rollay que son seul bonheur serait de vivre auprès d'elle. Vraiment, pendant tout un jour il avait été sincère, Geneviève était délicieuse et semblait si émue de cet aveu!... Oh! comme les héliotropes sentaient bon alors!... Heureusement, avant de dire le mot décisif, il avait su que la dot n'était pas ce qu'il supposait. La chance aidant, une situation s'était offerte plus avantageuse que celle qu'il convoitait; Geneviève n'était plus utile, il avait eu l'énergie d'oublier le joli rêve... Il y avait juste un an de cela!

— Vous semblez fatigué, Monsieur, dit soudain Roger Marteville.

— Oui, j'ai beaucoup travaillé depuis une semaine.

— Voici bientôt l'hiver, soupira le malade, vous pourriez vous reposer à votre aise. Faisons-nous un piquet, ce soir?

La partie commença, distraite, de part et d'autre. Au bout d'une heure, M. Valbel se retira, et Roger resta seul.

Au dehors, c'était la nuit noire sans lune; quelques étoiles qui n'éclairaient rien brillaient au firmament. Roger les regarda longtemps et son âme s'éleva, loin de ce monde, tandis que son pauvre corps restait cloué à son fauteuil d'infirme.

Après un temps qu'il ne put apprécier, le bruit de la porte brusquement ouverte le tira de sa méditation.

Un peu surpris, car à cette heure on n'entrait pas chez lui, il se retourna. Paul accourait, les bras ouverts:

— Roger, mon vieux Roger!

— Paul, te voilà! s'écria le malade, trop heureux pour s'étonner davantage.

Et dans un long baiser, il oublia sa solitude et sa tristesse.

Antoine qui accourait derrière M. Paul s'empressait déjà.

— Pourquoi Monsieur n'a-t-il pas prévenu? On serait allé chercher Monsieur à la gare. La chambre de Monsieur n'est pas prête!...

— Mon brave Antoine, laissez-moi tranquille, dit le nouveau venu en frappant sur l'épaule du fidèle serviteur. Depuis vingt ans que vous êtes dans la famille, vous devriez me connaître, et savoir que je ne fais rien comme tout le monde.

— Monsieur n'a pas dîné? demanda Antoine.

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Par exemple! On va faire quelque chose à Monsieur.

Paul commençait un geste de refus, son frère l'arrêta.

— Si, si, mon petit, tu prendras quelque chose. D'abord, ajouta-t-il avec un bon sourire à son domestique, ce sera le meilleur moyen de te débarrasser d'Antoine qui ne te laissera pas la paix avant que tu aies dîné.

Paul se laissa convaincre et tandis qu'Antoine très affairé sortait de la chambre, il regarda tendrement le malade en lui serrant les mains.

— Roger, tu as été bien seul, depuis trois mois.

L'ainé hochait doucement la tête et répliqua:

— Maintenant que tu es de retour, je suis heureux et bien portant; ces trois mois ne comptent plus.

En même temps il regardait Paul avec tant d'attention que celui-ci, pour échapper à l'examen de son frère, s'approcha de la baie ouverte sur le parc.

Des effluves d'héliotropes arrivèrent jusqu'à lui. Il les respira un moment, puis, la figure crispée, repoussa les battants de la fenêtre d'un geste violent.

— Comment peut-on laisser la fenêtre ouverte à cette heure-ci! grommela-t-il pour s'expliquer.

— Je t'assure que c'est très bon, l'air me fait du bien, dit Roger avec douceur.

— Alors, qu'on te fasse du feu! Mais non, rien. Mon pauvre ami, nous allons changer cela. Tu verras maintenant les belles grandes flammes que tu aimes tant, avec les portes et les fenêtres ouvertes pour voir passer l'automne, l'automne triste et joli, qui sent la glycine et la vanille... Mais ces héliotropes sont trop près de nous, ne trouves-tu pas? Leur parfum m'écoeure...

Il ferma doucement la fenêtre, après une dernière aspiration du parfum languoureux, et revint en souriant auprès de l'infirme.

Antoine apporta bientôt des œufs, quelques pâtisseries et des fruits.

Paul mangea du bout des dents, tout en s'efforçant de causer et de rire; mais bientôt, conscient de l'attention de Roger fixée sur lui, il remit sur le plateau la théière qu'il soulevait, et se tut.

— Mon petit! fit tendrement l'ainé.

Paul cacha son visage sur l'épaule de son frère, et dit d'une voix lassée:

— Roger, je suis malheureux!

Roger demanda, presque bas:

— Mon pauvre petit!... Est-ce à cause d'elle?

— Oui.

— J'en avais le pressentiment. Je l'ai deviné dans tes lettres qui ne disaient rien depuis une semaine.

Sans s'expliquer, Paul dit encore:

— Je suis malheureux!

Et, les yeux clos, il laissa bercer son chagrin par l'ainé.

Roger, accoutumé à la souffrance, n'essayait pas de faire parler l'homme vaincu qui se réfugiait auprès de lui, ni de le consoler par des mots... Il lui laissait savoir par son silence et ses caresses qu'il le comprenait et qu'il l'aimait. Alors, peu à peu, sans secousse, en s'arrêtant souvent, Paul lui dit toute sa peine.

— C'est fini, Roger, j'ai perdu ma dernière espérance, car j'espérais follement! C'est fini, elle est fiancée à un homme qu'elle aime, elle est heureuse, ils seront mariés avant trois mois... J'étais sûr de la vaincre, si sûr que je ne voulais pas croire à la consommation de mon malheur. Ce coup m'a assommé, tant je l'attendais peu... Je suis un fou, n'est-ce pas? J'ai senti alors que j'étais vaincu, et je n'ai pas eu le courage de lutter encore; du reste, à quoi bon? C'est bien fini... Je n'ai plus eu qu'une idée, la seule qui pouvait me venir,

# L'ANCETRE

à moi l'orgueilleux: sauver ma dignité pour qu'elle ne puisse jamais savoir combien elle m'a fait souffrir... lui laisser croire que ce coup me laisse debout, sinon indifférent, du moins consolable, et tout de suite consolé... C'est pour cela que, depuis une semaine, je n'ai pas fui Saint-Rémy comme j'aurais dû le faire et c'est pourquoi, aujourd'hui, je n'en puis plus! J'ai trop lutté, j'ai trop menti, je suis trop malheureux!

L'infirme le serra plus fort contre sa poitrine:

— Mon pauvre petit!...  
— Je l'aime tant! continua Paul.

Il se dégagea de l'étreinte fraternelle et, féroce égoïste, il cria dans un mouvement de révolte:

— J'ai besoin d'elle, Roger, je ne peux pas vivre sans elle... Tu ne sais pas qu'elle est tout pour moi!

L'infirme, sans se plaindre, redoubla sa caresse.

— C'est si dur d'avoir espéré pendant trois mois, poursuivit Paul, d'avoir été sûr de réussir un jour, et d'apprendre brutalement, sans préparation, que tout est fini! Je sentais bien qu'il y avait une menace sur mon bonheur, mais je ne croyais pas, je ne voulais pas croire que ce fût cela, j'avais un bandeau sur les yeux. Je m'étais dit que si l'on veut éperdument une chose, on finit toujours par l'obtenir... Aussi, en apprenant l'horrible nouvelle, je n'ai presque pas souffert tout d'abord; il me semblait que ce n'était pas vrai, ou que ce coup n'était pas pour moi... Il me semblait que j'assistais à la catastrophe d'un autre, d'un inconnu et j'ai fait le brave, j'ai pu parler, rire, j'ai même pu la féliciter! C'est plus tard que j'ai vraiment compris...

Il eut un frisson au souvenir des heures d'angoisse et de désespérance.

— J'entends toujours, dit-il le bruit de la goutte d'eau qui tombait sur la pierre quand j'ai appris... mon malheur. Ce bruit est mon cauchemar, il me poursuit partout, sinistre comme un glas... Il y avait en même temps un parfum de glycine et d'héliotrope triste comme la mort... Roger n'essaya pas de l'interrompre ni

de le distraire. Il le laissa dire tout et se plaindre. Enfin, Paul demanda:

— Je ne te fatigue pas?

— Non, non pauvre petit. Tu auras plus de force, maintenant, puisque tu sentiras auprès de toi quelqu'un qui t'aime et à qui tu peux tout dire. Tu redeviendras un homme courageux, et j'espère que l'heure n'est pas loin où tu souriras de ce grand désespoir.

— Roger, tais-toi!

— Non, non, je veux parler à mon tour. Tu te moquais autrefois des amoureux éperdus, tu étais fier d'avoir échappé à ce ridicule, c'est ton mot... Tu disais que la volonté peut triompher de tout... Je ne veux pas te faire de chagrin, Paul, je veux seulement t'ouvrir les yeux. Ta vie est trop précieuse pour être gâchée par une déception, par le genre de peine dont tu risais quand tu étais de sang-froid. Tu avais la prétention de triompher d'une femme à force de volonté? Emploie d'abord cette volonté à te vaincre toi-même; ne te laisse pas abattre ainsi! Tu es un bon chrétien, Paul, Dieu t'aidera. Reste un peu avec moi, repose-toi mon petit. Et puis, tu chercheras une diversion, tu entreprendras quelque chose de nouveau et de grand, et sûrement tu finiras par oublier ces trois mois de malheur...

— Ne dis pas cela! interrompit le cadet. Ces trois mois ont été le temps le plus heureux de ma vie; je n'ai plus qu'une consolation, c'est d'y penser toujours.

Roger soupira et n'insista pas.

Les deux frères veillèrent tard dans la nuit. Peu à peu, la conversation dévia et l'infirme se prit à penser:

— Il est intelligent et brave... Il saura se vaincre. Ce chagrin ne peut durer.

Paul sourit en disant bonsoir.

Mais quand il fut seul dans sa grande chambre triste, il se jeta sur son lit, et resta jusqu'à l'aurore, la tête enfouie dans l'oreiller, le corps secoué de sanglots longs et profonds.

Au jour, il descendit et sortit doucement

du château. Le parc vert, marbré de rous souriait devant lui.

C'était un chatoïement délicieux de tons et de couleurs que Paul contemplait d'un oeil douloureux. Bien des fois il avait rêvé à son retour au domaine familial, un retour glorieux avec la femme conquise... Dans ce rêve, la richesse du parc en automne lui semblait indigne de l'aimée, pourtant elle était heureuse et ravie de ce que lui montrait le vainqueur, doux comme un esclave et défaillant de joie...

Il avait tant rêvé cela, que même en ce jour de réalité brutale, il voyait partout Geneviève devenue l'âme de la chère demeure. Et quand sa raison lui eût démontré que Clairville resterait un corps mort dont l'âme serait à jamais absente, il se dressa avec un cri de révolte:

— Non, non, c'est impossible!

## XXII

Les Rollay retournèrent à Paris plus tôt que de coutume; il fallait s'occuper des préparatifs du mariage et faire plaisir à Geneviève, qui avait manifesté le désir de voir souvent son fiancé.

Elle fut présentée aux deux sœurs d'Albéric, mariées à Paris. Sa future famille fut tout de suite conquise et l'accueillit à bras ouverts.

Albéric profita de la permission que lui donna Mme Rollay de se considérer désormais comme de la maison. Il vint chaque jour boulevard Saint-Germain et chaque jour Geneviève sentait grandir son attachement pour lui.

— Il est si bon, si extraordinairement bon, disait-elle à Georges. C'est l'être le moins égoïste qui soit sur terre.

Le mois de novembre s'achevait. On avait fixé la date du mariage pour la première semaine de janvier, et Mme Rollay redoublait d'activité dans les préparatifs du trousseau. Ses projets d'avenir se multipliaient: tout le monde était heureux dans les deux familles.

— C'est vrai? tout le monde est heureux? Vous aussi? demanda un soir Albéric à Geneviève qui venait de faire cette remarque charmante.

— Quelle question! répliqua-t-elle en riant. Pourquoi "moi aussi"? En doutez-vous par hasard?

— Non, Geneviève, mais je désire tant que vous soyez heureuse sans un nuage, que je m'inquiète sans cesse et que je crains toujours que votre bonheur ne soit pas aussi complet que je le voudrais. Dites-moi, êtes-vous heureuse sans arrière-pensée?

— Oui, complètement, sans arrière-pensée, mon ami. Soyez tranquille comme moi, et tout ira bien; alors, vous regarderez l'avenir avec confiance, il vous semblera très joli et très doux. Avec vous, je n'ai peur de rien et je suis sûre de mon bonheur.

Le visage sérieux de son fiancé s'éclaira d'un sourire.

— Que vous me faites plaisir! et que vous êtes bonne, ma chérie!

Après un silence, il continua:

— Alors, bien sûr, vous ne regrettez rien?

Elle posa sur une table l'ouvrage de couture auquel elle travaillait et demanda:

— Pourquoi me dites-vous cela?

Comme il ne répondait rien, elle insista:

— Pourquoi me dites-vous cela, Albéric?

Que puis-je regretter, à quoi faites-vous allusion?

Saisie d'une inspiration subite, elle ajouta:

— Il ne s'agit pas de M. Marteville, n'est-ce pas?

Il s'accouda au haut dossier Louis XIII du fauteuil où elle était assise et répondit lentement:

— Il s'agit de M. Marteville.

— Albéric, vous n'ignorez pas quel sentiment cet homme m'inspire et vous devriez savoir que, s'il m'arrive de penser à lui, c'est pour me réjouir de lui avoir échappé. Ce n'est pas cela qui peut vous rendre jaloux, mon ami!

Il s'inclina sur les cheveux bouclés qui voilaient le front de Geneviève.

(Suite à la page 45)



Une noce chez le photographe, en 1860

Albert Dumas espère que vous aurez sous peu l'occasion de visiter son NOUVEAU STUDIO... d'ici là, il tient à remercier ses nombreux clients qui l'ont si bien encouragé depuis bientôt vingt-cinq ans.

*Albert Dumas*

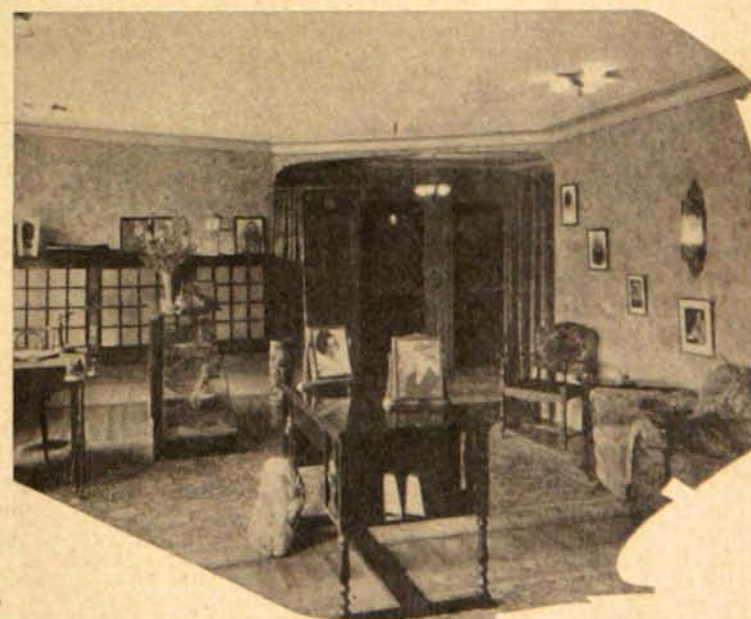
306, RUE SAINTE-CATHERINE EST

près de S.-Denis, Montréal

TELEPHONES:

Studio: LAncester 5478

Domicile: ATlantic 3695



Un coin du NOUVEAU STUDIO "Albert Dumas"

Reproduction tirée d'un récent dépliant—expédié sur demande.

Voyez le bel effet des coquilles remplies d'un savoureux mélange de pétoncles, de crevettes et de sauce crémeuse. En bas, dans un bol mexicain, une entrée au saumon et aux anchois, garnie de rôties.

# DELICIEUSES A SERVIR CES ENTREES CHAUDES



LES conversations plaisantes aiguissent l'appétit", a écrit l'auteur d'un livre de connaissances utiles et d'économie domestique, qui ajoute: "Et s'il survient un impair, faites-le passer inaperçu par un bon mot joyeux".

Qui n'aime ces aimables vieux livres qui enseignent avec une si belle précision la manière de faire cuire le bœuf à l'étuvée, d'enlever les taches de vin sur les toiles damassées, de préparer le savon doux, de conduire si bienveillamment les domestiques que la cuisinière ne nous abandonne pas au milieu du dîner et que les bonnes sont prêtes à recevoir leurs amis à la cuisine dès huit heures, le soir?

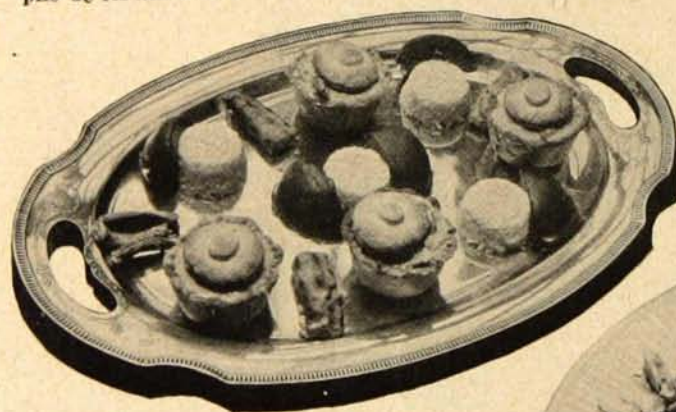
Ils contiennent de si sages conseils sur les devoirs envers les maris et les enfants, des avis si pratiques sur la tenue de la maison, sur les conserves et le jardinage, qu'ils sont encore les meilleurs à consulter. Ne les rejetons pas comme des vieilleries, mais apprenons à apprécier leur valeur.

Maintenant que l'automne est venu, que les premières gelées ont givré la terre d'une fine parure blanche, c'est le bon temps de songer aux bons plats chauds pour le lunch, le souper ou le dîner. Et les huîtres se présentent les premières. Le mois de novembre ne contient-il pas la lettre R? Avec elles, tout ce qui compose ces mets succulents dont nous avons été privés pendant les mois d'été, brille comme des bijoux dans leur ardente impatience de faire de nouveau partie des entrées de choix. Et l'on retrouve avec un réel plaisir les recettes exquis auxquelles les fruits, les légumes, les noix et tant de bonnes choses, donnent une saveur délicieuse et ornent la table de façon si attrayante.

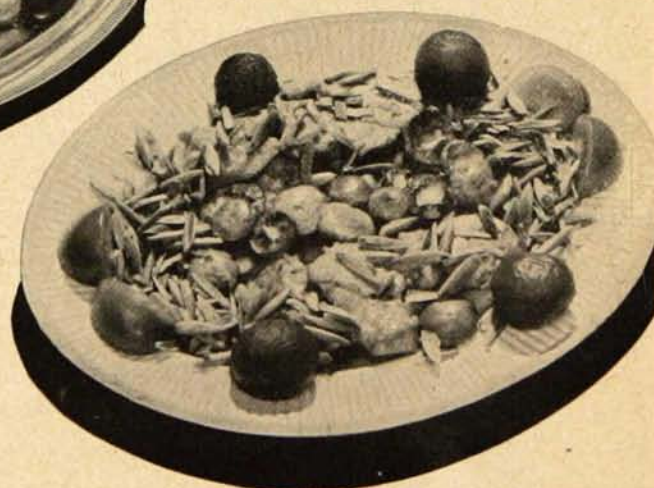
Rappelons en passant les ris de veau et le blanc de poulet préparés aux amandes hachées. C'est un mets excellent, d'un bel effet, et cependant de préparation simple. Faire tremper les ris de veau pendant une heure dans de l'eau froide salée. Après ce temps, les mettre dans un chaudron, toujours à l'eau froide salée, et laisser bouillir légèrement pendant vingt minutes. Alors, les jeter dans de l'eau glacée et les laisser refroidir. Enlever le gras et toute



Plat de jambon et de macaroni à la sauce aux tomates, recouvert d'œufs pochés. Décoratif et succulent. Au-dessous : des petits pâtés remplis de riz aux fruits.



Des amandes givrées accompagnent délicieusement les ris de veau ou le poulet. On y ajoute des abricots et du raisin.



partie membraneuse et les presser sous une pesée. Préparer une sauce-crème pas trop épaisse, assaisonner de sel, poivre et paprika; y mettre les ris de veau pour les faire chauffer. Sauter des cœurs d'artichauts dans un peu de beurre, les disposer en rond autour d'un ris sauté, sur un plat chaud, mettre les ris, couvrir de sauce et garnir d'amandes fendues, de raisins verts épinés. Autour du plat alterner de la gelée d'abricot et des moitiés de figes vertes. Pour ce mets, on prépare les amandes de la façon suivante: Faire blanchir une tasse d'amandes et laisser sécher. Couper en tranches minces, mettre dans une casserole avec un morceau de beurre doux (pas salé) ou avec un peu d'huile à salade et brasser le tout. Mettre dans un four doux et remuer de temps à

autre jusqu'à ce qu'elles soient roussies. Ne pas saler et faire égoutter sur papier gris.

Pour le blanc de poulet, mettre environ deux cuillerées à table de beurre dans une grande casserole, ajouter une demi-tasse de sherry, y jeter la viande et laisser mijoter quelques minutes. Ajouter deux tasses de crème ou de lait évaporé pour six morceaux de poitrine de poulet. Assaisonner de sel, de poivre et de paprika. Faire cuire lentement jusqu'à réduction de la sauce, sans laisser trop épaissir. Enlever la viande et procéder comme pour les ris de veau avec en plus une tasse de champignons hachés et sautés.

Les artichauts et les champignons en conserve nous permettent de s'en servir tout le long de l'année et ils servent de base à nombre d'entrées. D'ailleurs ils ne compliquent nullement la préparation des mets et ils les font si délicieux! Des peignes (clams) hachés, de la viande de crabe ou de saumon, des morceaux de poissons blancs, préparés à une sauce crémeuse et roulés dans le beurre et dans les mies de pain, font un plat succulent, cuits, dans des coquilles d'huîtres,

à four modéré, jusqu'à ce que le pain soit d'un beau roux. On les sert avec le citron et le cresson, et on les mange avec une salade et un petit pain chaud. Excellent pour un lunch de bridge, pour un souper ou pour un réveillon après une représentation. On peut les préparer à l'avance et les mettre chauffer dans le four pendant qu'on fait le café, prépare la salade et tient les petits pains au chaud.

# L'ANCETRE

(Suite de la page 43)

— Je ne suis pas jaloux, dit-il, puisque j'ai confiance en vous et que vous m'avez librement choisi. Pourtant, quand je pense à cet homme, j'ai une angoisse au cœur; je ne puis m'empêcher de trouver quelque chose de mystérieux dans cet éloignement si puissant qu'il vous inspire. Il est jeune, instruit, distingué, colossalement riche; son caractère me semble sympathique; vous l'estimez, je le sais. Enfin, il vous aime... Je me demande parfois pourquoi vous ne l'aimez pas aussi.

Geneviève tourna vers lui ses beaux yeux pensifs.

— Sans doute parce que j'étais destinée à devenir votre femme. Les mariages sont écrits au ciel...

— Si vous l'aviez refusé parce que vous m'aimez, je comprendrais cela, Ginette, dit-il, mais vous avez voulu m'aimer de peur de l'épouser... Dans votre décision d'avenir, il a pesé plus que moi! Peut-être avez-vous raison: Il fallait que les choses fussent ainsi pour notre bonheur à tous deux; mais si je songe que ce bonheur est fait du malheur d'un autre, je sens sur mon cœur un poids si lourd que je ne puis plus respirer; il me semble que je suis un voleur, que je me suis approprié un bien qui ne m'appartenait pas. Ginette, je pense souvent à cet ancêtre dont il vous a parlé... et je crois sentir autour de moi une âme en peine qui me harcèle et me supplie!

Il s'était animé en parlant. Geneviève se leva; appuyée à son épaule, elle lui dit:

— Mon ami, mon meilleur ami, vous ne m'avez jamais parlé de cela, je vous croyais heureux. Au lieu de bonheur, je ne vous apporte donc que du trouble?... Pourquoi ne me le disiez-vous pas?

— Je croyais que l'excès de bonheur me rendait fou, je ne m'arrêtais pas à ce qui me semblait un délire d'imagination. Aujourd'hui tout ce chaos a pris une forme!

— Pourquoi? demanda Geneviève angoissée.

— M. Marteville est à Paris; je l'ai rencontré ce matin, il m'a parlé, m'a dit qu'il viendrait vous voir et j'ai compris pourquoi j'avais le cœur serré.

— M. Marteville est à Paris! répéta Geneviève.

— Oui. Vous pâlissez, Ginette. Oh! je sais bien que vous ne l'aimez pas, mais il vous intéresse, sa présence vous émeut...

— Soyez tranquille Albéric, interrompit-elle, M. Marteville ne pense plus à moi; dès qu'il a su mes fiançailles, tout a été fini, et je suis sûre qu'aujourd'hui il a oublié son caprice d'un mois! Vous le verrez vous-même. Si vous avez peur, que deviendrez-vous? ajouta-t-elle en se laissant tomber sur son fauteuil. J'ai besoin de vous, je vous aime, ne gênez pas notre bonheur!

Il fit quelques pas en silence et revint auprès d'elle.

— Vous avez raison, dit-il, et je ne suis pas digne de vous qui m'avez donné la chère mission de vous protéger. C'est fini, maintenant; je ne veux plus penser qu'à ma joie de vous avoir pour femme. Ne craignez rien, Ginette, ayez confiance en notre bonheur, je suis là pour y veiller. Avant tout, pardonnez-moi de vous avoir attristée, je n'aurais pas dû parler ainsi.

— Albéric, je ne veux pas que vous me demandiez pardon.

— Alors, reprenez votre sourire que j'aime tant.

Mais une ombre resta au front de Geneviève ce soir-là, et ses efforts pour être gaie ne trompèrent pas son fiancé.

L'idée que Paul Marteville était à Paris, qu'elle le reverrait sous peu la troublait singulièrement. Le souvenir de l'indifférence témoignée à la nouvelle de ses fiançailles lui laissait un vague dépit et quelque chose qui ressemblait au regret.

Le malaise qu'elle ressentait parfois et qu'elle avait vaincu à force de volonté, venait de lui être expliqué par Albéric qui en souffrait comme elle: l'Ancêtre.

Paul Marteville était-il donc destiné à empoisonner leur bonheur?

Une fois déjà, il s'était mis sur son chemin, lors d'un premier rêve d'avenir. Serait-il encore un obstacle aujourd'hui?

Les jours suivants, chaque coup de sonnette fit tressaillir Geneviève. Quand elle rentrait à la maison après une course ou une promenade, elle demandait aussitôt d'un air indifférent:

— Il n'est venu personne?

Après avoir redouté la visite annoncée, Geneviève s'irritait maintenant de l'attente si longtemps.

Il vint enfin au jour de Mme Rollay. Les réceptions du mardi, terminées à sept heures, recommençaient, une fois par mois, de huit heures à minuit. On faisait

de la musique, on disait des vers; quelquefois, quand il y avait beaucoup de jeunesse, on faisait un tour de valse. Ce fut à la réception du soir que vint Paul Marteville.

Geneviève qui ne l'attendait plus feignit de ne pas le voir et se détourna pour cacher son trouble. Le choc était plus grand encore qu'à la première rencontre, et le sentiment éprouvé échappait à son analyse.

Cet homme avait risqué sa vie pour elle; plusieurs fois, elle avait dû céder sous sa volonté puissante; cet homme indéchiffrable, qui l'avait presque convaincue qu'elle deviendrait un jour sa femme, la laissait maintenant à un autre, sans lutte, sans révolte!... C'était donc un lâche?

Eh! quoi! elle l'accusait de lâcheté parce qu'il respectait le lien sacré des fiançailles! Il lui fallait bien s'avouer qu'elle eût trouvé juste et naturel qu'il essayât de la rompre. Elle s'irritait d'avoir pu triompher si vite, et d'avoir cru à ce grand amour...

Les couleurs revenaient à ses joues, les battements de son cœur s'apaisaient. Décidée à être belle joueuse, elle chercha du regard M. Marteville, retenu par M. Rollay à l'autre bout du salon.

Il semblait démesurément grand auprès des petits messieurs qui papillonnaient dans les groupes de jeunes femmes. Sa maigreur s'était accentuée depuis six semaines; son calme contrastait avec l'émoi que Geneviève venait à peine de surmonter.

Bien qu'il n'eût pas tourné la tête au mouvement de Geneviève, il vint aussitôt à sa rencontre.

— Bonsoir, Mademoiselle, dit-il, comment allez-vous?

Elle lui tendit sa main qui se mit à trembler. Leurs doigts s'effleurèrent un moment.

— Très bien, merci. Votre visite nous a été annoncée par M. de Bienne. Etes-vous à Paris pour quelque temps?

— Encore deux ou trois semaines, je pense... Cela me fera un mois de séjour, comme tous les ans.

— Ah! oui, comme tous les ans.

Elle dit ces mots sans y penser, pour dire quelque chose et cacher son désappointement. Ne s'était-elle pas imaginé qu'il n'était venu à Paris que pour la voir? Malgré son peu d'empressément à faire la visite annoncée, cette conviction un peu ébranlée subsistait encore, quand les mots de Paul achevèrent de la détruire: Un mois de séjour... comme tous les ans.

C'est vrai, il avait l'habitude de venir à Paris chaque année; son voyage n'avait pas d'autre motif que ses voyages précédents. Du reste, ne savait-elle pas qu'elle ne comptait plus pour lui?

Sur l'invitation de Mme Rollay, Paul prit un siège auprès de Geneviève et d'Albéric, et pendant que la maîtresse de maison s'occupait de ses visiteurs, les trois jeunes gens causèrent un peu.

Paul donna des nouvelles de Mme de Gailly dont il avait reçu une lettre la veille; il parla de Marceline, récemment placée dans un asile de vieillards à Dijon; on rappela quelques souvenirs de l'été précédent. Albéric demanda à M. Marteville ce qu'il avait fait depuis son arrivée à Paris.

— Pas grand'chose, répondit Paul; je ne suis pas un citadin et je ne sais pas comme vous accumuler les courses, les rendez-vous, les occupations sérieuses et le plaisir dans l'espace de quelques heures. Croiriez-vous que j'ai déjà passé trois jours à examiner quatre automobiles! Il faut dire qu'on doit tout m'expliquer, car je ne m'y connais pas.

— Vous voulez acheter une automobile? demanda Albéric, dont les yeux brillèrent.

— Oui, Monsieur. Mon frère infirme n'en voulait pas. Mais ses promenades sont forcément restreintes avec nos braves chevaux normands. J'ai pensé qu'une automobile lui permettrait d'aller plus loin sans rien changer à ses habitudes puisqu'il tout en voyant plus de pays, il pourrait revenir à Clairville chaque soir.

— C'est une fort bonne idée, dit doucement Geneviève.

— Alors, je suis très occupé et très empêtré, avec cette acquisition à faire, continua Paul.

— Il est certain qu'on ne doit pas acheter une automobile à la légère, reprit Albéric. Il y en a tant, aujourd'hui, que même les connaisseurs sont parfois bien embarrassés. Quand nous avons acheté la nôtre, j'ai consulté tous mes amis; je

supposais que la question les intéressait autant que moi, et, de gré ou de force, chacun a dû dire son mot.

— Maintenant, vous devez être un connaisseur, dit Paul.

— Je crois bien! reprit Geneviève, Albéric est un fervent de l'automobile.

— En ce cas, Monsieur, vous pourriez peut-être me donner quelques conseils, fit Paul Marteville.

— Si je le puis, je vous aiderai avec plaisir, dit Albéric, enchanté.

Geneviève n'écoutait plus. Paul était décidément tout à fait consolé; tant mieux! Albéric n'avait pas à se croire le voleur du bonheur d'autrui et elle-même pourrait rire à son aise de la fable de l'ancêtre. Comment avait-il pu oublier tout ce qu'il lui avait dit dans le bois et sur les Friches?

Et là, dans ce salon plein de monde, de lumières et de musique, elle revêcut ces deux scènes de sa vie, devant lesquelles s'effaçaient toutes les autres.

Une de ses amies, passant auprès d'elle, la ramena à la réalité par un coup léger de son éventail sur l'épaule. Elle se retrouva toute surprise entre Albéric et Paul qui causaient avec animation.

— Alors, c'est entendu pour jeudi, disait celui-ci.

— C'est entendu, jeudi, à deux heures et demie, avenue de la Grande-Armée.

— Merci, vous me rendez un vrai service.

Geneviève comprit que son fiancé prenait un rendez-vous avec M. Marteville. Elle en fut contrariée, car depuis la confiance d'Albéric, elle désirait qu'il ne s'établît point de relations entre les deux hommes.

Cette fois, elle ne pouvait rien dire; il lui fallait accepter le fait accompli...

On vint la prier de se mettre au piano; elle y consentit de bonne grâce, mais son esprit s'évada loin de ses auditeurs; elle joua mal et la mémoire lui fit défaut.

— Vous êtes nerveuse, ce soir, lui dit Albéric quand elle eut regagné sa place.

— Il fait trop chaud, répondit-elle, contrariée.

Du coin de l'œil, elle observait Paul Marteville engagé dans une conversation avec un artiste nouvellement médaillé; il causait avec aisance et animation. Où était l'ours mal léché qui faisait peur aux jeunes Pascal?

Quand on servit le thé elle se retrouva par hasard près de lui.

— M. de Bienne est vraiment bien aimable de venir à mon secours pour cette fameuse automobile, dit-il, en prenant un morceau de sucre dans la coupe qu'elle tenait.

— M. de Bienne est excellent, reprit-elle d'une voix attendrie.

En retournant à son hôtel, Paul Marteville se rendit le témoignage d'avoir joué son rôle admirablement. Il avait causé de tout, sans trahir la plus légère émotion à l'entrée de Geneviève, alors que son cœur battait à se rompre. Une fois de plus, sa volonté avait été victorieuse.

## XXIII

Le surlendemain, Albéric de Bienne vint déjeuner chez les Rollay comme il le faisait chaque jeudi après son cours à l'école des sciences politiques.

Sa tristesse était dissipée ou si bien cachée que Geneviève n'en trouva pas de traces. Et l'on fit de beaux projets d'avenir. La date du mariage fut définitivement fixée au quinze janvier. On parla des invitations à faire, du voyage de noces et de la future installation du jeune ménage.

Bientôt, les parents et Georges s'éclipserent, laissant en tête à tête les deux fiancés.

— Je vais pouvoir compter les jours, maintenant que la date est fixée, dit Albéric en prenant un calendrier sur le bureau Louis XVI.

— Vous ferez cela? interrogea Geneviève riieuse. Comme un soldat qui est de la classe alors.

Il ne répliqua rien, tout occupé de son calcul. Enfin, il releva la tête et déclara:

— Cela fait exactement cinquante jours en comptant aujourd'hui. Cinquante jours, ce sera long.

— Etes-vous donc si pressé de vieillir? demanda-t-elle.

— J'ai hâte d'être sûr de mon bonheur, Geneviève.

Elle le regarda, surprise:

— Vous n'en êtes pas encore sûr, Albéric?

Il comprit le reproche de sa question.

— Je suis sûr de vous, Geneviève; je le répète, j'ai en vous la plus absolue confiance. Je sais que vous m'aimez bien, que vous êtes heureuse de m'épouser et que l'avenir à nous deux vous est doux. Pourtant, je me sens quelquefois inquiet, j'ai hâte de vous avoir à moi. Sans doute on éprouve toujours ce sentiment quand on obtient enfin ce qu'on a beaucoup désiré: on ne peut pas y croire.

— Vous y croyez tout de même, Albéric? demanda-t-elle anxieuse.

— Pas toujours, répondit-il. Je crois souvent à un beau rêve... Mais tout bonheur n'est-il pas un rêve?

Un rayon de soleil tombait à travers le tulle des rideaux sur la tête du jeune homme qu'il couronnait d'un nimbe de lumière. A cette minute, Geneviève le trouva beau, d'une beauté surhumaine et touchante; le sentiment maternel que souvent elle éprouvait pour lui domina tout autre sentiment dans son cœur.

— Pourtant, si l vous est doux de parler, dites-moi tout, continua-t-elle, je veux que vous trouviez en moi la grande amie qui vous comprendra toujours. Nous devons n'avoir rien de caché l'un pour l'autre et ne pas rougir de nos faiblesses quand nous nous sentons fatigués ou inquiets. Il faut que, toute notre vie, nous ayons l'un dans l'autre une confiance absolue.

— Oui, dit-il, et nous arriverons ainsi très doucement et très heureusement à la mort.

— Très lentement aussi, j'espère, reprit-elle avec vivacité.

Deux coups sonnèrent à la pendule.

— Deux heures! s'écria Albéric, je vais manquer mon rendez-vous!

— Ah! votre rendez-vous avec M. Marteville! Pourquoi l'avez-vous accepté? Nous étions si bien ensemble! Ce sont des minutes précieuses que vous me prenez.

— C'est vrai, nous étions si bien, répliqua-t-il en souriant, mais je reviendrai ce soir.

— Bien sûr, vous reviendrez?

— Bien sûr.

— Alors, partez vite. Au fond, vous êtes enchanté, vous allez repaître votre vue de vos chères automobiles... Je crois que je vais en être jalouse.

Tout en riant, elle accompagna son fiancé à la porte du salon. Au moment de l'ouvrir, il se tourna vers elle, une question dans les yeux: elle comprit et, rougissant un peu, lui tendit son front où il mit un long baiser.

— A ce soir, ma Ginette.

— A ce soir.

En sortant de la maison, il tourna à droite, dans la direction de Saint-Germain-des-Près, coudoyant sans les voir les passants qui se hâtaient et les promeneurs tranquilles. La journée était belle, un peu froide, mais tout ensoleillée; des marchandes de fleurs poussaient devant elles leurs petites voitures chargées de chrysanthèmes et de violettes qui exhalait une odeur de printemps; des rires d'enfants accentuaient encore la note joyeuse de cet après-midi lumineux.

Albéric ne voyait rien; il se souvenait seulement des yeux pensifs de Geneviève, si doux et si tendres pour lui, et du baiser qu'il avait mis à son front. Son inquiétude avait disparu, il voulait être heureux, il le serait certainement; le monde était beau, bon, plein d'amour, ils étaient tous deux jeunes et vaillants; la réalité, cette fois, valait mieux qu'un beau rêve.

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain, lisez "La Science Moderne" Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR AN, 0.25 LE NUMERO

Publiée en FRANCE, BELGIQUE, SUISSE et CANADA. ADRESSE A MONTRÉAL: B. P. 32, STATION N.

TROP parler nuit! Mais dans l'exubérance de ma joie, j'avais oublié cet aphorisme... Ces jours derniers, je faisais part à Marjolaine de mon voyage à travers l'Ontario, confortablement assise sur un fauteuil No 13... histoire de prouver que ce nombre fatidique ne comporte aucun maléfice. Je l'ai si bien convaincue que maintenant elle veut, pour ses lectrices, mes impressions de voyage, celles que j'ai notées "pour moi seule". Eh! bien, soit! En attendant que le don de prudence me soit conféré, voilà mes souvenirs en gerbe assez mal liée:

Rapide comme le vent, le train, gigantesque serpent file, et dévore les espaces immenses. Ci et là, quelques ondulations, mais pas de montagnes, sauf la célèbre colline de Queenston où le général Brock fut enseveli dans son triomphe (1813).

Parmi les villes qui se déroulent sur l'écran de verdure, Kingston attire l'attention parce que plus ancienne, plus riche de traditions; cette place fortifiée est la principale ville militaire du Haut-Canada. Vient ensuite Belleville, la coquette, avec ses grands érables et ses pelouses fleuries; puis, Toronto et ses édifices perdus sous une profusion de fleurs (rambling roses) qui fait songer aux guirlandes de roses suspendues jadis aux colonnades des temples grecs. Toronto est le but de notre voyage. Une halte nous permet de nous reposer, de visiter la ville et d'admirer.

Voici l'Université, sa tour géante construite en 1919, en mémoire des héros de la grande guerre européenne. Six mille de ses gradués ont fait du service actif; sur ce nombre, six cents dorment leur dernier sommeil dans les Flandres. Leurs noms sont gravés sur les murs de pierre, surmontés des armes de l'Université.

Dans la salle des banquets, outre les armoiries de la famille royale et de cinquante et une universités de l'Empire britannique, brillent aussi celles des soixante-quatorze Nations alliées. Les nombreuses inscriptions en faveur de la liberté de pensée sont tirées d'un ouvrage de Milton, écrit en 1644. La voûte est en chêne américain et le parquet, carrelé de pierre d'Italie. Dans les niches trônent les portraits sculptés des bienfaiteurs de

## Reminiscences Ontariennes

cette grande Institution. Médailleurs et peintures rappellent l'œuvre des présidents, chanceliers et autres titulaires de cette Maison Hart, ainsi nommée en l'honneur de son fondateur, M. Hart Massey.

Partout nous attendent des réceptions, des promenades instructives, intéressantes. A l'une de ces festivités, j'ai rencontré Mme Edith Leléan Groves, présidente du Conseil d'Education, et la première femme honorée d'une telle marque de confiance. Poétesse, conférencière, commissaire d'écoles, éducatrice enthousiaste, orateur, Mme Groves est née à Cornwall. Cependant, elle descend d'une ancienne famille de France que la persécution des Huguenots fit émigrer en Angleterre.

Edith Leléan fit ses études à Toronto, au collège Jarvis, puis elle les poursuivit à l'École Normale en vue de sa préparation à l'enseignement.

Promue au titre d'institutrice de l'école Ryerson, Mlle Leléan sut conquérir tous les cœurs, même celui du... Principal qui l'épousa.

Ils eurent deux fils: l'un fut tué à Passchendaele où 2,500 canadiens tombèrent glorieusement, l'autre fut blessé à Vimy, puis victime du gaz asphyxiant sur la Somme. M. Groves fut si affecté de ces lourdes épreuves qu'il ne put y survivre.

Mme Groves est l'auteur de quelques ouvrages en prose et de deux recueils de poèmes dont plusieurs sont harmonisés par Mlle Tamblin.

Mes yeux gardent encore la grandiose vision du Niagara, biseauté de nuances mobiles sous les rayons d'un soleil rutilant; et ses chûtes, son tourbillon d'écume, ce fameux Whirlpool au-dessus duquel une jeunesse audacieuse se promène à plaisir dans une nacelle soutenue

par des câbles métalliques. Et je songeais aux prouesses du tonnelier Graham qui, en 1886, s'avisait de franchir ce précipice dans un tonneau. Par miracle, il évita les rescifs d'où il sortit indemne, mais ce voyage de trente minutes lui sembla l'éternité.

Un américain tenta le même exploit périlleux. Il s'en tira avec des contusions dont il se console: sa fortune est faite. En regard de ces vainqueurs de l'abîme, combien d'autres ont péri!

Une promenade en automobile nous fournit l'occasion de visiter un vieux château, jadis la propriété d'un seigneur français exilé par la révolution. Les fêtes légendaires données au Castel, ne sont pas encore oubliées...

Un coup d'œil sur le village de Chippawa et sa première église bâtie par les Jésuites. Parcs, serres, rose-raies sont de toute beauté. Au cimetière d'un faubourg de Niagara repose Laura Secord; un buste de bronze surmonte la pierre tombale de l'héroïne que nous connaissons mieux par les chocolats de ce nom, que par ses exploits. A l'extrémité de la route qu'elle parcourut, un autre monument rappelle aux générations cette vaillante femme qui, par des chemins impraticables, fit une vingtaine de milles pour avertir le régiment, auquel appartenait son mari, des agissements de l'ennemi.

Tout le long du chemin, des corolles blanches nous sourient dans le feuillage vert-tendre, et, dans le lointain, s'étalent vergers et vignobles d'où nous viennent, à l'automne, pêches, poires et raisins.

Dès que la poudre bleue du soir tombe sur ce merveilleux décor, une brise douce — l'éventail de Dieu — nous fait oublier, la chaleur torride des jours précédents, et nous revenons vers la capitale ontarienne en murmurant avec une poétesse de Sillery:

"Salut, ô Toronto, magnifique et sereine  
Que l'histoire, jadis avec amour nomma,  
De tout l'Ontario, la grande cité reine,  
L'Un des premiers joyaux de notre Canada!"

Renée des ORMES

(Congrès des Auteurs).

Il arriva à la station du tramway qu'il voulait prendre pour aller à son rendez-vous, et l'attendit un long moment.

— Je vais être en retard, pensa-t-il. Et machinalement il leva les yeux sur l'horloge de Saint-Germain-des-Près.

— Deux heures et quart! Mon Dieu, je n'arriverai pas!

Alors, il regarda autour de lui, en quête d'une auto qui pût l'emmener au plus vite, avenue de la Grande-Armée. A la station de voitures, les chauffeurs somnolaient sur leur siège et ne répondirent pas à son appel. Impatient de partir, et la tête pleine de douces visions, il décida de traverser le boulevard et de chercher le véhicule qui ne voulait pas venir à lui.

A ce carrefour, c'était un encombrement de voitures, d'omnibus et de tramways. Les lourds véhicules suivaient placidement leur chemin, forts de leur poids et de leur importance; les fiacres plus rapides faisaient parfois de brusques écarts au passage des automobiles trépidantes et tapageuses, tandis que les piétons trouvaient à grand-peine un passage périlleux à travers tant d'obstacles et de bruit.

— Je serai en retard, se dit une seconde fois Albéric que le passage d'un omnibus retardait encore.

Un violent juron, tout près de lui, le fit se retourner: Tout à ses pensées et à son impatience de partir, il n'avait pas vu un tramway qui venait en sens inverse, ni entendu les avertissements du wattman. L'énorme machine était à deux pas de lui.

D'un bond en arrière, il laissa la voie libre; alors des cris stridents l'assourdirent, un choc formidable le lança sur le sol, ses yeux se brouillèrent, il n'eut plus conscience de rien.

Immédiatement, sur le boulevard, la circulation fut interrompue. Des femmes poussaient des cris perçants, des agents accouraient.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda l'un d'eux.

Un témoin raconta la chose: — C'est un jeune homme écrasé, Monsieur l'agent. Il était sur la voie du tramway malgré les avertissements du wattman; quand il s'en est aperçu il a reculé, mais il s'est mis quasiment sous les roues de ce camion qui venait comme une flèche.

En même temps, il montrait, à quelques pas de la voiture homicide, le corps d'Al-

béric de Bienne qui gisait la face contre terre. Une main écrasée s'étendait, affreuse, à son côté; des éclaboussures rougeâtres souillaient ses vêtements en lambeaux; un ruisseau de sang coulait lentement sur le pavé et se mêlait à de la poussière et de la boue avant de former, dans un défaut de la chaussée, une large flaque sinistre.

Le chauffeur du camion déclina ses noms et titres et expliqua la catastrophe, tandis qu'un agent prenait des notes sur son calepin.

— Faudrait pourtant lui porter secours, dit un brave homme en s'approchant de la victime.

A deux, ils soulevèrent Albéric et le portèrent sur le trottoir pendant qu'on allait quérir une voiture d'ambulance. La fièvre et douce figure du jeune homme était méconnaissable sous la boue sanglante qui la couvrait... un filet de sang coulait sans relâche sur son front et noyait ses paupières closes.

— Le malheureux! sanglota une vieille femme.

— Est-il mort? demanda la foule.

Un étudiant en médecine qui se trouvait là, écarta les habits à l'endroit du cœur et y posa un moment la main.

Des habitants du boulevard s'empressèrent avec des linges blancs, de l'eau chaude, des cordiaux. L'étudiant lava le visage et les cheveux, mettant à découvert une plaie béante au-dessus du front. Celle de la main était si horrible qu'il n'osa point y toucher. Nulle trace de vie sur le pauvre corps meurtri, pourtant le cœur battait toujours...

Le commissaire de police, venu en hâte, fit chercher dans les poches de la victime quelque trace d'identité. On ne trouva dans le portefeuille qu'un memento de choses à faire pour la semaine, un portrait de femme et deux ou trois cartes gravées au nom d'Albéric de Bienne, sans adresse.

Aussitôt la voiture d'ambulance conduisit le fiancé de Geneviève à l'hôpital de la Charité.

Or, il advint que M. Rollay et sa fille sortirent de chez eux quelques minutes plus tard. Ils allèrent sans se presser au

bureau d'omnibus qui voisine avec la statue de Diderot et prirent des numéros pour l'autobus de Montmartre.

Près de là, le rassemblement n'était pas encore dispersé; on discutait la catastrophe, chaque témoin racontait aux nouveaux arrivants ce qu'il avait vu ou cru voir. Le camion et son chauffeur étaient toujours sur les lieux.

Dans l'étroit bureau, les contrôleurs commentaient l'affreuse chose.

— Est-il arrivé un accident? demanda M. Rollay, intéressé par quelques mots entendus çà et là.

Un contrôleur qui connaissait le sénateur, répondit en saluant:

— Oui, Monsieur, un jeune homme vient d'être écrasé par une automobile, là, au coin.

— Quelle horreur! s'écria Geneviève. Est-ce qu'il est mort?

— Non, Mademoiselle, mais il n'en vaut guère mieux le pauvre diable!

— Comment cet accident est-il arrivé? demanda le positif M. Rollay.

Le contrôleur fit à M. Rollay le récit de l'accident.

En l'écoutant, Geneviève eut le cœur serré. Elle pensa aussitôt à la mère ou à la femme de la malheureuse victime et se disait que, peut-être à ce moment même, elles apprenaient la nouvelle épouvantable.

— L'a-t-on conduit à son domicile? demanda-t-elle.

— Je le pense, répondit le contrôleur.

Mais l'employé très au courant, la détrompa.

— Non, non, on l'a conduit à la Charité. On ne sait pas où il demeure.

— On ne sait pas... fit Geneviève atterrée, alors, comment prévenir sa famille?

— On ne peut pas la prévenir.

Mais Geneviève très émue du récit qu'elle venait d'entendre, poussée peut-être par un secret pressentiment demanda encore:

— Ce malheureux n'avait donc pas un papier sur lui qui pût établir son identité?

L'employé, très fier d'être ainsi interrogé, s'empressa:

— Il avait des cartes de visite, mais pas

d'adresse. C'est un noble: Albert de Bienne ou de Bienne, un nom comme ça.

Geneviève reçut un grand coup au cœur. Elle eut, sans une hésitation, la certitude qu'il s'agissait de son fiancé, pourtant elle demanda:

— Ne serait-ce pas Albéric de Bienne, plutôt?

— Oui, Mademoiselle, c'est cela...

Il s'arrêta court devant la pâleur effrayante de la jeune fille qui fixait sur lui ses yeux ardents exorbités. Il la vit porter la main à sa poitrine et chanceler, et comme il s'avavançait pour la soutenir, elle, qui ne le voyait pas, se rua hors du bureau et rejoignit son père au moment où il atteignait l'autobus.

— Papa, c'est Albéric!

Sans expliquer davantage, elle courut, hagarde, les deux mains pressées sur sa poitrine, dans la direction de l'hôpital de la Charité. Les passants se retournaient et disaient:

"C'est une folle". Elle ne les entendait pas.

Au coin de la rue des Saints-Pères, elle s'appuya, défaillante, à la grille de l'ancienne Académie de médecine pour reprendre haleine, mais bientôt elle repartit, plus vite encore, en répétant:

— Je veux le voir avant qu'il meure! Je ne veux pas qu'il meure tout seul!

Elle le vit enfin, après un temps qui lui parut un siècle, pendant lequel son père affolé vint la rejoindre. Elle le vit dans la chambre où M. Rollay avait demandé qu'on le mit, après le travail des chirurgiens. Les yeux aveuglés de larmes, elle vit sa tête entourée de linges, ses paupières aux longs cils abaissés sur ses joues exsangues, son pauvre bras sans main, trop court sous le pansement. Elle avait promis d'être forte... D'un geste tremblant, elle écrasa ses larmes et, se tournant vers le médecin, demanda:

— Vivra-t-il?

Le docteur ne répondit pas. Geneviève s'irrita:

— Parlez, de grâce; y a-t-il une chance, une pauvre petite chance de le sauver?

Cette espérance venait de poindre, maintenant elle s'y cramponnait.

— La nature est plus forte que la science Mademoiselle, répondit le médecin, et

(Suite à la page 48)

## L'ANCETRE

bureau d'omnibus qui voisine avec la statue de Diderot et prirent des numéros pour l'autobus de Montmartre.

Près de là, le rassemblement n'était pas encore dispersé; on discutait la catastrophe, chaque témoin racontait aux nouveaux arrivants ce qu'il avait vu ou cru voir. Le camion et son chauffeur étaient toujours sur les lieux.

Dans l'étroit bureau, les contrôleurs commentaient l'affreuse chose.

— Est-il arrivé un accident? demanda M. Rollay, intéressé par quelques mots entendus çà et là.

Un contrôleur qui connaissait le sénateur, répondit en saluant:

— Oui, Monsieur, un jeune homme vient d'être écrasé par une automobile, là, au coin.

— Quelle horreur! s'écria Geneviève. Est-ce qu'il est mort?

— Non, Mademoiselle, mais il n'en vaut guère mieux le pauvre diable!

— Comment cet accident est-il arrivé? demanda le positif M. Rollay.

Le contrôleur fit à M. Rollay le récit de l'accident.

En l'écoutant, Geneviève eut le cœur serré. Elle pensa aussitôt à la mère ou à la femme de la malheureuse victime et se disait que, peut-être à ce moment même, elles apprenaient la nouvelle épouvantable.

— L'a-t-on conduit à son domicile? demanda-t-elle.

— Je le pense, répondit le contrôleur.

Mais l'employé très au courant, la détrompa.

— Non, non, on l'a conduit à la Charité. On ne sait pas où il demeure.

— On ne sait pas... fit Geneviève atterrée, alors, comment prévenir sa famille?

— On ne peut pas la prévenir.

Mais Geneviève très émue du récit qu'elle venait d'entendre, poussée peut-être par un secret pressentiment demanda encore:

— Ce malheureux n'avait donc pas un papier sur lui qui pût établir son identité?

L'employé, très fier d'être ainsi interrogé, s'empressa:

— Il avait des cartes de visite, mais pas

## L'Art de dresser la Table

La vie sociale de la famille, que le genre en soit simple ou cérémonieux, se concentre autour de la table. C'est pourquoi il faut la dresser avec art, donner à son service de l'élégance, de l'intérêt, du charme, et une harmonie de décoration qui lui confèrent une personnalité irrésistible. Et que la table soit modestement ou somptueusement dressée, l'harmonie de son ensemble doit faire ressortir un plan artistique défini. Tous les accessoires qui en composent le service — l'argenterie, la porcelaine, la verrerie et les toiles — sont comme les reflets de la vie gracieuse de la famille.

### LA PORCELAINE

Le choix de la porcelaine est peut-être, dans l'ordre domestique l'occasion la plus délicate pour affirmer le bon goût de l'hôtesse, comme elle est en même temps celle qui réclame une grande indulgence pour le caprice personnel qui en décide. Il en existe une variété infinie non seulement par le fond et la décoration, mais par le genre et la beauté.

Les modèles n'ont jamais été plus riches que depuis que la céramique leur prête son précieux concours. Le fond ivoire est surtout en faveur. Relativement nouveau, il a vite fait de remplacer la porcelaine blanche, parce que d'une façon générale, dans le genre décoratif, la couleur ivoire produit un effet plus chaud, plus riche que le peu accommodant blanc cru.

Les porcelaines anciennes, qui ont aussi le mérite d'être de belles vieilles choses, semblent être moins appréciées. Elles s'accordent mal avec la mode du jour. Les temps modernes exigent d'autres dessins, de nouveaux modèles, selon les différents services et les nouveaux usages.

L'unique soin de l'hôtesse dont le goût est sûr, est de choisir un service qui s'harmonise au genre de la pièce et qui semble en faire partie par la couleur, le dessin et le style. Il lui sera facile ensuite d'organiser pour sa table un service impeccable qui en mettra la beauté en relief. La vogue grandissante du service russe a beaucoup contribué à la disparition des tables surchargées et à faire valoir la belle simplicité de ce nouveau genre. Mais il faut toujours veiller à l'harmonie de l'ensemble.

Selon leur décoration, les services de porcelaine sont destinés à des usages différents. Ainsi, la porcelaine pour le déjeuner est gaie, vivante, d'un joyeux coloris, paraissant réunir toutes les fleurs du jardin. On se garderait bien de s'en servir pour le dîner qui demande une porcelaine d'un dessin exquise où se retrouvent presque toujours les classiques bandes dorées. Celle du lunch est encore d'un modèle différent. Il y a des maîtresses de maison qui ont des services pour chaque saison. C'est une fantaisie charmante qui fait la table plus accueillante, plus hospitalière, et qui fait mieux comprendre combien il fait bon de vivre.

Le goût moderne n'a jamais été si éloquemment exprimé que par la coutume de plus en plus adoptée de se servir de modèles différents pour les différents services, tout en conservant le souci de l'harmonie. Les plats à viande, à poisson, les assiettes à dessert, etc., peuvent par conséquent varier de forme, de décoration. Mais les uns et les autres doivent se rattacher par les nuances toujours assorties, c'est-à-dire que, par exemple, le jaune, le bleu, l'or, bien que sous des formes diverses, doivent se retrouver dans chaque modèle. Mais ce n'est là, bien entendu, qu'une fantaisie élégante qui ne s'impose pas.

### LA GRANDEUR DES ASSIETTES

Les assiettes de service: De 10 à 11 pouces.

Les assiettes à dîner: 10 pouces. Ces assiettes sont plutôt grandes vu que maintenant de façon courante, on sert les légumes dans les mêmes assiettes que la viande.

Les assiettes à entrée: De 8 1-2 à 9 1-2 pouces. C'est une grandeur convenable, puisqu'en plus de servir comme assiettes d'entrée, elles sont souvent employées pour la salade, le poisson, même pour le dessert quand on apporte le bol pour rincer les doigts avec le couvert du dessert.

# EN CAUSANT

Les assiettes à dessert: De 7 à 8 1-2 pouces. Pour toutes sortes de desserts et de salades. On s'en sert comme assiette à gâteaux pour le thé.

Les assiettes pour le pain et le beurre: De 6 à 6 1-2 pouces. D'un emploi général. Les petites assiettes individuelles à beurre sont disparues.

Les assiettes à soupe: De 8 à 8 1-2 pouces. Il y a aussi le bol ou la coupe à soupe. Les assiettes à soupe apparaissent de moins en moins dans le service, maintenant que l'on donne la préférence aux tasses pour la soupe-crème et le bouillon dans les lunches ou les repas de cérémonie.

Les tasses pour la soupe-crème: C'est une tasse basse et large, avec anse de chaque côté, de 4 1-2 à 5 pouces x 2 pouces, dans laquelle on sert les purées, les bisques, les crèmes-soupes, et qui est extrêmement populaire pour les lunches.

Les tasses pour le bouillon: Une tasse à deux anses, de la grandeur d'une tasse à thé, pour soupes claires, consommés ou bouillons.

Les coupes à cocktails glacés: Une innovation dans les services de porcelaine. Deux coupes, dont l'une plus petite pour le cocktail, et l'autre plus grande afin de permettre de remplir l'espace entre les deux avec de la glace pilée. On s'en sert aussi pour les pamplemousses et le cocktail aux crevettes.

(Courtoisie du "Delineator")

## COMMENT TENIR MAISON AU CANADA

Ta destinée est dans tes mains, et c'est toi qui, en usant d'aujourd'hui, fais demain ce qu'il sera. Bien-être matériel, richesse, civilisation, science, progrès moral, tout cela peut s'obtenir; mais tout cela doit se gagner car tout cela est une récompense, et toute récompense suppose un effort.

Frédéric Passy

Tenir maison constitue une occupation de la plus haute importance. La ferme, l'usine, le marché, le magasin, l'école, — et nombre d'autres institutions établies, — n'existent que pour seconder et secourir le foyer domestique. Le foyer n'est pas créé pour ces institutions, mais celles-ci n'ont de raison d'être que pour celui-là. Estimez et rehaussez vos fonctions. Tenir maison ne constitue pas une sorte de tâche dont on doit chercher à se débarrasser pour courir à autre chose. Bien au contraire, c'est pour vous le travail quotidien, c'est votre profession, c'est une source de joie, de bien-être et d'utiles revenus, comme en confère tout travail honnête et intelligent.

Nos mamans canadiennes n'échangeraient sans doute contre aucun château, ce foyer où tous ceux qu'elles aiment sont heureux et à l'abri.

Laissons au prédateur la chaire à laquelle il a droit; laissons au roi son trône; les mères ne les envient pas! Dans son petit royaume, la maman est tout aussi puissante et tout aussi populaire que ceux que nous venons de mentionner. Bien plus, ni l'Eglise, ni l'Etat ne pourraient continuer leur mission si les bons foyers que les mamans gèrent et dirigent, venaient à disparaître.

### L'horaire

Rien de plus utile qu'un honoraire. Dressez une liste de vos travaux et du temps requis pour faire telle ou telle chose. Nos ménagères passent à peu près les trois quarts de leur temps dans la cuisine ou dans le voisinage de la cuisine. N'est-ce pas trop? Efforçons-nous alors de raccourcir le temps ainsi dépensé et, pour cela, mettons en œuvre de meilleures méthodes que celles employées jusqu'ici. Que la ménagère dresse donc une sorte d'horaire où elle trouvera inscrits le travail de chaque jour, les travaux particuliers, le temps du repos, les moments de loisir et de récréation. Par exemple, l'horaire ou l'agenda indiquera les jours de

marché, etc. L'emploi de moyens de ce genre nous aide à accomplir notre travail sans en éprouver trop de fatigue; nous aide encore à ce que tout se fasse en temps; à mettre de côté tout travail qui n'est pas absolument nécessaire; enfin à répartir notre temps d'une façon intelligente. Avec un bon horaire on se trouve, pour ainsi dire, protégé contre toute sensation de hâte et de précipitation induite, et, ce qui est plus important, on est ainsi moins tenté de se priver soi-même des quelques minutes qui, de droit, nous reviennent pour respirer un peu d'air pur, prendre un peu de repos, lire quelques lignes et jouer de quelques loisirs. Il n'est pas seulement sage, mais il est nécessaire qu'une ménagère se repose et se récréie de temps en temps.

Toutefois, il ne faut rien exagérer et nulle maîtresse de maison ne doit se faire l'esclave de son horaire. Pour faire chaque chose, il y a des moments plus avantageux que d'autres.

Par exemple, le meilleur temps de nettoyer la cave, c'est lorsque l'on constate un brusque changement de température. Vous trouverez alors que la cave est encore plus chaude que vous n'auriez pu le croire.

### Nettoyez au fur et à mesure

Il existe toute une technique pour tenir une maison propre. En ceci comme en toutes choses, mieux vaut prévenir que guérir. Nettoyez à mesure que vous passez ici ou là. Apprenez la technique — c'est-à-dire la manière rationnelle de vous y prendre. Un bon entraînement ménager, de l'intelligence et l'application des méthodes modernes à la direction de la maison: voilà quels sont les meilleurs moyens d'empêcher le gaspillage et de tenir une maison en excellent état de propreté et d'hygiène. Que la maison soit aussi humble qu'on la puisse supposer, si l'âtre est pétillant si le plancher est propre, si les murs sont bien tapissés, s'il y a pour quelques sous de cretonne ou de mousseline finement drapée aux croisées: on a là un tableau que plus d'un artiste a placé parmi les idéals de l'humanité. (Petits livres bleus).

## LES SALUTS

Les Romains, pratiques, disaient: "Comment allez-vous? Pour moi, je vais bien". Quomodo vales? Ego valeo.

Les Juifs et les Arabes disent: "Salut à toi!"

Les Turcs, poétiques et gracieux: "Que tes matinées soient heureuses! Que tes soirées soient heureuses!"

Nous disons: "Bonjour! Bonsoir!" Les Italiens disent: Buon giorno! Buona sera! ils disent aussi: Buona notte! Bonne nuit!

Les Espagnols: "Comment la passez-vous?" Ils mettent tout au pluriel: Buenos dias, buenas noches et font sonner cordialement un Adios bien senti.

Les Persans: "Puisse ton ombre ne jamais diminuer."

Les Chinois: "Comment va votre digestion?"

Les Grecs, très pratiques: "Que faites-vous?"

Les Allemands: "Comment ça va?" Mais rien ne vaut les saluts chrétiens.

On disait jadis à Nantes: "Croissez en sainteté!"

Et l'on dit aujourd'hui encore en divers pays, surtout en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Flandre:

"Loué soit Jésus-Christ!" A quoi on répond: "A jamais!"

Les rois en France terminaient leurs lettres par cette belle formule: "Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde."

A l'époque de la Révolution on remplaça ces saluts par l'absurde: "Salut et fraternité" qui précédait souvent les pires atrocités et même la guillotine.

## Le Savoir-vivre

### LE SERVICE DES GENS DE MAISON

Composition du personnel.— La cherté de la vie, l'augmentation des gages en même temps que les simplifications de service amenées par les installations modernes nous ont fait réduire le nombre de nos domestiques. Réagissons pourtant contre une tendance fâcheuse: on sacrifie la bonne marche des rouages de la maison à la vanité ou au plaisir. Nombreux sont les ménages qui suppriment la bonne à tout faire pour avoir une automobile. Ils se trompent, car la prospérité et le bonheur d'une famille se trouvent singulièrement accrus par l'ordre qui règne dans la maison; d'ailleurs, la santé de la maîtresse de maison se ressentirait d'une tâche trop lourde.

Pour avoir des domestiques.— Pour avoir de bons serviteurs, sachons les choisir, sachons faire notre contrat avec eux, sachons régler leur service, sachons par la justice et la bonté les attacher à la maison.

Esprit du service.— Une évolution s'est produite assez brusquement. Les maîtres assurent que leurs domestiques n'ont plus les vertus traditionnelles des bons serviteurs. Ceux-ci se plaignent de leurs maîtres.

Sans nous attarder à regretter le passé, essayons de comprendre l'esprit nouveau. Les gens de maison ne se considèrent plus comme des "serviteurs" mais comme des "employés" d'un genre spécial. Au point de vue simplement humain, c'est peut-être plus juste. Au point de vue traditionnel et chrétien il y avait dans l'ancienne manière une noblesse morale très grande. Et le serviteur, respectueux de l'autorité qu'il avait acceptée, se trouvait bien souvent récompensé de sa fidélité et de sa déférence puisqu'il arrivait à faire partie de la famille où il servait.

À présent, chacun revendique ses droits. Maîtres et serviteurs ont donc besoin de les connaître exactement.

Les renseignements.— Pas d'engagement à la légère. Nous avons le droit et le devoir de demander des renseignements précis sur le compte de la personne qui veut entrer à notre service.

Si elle a déjà servi, elle doit présenter des certificats. Sachons comprendre ce que valent ces certificats. Allons dans les maisons où cette personne fut employée, ou écrivons à ses anciens maîtres. Les renseignements verbaux sont toujours préférables.

S'il s'agit d'un débutant, écrivons au maire de son village, au curé de sa paroisse, à son dernier employeur.

Nous pouvons exiger qu'on nous présente l'extrait de naissance, le livret de mariage. On a le droit de demander à la mairie du pays d'origine un certificat de bonne vie et mœurs. C'est à tout le moins une pièce d'identité.

Le contrat.— En arrêtant un domestique disons-lui très exactement quelles seront ses obligations et ses charges, à quelle heure commencera et finira son service; fixons le chiffre des gages; montrons-lui sa chambre.

Les gages.— La question des gages est à présent discutée. Les prix anciens ne reviendront pas. Ne cédon pas à la tentation d'attirer les domestiques en donnant plus qu'on ne donne autour de nous. Agir ainsi, c'est amener sans raison la hausse des salaires et empêcher les familles peu fortunées de se faire servir.

L'indice du coût de la vie, si variable en ces années difficiles, règle les gages. Il faut se conformer aux usages de la région que l'on habite, donner un prix moyen si l'ouvrage est normal, un prix un peu supérieur si on exige un service plus dur. Une augmentation de salaire accordée à temps, — quand les prix montent, quand le travail s'alourdit, quand le serviteur a fait preuve d'un particulier dévouement — est juste et attache les domestiques à leurs maîtres.

Payons les gages à date fixe. Certaines maîtresses de maison règlent tous leurs domestiques le même jour: au 1er ou au 15 du mois par exemple.

Les congés.— Il est juste d'accorder à chaque domestique une heure de liberté chaque jour. Les cuisinières et bonnes à tout faire attendront jusqu'au milieu de l'après-midi, après la vaisselle faite.

## L'ANCETRE

nous ferons tout pour le sauver, mais... il a à la poitrine une blessure bien grave, plus grave encore que celle de la tête.

— Du moins, que tout soit tenté, Docteur, gémit-elle.

Elle s'installa au chevet d'Albéric, un chapelet aux doigts, mais incapable de prier et de penser, toute son attention concentrée sur les yeux clos du mourant, dans l'espoir de les voir s'ouvrir et se fixer sur elle.

Les deux sœurs du jeune homme et Mme Rollay, prévenues tout de suite, arrivèrent bientôt; Georges vint un peu plus tard. Sans rien dire, sans quitter sa place, elle les laissa s'exclamer et se lamenter; le ton de leurs voix arrivait jusqu'à elle comme un bourdonnement indistinct. L'infirmité, à grand-peine, leur imposa silence; le malade s'agitait, un gémissement lent et sourd s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes; ses yeux s'ouvrirent démesurément et se fixèrent sur de l'invisible.

Geneviève se pencha vers lui, anxieuse d'être reconnue: "C'est Ginette", murmura-t-elle.

Le son de ce doux nom familial frappa sans doute l'oreille du moribond, car il le répéta d'une voix si lointaine que Geneviève crut l'entendre pour la première fois.

— Ginette, ma Ginette...

Il dit alors des mots sans suite et coupés de plaintes, que la jeune fille ne comprit pas. De la main qui lui restait, il fit le geste d'écarter quelque vision douloureuse.

— Laissez-moi, clamait-il, je vous la rendrai... je vous la rendrai!

Epuisé, il ferma les paupières et se tut. Geneviève, la gorge serrée par les larmes, lui disait à mi-voix des mots tendres comme une mère à son enfant malade. La douceur de ces caresses le calma, il s'assoupit.

— Il faut chercher un prêtre, dit la vaillante fiancée.

Quand l'aumônier fut là, elle resta à genoux, sans une défaillance, pendant les onctions saintes, attentive seulement au cher visage blessé où la mort mettait déjà sa main.

Un peu avant son dernier soupir, Albéric ouvrit encore les yeux, des yeux qui voyaient ou qui semblaient voir, et Geneviève eut la joie suprême d'y lire une dernière fois l'amour immense qu'il avait eu pour elle.

Quand tout fut fini, elle mit un long baiser sur chacune des paupières closes du mort, et, vaincue, à bout de courage, cria sa peine dans des sanglots déchirants.

Ses parents l'emmenèrent de force. Georges resta avec les sœurs d'Albéric pour la veillée funèbre et pour attendre Mme de Bienne appelée par télégramme.

Neuf heures sonnaient à l'église quand la voiture des Rollay les déposa devant leur porte. L'agonie d'Albéric avait duré six heures.

Geneviève n'accepta aucune aide pour graver les trois étages conduisant à leur appartement; elle n'avait pas bien conscience de la réalité de la catastrophe; elle montait très vite pour échapper, lui semblait-il, à une grande douleur qui la poursuivait et dont elle pourrait se défendre quand elle aurait atteint elle ne savait quel refuge, qui existait sûrement mais qu'elle ne connaissait pas.

La porte de l'appartement était ouverte. Le valet de chambre parlait avec un homme dont la haute stature se détachait en sombre sur les boiserie blanches du vestibule bien éclairé.

Geneviève reconnut aussitôt M. Marteville.

Son premier mouvement fut de reculer et de fuir; mais ses parents la suivaient, et déjà Paul s'était retourné. Sur son visage très pâle, elle vit une émotion profonde.

— J'apprends l'accident arrivé à M. de Bienne, dit-il à Mme Rollay, sans regarder Geneviève; j'en suis bouleversé. Je l'ai attendu une partie de l'après-midi et, pensant le trouver chez vous ce soir, j'étais venu pour savoir la raison de son absence. Votre domestique vient de me dire la terrible nouvelle...

— Hélas! Monsieur, c'est épouvantable, dit Mme Rollay.

— Et comment... se trouve-t-il... maintenant? demanda Paul en hésitant.

— Il est mort, dit nettement Geneviève. Sans écouter le mot de condoléance qu'il balbutiait, elle passa devant lui et courut à sa chambre où elle s'enferma.

## XXIV

Trois semaines s'étaient écoulées depuis que la dépouille d'Albéric de Bienne avait été conduite au lieu de sépulture de sa famille, en Touraine.

Geneviève avait apporté des deux jours passés là-bas, auprès de la pauvre mère éplorée, une tristesse insurmontable dont ses parents et ses amis s'ingéniaient en vain à la distraire. Malgré leurs supplications, elle s'obstinait à rester à la maison, occupée à lire, à écrire, ou à coudre quelque vêtement pour un enfant pauvre, elle désirait la solitude, elle insistait pour que sa mère ne changeât rien à son genre de vie et que, sans s'inquiéter, elle fit comme d'habitude, les courses qui l'intéressaient tant.

Comme elle ne se plaignait pas, que sa santé robuste avait résisté à l'épreuve morale, comme elle semblait vaillante sans découragement, elle avait obtenu gain de cause. Mme Rollay, pour ne point la fâcher, sortait parfois toute seule, et Geneviève pouvait enfin se livrer à ses pensées.

Le cauchemar de la catastrophe la hantait sans cesse. Elle songeait beaucoup plus à la jeune vie d'Albéric prise brutalement en pleine force, qu'à sa propre vie bouleversée et qu'à son avenir anéanti. Elle pensait à tout ce qui aurait pu être fait pour éviter ce malheur, elle s'accusait elle-même d'avoir retenu Albéric trop longtemps auprès d'elle, le jour fatal, ou de ne l'avoir pas encouragé à manquer son rendez-vous.

— Si je ne l'avais pas laissé partir à cette minute-là, concluait-elle, il serait ici en ce moment, heureux et plein d'espoir en l'avenir. L'avenir était si beau, si radieux devant nous!

La tendresse d'Albéric lui manquait beaucoup. Elle ne se rappelait jamais sans larmes ses prévenances ni les choses délicieuses qu'il lui avait dites. Elle entreprenait pour lui un culte dans sa mémoire. Plus de trois semaines avaient passé depuis le grand malheur... N'était-ce pas plutôt trois siècles?...

Geneviève se le demandait ce soir-là en récapitulant les jours interminables qui avaient suivi la catastrophe.

Sa mère étant sortie, dans l'intention de faire des emplettes pour la fête de Noël, Geneviève était seule à la maison. Ses doigts tricotaient un vêtement de laine tandis que ses pensées suivaient leur cours. Il faisait presque nuit, mais elle avait refusé de la lumière; son travail pouvait se faire dans ce crépuscule, et la réalité semblait moins vraie à cette heure douteuse: elle pouvait vivre alors un peu de rêve.

Une femme de chambre entra, portant une carte sur un plateau.

— Vous savez bien que je ne reçois pas, dit Geneviève.

Elle tressaillit en lisant le nom gravé sur le bristol: Paul Marteville.

— J'ai dit à ce monsieur que Madame n'était pas là, dit la femme de chambre, il a demandé Mademoiselle, parce qu'il part demain et voudrait bien lui dire adieu.

Geneviève hésita. Quelque chose la poussait à recevoir le visiteur, quelque chose d'aussi puissant l'en éloignait. Elle pensa enfin qu'il partirait le lendemain, que sans doute ils ne se reverraient jamais et qu'il lui avait sauvé la vie.

— C'est bien, dit-elle, j'y vais.

Tout en se rendant au salon, elle réfléchit.

Depuis trois semaines Paul Marteville s'était tenu à l'écart, pas une fois il n'avait tenté de se rapprocher d'elle, elle ne l'avait pas revu depuis le convoi d'Albéric qu'il avait suivi d'un air grave, très digne. Sa seule démarche avait été une carte déposée chez les Rollay, quelques jours plus tard. Depuis lors, il n'avait pas donné signe de vie, si bien que Geneviève le croyait reparti pour Clairville.

Cette dernière visite, l'annonce de son départ pour le lendemain, lui prouva qu'elle s'était trompée. Cette constatation la troubla; elle ne savait s'il lui fallait apprécier la délicatesse de Paul qui avait craint d'imposer sa présence détestée, après la mort de son rival, ou blâmer au contraire son peu d'empressement.

Tout au fond du cœur, elle dut avouer que ce dernier jugement l'emportait sur l'autre. Aussi, malgré elle, un peu de froid se glissa-t-il dans son accueil lorsqu'elle fut devant lui, longue et pâle dans sa robe noire.

— Je ne voulais pas quitter Paris sans vous revoir, Mademoiselle, dit-il, et sans vous exprimer de nouveau mes sincères condoléances.

Inattentive à ses paroles, elle le regarda. Plus encore qu'à sa précédente visite, elle le trouvait changé, très différent de l'homme qui lui avait avoué son amour, à

Saint-Rémy, très différent aussi de l'homme du *Suffolk*. Celui-ci avait alors une hésitation, une allure sombre, absolument étrangère au Paul Marteville qui se tenait devant elle; et l'homme de Saint-Rémy avait, dans les yeux, une joie contenue et, dans les gestes, une exubérance de vie qu'elle ne retrouvait ni dans les yeux ni dans les gestes de l'homme d'aujourd'hui. Ce dernier semblait plus fort, plus âgé peut-être, mais dans sa gravité, sa possession de lui-même, plus attirant aussi.

Comme elle ne disait rien, il répéta, appuyant sur chaque mot:

— Je voulais vous dire adieu, Mademoiselle, et vous renouveler l'expression de mes très sincères condoléances.

Elle lui indiqua un siège et s'assit elle-même en disant:

— Je vous remercie, Monsieur.

Il continua:

— Vous ne pouvez savoir combien j'ai ressenti cet affreux malheur... Je voudrais que vous fussiez bien convaincue de la part que je prends à votre peine.

— Je n'en doute pas, Monsieur, les plus indifférents sont émus devant une telle catastrophe; l'émotion est plus grande encore quand on en connaît la victime.

Alors, une idée qui, déjà, avait effleuré son esprit, germa soudain, grandit et s'épanouit, si vigoureuse qu'il lui sembla l'avoir toujours eue. Elle se dit que sans l'homme à qui elle venait de parler, elle n'aurait pas à pleurer Albéric, que lui seul était cause du malheur qui l'avait frappée. Sans lui, sans son odieux rendez-vous, le jeune homme serait resté auprès d'elle, heureux et tranquille comme à chacune de ses visites, au lieu de se hâter pour arriver à temps et rencontrer la mort. Le service demandé à Albéric avait été sa condamnation.

Cette idée suivant son cours, elle vint à se dire que Paul Marteville avait brisé son avenir, que pour la seconde fois, il s'était trouvé sur sa route pour anéantir ses rêves de bonheur.

Deux fois il lui avait fait pleurer les larmes les plus amères de sa vie. Dans sa révolte, tout sentiment de justice s'évanouit; elle ne pensa plus à ce qu'il avait fait pour elle, à son amour patient et fort; elle ne se dit point que, s'il en était en quelque sorte la cause, du moins ces deux épreuves dont elle avait souffert ne devaient lui être imputées.

Son esprit aveuglé lui montra seulement un homme qui ne l'aimait plus, si toutefois il l'avait jamais aimée, qui, la sachant malheureuse, n'avait pas tenté une seule fois d'apporter un peu de sympathie à sa douleur.

Toute l'aversion d'autrefois lui revint terrible, et l'étouffa. La pondération qui formait le fond de son caractère et qui, trop souvent, l'avait abandonnée en présence de Paul Marteville, lui échappa cette fois encore.

Sans répondre à la question qu'il lui posait sur sa santé, elle poursuivit, appuyant sur l'adverbe:

— Je comprends que la terrible mort de M. de Bienne doive vous être particulièrement sensible.

Ils se regardèrent un moment sans parler.

Paul dit enfin:

— Je ne comprends pas.

Comme elle détournait les yeux, il reprit, sans se départir de son calme.

— Mademoiselle, vous avez mis dans votre phrase une intention que je ne saisis pas. Je vous serais obligé de vouloir bien me l'expliquer.

— A quoi bon! murmura-t-elle, ce qui est fait est fait. Nous ne pouvons rien contre l'irréparable.

Il quitta son fauteuil pour s'asseoir plus près d'elle.

— Vos paroles sont des énigmes, Mademoiselle, dit-il. Puisque je suis en cause, j'insiste pour en avoir l'explication.

Son calme exaspéra Geneviève dont le cœur bouillonnait.

— Ne vous êtes-vous donc jamais rapproché de la mort d'Albéric! s'écria-t-elle. Et faut-il que moi-même je vous rappelle les circonstances qui l'ont amenée?

— Voulez-vous dire que, moi, je suis responsable de la mort de M. de Bienne? demanda-t-il très pâle.

Le silence de Geneviève fut une réponse assez claire.

— Si vous le pensez, osez au moins le dire, Mademoiselle, reprit-il d'une voix contenue.

Elle eut un geste lassé et répéta:

— A quoi bon?

Toujours très maître de lui-même, Paul demanda:

— En quoi suis-je coupable, je vous prie?

Geneviève se redressa et, les yeux enflammés:

— C'est trop!... dit-elle, vous demandez cela, vous? Je m'imaginai seulement que vous étiez rongé de remords et vous n'aviez pas même compris que c'est vous qui l'avez tué!

— Mademoiselle!...

(Suite à la page 50)

## MORTALITE MATERNELLE

Elle est de	6.5	par	1,00	aux	Etats-Unis
" "	6.4	par	1,000	en	Ecosse
" "	5.7	par	1,000	au	Canada
" "	4.9	par	1,000	en	Irlande
" "	4.1	par	1,000	en	Angleterre
" "	2.8	par	1,000	en	Italie
" "	2.5	par	1,000	en	France

Le Canada est donc le troisième pays du monde par sa mortalité maternelle. C'est-à-dire que, chaque jour de l'année, trois mères canadiennes sacrifient leur vie en donnant naissance à un bébé, et laissent pour la plupart des enfants orphelins. Ces accidents pourraient être prévenus si les mères prenaient tout le soin qu'il faut pendant la grossesse et ensuite régulièrement tous les mois, si elles ne travaillaient pas au-delà de leurs forces, si elles prenaient la nourriture qui leur convient, de l'air pur tous les jours, etc. Les maris pourraient et devraient faire beaucoup pour leurs femmes, en les entourant d'attention et de considération, et en leur facilitant le plus possible la besogne quotidienne.

## De meilleurs soins durant la grossesse signifient

**Plus de Bébés** — moins d'enfants qui mourraient à la naissance.

**De Meilleurs Bébés** — plus forts et plus robustes à la naissance.

**Plus de Mères** — moins de mortalités maternelles par les naissances.

**De meilleures Mères** — plus en santé, plus heureuses, et plus en mesure de pouvoir nourrir leurs bébés.

Les Mamans désireuses de recevoir gratuitement nos brochures et nos séries de lettres prénatales n'ont qu'à nous adresser le coupon plus bas.

## Conseil Canadien de la Sauvegarde de l'Enfance et de la Famille

245, rue Cooper, Ottawa

Nom.....

Adresse.....

Date probable de la naissance attendue.....

Nom et adresse du médecin retenu.....

.....

## METHODES CANADIENNES COMMENTEES EN ITALIE

Dans un récent numéro de la "*Difesa Sociale*", revue officielle du Fond National d'Assistance Publique d'Italie, est commentée de façon élogieuse la diffusion des préceptes d'hygiène maternelle, telle que pratiquée par notre conseil Canadien de la Sauvegarde de l'Enfance, dans le but d'aider le Canada à diminuer le taux élevé de sa mortalité maternelle. De plus, la revue italienne décrit notre service des "lettres prénatales" comme étant unique et très recommandable.

Contrairement à une impression courante, l'Italie, avec sa population intense, dont une bonne partie est indigente, n'a une mortalité maternelle que de 2.6 par 1,000 naissances — moins de la moitié de celle du Canada qui est de 5.7 par 1,000.

Les mères canadiennes désireuses de recevoir gratuitement notre série de lettres prénatales, qui fournissent tous les renseignements requis sur les soins à prendre durant la grossesse, n'ont qu'à nous adresser le coupon plus bas, soit par l'intermédiaire de leur médecin ou de leur infirmière, ou soit en adressant directement à 245, rue Cooper, Ottawa.

Nom.....

Adresse.....

Date de la naissance attendue.....

Nom et adresse du médecin retenu.....

.....

# LE COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

**YOLANDE** — Quel voyage magnifique je viens de faire en votre compagnie, ma petite amie! C'est un rêve dont j'aurais voulu prolonger la féerie. Oh! le pays merveilleux avec ses sites admirables, ses incomparables paysages, ses montagnes vertes, ses routes tortueuses, ses vallées et riches églises, ses fleurs éclatantes, ses beaux oiseaux, ses fruits savoureux, et où flotte encore le mélancolique souvenir de l'infortuné Maximilien et de la malheureuse Charlotte! J'ai cru entendre les sérénades des *Muchachos*, la musique que l'on fait sur la plaza, le chuchotement des feuilles de palmiers, et j'ai admiré la beauté des nuits tropicales. Tout cela, Yolande, en vous lisant. Je vous dois l'enchantement de ces minutes et je vous en remercie. Vous avez raison, les deux pays se connaissent mal. Par son climat, sa végétation, ses paysages, ses antiques traditions espagnoles, le Mexique serait apte à intéresser les étrangers, les touristes avides de nouveau et de pittoresque. Si la curiosité se portait un jour de ce côté, l'enthousiasme entraînerait sans doute de nombreux imitateurs et l'élan serait donné. Mais on ignore plutôt le bon et beau côté de ce pays un peu redouté. — Vos lettres ont pour moi tout l'intérêt de l'amitié. — Vous comprenez tout de suite, n'est-ce pas? avec quel plaisir je les lis et me trouve ainsi en contact avec le bonheur de votre vie familiale. — Je souris à vos deux chéris et je vous envoie mon souvenir chargé de mille douces choses du pays.

**CONFIANTE** — Quelle belle vie de vie bouillonne en vous, Confiant! Avec quelle ardeur elle circule! Elle a tout à la fois la richesse de la foi, de la confiance et de l'espérance. Mais, même dans l'enchantement de la jeunesse, sa source merveilleuse est à la merci de la faiblesse humaine et il vient parfois un moment où son flot de pur cristal ne reflète plus que l'ombre noire qui voile le soleil. C'est le tournant difficile. — L'heure où tout semble décevant, vide et terne. — On éprouve alors le vertige qui saisit ceux qui se penchent au-dessus de l'abîme. Mais le danger, ce n'est pas cette sensation oppressante qui nous serre à la gorge. Non. Le danger, c'est de rester là en face de l'ennemi, d'en devenir lâchement la proie ou par inaction ou par découragement, et c'est quand on ne porte plus de lumière dans son cœur qu'il est difficile de s'orienter. Plus le soleil a été brillant, plus ses rayons éteints laissent de regrets. — plus il a été chaud et généreux, plus son absence blesse cruellement. — Cependant, malgré tout cela, l'âme n'a pas le droit de s'abandonner à cette influence déprimante et de refuser la lutte. Il faut continuer à cheminer et comme vous le dites "garder son mystère". — Se savoir comprise, se sentir encouragée, petite amie, c'est le précieux secours moral qui déblaye la route. La Force divine est infaillible. C'est elle qui met la bonne et reconfortante amitié sur notre route quand nos frêles espoirs se noient dans l'angoisse et l'inquiétude. La mienne vous est acquise, ma petite fille. Usez-en pleinement avec l'assurance de l'accueil le meilleur et le plus sympathique.

**RAYMONDE** — Si, je reconnais toujours mes petites amies, et il m'est toujours agréable de causer avec elles. Je sais trop, d'ailleurs, combien nos projets et nos intentions échouent pitoyablement dès que les obligations quotidiennes montrent la tête ou que survient l'impérieux imprévu, pour ne pas comprendre les raisons qui les forcent à rester parfois silencieuses un peu plus longtemps qu'elles le désirent. — Il me semble que l'été a passé avec la rapidité de l'étoile qui file et ses chaleurs accablantes ne peuvent nous empêcher de le regretter. J'ai fait à peu près comme vous, mon amie; c'est peut-être le meilleur repos car ces temps de vie si agitée que le monde semble avoir peur de se trouver un seul instant en face de lui-même. — Oh! que la vie de souffrances de notre petite amie est un poids précieux dans la balance de l'univers! La voie du sacrifice est la voie d'amour. — l'éternité paiera en félicité la dette de la vie douloureuse. Mais, malgré notre admiration, ça fait tout de même mal à notre amitié. — Comme vous aimez bien la revue! Merci de vos félicitations et de m'en faire une part. Ce sera toujours mieux, espérons-le. Ma meilleure amitié.

**BRIN D'HERBE** — Le temps s'en est allé... mais la douceur de son souvenir demeure. Rien ne s'est effacé de ce qui a fait la joie de ces jours. Leur parfum s'est attaché au passé et leur voix est restée la voix familière. Sous un ciel tour à tour clair ou brumeux, nous avons traversé des étapes diverses et connus des heures de paix ou de tourmente. Mais si au contact des grisailles de la vie l'enthousiasme fléchit, il est des joies dont le cœur est le fidèle gardien et qui nous sont un précieux trésor personnel. C'est ce qui nous unit ma petite amie, ce qui rend l'oubli impossible entre nous. — Je pense souvent à vous, Brin d'Herbe; je me souviens de votre joli sourire, de la douceur de vos yeux et je regrette que cette minute n'ait pas été plus longue. — Nous ne pouvions alors mieux faire, je le sais; tout de même rien ne nous redonnera ce qui est perdu. — Je vous ai expédié mes contes, tel que vous me le demandiez. C'était ce que vous vouliez? Merci de votre affectueux intérêt et de vouloir les faire connaître. Votre tâche est de celles qui préparent les moissons. C'est l'ennoblir que de travailler à la faire belle et riche. C'est vivre utilement sa vie, c'est veiller jalousement à ce que la sève morale jaillisse saine et pure pour que la race soit robuste, et rester au poste, c'est magnifier son devoir. — Que les meilleures joies soient vôtres, petite amie, dont l'amitié m'est précieuse.

**DRAPEE D'OMBRE** — Vous avez du bonheur plein votre cœur, petite maman, et son joyeux écho en est venu jusqu'à moi. Le *mignon* faire-part m'a annoncé la grande nouvelle et, en devinant votre joie et celle des petits frères, j'ai souri à bébé Monique qui ajoute un rayon de soleil à votre heureux foyer. — Il m'aurait fallu plaisir de me rendre à votre demande, si la chose eût été possible, et je regrette vivement d'être en quelque sorte un rabat-joie en cette circonstance. Mais vous me connaissez assez pour ne pas croire à de la mauvaise volonté de ma part, n'est-ce pas? J'aurais préféré quelques lignes comme *Près d'eux* qui a paru en juin 1930. — Que Dieu vous garde votre bonheur et qu'il vous garde à mon amitié.

**MME J. P. R. L.** — Je vous ai expédié et je vous remercie.

**YVAN CARIO** — Mais certainement que votre lettre m'intéresse. Point n'est besoin de grands mots ni de grandes phrases pour avoir sa place au courrier. Il suffit d'avoir besoin d'un mot d'encouragement ou de consolation, de vouloir s'y reposer aux heures de lassitude sous un ciel lumineux et bleu. Voyez-vous, quand tout est paisible autour de soi, quand on est en face de soi-même, on comprend mieux son cœur. Et le vôtre n'est que troublé par le vent de la folie qui le frôle. Si vous le voulez, Yvan, vous pouvez l'assagir. Au lieu de vous abandonner à la tourmente qui vous pousse vers des

aventures, au lieu de vous obstiner à faire face à la rafale toujours traîtresse, dites-moi pourquoi ne pas réfléchir, ne serait-ce que cinq minutes par jour, au bonheur que vous repoussez, que vous dédaignez, quand tant d'autres le méritent! Avez-vous jamais pensé que ce bonheur est la chose la plus fragile au monde? Que demain peut vous en enlever jusqu'à la dernière parcelle et vous jeter, seul et misérable, dans l'oubli, le malheur et la lutte? Je suis certaine que vous n'y avez pas pensé, mais... que vous allez le faire bravement et sincèrement. Vous serez votre juge, Yvan, car je vous devine juste, franc et loyal... et vous l'êtes, votre lettre me le prouve. Si jusqu'ici mon courrier vous a fait du bien, il faut, maintenant que vous y avez une place, qu'il vous aide à faire votre devoir, à souffrir si il le faut, pour équilibrer votre vie et ne plus la trouver longue. Elle passe vite la vie, et le temps gaspillé est perdu sans retour. Vous allez vous mettre vaillamment à l'œuvre et, quand l'effort vous paraîtra trop pénible, vous viendrez causer avec moi, comme vous venez de le faire. Entendu? — Je regrette, mais je ne donne jamais l'adresse de mes correspondantes. — Vos *prolets* littéraires m'intéressent sûrement, parlez-m'en bientôt, n'est-ce pas? Je suis sensible à vos souhaits de bonheur; en retour, je demande pour vous la lumière qui vous guidera vers la paix.

**RACHEL** — Les jours de repos ont peut-être des ailes pour s'enfuir si vite! C'est un peu l'histoire de toutes ces que nous aimons. Tout de même ce sont des heures appréciées que celles qui nous permettent d'être à nous, c'est sans doute pour cela qu'elles passent si vite. — Les jours s'ombres que nous avons doivent être pénibles pour votre malade. Ceux qui souffrent désirent toujours la gaieté du soleil, la lumière qui ranime sans cesse l'espérance. L'autisme en est hélas! parcimonieux... et dire que nous ne pouvons rien! J'espère toujours qu'il y aura amélioration... Je le voudrais tant! — La joie de revoir le beau bambin a dû être une fête pour votre mère et ce que vous avez dû être heureuses toutes les deux! Tout s'est bien arrangé, à ce que je vois; les voies de la Providence sont incompréhensibles pour les vues humaines, mais elles sont infaillibles. Cela valait mieux ainsi et la situation est réglée on ne peut désirer mieux. Si jamais je passe par là, je ferai votre message avec infiniment de plaisir, vous le devinez. — Oui, en fins de semaine. — Je crois que la chose serait plutôt difficile... plusieurs l'ont tenté sans succès. A l'occasion, je ne vous oublierais pas. D'un autre côté, votre don généreux serait très apprécié, n'en doutez pas. Dans ce dernier cas, j'aurais besoin des numéros d'août, septembre et décembre 1927. Nous pourrions nous entendre à ce sujet, n'est-ce pas? — Je vous écris à la dernière clarté du jour. Il y a de l'ombre tout autour de moi, la journée de bureau achevée, je finis avec vous mon travail d'aujourd'hui. Bonsoir, amie Rachel; gardez la pensée que vous envoie mon amitié.

**YVONNE** — Vous avez reçu votre revue, j'ai expédié le volume de contes. Là, vous ne vous ennuiez plus? Votre fillette a déjà sans doute terminé la lecture de son livre. J'espère que les petites histoires lui auront plu. Je vous remercie de votre aimable encouragement. — Mon temps vous appartient comme à toutes mes correspondantes et je vous assure que vous n'avez pas raison de craindre, vous écrivez bien votre français. — Je souhaite que votre santé se refasse tout à fait. Ne soyez pas imprudente, mon amie, avez bien soin de vous. Les douces mamans sont des trésors si précieux que la perte en est irréparable. Au revoir, amie Yvonne; soyez assurée de mon meilleur souvenir.

**AMITIE AMOUREUSE** — Oh! les jolies arabeques que dessinent les nuages sur le ciel pâle d'octobre! Il est vrai qu'il est des jours où ils s'élevant paresseusement, lourds de menaces, et qu'ils fondent vainement en pluie. Mais quand vient l'éclaircie, comme ils s'orientent d'or, de pourpre, d'argent! Comme ils sont finement encadrés d'azur et de quelles teintes splendides ils se parent! Lorsque les nuages sont gris ou noirs, ma petite amie, songez que tout à l'heure, avant de se disperser, ils deviendront de gracieux flocons blancs, bleus, roses et mauves, et leur promesse de beauté vous fera oublier qu'ils sont parfois vilains et désagréables. — Le récit de vos promenades m'a beaucoup intéressé. J'aime tant les voyages que je comprends votre enthousiasme et... le regret que vous pouvez éprouver à voir finir le temps des belles randonnées. Merci de votre souvenir en passant *à-bas*. Mais ne regrettez pas... votre pensée n'aurait pu rencontrer la mienne au petit coin que je n'habite plus. — L'incognito n'est pas si malin, croyez-moi. Il a son bon côté en certaines cas et s'il laisse le champ libre aux illusions, du moins il les protège et ne les fauche pas. — Reçu votre jolie carte; je vous en remercie. Quel magnifique chemin ombraillé! Et dire qu'à Montréal, au moindre prétexte du progrès, on abat tant de beaux arbres! — Au revoir, ma petite amie, que le soleil de l'espérance fasse vos jours beaux et doux.

**FLEUR D'IRIS** — Vous avez joué avec le danger, il faut bien l'avouer. Votre but était excellent, c'est indéniable, mais combien votre bonne intention vous coûte cher! Dans ces circonstances, voyez-vous, le rôle de consolatrice n'est le plus souvent que le chemin de la souffrance. Comme tant d'autres, vous êtes allée à elle par une sympathie qui ne pouvait que vous conduire à l'amour et endormir votre raison qui vous répétait peut-être trop souvent que l'oubli était impossible, puisqu'il vous dit ne pouvoir aimer une seconde fois. C'était vous dire qu'il sentait que la moindre étincelle ranimerait la flamme qu'étouffait la cendre toute chaude de sa déception. Et vous restiez là, tout au bord de l'abîme, ma jolie petite fleur, inconsciente du vertige qui allait vous saisir. Il ne vous reste plus qu'à faire dignement face à la situation, à vous ressaisir et à vous guérir. Gardez votre douleur au fond de votre cœur. Soyez assez courageuse pour n'en pas même laisser voir le reflet. Si vous priez bien, si vous le voulez, vous réussirez. Qui ne porte son fardeau sur la terre? Quel cœur n'a pas été brisé par la vie? L'humanité n'est qu'une blessure, petite fleur, et cependant, il y a des âmes fortes qui savent vivre, agir et sourire, parce qu'elles ont

foi en la Force suprême. — Je ne puis dire, par les seuls détails que vous me donnez, si vous avez eu tort de le repousser. Il faut plus que cela pour juger judicieusement. Vous pouvez avoir fait erreur. Pourtant, il me semble que l'amour véritable aurait su vous convaincre par des preuves de fidélité qu'on ne saurait déterminer, mais qui sont sincères parce que jaillies spontanément et naturellement du cœur vraiment épris. Maintenant, si votre manière d'agir, et c'est autre, l'auriez-vous retenu? J'en doute. Et alors? La situation ne serait-elle pas insoutenable? Tout bien pesé, je crois qu'il vaut mieux pour vous de choisir l'occasion propice pour lui dire, d'une manière affable qui ne sente pas l'amertume, mais plutôt souriante, que la dernière page est tournée, puisque les peuples heureux n'ont pas d'histoire. S'il y revient, détournez habilement la conversation et surtout ne soyez jamais triste. La vie vous sera encore douce, vous verrez. Avec le temps, le rosier de l'amour refluera. — Votre lettre ne m'a pas ennuyée et elle n'est pas banale du tout. Vous serez toujours la bienvenue, petite fleur, et il me fait plaisir de vous donner une place au courrier. Que des jours meilleurs soient vôtres et revenez-moi bientôt.

**LEVRES CLOSES** — Ce sont souvent les âmes les plus fragiles qui résistent aux plus rudes tempêtes. Mais il ne s'en suit pas que celles-là soient toujours en pleine bourrasque, et je suis sûre que les jours heureux lui ont été très nombreux sous votre ciel. Car, je crois que vous saurez être la vaillante gardienne de votre bonheur, que vous saurez rendre votre foyer aimable et gai, que votre sourire en sera le soleil et que votre tendresse y conservera la douce lumière qui le fera aimer. Si tant de "bleu tendre" se noie d'ombre... si tant de "douces brises" deviennent des vents furieux... si tant de "gai soleil" s'éteint dans d'épais nuages, c'est qu'on n'a pas voulu et pas su être heureux, si l'on aime véritablement. Quand la base manque, tout l'édifice croule, et quand les cœurs sont broyés sous les ruines, comment reprendre l'œuvre? Sur ces erreurs lamentables, il fait bon de voir rayonner le bonheur de ceux qui aiment la vie, qui savent la vivre, l'emploient noblement, et font fièrement leur chemin à travers la mêlée humaine, conscients de la mission à remplir, de l'œuvre à accomplir. Vous n'y faillez pas, ma petite amie. Vous n'avez pas prié en vain et nous ne nous unissons pas vainement à vous. Que votre bonheur soit le plus durable, le plus profond, qu'il soit tel que l'appellent mes vœux et mon amitié.

**PAULE M.** — Vous n'avez pas eu tort. Il valait mieux crier votre douleur et soulager votre cœur, que de le meurtrir davantage sous le poids d'une atroce souffrance renfermée. Il n'est pas facile de retenir le premier cri de détresse... mais que longtemps l'écho en vibre douloureusement à l'oreille! — Si pour le dire, il vous faudrait être méchante, mon amie n'approfondissez plus votre pourquoi. On ne se débarrasse pas de nos responsabilités comme on secoue la poussière qui s'attache à nos vêtements. Elles se ventent toujours de ceux qui les méprisent, et les remords que vous croyez lointains, les rongent peut-être férocement. Mais même pour ce qui nous paraît juste, nous n'avons pas le droit de faire du mal. Laissons la revanche aux mains de Dieu. Attendons son heure. Elle nous apportera la consolation et nous évitera l'amertume des regrets. Votre vie n'est pas finie, ne vous révoltez pas. Acceptez l'épreuve, petite Paule, elle passera elle aussi. La tempête s'apaisera, l'horizon s'éclaircira, et un jour de jolies fleurs d'aurore embellira votre ciel où brillera la petite étoile du bonheur. Je serai heureuse avec vous, mais en attendant je demande pour vous la paix qui fait la vie meilleure, qui donne la force et le courage. Revenez-moi, je garde votre place et vous attends. J'aurai la pensée pieuse que vous demandez.

**MIMOSA** — A quoi bon l'espérance? Mais c'est l'étoile qui nous guide à travers les misères de la vie, la lumière qui éclaire les ronces de la route, la consolation qui nous donne la force. Elle est le meilleur tonique de la santé morale et quand celle-ci est bonne, la santé physique n'en est que meilleure. On ne compte plus les cas de guérisons surprenantes tant la science a d'étonnantes ressources à son service. La maladie peut être longue, douloureuse et compliquée, sans être incurable. L'essentiel, c'est de ne pas se décourager, de tenir son moral en bon équilibre et de s'aider. Ne vous abaissez pas en de sombres pensées, en de déprimantes craintes. Il faut être optimiste, petite fleur, puisque la Providence veille sur vous. Mais cela fait du bien de se confier. Soyez assurée que je vous comprends, que je vous écoute avec un profond intérêt et que je ne désire rien tant que votre bonheur. Je comprends aussi très bien vos raisons. J'espère que votre santé va s'améliorer, que vous allez retrouver votre santé et votre confiance, que vous doucement l'oubli viendra. — Ne vous excusez pas, Mimosa; je ne trouve jamais vos lettres longues et à bientôt.

**LEONNE** — Les larmes soulagent le cœur trop lourd. Il est bon de pleurer parfois, d'alléger sa douleur, de soulager le poids qui écrase, de desserrer l'étau qui étouffe. C'est une faiblesse bien humaine que celle qui nous domine momentanément, qui fait que l'énergie cède au chagrin. Oh! l'obscure vision de ce qui fait mal et qu'on voudrait noyer dans nos pleurs. Mais on ne doit pas s'abandonner et demeurer dans la détresse. Il faut réveiller son courage et se remettre en route... il faut sécher ses yeux et envisager son devoir, comme vous l'avez fait, petite amie. Il n'est pas de douleur qui ne s'apaise quand on prie avec confiance. "Venez à moi, vous tous qui êtes affligés", a dit Jésus, "et je vous consolerais". La parole divine est éternelle, elle ne passe pas. C'est pour cela que votre demande sera exaucée, que tout s'arrangera pour votre bonheur et que la vie vous guérira en retour de vos sacrifices. Je le désire ardemment, Léonne. La tristesse qui ôse sur la jeunesse me fait toujours mal. — Les nerfs commencent de plus en plus la vie. La fièvre du jour entraîne dans le tourbillon et la force manque pour résister. C'est pénible. Mais combien plus quand la maladie assombrit les rêves et les espoirs de la jeunesse! Qu'il faut les aimer celles-là, pour diminuer l'intensité de leur épreuve

et pour leur redonner toute l'énergie qu'il faut pour rendre un peu de couleur à la vie. — Je comprends moi aussi... cette manière d'agir est vraiment délicate, il y a là une générosité qui aura sa récompense et dont vous aurez votre part. — Je souhaite que de gais rayons de soleil fassent votre ciel clair et votre cœur heureux. Revenez-moi en toute confiance. Léonne, mon amitié, vous attend toujours.

**TULIPE NOIRE** — Quelle douce chose que le souvenir et quelle agréable surprise je lui dois! Vous devinez avec quel plaisir je vous ai lue et combien j'ai aimé les descriptions féériques que peint admirablement votre plume d'artiste. — J'ai été fidèle — je le suis encore — au souvenir quotidien promis, et j'ai confiance que la guérison viendra, telle que désirée, avec vos forces renouvelées. L'air du nord est vivifiant, ses beautés captivantes; je comprends que vous en jouissiez profondément, et je vous remercie de la pensée que vous me donnez au milieu de ces splendides paysages, pensée que votre amitié rend précieuse et chère. — Je souhaite que les iours vous soient à l'avenir clairs et doux et que tous les rayons logent dans votre cœur de fleur. Mon amitié.

**ROSE SAUVAGE** — Vous ne m'importunez nullement. Je regrette seulement que vous ne m'avez donné ni votre nom ni votre adresse. J'aurais pu vous donner plus tôt les renseignements demandés. Les recherches sont très difficiles, presque impossibles, sans ces détails que vous voudrez bien me faire parvenir le plus tôt possible, n'est-ce pas? Je suis bien aise de faire quelque chose pour vous, petite rose sauvage et je vous remercie du généreux retour. J'attends votre réponse.

**ALFRED BRUNET** — Tout passe... c'est là la raison d'être de l'espérance. On apprend d'elle qu'un ciel ensoleillé succède à l'orage qui dévaste... qu'après un désastre une floraison nouvelle fleurit les ruines... qu'après un malheur de nouveaux rêves bercent le cœur blessé qui retrouve sa joie de vivre, et à l'horizon embellit monte la lumière éblouissante qui chasse l'ombre. L'idéal ne peut riens d'ailleurs dans une autre atmosphère, et comme tous les efforts convergent vers le but à atteindre, ils n'y parviennent qu'en pleine clarté. L'art est un refuge délicieux, peuplé de visions splendides où le cœur s'enchaîne de sa joie. C'est la source du courage, de la confiance, de la foi. Je souhaite que cette source vous soit généreuse, bien-faisante et exquise. Que sa limpide beauté fasse vos espoirs plus radieux pour amortir le choc des jours néfastes que la vie jette si sournoisement en travers de notre route. — Je sais l'oubli et l'indifférence incompatibles avec votre nature franche et droite. Je sais attendre l'instant de liberté qui vous permet de passer au Courrier, comme j'attends avec certitude... ce qui viendra, parce que promis. — Je suis enchantée de vos succès et de la vitalité de votre studio. S'amuser en se cultivant, c'est faire chose utile et on ne s'ébêve jamais trop. Au revoir, mon ami, bonne chance et sympathique souvenir.

**ADRIANE SAINT-SIMON** — L'été n'est guère propice aux travaux féminins. Les ouvrages de fantaisie sont plutôt les distractions des soirées d'hiver, puisque leur calme est favorable à la lecture ou à la correspondance. Non, vraiment, je ne crois pas que ce soit du temps perdu. Un talent cultivé n'est jamais un inutile. D'ailleurs, ce n'est jamais ni plus un don purement accidentel. Nous le possédons parce qu'il fait partie de la mission que nous devons remplir dans le monde et le laisser se perdre serait une négligence coupable. Continuez, ma petite amie, l'avenir vous marquera, l'heure venue, la tâche à remplir. — Les forces humaines ont des limites et le cœur maternel brisé est peut-être celui dont le relèvement est plus difficile à raison de la profondeur de la blessure. Quand on a possédé tout le bonheur humain possible, son écroulement est la douleur suprême dont on ne guérit plus. — Votre description m'a apporté "le charme indéfinissable et délicat" dont l'automne seul pouvait parer le bois. J'en garde la vision de beauté. Elle met du soleil dans mon bureau tout voilé de gris, et je vous en remercie. — Je vous ai adressé les textes demandés et un exemplaire de la nouvelle publication. Je savais que cela vous intéresserait. — Non; il n'y a même pas de parenté. — Parlez-moi de votre petite patrie. La fine comaraisson de M. T. me la révèle charmante et belle, et j'attends toujours vos pages avec grande hâte et non moins d'amitié.

**ANIOUTA** — Puisque l'inconscient qui n'est pas à redouter pour le présent peut l'être pour l'avenir, il me semble qu'il serait très imprudent de jouer avec le feu. Quand la raison est l'esclave de l'aveuglement, il est trop tard pour réagir. Dans sa course vertigineuse, le courant conduit les victimes aux plus grandes folies dont, trop souvent, tout le vie ne suffit pas à pleurer l'erreur. Ou bien attiré par le mirage lointain, la jeunesse ne voit pas le bonheur qui s'offre à elle, moins charmeur peut-être, mais plus profond! Et la vie s'en va, gâchée et vide. Oh! elle vaut mieux que cela, la vie! Nous n'avons qu'à y penser. — Je ne puis que toucher à l'autre question, l'espace me manque. Cependant, laissez-moi vous dire que si le respect dont on entoure agit naguère la femme disparaît un peu plus chaque jour, si on ne reconnaît plus lui devoir d'égards, d'attentions, si on n'est même plus poli avec elle, la femme la voulu et à elle-même déterminé cet état de choses par sa conduite. C'est horrible quand on pense que cette malheureuse évolution fait le malheur de tant de foyers! Mais la véritable jeune fille reste l'espérance consolatrice. Elle a une belle et grande mission qu'elle remplit généreusement et nos jeunes canadiennes ne sont pas les dernières... celles qui le veulent. — Vos journées sont bien remplies et quelle jolies œuvres de formation que la vôtre! Je vous en souhaite toutes les joies et tous les succès. — Votre remarque m'est douce, petite amie. J'espère que je pourrai toujours agir ainsi. L'indulgence n'est-elle pas la charité du cœur? — Au revoir, Aniouta, vos lettres intéressent toujours votre grande amie.

**MARGOT** — Heureux temps maussade qui vous a soufflé l'idée de venir causer avec moi! Vous êtes la bienvenue et vous avez tout de suite la place demandée. Il me fera toujours plaisir de vous retrouver au petit coin que je vous déliai tout radieux de la grâce de votre printemps et tout rayonnant de votre sourire. Je ferai mien vos jours d'ennuis comme de gaieté avec le plus sincère intérêt, et je vous écouterai, petite fille, avec tout mon cœur. — Vous me direz tout ce qu'il vous sera bon de confier; j'essaierai de vous aider de mon mieux, mais surtout, je saurai vous aimer petite Margot. Je vous attends.

## PREPARATION DES PLATES-BANDES DE FLEURS EN AUTOMNE

C'est en automne qu'il faut commencer à préparer la plate-bande ou le parterre de fleurs. Le fumier que l'on y enfouit à ce moment a une meilleure occasion de pourrir et les plantes peuvent ainsi se l'assimiler plus vite. Beaucoup de graines de mauvaises herbes germent et sont détruites par la gelée. De même, beaucoup d'insectes nuisibles sont exposés et périssent pendant l'hiver. On peut à ce moment appliquer de la poudre d'os ou du phosphate minéral (phosphate naturel), mais il faut attendre au printemps pour appliquer les engrais promptement assimilables.

Il n'y a pas d'autres travaux à faire à ce moment dans les autres parties du jardin, sauf dans le parterre ou la plate-bande de fleurs vivaces, qui exige de l'attention. Il faut diviser les touffes trop développées et reculer, jusqu'à un endroit qui leur convient mieux, les plantes élevées qui gênaient la symétrie de la plate-bande parce qu'elles étaient trop près du bord la saison précédente. Les fleurs vivaces demandent à être plantées en automne, à l'exception possible des espèces à floraison plus tardive et plus délicate. Les plantes bulbeuses, qui fleurissent au printemps devraient aussi être plantées à cette époque, pour qu'elles puissent se faire un bon système de racines avant l'arrivée des grands froids.

Une couche de trois ou quatre pouces de fumier pailleux fait un très bon paillis pour la plate-bande de fleurs; on l'applique après que le sol est bien durci par la gelée. Le but de ce paillis est d'empêcher la gelée et le dégel qui soulèvent les plantes qui ne sont pas profondément enracinées. Lorsque le paillis est appliqué trop tôt, les plantes sont encouragées à faire une pousse molle, qui gèle promptement. Les plantes vivaces dont on prend un bon soin ne subissent qu'un minimum de perte pendant l'hiver.

## L'HIVERNAGE DU ROSIER

De toutes les fleurs que l'on cultive au Canada, la plus appréciée peut-être est la rose, malgré tous les soins qu'elle exige. La question de l'hivernage est d'une très grande importance dans la culture du rosier; presque toutes les espèces et variétés de rosiers demandent à être protégées pendant l'hiver.

Pour connaître le mode d'hivernage le plus satisfaisant, la station expérimentale de Fredericton, N.-B., conduit actuellement une expérience où elle compare différents types et différents procédés. Deux moyens ont été employés pendant l'hiver de 1930: le "buttage" et la "tranchée". Dans le premier système, l'arbuste est laissé à l'endroit où il se trouve, mais on amoncelle la terre tout autour sur une hauteur d'environ 8 à 12 pouces. Dans le système de tranchée, on enlève l'arbuste à l'automne après que le bois à mûri et on l'enfouit à une profondeur d'environ 2 pieds dans un sol sablonneux et bien égoutté. Au printemps on enlève l'arbuste de la tranchée après que la gelée est sortie de terre et on le remet dans sa situation permanente.

Les résultats ont fait voir que le "buttage" est le mode d'hivernage le plus satisfaisant. Les arbustes hivernés de cette façon étaient beaucoup plus grands et fleurissaient beaucoup plus tôt. Disons cependant que la mortalité était un peu plus élevée; 9 des plans buttés sont morts contre 3 mis en tranchée.

On voit donc qu'on peut hiverner les rosiers avec succès dans l'Est du Canada en "buttant" les arbustes avec de la terre sur une hauteur d'environ 8 à 12 pouces, puis en remplissant l'espace entre eux avec du fumier de ferme frais et pailleux, après que la terre a gelé.

Il est à noter également qu'il est essentiel, quel que soit le mode d'hivernage employé, de faire bien aérer et durcir le bois. On devra donc conduire les arrosages et l'application des engrais de façon à ne pas prolonger indûment la végétation en automne.

## L'ANCETRE

(Suite de la page 48)

— Non, non, vous voulez que je parle, je parlerai. Vous lui aviez demandé un service, et lui, si bon, y avait consenti. Ce jour-là, il était auprès de moi, nous étions heureux... pourtant, je me rappelle, il avait comme un pressentiment, il était inquiet, il me disait sa hâte de voir son rêve devenir la réalité... Et moi, j'aurais voulu le garder près de moi, le convaincre de la certitude de notre bonheur... Hélas! je l'ai laissé partir pour aller vous retrouver, pour aller se faire tuer!... Sans vous, je ne l'aurais pas perdu.

A ces paroles heurtées, succéda le bruit de sa respiration haletante. Paul la regarda avec commiseration et murmura:

— Pauvre jeune fille!  
— Je ne veux pas de votre pitié, répliqua-t-elle. Il ne s'agit pas de moi, mais de vous. Je suis révoltée de vous voir vous libérer ainsi de la responsabilité qui vous écrase. Non, vous n'avez point de regret, continua-t-elle exaspérée de son sang-froid. Vous êtes content, peut-être; vous jouissez du fond de l'âme de me voir malheureuse!... Vous êtes mon mauvais génie: Une fois déjà vous vous êtes mis en travers de mon rêve d'avenir; depuis, vous m'avez torturée; enfin, vous me prenez l'être délicieux que j'avais choisi; le fiancé qui m'adorait, le seul homme au monde que j'aurais pu aimer d'amour...

Ses yeux rencontrèrent les yeux de Paul et s'y arrêtèrent, fascinés par l'autorité puissante de son regard.

— Pourquoi, vous-même n'avez-vous pas le courage d'accepter vos responsabilités, dit-il, pourquoi en rejetez-vous le fardeau sur moi? Ce n'est pas moi, c'est vous qui avez tué cet enfant.

Elle poussa un cri d'horreur. Il continua: — Vous avez voulu être plus forte que votre destinée. Pour y échapper, vous avez mis Albéric de Bienne entre elle et vous; Albéric a été sacrifié. Il en sera de même de tous les obstacles que vous lui opposez, j'en ai la conviction absolue; n'essayez donc pas de lutter davantage, l'inévitable ne peut être évité. Je suis brutal de vous parler ainsi, mais il faut enfin que vous voyiez clair. Que Dieu vous garde et vous console, Mademoiselle.

Elle le laissa partir sans lui tendre la main.

Sa mère la retrouva une heure plus tard, immobile et les yeux secs, à la place même où elle avait entendu les derniers mots de Paul.

### XXV

Geneviève s'obstinait à vivre en recluse. Elle ne sortait que le matin pour entendre la messe à Saint-Germain-des-Prés, et rentrait aussitôt, reprendre sa place à son bureau ou devant sa table à ouvrage, dans sa chambre. Quelquefois elle allait chez les sœurs d'Albéric ou consentait à recevoir une visite, mais les meilleures de ses amies étant mariées en province, elle préférait n'être pas distraite de sa solitude.

— Elle va tomber malade, dit un jour son père désolé.  
— Il faut la faire voyager, conseillait Georges.

— Je crois que Saint-Rémy lui vaudrait mieux que tout, dit enfin Mme Rollay, elle y trouverait du repos et de la solitude, puisqu'elle aime cela, et par dessus tout, le bon air. Et puis, à Saint-Rémy, il y a tant de choses qui l'intéressent.

Mais il était probable que Geneviève refuserait de partir en hiver, sachant combien sa mère aimait peu la campagne en cette saison.

L'année précédente, une invitation de ses amis d'Angleterre était venue, fort à propos; cette année, l'invitation eût-elle été renouvelée, Mme Rollay n'aurait pas laissé sa fille partir seule dans l'état de dépression morale où elle se trouvait. Comment la déciderait-on au voyage de Saint-Rémy?

Une lettre de Mme de Gailly vint arranger les choses.

"Mes chers amis, écrivait l'aimable châtelaine, notre pauvre sœur Sainte-Elisabeth, toujours sous le coup de la congestion qui l'a frappée le mois dernier, ne peut plus continuer ses pieuses fonctions au village. On l'emmène demain à la maison mère, et elle ne sera remplacée qu'à l'automne prochain, si toutefois les disponibilités de la communauté le permettent. M. le Curé, qui doit se partager entre trois villages, est désolé. Que deviendront les enfants qu'elle catéchisait si bien!...

"Ne pourrions-nous rien faire pour leur conserver leurs habitudes religieuses? Notre chère Geneviève devrait penser à cela..."

— Eh! bien, que répondras-tu à Mme de Gailly, fillette? dit le sénateur en tapotant la joue de Geneviève.

"Il faut absolument que tu trouves une idée. Peut-être serait-il nécessaire d'aller là-bas voir ce qu'on pourrait faire..."

— Nous ne pouvons pas partir au mois de janvier, papa, dit-elle.

— Pourquoi pas? dit vivement Mme Rollay. Les Platanes se chauffent parfaitement, rien ne nous retient ici et nous pouvons être utiles à Saint-Rémy.

— La campagne est triste en hiver, maman

— Pas du tout, quand on a quelque chose à y faire. Mais si tu préfères rester à Paris, nous ne voulons pas te contrarier.

Geneviève regarda sa mère et dit:

— Est-ce que vraiment, tu désires aller en Bourgogne?

— Oui, vraiment. Si l'on peut faire quelque chose pour les enfants du village, il faut le faire tout de suite, ou pas du tout.

— Alors, partons.

La famille Rollay, moins Georges, arriva aux Platanes à la fin de janvier.

Un voile de neige brillante couvrait imparfaitement les pelouses et les sentiers du parc; les herbes et les cailloux transparaissaient, mettant à cette blancheur des aspérités et des ombres. Les ardoises du toit scintillaient sous le givre; il faisait froid, mais le soleil était gai, et la maison bien chaude. Tout de suite, Geneviève sentit le charme reposant de la campagne en hiver.

C'était une solitude plus vraie que celle qu'elle s'était faite à Paris, et une solitude avec le grand air, les horizons lointains, les longues marches sans but d'où l'on revient las et reposé. Chaque jour elle se promenait dans le parc ou dans la campagne, seule le plus souvent, insouciant du froid et de la neige, heureuse même de trouver au départ la bise cinglante qui lui fouettait le sang et qui rougissait son visage.

Tous les matins, au petit jour, elle partait pour l'église du village; peu à peu, elle se rappela ses protégés, s'informa d'eux et remit dans sa vie les œuvres charitables que, dans sa tristesse, elle avait oubliées. Elle revenait ensuite aux Platanes et, pour distraire la réclusion de ses parents qui ne sortaient guère par ce froid, elle s'installait auprès d'eux, dans le petit salon, au lieu de s'enfermer dans sa chambre. Le petit salon était bien chaud et tout à fait charmant: Geneviève sentait en y rentrant un bien-être indéfinissable qui mettait une flamme jeune à ses yeux.

Alors, Mme Rollay lui parlait du départ de la sœur, et l'engageait à organiser un patronage pour entretenir l'esprit religieux chez les enfants de Saint-Rémy.

Cette idée sourit à la jeune fille. Dès le mois de février, elle commença l'œuvre nouvelle, et comme on l'adorait au village, elle put très vite convaincre les parents du bien que retireraient leurs enfants à venir le jeudi et le dimanche passer l'après-midi aux Platanes. Elle se donna de tout cœur à son œuvre: les chers petits l'intéressaient; elle inventa pour eux des jeux, de jolies histoires, elle leur prépara des récompenses et des friandises, et les journées passèrent sans qu'elle se fût aperçue de leur longueur.

— Quelle bonne idée nous avons eue! répétait Mme Rollay qui, devant le teint rose et les yeux animés de sa fille, oubliait les heures d'ennui qu'il lui fallait vivre cet hiver-là.

Geneviève reprenait goût à l'existence, mais Albéric n'était pas oublié. On en parlait beaucoup plus qu'à Paris. L'horreur de sa mort étant moins présente c'était surtout les scènes jolies et heureuses des courtes fiançailles ou de son séjour à Saint-Rémy que l'on évoquait. Et le soir seulement, quand elle était bien seule dans sa chambre, Geneviève, à genoux devant le portrait du mort et la tête pleine des paroles de Paul Marteville, sanglotait éperdument:

— Albéric, pardon.

Les larmes versées la purifiaient, lui semblait-il, du crime dont on l'avait accusée. Elle se trouvait ensuite délivrée d'une angoisse, mais alors une question troublante se posait en son esprit: Pourquoi M. Marteville qui, si facilement, avait

renoncé à la conquérir, lui avait-il dit cette phrase grosse de sous-entendus: "Il en sera de même de tous les obstacles que vous opposerez au destin... N'essayez donc pas de lutter davantage". Voulait-il dire que la lutte n'était pas finie?...

Cette énigme, peu à peu s'imposa à Geneviève. L'heure vint où elle y pensa sans cesse. Elle s'irritait de n'en pas trouver le mot, et, pour se rendre la paix, concluait dix fois le jour: "Laissons cela, je n'y puis rien".

Le mois de février fut très froid; dans les premiers jours de mars, le soleil devint plus doux, le sol s'amollit, la nature perdit sa parure d'hiver et se montra sans grâce en attendant le printemps. Pour cacher la terre brune, peut-être, l'Arbelle déborda; les chemins à travers prés devinrent impraticables des Platanes au village, Geneviève dut prendre chaque jour le sentier communal; il arriva même que l'inondation gagnant l'orée du bois, ce chemin fut impossible à son tour. Pendant près d'une semaine les Platanes n'eurent avec Saint-Rémy d'autre communication que la route.

Cette circonstance ne refroidit pas le zèle de Geneviève; elle ne voulut pas, pour cela, abandonner ses vieillards ni ses malades, et, un matin, partit courageusement pour Saint-Rémy par le chemin le plus long.

Tandis qu'elle avançait sur la route, le souvenir de Marceline lui revint. C'était par là qu'elle passait pour aller voir la vieille femme... Sa cahute était abandonnée, maintenant que la mendiante avait trouvé un asile pour ses vieux jours; Geneviève ne verrait plus les yeux égarés, elle n'entendrait plus les paroles mystérieuses de la sorcière; ces paroles auxquelles elle pensait quelquefois.

Mais la misérable cahute s'était transformée, ou plutôt, se transformait; car les travaux d'agrandissement qu'on y faisait n'étaient pas encore achevés; elle promettait de devenir une gentille maisonnette avec une porte et deux larges fenêtres sur la façade; un petit jardin clos d'une haute palissade l'entourait déjà. Parmi les coups de marteau et les bruits des truelles, on entendait des chansons d'ouvriers.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda Geneviève intriguée.

Un des maçons qu'elle reconnut était un homme de Saint-Rémy. Elle l'interrogea.

— Que faites-vous donc là, père Jérôme?

— Une jolie petite maison, pas vrai, Mademoiselle?

— Très jolie, vous êtes des artistes, tous. Et qui va demeurer là?

— Ça, nous n'en savons rien, nous ne connaissons que l'entrepreneur qui nous emploie. Mais c'est tout de même un drôle d'idée d'avoir une telle équipe d'ouvriers pour un joujou comme ça. Paraît qu'il faut que ça soye fait tout de suite. Voulez-vous voir, Mademoiselle?

— Bien volontiers.

L'homme lui montra la chambre de Marceline refaite à neuf et flanquée d'une autre belle chambre, d'une plus petite et d'une cuisine. Le tout très simple, mais commode et charmant de fraîcheur et de clarté.

— Il n'y viendra pas une nombreuse famille, pensa Geneviève en s'éloignant.

Et elle se dit que, sans doute, la maison était destinée à quelque vieux ménage de Saint-Rémy, résolu à prendre du repos après le partage du bien aux enfants devenus hommes et pères de famille.

Quand elle passa de nouveau par là, quelques jours plus tard, la maison était finie. De bons feux flambaient dans les cheminées, ajoutant leur chaleur gaie à la chaleur mornes des appareils destinés à sécher vite les plâtres neufs; des allées étaient tracées dans le jardin, encadrant des carrés dont la terre brune, bien remuée, avait sans doute déjà reçu des graines. La palissade était au soleil sa peinture fraîche d'un vert brillant.

— Les propriétaires sont décidément bien pressés de demeurer là, pensa Geneviève. Cette précipitation n'est pas ordinaire, dans les mœurs de nos paysans.

Et elle n'y pensa plus.

### XXVI

Vers la fin de mars, Geneviève fit une découverte qui la bouleversa.

Montée au grenier, afin de chercher, parmi ses jouets d'enfant, quelques poupées à donner aux fillettes du patronage, elle entra, par hasard, dans un réduit plein de souvenirs d'autrefois. Elle se rappelait bien avoir exploré ce coin perdu, dans un temps très lointain, mais ce qui dormait dans l'ombre du réduit, n'était pas de ces

## L'ANCÊTRE

choses qui plaisent aux enfants et le voyage inquisiteur n'avait pas été renouvelé.

Ce jour-là, elle prêta quelque attention aux brodequins incolores, à l'ombrelle poussiéreuse d'une aïeule inconnue; des vieux livres aux gravures romantiques, aux reliures rongées par le temps l'amuserent un moment; puis, la forme imprévue d'une caisse l'intrigua. Dans le mouvement qu'elle fit pour l'attirer à elle, une planche vermoulue tomba, entraînant les choses hétéroclites oubliées là depuis des générations. Geneviève tendit les mains pour amortir cette chute, mais elle s'arrêta soudain, frappée de stupeur: au fond du réduit, les yeux de Paul Marteville la regardaient. Les yeux de Paul Marteville dans ses plus mauvais jours, quand, implacable, il voulait la vaincre et qu'elle le haïssait ou croyait le haïr. Ils la regardaient avec une singulière persistance, qu'elle s'éloignât ou s'approchât, toujours tournés vers elle entre leurs paupières immobiles. Elle eût voulu fuir, une puissance étrange la paralysait; fascinée, incapable de résister à l'appel de ce regard, elle s'avança parmi les boîtes et les cartons éboulés.

Alors elle comprit et rit nerveusement. L'apparition fantastique n'était qu'un simple tableau, une toile sans cadre, appuyée au mur, que les planches chargées de choses abandonnées, avaient dissimulée jusque-là.

Non sans peine, Geneviève parvint à la saisir; son rire se tut, peu à peu, une angoisse l'étreignait; en même temps, de sourdes rumeurs grondaient en elle, rumeurs d'effroi, de terreur folle. Elle essayait de se raisonner, de se comprendre et n'y parvenait pas.

Un rayon de lumière qui se glissait lentement dans le chaos des souvenirs, lui montra soudain un antique visage où, parmi le tumulte des rides, luisaient deux petits yeux décolorés, et un nom jaillit sur les lèvres de Geneviève: Philomène! Philomène, cette vieille servante oubliée, était-il possible que, dans cette minute de trouble, Geneviève se la rappelât si bien! La veille, elle n'aurait pas su reconnaître ses traits, si quelque hasard lui en eût présenté l'image.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle revoyait, en fermant les yeux, l'humble femme qui, pendant trente-cinq ans, avait aimé et servi la bisaïeule de M. Rollay et qui, recueillie comme un héritage de famille par les petits-enfants de la défunte, avait guidé les premiers pas du père de Geneviève. Elle revoyait son visage fané, son buste courbé, ses mains noueuses, sa démarche hésitante; elle entendait sa voix grêle, que modélaient les syllabes sifflantes, articulées par une bouche édentée.

Alors, la lumière inonda le chaos des souvenirs et Geneviève, stupéfaite, revit une scène de sa petite enfance, antérieure à sa mémoire la plus lointaine, elle en revit les traits principaux ressortant avec la netteté des choses présentes sur le fond confus des détails. La toute petite Geneviève était au grenier, avec Philomène et une autre personne. Homme ou femme? Ici, les souvenirs se taisaient. Philomène prononçait des paroles terrifiantes, puis l'autre s'exclamait. La vieille servante répétait un mot que Geneviève comprenait alors, un mot qui, plusieurs fois, était revenu dans les contes de sa nourrice et signifiait des choses mauvaises: "Le brigand".

"Le brigand!" redisait Philomène, — l'autre s'exclamait encore; — la petite frissonnait et suivait des yeux le geste haineux de la servante. Ce geste, — ah! comme Geneviève le revoyait bien aujourd'hui! — désignait ce même tableau, cet homme au regard obsédant. Était-il dans un cadre, accroché au mur, ou parmi ces fatras? Là encore, les souvenirs se taisaient. Geneviève ne retrouvait en elle que ce regard, fixé sur elle, associé au terme de "brigand", aux exclamations apeurées de l'autre, au geste haineux de Philomène. Et comme la petite, effrayée, se blottissait contre la vieille femme, celle-ci lui avait expliqué, d'une voix où vibrat toute une rancune qui ne désarmait pas:

"Croque-mitaine".

Puis... le silence, un trou noir, et rien ne rattachait plus cet épisode lointain aux souvenirs paisibles d'une heureuse enfance.

Et maintenant, l'étrange vision, née d'un choc mystérieux, s'évanouissait peu à peu de l'esprit de Geneviève; les ténèbres se reformaient autour de l'image troublante; les traits de Philomène s'éffaçaient, sa voix se perdait en un murmure confus, — l'angoisse qui tenait la jeune fille à la gorge desserra son étreinte. Décidément elle avait rêvé.

Mais, en face d'elle, le regard qui continuait à la poursuivre démentait cette conclusion.

Alors, elle avait eu cela? A l'aube de sa vie, ces yeux avaient marqué en elle une empreinte de terreur, et cette empreinte, si bien cachée sous l'alluvion des souvenirs conscients, réparissait intacte dans le vertige d'une secousse profonde. Était-ce possible, et même vraisemblable? Quel monde inconnu, celui que la vie a créé en nous heure par heure, minute par minute!...

Geneviève, redevenue elle-même, contemplait curieusement sa pensée, elle éprouvait en même temps la satisfaction intime de celui qui vient enfin de trouver la solution d'un problème longtemps cherché. Ne tenait-elle pas l'explication rationnelle du mystère de sa première rencontre avec Paul Marteville, à bord du *Suffolk*? Cette étrange émotion faite de terreur et de déjà vu, sous le regard de cet homme rencontré pour la première fois, n'était que le réveil inconscient d'une terreur enfantine, ensevelie sous les voiles du passé. Oui, c'était bien cela. Il n'y avait point de cause profonde au sentiment alors éprouvé, mais un simple réflexe nerveux.

Il lui sembla qu'une fenêtre venait de s'ouvrir en son âme, une fenêtre qui laissait entrer la paix et la joie, le souffle maléfique qui empoisonnait son cœur s'était enfin dissipé. Pourtant, il lui restait l'étonnement de cette singulière ressemblance entre les yeux de Paul Marteville et ceux du tableau, — un tel magnétisme du regard n'était pas chose commune; n'était-il pas étrange que Geneviève l'eût par deux fois rencontré et subi? Qui donc était l'homme du portrait?

Cette énigme la préoccupa tout le jour et plusieurs fois une réponse cingla son esprit avec la violence d'un coup de fouet: L'Ancêtre.

Vers le soir, tandis que son père remuait d'une pincette nonchalante les bûches dans la cheminée, elle lui demanda:

"Quelle sorte de femme était la vieille Philomène?"

— Tu penses à la vieille Philomène! s'exclama M. Rollay surpris.

— C'est drôle, n'est-ce pas? Quand est-elle morte, père?

— Il y a au moins vingt-cinq ans, ton frère n'était pas encore né.

Geneviève répéta sa question:

"Quelle sorte de femme était-elle?"

— Une femme très dévouée.

— Violente, vindicative?

— Pourquoi cela? C'était plutôt une femme tranquille. Il faut dire que je l'ai toujours connue vieille.

— Parle-moi d'elle, père.

— Son trait distinctif était son dévouement, — elle avait pour chacun de nous une véritable adoration; quand elle est morte, on a trouvé sur elle, dans un petit sac attaché à son cou, une photographie de ma mère, et une mèche de cheveux blancs, liés par un vieux ruban décoloré. Ma mère était brune. Nous avons compris que ces cheveux étaient une relique d'Alexandrine de Valbon, une jeune sœur de mon arrière-grand-mère, artiste peintre de talent, morte à vingt ans et pour qui Philomène avait conservé toute sa vie, un culte fervent. Elle a emporté ces touchants souvenirs dans sa tombe".

Un fâcheux vint déranger cette conversation, mais Geneviève y pensa beaucoup; elle s'accrocha à des lambeaux d'histoire familiale pour reconstituer le lointain passé; des rapprochements s'imposèrent, l'imagination suppléa aux lacunes du présent. Aussi, quand sur d'autres questions, son père lui eut appris qu'Alexandrine de Valbon était morte aux Platanes, dans les dernières années du règne de Charles X et que, selon les traditions de famille, elle avait succombé à une maladie de langueur née d'un chagrin d'amour, Geneviève, la sage Geneviève, n'hésita pas à composer le roman suivant:

Un ancêtre des Marteville était venu cent ans plus tôt, en Bourgogne, sans doute chez les ancêtres des Gailly d'à présent, ses proches parents à cette époque. Alexandrine de Valbon, cette arrière-grand-tante de M. Rollay, l'avait vu et aimé; des serments avaient été échangés; dans les heures de joie, elle avait peint le portrait du bien-aimé, avec tout son talent, toute son âme, donnant la vie même au regard ensorcelant. Puis cet homme, infidèle ou indigne, avait brisé le jeune cœur qui s'était donné, la jeune vie pleine de radieuses promesses. Et Philomène, sans oser détruire l'œuvre de la morte, avait

voué à l'image et au souvenir du traître, une haine implacable emportée dans sa tombe avec les reliques de son passé d'amour.

Geneviève, tout en se disant que cette histoire n'était que l'enfant de son imagination, y crut de toute son âme, mais elle en conserva jalousement le secret.

## XXVII

Après un hiver pénible, le printemps s'épanouit, glorieux. Dans le jardin des Platanes, les violettes et les primevères, tardives cette année-là, commençaient à s'ouvrir; l'air léger sentait la sève; les oiseaux s'égosillaient.

Geneviève subissait, comme tout le monde, l'influence bienfaisante de la saison nouvelle. Ses accès de tristesse étaient plus rares et plus courts; elle s'intéressait davantage aux choses qui l'entouraient. Un soir, elle consentit à mettre une robe blanche, et ne protesta pas le lendemain en s'apercevant que sa robe noire avait disparu... Mais quand elle s'interrogeait sur l'état de son cœur, elle devait se convaincre avec peine qu'il ne l'intéressait pas. Elle considérait comme si se fût agi d'une autre, l'engourdissement qui la paralysait et dont elle n'essayait point de sortir. Elle ne souffrait pas, mais, non plus, elle n'était pas heureuse.

Le patronage l'occupait beaucoup; les longues promenades à pied faisaient sa meilleure distraction.

Un jour qu'elle revenait par la route, avec son père, elle vit de loin que la maison de Marceline était habitée; on distinguait des rideaux blancs aux fenêtres, un homme piochait dans le jardin.

— Sais-tu qui demeure là? demanda-t-elle à M. Rollay.

— Personne n'a pu me le dire, répliqua-t-il.

En passant devant l'habitation mystérieuse, Geneviève jeta un coup d'œil par dessus la palissade. Alors, elle pâlit affreusement et s'arrêta au milieu de la route, sans entendre la question que lui posait son père. A l'angle de la petite maison, elle venait de reconnaître Paul Marteville.

Lui qu'elle croyait ne jamais revoir lorsqu'il l'avait laissée effondrée de douleur quatre mois plus tôt, après sa formidable accusation, c'était lui le propriétaire de la cabane de Marceline!... Il habiterait là, maintenant! elle serait exposée à le voir tous les jours, peut-être!

N'ayant pas prévu une nouvelle rencontre elle ne s'était jamais demandé comment ils s'aborderaient après les paroles très graves qu'ils avaient échangées à leur dernière entrevue. Aussi, se trouvait-elle désarmée, sans provision de courage ni d'orgueil, tandis que lui, qui, à son tour, reconnaissait les promeneurs, saluait en souriant et s'avançait, très calme, vers la porte du jardin qu'il ouvrit.

— Comment!... est-ce vous qui habitez là? demanda M. Rollay stupéfait.

— Oui, Monsieur, c'est moi.

— Et j'ai vu dimanche Mme de Gailly qui ne m'en a rien dit!...

— N'admirez pas trop la discrétion de ma cousine, Monsieur, dit Paul en riant. Elle ne vous a rien dit, parce qu'elle ne savait rien.

— Alors, c'était un mystère sur toute la ligne, dit Geneviève très pâle.

— Oui, Mademoiselle, sur toute la ligne. Mais il faut vous dire que je n'étais pas très sûr de venir habiter cette cabane quand je l'ai fait acheter. Je m'y suis décidé tout récemment.

Ils échangèrent une poignée de main comme si rien de grave ne s'était passé entre eux et, tout en parlant, il la regarda. Elle, qui se rendait compte de cet examen, qui savait que rien ne lui échapperait du changement survenu en elle depuis les dernières semaines, pas plus que les nuances les plus subtiles de son émotion présente, parvenait mal à reprendre son sang-froid.

Très pâle, elle se tourna vers son père.

— Dépêchons-nous de rentrer, dit-elle, il est tard.

— Ne voulez-vous pas voir mon jardin? demanda Paul Marteville.

— Ce ne sera pas long, insista M. Rollay.

— Comme tu voudras, répondit Geneviève, mais je suis si fatiguée!

Vraiment, elle semblait si lasse, pouvant à peine se soutenir, que son père s'alarma.

— C'est vrai, dit-il; rentrons tout de suite. A bientôt, Monsieur, vous viendrez nous voir, n'est-ce pas?

— Certainement, répondit Paul, de que mon installation sera terminée.

La nouvelle fut commentée par M. et Mme Rollay tout ce jour-là.

— Que vient-il faire ici? Pourquoi a-t-il fait arranger cette maison? Il n'a pas d'intérêts dans ce pays... C'est bizarre, il y a certainement quelque chose là-dessous.

Et Mme Rollay conclut:

— Je n'y comprends rien.

Chacun de ces mots, entendus par Geneviève, se gravait en son esprit. Elle s'enfuit au fond du parc et, toute seule sur le "banc d'Albéric", elle tenta de mettre un peu d'ordre dans sa tête en feu.

Les questions que faisait sa mère, elle se les posait à elle-même: Pourquoi M. Marteville était-il revenu dans le pays? L'an passé, elle seule l'y avait attiré. Quelle autre raison avait-il maintenant?

La silhouette gracieuse de Madeleine Pascal traversa un moment sa pensée: "Ils ont beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, se dit-elle, il veut peut-être l'épouser".

Mais elle dut convenir que, même ce projet, n'expliquait pas l'étrange décision de M. Marteville.

— "S'il veut épouser Madeleine il n'a pas besoin pour cela de faire bâtir une maison à Saint-Rémy. Ils se connaissent de longue date, il n'a qu'à faire sa demande et à attendre la réponse; les Pascal seront trop heureux de marier leur fille aussi avantageusement".

Alors, pourquoi?...

A mesure qu'elle réfléchissait, l'obsession des derniers mots de Paul, à Paris, s'imposait à sa mémoire:

"Vous avez voulu être plus forte que votre destinée... N'essayez donc pas de lutter davantage; l'inévitable ne peut "être évité"..."

Il lui avait dit un jour:

"Je sais que nous sommes destinés l'un à l'autre". S'il lui avait rappelé sa destinée, lors de leur dernière rencontre, c'est que lui-même pensait encore à cet avenir auquel il avait cru de toute son âme. Il "croyait" qu'un jour elle deviendrait sienne.

Et la vérité s'imposa soudain à l'esprit de Geneviève:

"C'est pour moi, pour moi seule qu'il est venu à Saint-Rémy".

Il l'aimait donc toujours? Malgré sa froideur et son masque d'indifférence!... Il l'aimait encore... A cette pensée, une chaleur bienfaisante fit battre son cœur à son plus vite et mit une flamme rose à ses joues. Puis elle haussa les épaules.

— Je lui ai dit des choses trop cruelles, pensa-t-elle. Et du reste, que m'importe? Malgré cette déclaration, elle pensa beaucoup à Paul. Parfois elle s'indignait.

"Comment ose-t-il paraître devant moi après ce qu'il m'a dit à Paris! écrivant-elle dans son livre secret. Jamais homme n'a été brutal et impitoyable envers une femme comme il le fut ce jour-là. Il ose revenir!... C'est parce qu'il me sait seule et sans défense..."

D'autres fois, au contraire, elle ressentait pour lui une admiration profonde:

"Si je ne me trompe pas, s'il m'aime encore, son attitude, pendant mes fiançailles, a été celle d'un homme si digne, si honnête, que j'en demeure confondue: pas une plainte, pas un mot de regret, alors que s'écroulait un espoir si cher!..."

Chacune des paroles d'amour qu'il lui avait dites pendant l'orage, dans le bois, ou plus tard, sur les Fiches, chacune de ses allusions, de ses intentions comprises d'elle seule lors des visites qu'il avait faites aux Platanes, toutes ces choses qu'elle avait voulu oublier lui revenaient maintenant nettes et précises pour lui prouver la force de l'espérance de Paul et sa foi dans un avenir dont elle serait l'âme. Par-dessus tout, elle voyait se dresser la grande figure mystérieuse de l'Ancêtre, tout un passé dont l'ombre l'enveloppait. La conviction de Paul s'imposa peu à peu à elle-même. Elle en vint à se dire:

— Nous ne serons pardonnés que si nous pardonnons! Quelle effroyable responsabilité pour celui qui refuse son pardon!

Aux Platanes, on attendait chaque jour la visite du propriétaire de la Maisonnette.

L'installation était longue à se faire, sans doute, car une semaine passa sans qu'on le vit venir. Ce fut comme cinq mois plus tôt à Paris: Geneviève qui d'abord avait voulu le fuir et s'était absentée chaque jour à l'heure possible de sa visite, commença à s'étonner, puis à s'irriter de ce retard. Enfin, sous l'obsession des pensées dont il était le centre, elle désira follement le voir.

La semaine étant écoulée, elle se dit ensuite, chaque matin, que la journée ne se passerait pas sans qu'il vînt, et déçue dans

## L'ANCESTRE

son espérance s'endormait le soir confiante en un meilleur lendemain.

Dans ces alternatives d'attente, d'espoir et de crainte qui la faisaient pâlir, rougir et trembler, qu'était devenu le cœur mort ou paralysé ?

Un soir qu'elle rentrait avec ses parents d'une courte promenade sur la route de Villepreux, ils rencontrèrent par hasard Paul Marteville.

— Eh! bien, que devenez-vous donc ? demanda M. Rollay, nous désespérons de vous voir.

— Vous êtes bien aimable, répliqua le jeune homme en souriant. J'ai eu tant à faire depuis mon arrivée qu'il m'a toujours fallu remettre le grand plaisir d'aller chez vous.

Tant à faire! c'était invraisemblable. Geneviève fut convaincue qu'il mentait.

On se trouvait à quelques minutes des Platanes. Mme Rollay invita le jeune homme à entrer.

— C'est cela, dit joyeusement le sénateur, nous ferons un bridge si le cœur vous en dit.

— Avec plaisir, Monsieur.

Avant de s'installer à la table de jeu, on causa.

Mme Rollay interrogea adroitement son hôte pour savoir quelque chose du motif qui l'amena à Saint-Rémy. Mme de Gailly n'avait rien pu dire, puisqu'elle-même ne comprenait pas la décision de son cousin.

Les réponses de M. Marteville furent évasives: La cabane de Marceline lui avait plu par sa situation. Il voulait y installer une famille très pauvre des environs, à laquelle il s'était intéressé l'année précédente. Pour cela, il l'avait fait réparer, agrandir et entourer d'un jardin. Enfin, il avait eu la fantaisie de l'étréner et d'y vivre un peu, tout seul avec un domestique, de l'existence du paysan.

Mme Rollay, incrédule, hocha la tête sans répondre et l'on commença la partie.

Avec un petit serrement de cœur, Geneviève se rappela un autre bridge joué à côté de lui, dans le parc des Pascal. Le sentiment compliqué, de peur et de répulsion, qu'alors elle avait éprouvé, lui revint, aussi vivace qu'au premier jour; elle se le rappela dans ses moindres nuances, et, en cette soirée de printemps douce et tiède, elle s'en étonna.

Sans doute, mes nerfs étaient bien malades, se dit-elle en regardant la physiologie calme et forte de M. Marteville. Comment ai-je pu avoir follement peur de lui ?

Pourtant le sentiment avait existé en elle, dominant tous les autres; même, parfois, il revenait encore en lueurs affaiblies mais réelles... Ce sentiment avait absorbé près d'un an de sa vie... Absorbé ? et Albéric? ... A ce souvenir elle pâlit. Alors, que faisait-elle de l'affection attendrie qu'elle avait eue pour le mort ? Le mot effroyable de Paul serait-il vrai: "Vous avez sacrifié..."

— A vous, Mademoiselle.

Elle tressaillit comme à l'éveil brusque d'un rêve. Paul Marteville, penché sur la table de jeu, l'invitait en souriant à prendre la carte qui désignerait sa place.

Le sort les fit partenaires. Paul commença le jeu.

Une seconde fois revint le souvenir du premier bridge. Elle se remémora sa joie d'avoir pour adversaire l'homme détesté du Suffolk et son angoisse au moment d'entendre le premier mot qui tomberait de ses lèvres, mot prophétique, lui semblait-il. Lorsque ce mot avait été prononcé elle avait respiré plus librement: la carte, symbole d'intelligence et de volonté, n'ayant point de signification redoutable, c'était une insignifiance en tant que présage. Que dirait-il, cette fois ?

Curieuse et puérile comme l'année précédente, elle leva les yeux. Les traits accentués de M. Marteville, son menton volontaire, sa bouche ferme, accusaient une énergie qui, pour la première fois, la frappa jusqu'à la stupeur.

— Cet homme est formidable, pensa-t-elle. Tout doit plier quand il veut une chose, j'en suis sûre. On peut tout quand on sait vouloir.

Geneviève et son partenaire perdirent abominablement, ce soir-là. Mme Rollay multipliait les "chelem" et les "sans atout", et s'exaltait sur sa chance.

Après le thé qui suivit le bridge, le visiteur se leva.

Comme il s'était mis à tomber une pluie fine, Geneviève pria son père de rester dans la maison, proposant de le remplacer pour accompagner M. Marteville à la grille des Platanes.

— Tu sais que ton rhumatisme est tout

prêt à te faire visite, papa, dit-elle, il t'en a prévenu ce matin.

Outre sa sollicitude filiale, Geneviève avait un motif pour vouloir accompagner M. Marteville. Il lui était venu le désir maladif d'apprendre pourquoi il n'avait pas encore fait à ses parents la visite promise...

Elle sortit de la maison, bien abritée sous le parapluie qu'il tenait avec soin; ils traversèrent la cour sans parler. Au moment d'ouvrir la grille, Geneviève, heureuse de la nuit qui cachait son trouble, lui dit:

— Si nous ne vous avions pas rencontré aujourd'hui, quand seriez-vous venu nous voir ?

Il répondit:

— Je ne sais pas, peut-être demain, peut-être plus tard.

— Vous avez à faire tant que cela ? demanda-t-elle avec un rire forcé.

— Non, je n'ai rien à faire.

— Alors, pourquoi ?

Cette exclamation fut proférée en même temps que pensée. Elle se mordit les lèvres aussitôt.

— Pourquoi ? reprit-il, parce que, en venant ici j'avais peur de vous déplaire. Nous nous sommes quittés à Paris sur des paroles très dures, que je regrette...

Elle l'interrompit:

— C'est la seule raison ?

— Oui, la seule.

Elle poussa un soupir, soulagée d'un grand poids, sans savoir pourtant ce qu'elle avait redouté. Il continua:

— Est-ce que cette raison n'est pas bonne ?

— Non, elle ne vaut rien, répliqua Geneviève.

— C'est vrai ? Alors vous m'autorisez à revenir ?

— Mais pourquoi pas ? fit-elle avec un peu d'embarras dans son accent.

— Merci.

Il lui serra la main et s'enfuit, le cœur dilaté d'une espérance folle.

## XXVIII

Elle lui avait permis de revenir, il revint souvent, puis chaque jour. Il fut le lien qui, peu à peu, la rattacha au monde extérieur.

Toujours désireux de la distraire, anxieux de la voir sourire d'un vrai sourire content, il lui apprenait le fait nouveau, l'événement du jour qu'il commentait avec elle; les questions sérieuses et les questions mondaines étaient traitées tour à tour. Plus clairvoyante que l'an passé, elle découvrait en lui un causeur charmant.

Parfois, il lui apportait un livre choisi pour elle, qu'il savait convenir à l'état présent de son cœur et de son esprit. Il ne lui disait pas: "Lisez cela, ce passage vous sera bon", mais quand il la revoyait le lendemain, ils effleuraient tous deux la pensée salutaire qu'elle avait lue, et elle comprenait pourquoi il lui avait donné ce livre.

Sa touche délicate ne la blessa jamais. A mesure qu'elle se reprenait à rire, à être jeune, elle reconnaissait en lui le guérisseur et ne cherchait pas à savoir comment il faisait ce miracle.

Pas une fois ils ne parlèrent d'amour; pas une fois elle n'y voulut penser. Il semblait écarter ce sujet avec soin.

Un jour, ils échangèrent des confidences, de toutes petites confidences. Il dit un souvenir d'autrefois, un incident de sa vie, banal peut-être, mais que personne au monde ne connaissait... Elle lui dit qu'à treize ans, elle avait eu la vocation religieuse. Ils gardèrent longtemps l'émotion d'avoir livré un peu de leur âme.

Il s'intéressa au patronage. Les enfants, qu'il comblait de friandises, l'adorèrent. Quand il jouait avec eux, Geneviève s'émerveillait de le trouver si jeune; sur le Suffolk, elle avait vu en lui un homme mûr, plus vieux que son âge; maintenant, il était méconnaissable.

D'ordinaire, il venait l'après-midi aux Platanes.

Un jour de mai, il arriva le matin, vers onze heures, tenant un bouquet de fleurs variées.

— Le premier bouquet de mon jardin, dit-il à Geneviève, en le lui offrant; il n'est pas très joli, mais je n'ai pas mieux chez moi, hélas!

Elle le prit, toute heureuse de cette attention délicate, et le mit dans un cornet de cristal.

— Savez-vous pourquoi je viens à cette

heure incongrue, dit Paul, et pourquoi j'ai réservé mes fleurs pour aujourd'hui ?

— Pas le moins du monde, fit-elle intriguée.

— Eh! bien je voulais fêter un anniversaire.

Comme elle ne comprenait pas, il continua:

— Il y a un an, qu'à cette heure, je vous ai vue pour la première fois sur le pont du Suffolk.

Elle recula, mordue au cœur par le souvenir de l'aversion alors éprouvée. Son visage se glaça quand elle répondit:

— Je l'avais oublié.

Il parla d'autre chose; mais tout le jour, elle fut triste. La vue du bouquet lui faisait revivre une année d'angoisse.

Le soir, quand Paul fut parti, elle n'y put tenir. D'un geste violent, elle arracha les pauvres fleurs de leur vase de cristal.

Au moment de les jeter, elle retint une toute petite rose blanche innocente... parce que ce n'était pas sa faute, et qu'elle était si jolie! Et comme elle entendit ouvrir la porte du salon, elle la cacha vivement dans son corsage, en rougissant comme une coupable.

Le lendemain, Paul ne vint pas, le sur-le-matin non plus.

Et toute la soirée, Geneviève tortura son esprit. Elle supposa les pires choses, mais toujours la même idée lui revenait, implacable:

— Il est fâché de la façon dont j'ai accueilli son allusion à notre première rencontre. Je n'en ai pas apprécié la délicatesse charmante. La pensée de ces fleurs cultivées par lui pour cet anniversaire, aurait dû me toucher aux larmes. Je n'ai pas de cœur!

Elle était si sûre de la rancune légitime de Paul qu'elle ne l'attendit plus, le troisième jour, et qu'en le voyant arriver à la terrasse où elle travaillait, elle eut grand-peine à retenir un cri de surprise. Tout s'illumina autour d'elle, le soleil devint plus brillant, les prairies se firent plus vertes, et les fleurs plus parfumées.

Il lut peut-être sa joie dans ses yeux, car son visage, à lui, se revêtit de bonheur.

— Qu'étes-vous donc, devenu, tous ces jours-ci, demanda Mme Rollay.

— Pas grand-chose, répondit-il, un homme fatigué, c'est tout.

Il avait son même sourire de bonté, sa douceur attendrie quand il s'adressait à Geneviève; c'était bien toujours le grand ami dévoué et indulgent. Elle se méprisait de lui avoir prêté des sentiments mesquins et de l'avoir cru capable de rancune, la veille. Toute son angoisse ne fut qu'un mauvais souvenir.

C'était si bon d'avoir le cœur léger qu'elle rit et causa joyeusement, comme elle ne l'avait point fait depuis la mort d'Albéric. Elle voulut montrer à Paul un nid de fauvettes qu'elle avait découvert le matin même dans un platane. Ils allèrent tous deux jusque-là et revinrent ensuite par le chemin le plus long. Avant d'atteindre la terrasse, le jeune homme s'arrêta et dit à brûle pourpoint:

— Mademoiselle, il y a quelque chose qui me tourmente: Je ne vous ai pas encore demandé pardon.

— Pardon ? de quoi ? fit-elle étonnée.

Il continua:

— La dernière fois que nous nous sommes vus, à Paris...

— Ne parlons pas de cela, Monsieur! supplia-t-elle en l'interrompant, je ne puis penser sans honte et sans regret à ce que je vous ai dit ce jour-là.

— Vous êtes bonne, Mademoiselle, poursuivit Paul d'une voix grave, car votre douleur excusait votre violence. Mais moi, qui étais de sang-froid, je n'aurais jamais dû vous dire des choses si cruelles.

— Cruelles, mais vraies, dit lentement Geneviève en baissant les yeux.

Ils revinrent en silence à la terrasse où Mme Rollay les attendait.

M. Marteville prit congé de bonne heure ce soir-là.

## XXIX

Un jour de juin, il dit:

— Le défaut le plus haïssable chez une femme, c'est l'orgueil.

— Vraiment ? fit-elle en riant. Et chez l'homme ?

— Chez l'homme, c'est la lâcheté.

— Bon prétexte, Messieurs, pour excuser votre orgueil. Selon vous, la lâcheté est-elle aussi un défaut chez la femme ?

— Certes, mais le plus petit de tous.

— Quelle opinion avez-vous des femmes, Monsieur! Nous ne sommes pas du même avis; je n'admire que les femmes énergiques, incorruptibles, intransigeantes sur leurs principes et leur dignité.

— Si vous mettez une housse de velours sur cette admirable armature d'acier, nous avons la femme supérieure, idéale, j'en conviens, Mademoiselle. Vous avouerez avec moi qu'elle est rarissime; pourtant elle existe, j'en connais. Ma petite phrase de tout à l'heure ne visait que la majorité des filles d'Eve. Cependant, il est un cas où, même chez les femmes supérieures, la lâcheté devient une qualité ravissante.

— Voyons, quel est ce cas ? demanda Geneviève curieuse.

— C'est quand il s'agit d'amour.

— Je ne comprends pas.

Il expliqua:

— Il y a des jeunes filles qui, dans la question mariage, se hérissent d'idées arrêtées, et préféreraient mourir plutôt que de transiger sur ce point. Plus tard, quand elles aiment, leur amour est parfois menacé par le souvenir de tout ce qu'elles ont dit et pensé avant d'aimer. Chez les orgueilleuses l'amour est sacrifié, le bonheur, perdu ou compromis. Mais les autres, assez lâches pour capituler, livrent la belle forteresse à l'amour, sans fausse honte, sans regret, plus fière d'aimer que d'être invincibles. Quand une femme supérieure agit ainsi, sa lâcheté devient un charme délicieux.

— Peut-être, dit Geneviève rêveuse, mais alors, il faut beaucoup d'amour.

Ils étaient seuls, au fond du parc, sur le banc d'Albéric. Les roses d'été s'épanouissaient dans leur première floraison; sous les arbres, dans l'herbe, des pervenches ouvraient leurs yeux d'azur; des papillons voltigeaient dans la lumière; un vague parfum de résine se mêlait à l'odeur des roses.

Tous deux, ils sentaient confusément le charme de cet après-midi de printemps, mais ils ne le voyaient pas, lui plus attentif à l'épanouissement de l'âme exquise qu'il tenait palpitante entre ses mains, elle, émerveillée des perspectives radieuses qu'elle découvrait chaque jour sans essayer de les comprendre.

Ni l'un ni l'autre ne s'aperçut du silence qui suivit ces derniers mots de Geneviève. Un oiseau passant tout près d'eux les éveilla de leur rêverie.

— Le temps est court, dit Paul, voici déjà l'été, et la fin de mon ermitage.

— La fin de votre ermitage ? demanda lentement Geneviève.

Il répondit sans préambule:

— Oui, je pars demain.

Elle ne comprit pas tout de suite et demanda encore:

— Où allez-vous ?

— Chez moi, à Clairville. Mes protégés seront heureux de prendre possession de la Maissonnette et mon frère me réclame. Voici deux mois et demi que je l'ai abandonné! J'ai reçu de mauvaises nouvelles de lui ce matin.

Elle, qui ne comprenait toujours pas, continua de l'interroger:

— Resterez-vous longtemps en Normandie ?

— Jusque'en septembre, je pense.

— Et alors ?

— Alors, je voudrais emmener Roger en Angleterre, chez nos cousins de Brighton. Il a une vie si triste à Clairville!

— Ah! et... quand reviendrez-vous à Saint-Rémy ?

Il sourit imperceptiblement:

— Je ne sais pas... peut-être jamais!

Alors elle comprit: il partait pour ne pas revenir, il était là, sur ce banc, à côté d'elle, pour la dernière fois. Elle se raidit et demanda:

— C'est demain que vous partez ? Vous ne nous en aviez rien dit.

— Je ne pensais pas partir si tôt, répliqua-t-il, la lettre de mon frère m'a décidé aujourd'hui.

Il y eut entre eux un nouveau silence: il semblait à Geneviève qu'une lourde porte venait de se fermer devant elle, cachant à ses yeux les horizons entrevus. Plus d'air, plus d'espace, plus de couleur, mais l'étouffement obscur d'une prison.

— Vous êtes content de nous quitter, fit-elle en s'efforçant de sourire.

— Je suis content de revoir mon frère et non de vous quitter, répliqua-t-il. Oserai-je vous demander de penser quelquefois aux bonnes conversations que nous avons eues depuis deux mois, et de ne pas me reléguer tout de suite dans un coin perdu de votre mémoire ?

— A quoi vous servirait-il que nous

# L'ANCÊTRE

pensions à vous? demanda Geneviève amère.

— Cette idée me serait très douce, je vous assure, Mademoiselle.  
— C'est vrai?  
— C'est vrai.  
— Alors, soyez heureux, nous ne vous oublierons pas.  
— C'est vrai?  
— C'est vrai.

Un papillon vint se poser sur une pervenche à leurs pieds, un papillon roux, brodé d'or. Il baisa longuement la fleur azurée, la quitta, la reprit, et s'envola pour ne plus revenir.

"L'homme n'est pas beaucoup plus fidèle, pensa Geneviève avec un soupir. Il oublie aujourd'hui ce qu'il a désiré éperdûment hier. Heureusement, sa vie est courte, et son inconstance ne dure pas plus que lui".

Elle restait immobile, attendant elle ne savait quoi. Paul, auprès d'elle, écoutait sa respiration haletante, sans un mot, sans un geste qui pût la distraire de sa pensée. Les minutes s'écoulaient, rapides; enfin Geneviève se leva et dit d'une voix rauque:

— Il fait trop chaud, ici, rentrons.  
Il étouffa un soupir et marcha derrière elle. Le trajet jusqu'à la maison s'effectua en silence. Au moment d'entrer, elle demanda:

— Vous reverrons-nous avant votre départ?  
— Hélas! je ne puis pas revenir, dit-il, je partirai le matin vers neuf heures.

— En ce cas, je vous dis adieu, Monsieur, et je vous souhaite bon voyage. Les premières chaleurs me tuent, je monte me reposer. Vous trouverez mes parents au salon.

Elle lui tendit la main et détourna la tête pour se soustraire au regard qu'elle sentait fixé sur elle. Leur poignée de main fut brève. Il ne dit pas un mot.

Bien cachée derrière les rideaux de sa chambre, Geneviève le regarda partir, dix minutes plus tard. Il marchait d'un pas ferme, net, un peu lent.

Elle s'était accrochée à l'espoir qu'il n'irait pas jusqu'au bout de l'avenue, mais que, tout de suite, il reviendrait sur ses pas pour la revoir encore... Quand il atteignit la route, elle porta les deux mains à son cœur, tant son émotion lui faisait mal; ses yeux se voilèrent. Pourtant, elle le vit distinctement prendre la direction de Saint-Rémy et disparaître ensuite dans un repli du chemin.

Alors, elle ferma sa porte à clé et se laissa tomber sur un fauteuil chargé de coussins qu'elle écrasa.

Il était parti, il ne reviendrait plus!... C'était l'effondrement de tout, la chute dans un gouffre, après l'ascension vers un sommet lumineux... Elle ne pouvait croire que ce fût vrai. Elle pensa:

"Non, la vie n'est pas si cruelle, on ne perd pas ainsi, sans raison, ce qu'on a possédé".

Tout son passé, joie et douleur, disparaissait devant la catastrophe présente:

— Il est parti!  
Quand le vertige du premier choc fut un peu calmé, elle s'étonna de souffrir tant.

Après tout, cet homme n'était qu'un étranger pour elle. Jusqu'au mois d'avril, elle n'avait point imaginé que sa présence eût lui devenir si précieuse... Ces deux mois pendant lesquels elle l'avait vu chaque jour, n'étaient qu'une toute petite partie d'une vie heureuse sans lui... Bien plus! l'année précédente elle avait détesté jusqu'à son nom. Ce n'était qu'un étranger.

Alors... pourquoi lui semblait-il avoir des souvenirs très lointains quand elle songeait à lui? Pourquoi existait-il entre leurs âmes un lien si intime que les pensées de l'un étaient en même temps celles de l'autre, que les nuances les plus subtiles de leurs sentiments s'appareillaient ou se complétaient? Pourquoi avait-il pris une telle place dans sa vie? Pourquoi?

A cette minute douloureuse, elle se remémora toute leur histoire, depuis la première rencontre. Anxieuse d'être sincère avec elle-même, elle dut s'avouer dans un trouble profond, que cette importance qu'il avait prise au fond secret de sa pensée, datait du premier regard qu'il avait jeté sur elle. Depuis lors, elle avait cru plusieurs fois l'oublier, mais maintenant que ses yeux s'étaient ouverts, elle "savait" que pas une heure, pas une seconde ne s'était passée sans qu'elle en fût obsédée. Il avait été l'instigateur inconscient et ignoré de tout ce qu'elle avait dit ou fait depuis un an... Lui seul était cause des grandes résolutions qu'elle avait pri-

ses. Albéric l'avait bien deviné:  
"Il a pesé plus que moi dans votre décision d'avenir!"

L'angoisse montait en Geneviève, ses yeux s'ouvrirent démesurément. Les lèvres sèches, la voix rauque, elle dit en haletant:

— S'il est le moteur de ma volonté et de ma pensée, s'il est tout pour moi, et si je souffre tant de la perdre... alors...

Elle s'arrêta effrayée du mot qu'elle allait prononcer, mais poussée par une force supérieure, elle continua:

— Alors... je l'aime!

Je l'aime! Ce fut le choc d'où jaillit l'étincelle. Le chaos de son esprit fut inondé d'une lumière éblouissante: ce fut terrible et délicieux.

Tout d'abord, une joie si forte l'envahit qu'elle demeura muette, les yeux clos, incapable de penser.

Peu à peu, Geneviève se ressaisit. Alors elle savoura lentement son bonheur immense. Elle revêcut, en les comprenant cette fois, chacune des émotions de son cœur, jour par jour, en remontant dans le passé.

— Mais... depuis quand l'aimè-je? se dit-elle soudain stupéfaite, en constatant que les deux derniers mois écoulés n'étaient qu'une suite dont elle ne voyait pas le commencement.

La tête cachée entre ses mains, elle continua:

— Je crois que je l'aime depuis toujours! L'aversion qu'il m'inspirait n'était qu'un obscur souvenir d'enfance, ou plutôt, la lutte instinctive d'une force mystérieuse contre mon cœur qui voulait se donner. L'ancêtre! Paul a raison. Mais mon amour a été le plus fort.

A ce moment, elle vit le précipice: Paul, rebuté par ses dédains, était parti pour ne plus revenir, et sans avoir parlé d'amour. Des larmes brûlantes montèrent à ses yeux, son cœur trop lourd lui faisait mal; pourtant, pas une seconde, elle ne douta de son avenir.

— Nous sommes destinés l'un à l'autre, se dit-elle, il y en a trop de preuves pour que je n'y croie pas. Si mes dédains l'ont lassé, il m'aimera encore, je le jure, et cette fois, pour toujours.

En même temps, certaine phrase de Paul, prononcée ce jour même, chantait en son cœur, comme un appel de joie:

"Le défaut le plus haïssable chez une femme, c'est l'orgueil".

Eh! bien, elle se ferait humble, elle écraserait son orgueil, elle irait à lui qui ne voulait plus venir à elle!

Le lendemain matin, elle se rendit à Saint-Rémy, pour la messe, les mains pleines de fleurs blanches dont elle orna l'autel de la Sainte-Vierge.

Elle prit, pour s'en retourner, le chemin qui traverse le village. Les yeux au loin, elle semblait marcher sur les nuages, appartenir à quelque région éthérée, bien plutôt qu'au monde réel.

Elle atteignit enfin l'orée du bois.

Les oiseaux y chantaient à perdre haleine, les branches des arbres y maintenaient une fraîcheur pleine d'ombre et de parfums. Quel contraste entre cette paix heureuse, et l'angoisse affolée des mêmes arbres et des mêmes gazons certain jour d'orage qu'elle n'oublierait jamais! Pourtant, le souvenir de cette heure tourmentée mit une telle joie dans son âme que la respiration lui manqua. Appuyée au tronc d'un hêtre, elle perdit conscience de l'heure et des choses qui l'entouraient.

La douleur aiguë d'une pensée lancinante la ramena brusquement à la réalité:

— Il va partir.

Sans souci des herbes hautes ni des ronces, elle s'élança à travers le bois, dans la direction de la Maissonnette; elle courut longtemps. Ayant perdu son chemin, elle devait contourner les fourrés ou revenir sur ses pas; enfin elle aperçut à travers les érables, un toit rouge et des murs blancs, étincelants de soleil. Elle s'arrêta.

Intimidée par la solennité de l'heure, elle prit le sentier qui conduisait à la route et marcha lentement jusqu'à la palissade dont la porte était ouverte.

Il était là, debout, en pleine lumière, son visage anxieux tourné vers le sud où se cachaient les Platanes parmi les frondaisons.

Le front irradié de bonheur, elle fit quelques pas vers lui.

— C'est moi, expliqua-t-elle simplement; je suis trop lâche pour vous laisser partir

sans vous dire que... que l'ancêtre a pardonné.

— Enfin!  
Il cria ce mot, et la reçut dans ses bras ouverts, tandis que son âme répondait:

— Mon amour, je savais bien que vous viendriez.

Les rayons qui tombaient sur eux les enveloppaient d'un nimbe d'or. Une vie intense émanait des roses épanouies, de l'air saturé de parfums, des ramures pleines de chansons, sous le soleil qui avait éclairé les jours des ancêtres et qui, philosophe imperturbable, passe avec le même dédain sur la haine et sur l'amour.

FIN

## Le Courrier du Mois

(Suite de la page 49)

**ARMELLE C.** — Je me souviens... Depuis, j'avais souvent pensé à vous avec inquiétude, et ce matin, j'ai l'agréable surprise de vous lire. Je comprends combien lourde vous est votre inactivité et combien vous en souffrez moralement. De se sentir impuissante à agir, de sentir ses forces en lutte avec ses élans, votre jeunesse est meurtrie et malgré votre vaillance, vous éprouvez une grande lassitude. Oh! la vague froide qui glace! Il est presque impossible de ne pas sentir son atteinte, c'est vrai, mais on peut éviter la submersion. C'est alors à la volonté de tenir, et on reste debout, on tient quand même! Si bien, que l'on monte assez pour ne plus sentir le frôlement de la vague — Je souhaite que votre séjour vous soit salutaire, que votre prochaine lettre m'annonce de véritables progrès et que toutes les douceurs de l'espérance soient vôtres.

**FLEUVE D'AFFECTION** — Votre jolie lettre m'a donné une joie en plus de celle de vous lire: J'ai constaté que ma petite amie voulait faire de sa vie une vie de charité et d'œuvres. J'ai lu attentivement votre *rése*. Il est beau, on y sent palpiter l'ardeur de votre désir. Continuez-le, petite fille, mais effacez-en la magie de la poésie qui fleurit tous les rêves des dix-sept ans, pour envisager les sacrifices, les épreuves, les privations et les fatigues qui sont le revers de la médaille. Il faut se familiariser avec ces épines pour que la beauté des roses les fasse oublier. Autrement, les épines ensanglantaient les roses et la douleur rongerait le courage. — Oui, j'accepte. J'y mettrai le meilleur de mon âme. L'effort n'est pas si difficile pour suivre sa route en pleine lumière et votre désir est trop sincère pour ne pas devenir une chère réalité. Je penserai à vous à l'heure de la prière, ma petite amie. Ne soyez plus triste et ne craignez jamais de m'écrire de longues lettres. Cela ne m'ennuie pas. A bientôt?

**MYSTÉRIEUSE** — Ne doutez pas de mon accueil, Mystérieuse. Je vous accepte avec plaisir, je vous donne une des meilleures places — elles sont toutes bonnes — et je vous compte déjà au nombre de mes petites amies. Qu'importe la plume. La sympathie est le premier lien et ne lit-on pas avec joie ceux qui nous intéressent? Vous viendrez causer à votre gré, au coin chaud et clair qui devient votre courtoisier. Je devine votre vaillance, petite amie qui ne voulez pas être triste sans raison. Je devine surtout que vous ne craignez ni l'effort ni la lutte et que vous savez semer du bonheur autour de vous. — "Une amitié de plus" est un trésor nouveau; merci de m'offrir la vôtre. En retour la mienne vous sera fidèle et dévouée. C'est dire que nous serons de bonnes amies. Je vous attends bientôt.

**JEUNE AMIE** — Je sais garder un secret... je suis très flattée de votre geste et si contente de vous avoir fait plaisir! D'autant plus que je les aime comme vous. — Toute à ma besogne, je n'avais pas mesuré le temps, mais je le trouvais infiniment long et mille idées me passaient par la tête. Vous savez toutes les craintes, toutes les inquiétudes qui nous assaillent quand on ne sait pas. Mais voilà que votre dernière m'arrive en temps, tendre et délicieuse, et votre chanson m'est une telle douceur! — Il est bon d'avoir de la perspicacité quand on s'adresse à qui nous comprend si bien et il est bon de voir clair pour constater une si belle franchise. Il y aura toujours de la lumière sur votre route et de la joie dans votre cœur, ma petite amie. Même quand il fait bien sombre, le cristal ne conserve-t-il pas ses reflets lumineux? Quand on fait généreusement son devoir, quand on fuit le danger, quand on file droit son chemin, vaillamment et loyalement, l'amertume des regrets est inconnue parce qu'on n'a rien à se reprocher. Si la surveillance et la prudence font défaut, la garde devient impossible. C'est l'autre que vous me citez qui le dit. Et quelle garantie offre-t-on dans ce cas? Qui peut se croire invulnérable? Non, petite fille, vous ne regretterez pas... vous ne regretterez jamais. — Pour ce qui est de l'autre question, je doute de la *sérénité* de cette explication. J'ai lu sans croire. On se penche sur une tombe avec émotion et non en badinant. Enfin, je puis me tromper. — Pour vous souvenir du nom, pensez à votre curiosité... radiophonique, et, pour les jours, ce que vous avez fait en fin de septembre. Quant à la poésie, je ne me souviens plus. — Je suis sensible à votre dernière question. On vous rend bien ce que vous donnez si aimablement, on vous remercie, et moi, je vous souris affectueusement.

**PREMIER QUARTIER** — En effet, c'est cela. Ce n'est, après tout, que l'histoire qui se répète chaque jour depuis que le monde existe, pour toutes celles qui apprécient le don de la vie et qui ont le courage de la vivre utilement. Mais je ne crois pas que cette *habitude* puisse devenir une seconde nature. L'effort se renouvelle sans cesse parce que la nature humaine est toujours en lutte. Seulement, à mesure que grandit et se purifie la lumière du devoir pour permettre de mieux distinguer la *petitesse* des choses de la terre, le sacrifice devient moins pénible, moins difficile. La révolte ne gronde plus. Seul, le frémissement du désir brisé par la volonté, fait battre le cœur un peu plus vite. Et je sais maintenant que vous n'abandonnez pas votre

champ d'action, que vous ne déserterez pas votre poste et que vous serez une active *seigneurie*. Vous connaîtrez des jours souriants et des jours assombri. La vie aura pour vous — c'est le lot de l'humanité — ses douceurs de chansons et de rêves, ses deuils et ses larmes, ses déceptions et ses trahisons. Mais pour avoir compris son véritable sens et son unique but, ce qu'elle renferme de grand et de magnifique, vous aurez appris à la vivre en beauté morale, dans la sérénité de la paix. Elle n'aura pour vous ni plus d'indulgence ni plus de clémence, mais vous serez forte de la certitude que la Providence se lève plus matin que le soleil. La foi doit soutenir le courage. — Votre petite phrase magique est une vérité si rare qu'il ne faut pas hésiter à l'écrire ou à la crier, quand elle chante dans notre cœur. C'est le cri de reconnaissance, celui de l'Action de grâces. Répétez-la, petite amie, et ne craignez point. Et si le *sujet* de votre boutade allait se venger? Celui-là est toujours redoutable. — Mon amitié vous souhaite tous les succès, Premier Quartier, et de beaux rayons de soleil pour les jours sombres d'automne.

MARJOLAINE

## QU'EST-CE QUE LE CAPRICE?

— C'est la corde de l'ancre qui se casse.  
— C'est l'oiseau étourdi qui entre en chantant dans une maison pour en ressortir tout effaré.

— C'est parfois le dépit qu'on a contre soi-même tourné contre les autres.

— C'est l'enfant qu'on commence à gâter.

— C'est faire sa malle pour courir après un papillon.

— C'est courir après le bonheur comme les enfants après les oiseaux, un grain de sel dans la main.

— C'est le grain de sable qui change le destin des empires.

## RECETTE POUR ETRE AIME

Ne contredites pas vos amis, quand bien même vous êtes sûr d'avoir raison.

Ne soyez pas curieux au sujet des affaires des autres, même de vos plus proches parents.

Ne dites pas de mal d'une chose, parce que vous ne la possédez pas.

N'arrivez pas à la conclusion que vous n'avez pas eu aucune chance dans votre vie.

Ne croyez pas tout le mal que vous entendez.

Ne répétez pas des médisances, quand bien même la chose pourrait intéresser les gens.

Ne tournez pas en ridicule les croyances religieuses de qui que ce soit.

Apprenez à cacher vos douleurs et vos chagrins sous un sourire aimable.

Apprenez à vous mêler de vos affaires — ceci est un point très important.

## MEUBLE HISTORIQUE

La table autour de laquelle les Pères de la Confédération canadienne se réunirent il y a quelque soixante ans pour discuter le projet de grouper entre elles les quatre provinces alors existantes, se trouve maintenant à la bibliothèque du parlement provincial de la Saskatchewan où on conserve avec soin ce trésor historique. Lors- que s'organisèrent les territoires du Nord-Ouest, les bureaux du gouvernement man- quèrent de meubles et Ottawa leur en fournit et, parmi eux, la célèbre table considérée alors comme une simple commodité. Elle est restée depuis dans l'ouest, à Regina.



# LA PETITE POSTE

## ATTENTION...

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de:—

**soixante-quinze sous (75c)  
par insertion.**

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir, pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme, ses nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser:—

La Petite Poste,  
La Revue Moderne,  
320, rue Notre-Dame est,  
Montréal.

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent—

Mesdemoiselles:

**Lison** — Jeune fille inst. et riche. (Corr. ser. et sages, prof. de Montréal; but: faire connaissance). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Marthe St-Denis** — 27 ans. (Corr. dist. inst. bonne position, bon, pieux, de 28 à 35 ans; but sérieux). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Manon** — (Corr. de 25 à 30 ans; but: passer le temps et augmenter connaissances littéraires). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Monette** — Demande correspondants. 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Emilienne Des Isles** — 22 ans, blonde, gaie. (Corr. inst. dist. de 20 à 30 ans). Îlots de Newport (Gaspé). P. Q.

**Coeur de Blé** — Gaie, ser. (Corr. hon. célib. ou veuf de 29 à 40 ans, bon. éduc. pos. convenable). 7855, rue Casgrain, Montréal, P. Q.

**Nicole de Versailles** — Demande correspondants; but: distraction. Poste restante. Trois-Pistoles, P. Q.

**Thérèse** — (Corr. et corr'tes de 20 à 35 ans, dist. inst. rep. ass.). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Claudette Jalbert** — Bon. instruction et éducation, dist. (Corr. de 25 à 35 ans). C. P. 148, La Tuque, P. Q.

**Violette B.** — (Corr. et corr'tes inst. dist. de 28 à 40 ans; but: distraction). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Reine d'un Foyer** — Talents, riche, élégante, franc. et ang. (Corr. médecins, prof. ou tout autre homme dist. de 25 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Agnus** — (Corr. de 28 à 38 ans, Européen de langue française; but sérieux) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Chardon Exotique** — Rieuse, ser. sensible, cult. brunette. (Corr. de 25 à 45 ans). 632, rue Guizot, Montréal, P. Q.

**Jeanne Du Pré** — Dist. grande, inst. ser. aimant vie du foyer. (Corr. célib. ou veuf nécessairement instruit et d'éduc. dist. de 35 à 40 ans). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Lola Roland** — (Corr. de 38 à 55 ans, dist. inst. bon. pos. but sérieux). Poste restante, rue Saint-Jacques, Montréal, P. Q.

**Renée des Roches** — (Corr. de 25 à 35 ans, rep. ass; but: distraction). Poste restante, Lévis, P. Q.

**Myrtha** — Orpheline, trentaine d'années, bon. inst. et éduc. (Corr. célib. ou veuf, 40 ans et plus: belle cult. morale et intellectuelle). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Feuille d'Automne** — (Corr. dist. ser. de bon. fam. sténographe si poss. de 28 à 35 ans; rep. ass.). 320 rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Pierrette C.** — 20 ans. (Corr. dist.) East Broughton Village, (Beauce), P. Q.

**Blandine** — (Corr. dist. franc. ou ang.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Ninette** — Dist. rêveuse, timide, affectueuse; rep. ass.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Muguette** — (Corr. de 25 à 35 ans, inst. dist. franc. ou ang.) 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Colette d'Anvers** — (Corr. et corr'tes inst. et dist. de 25 à 35 ans; rep. ass.). C. P. 1573, Montréal, P. Q.

**Sabine** — Grande, ser. inst. dist. (Corr. de 25 à 35 ans; rep. ass. à tous). 320, rue Notre-Dame Est, Montréal, P. Q.

**Gill Généreux. Opr.** — 19 ans, brunette, musicienne, ser. inst. (Corr. de 19 à 25 ans, dist. inst. ang. ou franc). Sept Isles, Côte Nord, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent —

Messieurs:

**Ludovic Marchand** — Jeune homme cultivé désire correspondre sur n'importe quel sujet pour se distraire. C. P. 93, Trois-Rivières, P. Q.

**Roger Label** — (Corr'tes) C. P. 125, Frampton, (Dorchester), P. Q.

**René Lavolette** — Jeune homme cultivé désire correspondre sur tous sujets; but: se distraire, C. P. 93, Trois-Rivières, P. Q.

## VILLE BOREALE

La ville sise au point le plus au nord du Globe est Hammerfest, sur la côte occidentale de l'île Kvalø, le long des côtes de la Norvège, sous la latitude nord 70, degrés 40. Cette ville a 2,700 de population et possède un port commode. Le soleil ne s'y couche pas du 13 mai au 19 juillet; par contre, il fait la paresse l'automne et au commencement de l'hiver, puisqu'il ne se lève pas du 18 novembre au 23 janvier.

\*\*\*

Renouvez-vous, renouvez-vous. Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois; il faut renouveler la nouveauté même. *Origène*



### Chez Nous — Réponse du Gouverneur à Sir Walter Phipps

“Je répondrai à votre général seulement par la bouche de mes canons, afin qu'il apprenne que ce n'est pas ainsi qu'on somme un homme de mon rang”. La fière réponse de Frontenac, en octobre 1690, à l'insolente sommation de Phipps demandant la reddition de Québec,

témoigne de cet esprit martial qui fit de ce gouverneur la plus grande figure de la Nouvelle-France. Les attaques de Phipps, avec sa flotte et ses milices, furent repoussées avec une telle vigueur, que l'amiral anglais fut heureux de pouvoir se retirer après une semaine de siège.

# MOLSON

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

FONDÉE A MONTREAL EN 1786

# LES "ENZYMES" DEVELOPPENT L'OISEAU DE L'OEUF . . . ASSURENT LA CROISSANCE DE L'ENFANT

Le corps humain ne saurait se développer et se garder en bonne santé sans l'aide des ENZYMES.

Grâce au procédé de brassage Dow, les ENZYMES qu'il y a dans le malt d'orge (qui constitue la base même du moût de la Bière Dow Old Stock) réagissent complètement et permettent aux précieuses propriétés nutritives de l'orge de passer dans la bière.

La BIÈRE DOW OLD STOCK vous assure donc cette source supplémentaire de pro-

priété nutritives et fortifiantes, tout en étant un breuvage moelleux et rafraîchissant.

Essayez-la aujourd'hui . . . vous n'y perdrez rien !

## ENZYMES

Les enzymes sont des ferments solubles essentiels, présents dans les sucs digestifs et dans certains aliments, dont ils transforment les éléments nutritifs de façon à les rendre assimilables.

Sans leur concours, la plupart des êtres vivants ne pourraient trouver leur subsistance dans la nourriture.

Leur action fait partie du processus de vie de la nature, qui rend possible la respiration, assure la croissance et entretient les forces.

On constate que le lait en bouteille laissé au soleil possède une saveur spéciale. Même 10 minutes produisent un effet appréciable. — Extrait de la "GAZETTE" de Montréal.

Le soleil peut aussi changer la saveur de la bière, tout comme il change celle du lait. C'est pourquoi la Bière Dow Old Stock est toujours mise dans une bouteille verte.



BIÈRE

*Dow*

OLD STOCK



26A

SES "ENZYMES" FAVORISENT LA SANTE

NOVEMBRE

1931

# La Petite Revue

15¢

Le Public  
fait un accueil  
bienveillant à  
cette publication

10,000  
personnes ont  
acheté le premier  
numéro.

Format tel  
que représenté  
ci-contre

ROMAN COMPLET

## Le Chemin d'Amour

par  
GUY D'AVELINE

ROMAN à suivre

## La Soixante et Unième Seconde

par OWEN JOHNSON

Roman adapté de l'anglais par  
FRANCOIS DE TESSAN  
et FERNAND LAURENT

Dans ce numéro:

NOTRE PAYS  
SUR L'ECRAN  
SCIENCE  
PAGES FEMININES  
AMEUBLEMENT  
MODES  
ET BRODERIES  
RECETTES DIVERSES  
ETC., ETC.



MARLENE DIETRICH  
La délicieuse actrice de Paramount

MONTREAL, CANADA  
Vol. I No 2

Maintenant  
EN VENTE CHEZ TOUS LES  
MARCHANDS DE JOURNAUX

UNE magnifique publication de format commode contenant 112 pages de matière à lire. Ses romans moraux, ses articles intéressants, avec ses illustrations de bon goût, comprenant photos d'artistes de cinéma, vous feront agréablement passer vos moments de loisir.

ACHETEZ VOTRE EXEMPLAIRE SANS TARDER!